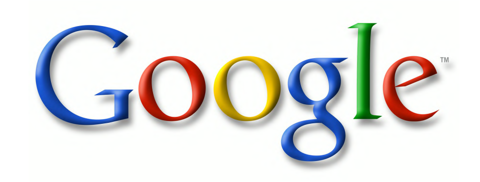






Duport

[illegible]

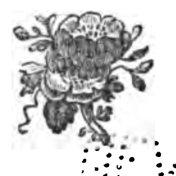
Dupuis

[illegible]

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES
CONJURATIONS,
CONSPIRATIONS
ET
RÉVOLUTIONS CÉLEBRES,
TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

TOME NEUVIÉME.

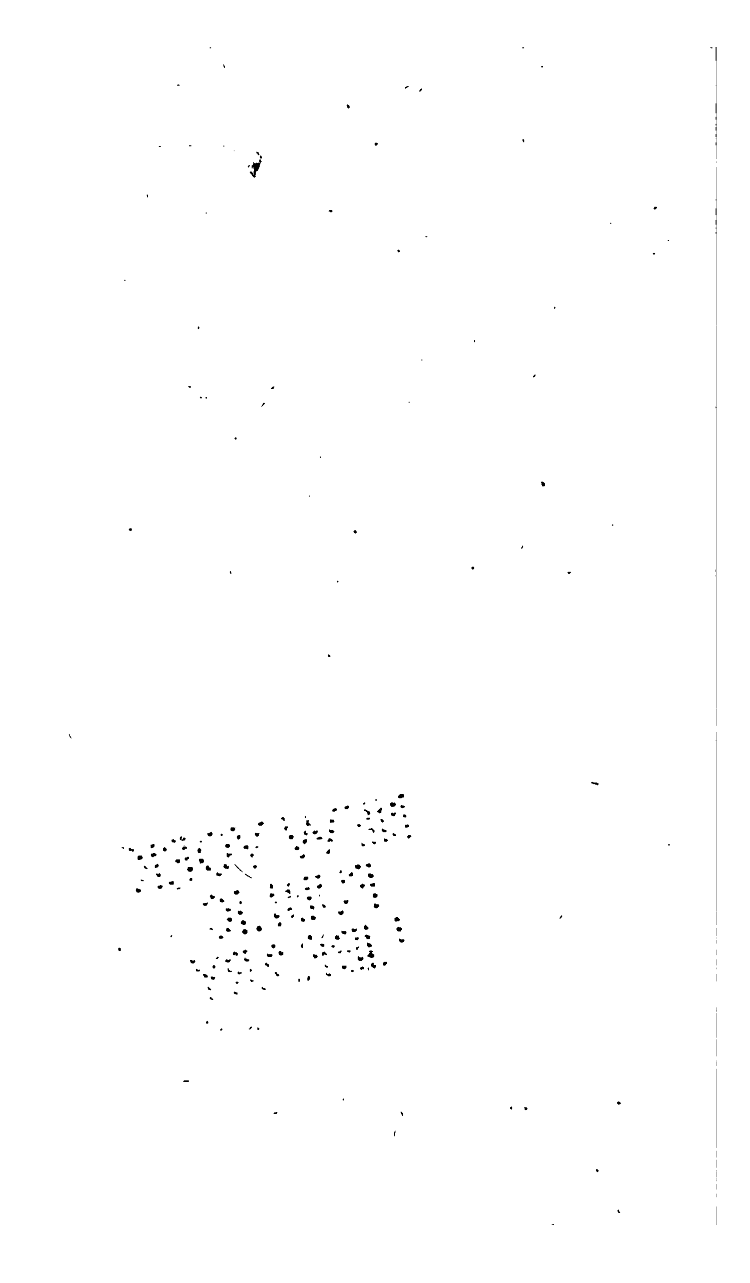
Par M. DESORMEAUX.

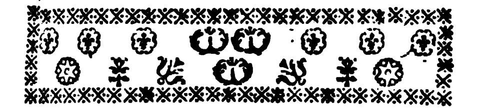


A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





AVERTISSEMENT.

VOici le IX & le X Volumes de l'Hiſtoire des Conjurations, Conſpirations & Révolutions les plus célébres, entrepriſe par M. Duport du Tertre, qui l'a portée juſqu'au huitiéme Volume incluſivement. Une mort prématurée, qui l'enleva au mois d'Avril 1759, l'á empêché de pourſuivre cet Ouvrage, dans lequel il rappelle les événemens les plus frappans de l'Hiſtoire ancienne & moderne. L'accueil que le Public a fait à cette Hiſtoire, dont on réimprime les premiers Volumes, donne lieu d'eſpérer qu'il en verra la ſuite avec indulgence. On a ſuivi le plan de M. du Tertre: après avoir promené le Lecteur dans preſque toutes les parties de l'Univers, il ne lui reſtoit plus qu'à parcourir les

Indes Orientales : on s'eſt attaché à ce morceau aſſez peu connu.

On n'a point jugé à propos, pour ne pas rebuter le Lecteur, d'inſérer les noms des Princes Mogols, tels qu'on les voit dans les Écrivains Arabes : leur prononciation paroît ſi difficile ! Comment retenir les actions des Héros du nom deſquels on peut à peine ſe ſouvenir ? On s'en eſt donc tenu à ceux ſous leſquels ils ſont connus en Europe ; ainſi, au lieu d'écrire Dgelaleddin Mohammed Akbar, on a écrit ſimplement Akebar ; au lieu de Dgihanghir, Jehanguire ; au lieu de Schach-Dgihan, Cha-Jehan, & ainſi des autres.

On ne verra peut-être pas, ſans quelque plaiſir, que la partie ſur laquelle on s'eſt étendu avec le plus de ſoin & d'attention, eſt celle qui concerne les mœurs, le génie, les coutumes, le caractere & le gouvernement des Na-

tions qui paroiſſent ſur la ſcène. Les batailles, les ſiéges, les crimes, les foibleſſes, les révolutions, tous les événemens enfin ſe précipitent preſque toujours dans la nuit des tems; il eſt donc du devoir d'un Ecrivain ſage de ſauver, s'il le peut, du naufrage général cette partie précieuſe de l'Hiſtoire qui appartient le plus à la Philoſophie, & qui ſans doute eſt plus utile au genre humain, que la plûpart des préceptes que les Sçavans établiſſent avec tant de faſte & ſi peu de fruit.

On a profité de tout ce que les anciens & les modernes ont écrit ſur l'hiſtoire des Indes : entre ces derniers, ceux qui ont fourni le plus, ſont le Pere Catrou qui a donné, il y a quelques années, une Hiſtoire des Mogols très-bien écrite, ſur les Mémoires de M. Manouchi; le Médecin Bernier, témoin oculaire de la Révolution

qui coûta le thrône à Cha-Jehan, & dont il nous a donné la relation; M. l'Abbé Guion, Auteur de l'Hiſtoire des Indes; M. l'Abbé le Maſcrier, Auteur des dernieres Révolutions arrivées dans les Provinces méridionales des Indes, & auxquelles les François & les Anglois ont eu tant de part; M. Otter, Voyage des Indes; les différentes Hiſtoires de Tamerlan, de Thamas Koulikan, des Huns, &c.

Au reſte, perſuadé que l'intérêt eſt l'ame de l'Hiſtoire, on s'eſt efforcé de ne préſenter que tout ce qui pouvoit plaire & inſtruire. C'eſt au Public à juger de ce travail; s'il le trouve utile, ces deux Volumes ſeront ſuivis de deux autres, dans leſquels je rendrai compte des Conjurations & des Révolutions échappées à M. du Tertre.



RÉVOLUTIONS DES INDES.

AVANT-PROPOS.

ON comprend ſous le nom d'Indes Orientales, ces vaſtes Régions de l'Aſie, qui s'étendent de la Perſe & de la Tartarie juſqu'à la Chine, depuis le 106ᵉ dégré de longitude, juſqu'au 150ᵉ, & depuis le 7ᵉ de latitude, juſqu'au 41ᵉ. Cette immenſe partie de notre globe, bien plus conſidérable que l'Europe, peut être regardée comme un autre Univers, dans lequel la nature produit des fruits & des animaux d'une autre eſpece que les nôtres. On n'y connoît pas, comme dans nos contrées, la viciſſitude preſque imperceptible des

ſaiſons : le ſoleil, plus brillant & plus actif, n'y paroît jamais enveloppé de ces nuages épais qui nous le dérobent en Europe la meilleure partie de l'année : des pluies continuelles & chaudes rendent fort triſtes les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre ; & c'eſt pour cela que cette ſaiſon eſt appellée l'hiver : on n'y connoît ni printems ni automne ; au reſte, l'excès des chaleurs & des pluies n'empêche point que l'air n'y ſoit en général très-ſain & très-pur. Les hommes, preſque nuds & noirs, ne ſe nourriſſent que de riz & de légumes, & vivent long-tems dans une ſanté parfaite ; ils jouiroient encore d'une plus longue vie, s'ils n'en abrégeoient le cours par leur exceſſive incontinence.

Les principales Régions de ce nouveau Monde, dont la meilleure partie n'a été découverte que depuis trois ſiecles, ſont l'Indoſtan ou l'Inde proprement dite, la Péninſule de deçà le Gange, la Péninſule d'au-delà le Gange, qui renferment l'une & l'autre une multitude de Royaumes & de Provinces, telles que le Viſapour, Golconde, le Décan, Bengale, aſſujettis par les Tartares, maîtres de

l'Indoſtan, & les Royaumes d'Ava, de Pégu, d'Arracan, de Siam, de la Cochinchine, de Tunquin, qui tous obéiſſent à des Souverains particuliers. Nous ne parlons point de cette prodigieuſe quantité d'Iſles riches & fertiles, dont l'Océan Indien eſt rempli, telles que l'Iſle de Céylan, les Maldives, les Philippines, les Iſles de la Sonde, celles du Japon, ni du vaſte Empire de la Chine, que quelques Hiſtoriens comprennent mal-à-propos ſous le nom d'Indes Orientales.

Cette vaſte étendue de pays eſt habitée par un nombre infini de Nations différentes d'origine, de religion, de mœurs & de figure : les unes obéiſſent à des Rois puiſſans, les autres reconnoiſſent les Loix de petits Souverains; mais toutes gémiſſent preſque également ſous le poids de l'infortune & de l'oppreſſion, parce que la ſuperſtition & le deſpotiſme, les deux grands fleaux de l'humanité, ſemblent y avoir pour jamais établi leur empire.

De tous les Etats fondés dans cette partie de l'Univers, ceux qui principalement doivent attirer les regards des hommes, ſoit par leur puiſſance & leur étendue, ſoit par les mœurs, les Loix

& le génie des peuples qui y ſont établis, ſoit enfin par les exploits & le caractere des Rois qui les ont conquis ou agrandis, ſont, ſans contredit, ceux du Japon, de la Chine & de l'Indoſtan. On peut voir ce qui regarde le Japon & la Chine dans les Volumes VI & VII de cet Ouvrage : nous nous bornerons dans ceux-ci à tracer les Révolutions de l'Inde proprement dite, ou de l'Indoſtan.

L'Indoſtan forme un des plus vaſtes & des plus riches Empires de l'Univers; il prend ſon nom du fleuve Indus qui l'arroſe vers l'occident : au Nord il a pour bornes la grande Tartarie, dont il eſt ſéparé par le mont Caucaſe. La Chine eſt ſituée à l'Orient ; l'Ocean Orientale, ou la mer des Indes l'arroſe au midi ; enfin il a à l'Occident la Perſe pour frontieres. On diviſe cette puiſſante Monarchie en trois parties principales, qui ſont l'Inde Septentrionale, la preſqu'Iſle Occidentale deçà le Gange, & la preſqu'Iſle Orientale au-delà du même fleuve ; de ſorte qu'elle peut avoir ſix cent cinquante lieues de longueur du levant au couchant, & plus de quatre cent cinquante de largeur du Nord au midi. On compte plus de 40 grandes Provinces dépendantes de cet

Empire. La plûpart ſont très-peuplées & très-fertiles : non-ſeulement elles produiſent en abondance tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de l'homme ; mais, (& c'eſt ce qui les diſtingue de toutes les autres parties de l'Univers,) la nature a renfermé dans leur ſein les épiceries, les perles & les diamans ; magnifiques tréſors qui, dans tous les tems, ont tenté l'avarice des Navigateurs, & n'ont pas peu contribué à irriter le goût du luxe parmi les Nations les plus policées.

De cette vaſte étendue de terres, les plus délicieuſes ſont celles qui ſont ſituées entre le fleuve Indus & le Gange. Le premier de ces fleuves prend ſa ſource dans le mont Paropamiſe, qui fait partie de cette chaîne énorme de montagnes qu'on appelle Caucaſe : il coule du Nord au Sud ; & après avoir reçu, dans le cours de près de mille lieues, environ 40 rivieres, il ſe perd dans l'Océan Indien par cinq embouchures immenſes.

Le Gange, l'un des plus grands fleuves de l'Univers, paroît ſortir du mont Imaüs, vers les frontieres de la Tartarie ; il traverſe tout l'Indoſtan à-peu-près à la hauteur du fleuve Indus ;

il roule ſes eaux ſur un ſable mêlé de paillettes d'or & de pierres précieuſes; ſa moindre largeur eſt à-peu-près d'une lieue; il ſe décharge par beaucoup d'embouchures dans le golfe de Bengale, & forme pluſieurs Iſles également célebres par leur beauté & leur fertilité. Ce fleuve ſi utile eſt pour tous les Indiens un objet de vénération & de culte: les Peuples & les Rois s'y baignent perpétuellement, dans la perſuaſion que ſes eaux, réputées ſaintes & ſacrées parmi eux, les purifient non-ſeulement des ſouillures du corps, mais encore de celles de l'ame. Indépendamment de ces deux fleuves célebres qui engraiſſent & fertiliſent ces Régions, on compte une multitude de rivieres & de canaux, creuſés par les mains de la nature & celles de l'art, qui contribuent également à tempérer les chaleurs exceſſives du climat, & à enrichir l'empire par le tranſport continuel des denrées que les différentes Provinces produiſent & qu'elles s'envoient mutuellement.

Ces heureuſes Régions furent d'abord habitées par des Colonies Egyptiennes; au moins la Religion, les mœurs, les coutumes des premiers Indiens étoient à-peu-près les mêmes que celles des

anciens habitans de l'Egypte, dont le ſouvenir s'eſt conſervé juſqu'à nous. La Métempſycoſe, ce dogme ſi ancien & ſi abſurde, que Pythagore puiſa en Egypte, fait encore aujourd'hui un des principaux articles de la croyance des Indiens. La nourriture de ces Peuples ſe réduiſit long-tems aux fruits de la terre, & leur boiſſon à l'eau. Le luxe & le faſte, qui depuis ont régné aux Indes avec tant d'éclat & d'excès, y étoient alors inconnus. Ces Peuples ſe couvroient de longues robes blanches, ſymbole de l'innocence & de la candeur: l'ordre, la paix, l'humanité, l'amour du travail; le reſpect le plus profond pour la Divinité, les Rois & les Prêtres, ſembloient être des vertus héréditaires aux Indiens. Les ſages Légiſlateurs à qui ces Nations devoient tant de vertus & de félicité, avoient porté l'attention juſqu'à établir dans toutes les Villes des Citoyens reſpectables, en qualité d'Inſpecteurs ou de Cenſeurs, chargés non-ſeulement de pourſuivre le vice & le luxe, mais encore de veiller aux progrès des arts, du commerce, de l'induſtrie & de la vertu: on n'érigeoit point de monumens aux morts, dans la perſuaſion que la gloire

Indiens devinrent, à l'exemple des Egyptiens leurs aïeux, le peuple le plus ſuperſtitieux de l'Univers : ils diſtinguerent deux principes, celui du bien & celui du mal, à qui ils attribuerent un pouvoir à-peu-près égal, & une antipathie invincible. Le premier n'eſt autre choſe que Dieu ; mais les Indiens ne lui rendoient aucun hommage, parce que, ſelon eux, il n'eſt & ne doit être occupé par ſon eſſence, que de la félicité des hommes. Pour le principe du mal ou le Demon, ils le redoutoient, & cherchoient à l'appaiſer par un culte, des prieres & des ſacrifices ; ils lui érigeoient des Temples, dans leſquels ils le repréſentoient ſous les figures les plus terribles & les plus menaçantes. C'eſt à la connoiſſance de la Divinité, & à l'adoration du Démon, que ſe réduiſit, pendant pluſieurs ſiecles, la religion des Indiens, comme celle de la plûpart des Peuples de l'Aſie & de l'Afrique.

Enfin parut un Légiſlateur appellé Brama, que quelques Auteurs croient, ſans fondement, être venu de l'Europe pour éclairer les Indiens. Brama, ſans proſcrire l'ancienne religion, publia la ſienne avec un ſuccès merveilleux : il rétablit le dogme de la Métempſycoſe,

qui paroît avoir été oublié : il crut ou feignit de croire, qu'au ſortir de la priſon du corps, l'ame alloit en animer un autre, & qu'elle ne ceſſoit de voyager de corps en corps, juſqu'à ce qu'elle eût paſſé dans celui d'un Bramine. C'eſt dans cette derniere demeure qu'elle parvenoit à un dégré de pureté, qui la rendoit digne d'entrer dans le Ciel, & de jouir dans le ſein de la Divinité d'une gloire & d'une félicité éternelles. C'eſt ſur ce fondement que Brama, qui vouloit rendre les Indiens le plus doux & le plus humain de tous les Peuples, défendit d'ôter la vie, non-ſeulement aux hommes, mais à tout ce qui reſpire : il proſcrivit l'adultere, la fornication, le vol & le menſonge.

La réforme de Brama fut adoptée d'un concert unanime : on s'accoutuma à reſpecter l'auteur de la félicité publique, comme un homme émané du ſein de la Divinité même, & bientôt on lui accorda une puiſſance ſans bornes. Le Légiſlateur n'en profita que pour aſſurer ſur des fondemens éternels ſa religion : d'abord il partagea les Indiens en différentes Tribus ; il confia aux Bramines, c'eſt-à-dire, à ſes deſcendans, ou plutôt à ſes diſciples les plus éclairés,

dont il forma la premiere Tribu, le Sacerdoce, la Magiſtrature, le dépôt des ſciences & le droit de les enſeigner : il lui interdit le métier de la guerre, le commerce & les arts, & le droit d'aſpirer au thrône, & l'aſſujettit aux loix les plus auſteres ; il lui fit un crime de manger du poiſſon, des oiſeaux, des animaux quadrupedes, & même des légumes, quand elles ſont tachetées de rouge ; il aſtreignit les Bramines à n'avoir qu'une femme. Cette modération dans les plaiſirs de l'amour, ſi conforme à la nature & à la raiſon, fut regardée comme héroïque dans des Régions où la polygamie a toujours triomphé, & où il eſt plus facile de trouver dix mille hommes ſobres, qu'un ſeul continent. Mais Brama fit payer cher aux femmes qui épouſoient des Bramines l'honneur d'avoir été unies à un ſeul homme, & de la plus noble Tribu de la Nation ; car il ordonna que la veuve d'un Bramine ſe brûleroit dans le même bûcher qui conſumoit le cadavre de ſon époux, ou au moins, qu'elle ſeroit condamnée à un éternel veuvage. Il eſt étonnant, qu'un Légiſlateur auſſi éclairé & auſſi humain que Brama, ait pu concevoir une idée auſſi barbare que celle de faire

périr tant de femmes innocentes; mais on prétend qu'il fut forcé d'en venir à ce cruel expédient, pour detruire la coutume abominable qui s'étoit introduite parmi les femmes Indiennes, de se défaire de leurs maris par le poison, dès qu'elles en étoient négligées. Au reste, on ne sçauroit croire combien l'opinion du prétendu bonheur qu'attache Brama à ces sacrifices volontaires, & la honte dont il flétrit celles qui préferent la vie à la gloire, ont fait immoler de victimes: ce n'est que depuis que l'Alcoran, & principalement l'Evangile, se sont établis aux Indes, que cette coutume féroce s'abolit insensiblement.

Mais les Bramines, autrefois si respectés dans toute l'Asie sous le nom de Bracmanes, ces Philosophes regardés par les Grecs & par les Romains comme les plus sçavans de l'Orient, languissent aujourd'hui dans l'ignorance & le mépris; à peine en trouve-t-on parmi eux, qui entendent le Hanscrit qui est la langue sçavante des Indiens, & dans laquelle Brama, ainsi que leurs meilleurs Ecrivains, Philosophes, Historiens & Poëtes, a écrit. Ils prétendent que le monde est prodigieusement ancién, pour ne pas dire éternel, & qu'il n'est qu'une

unique & même chose que Dieu même, que la création n'est autre chose qu'une extraction & qu'une extension que cette ame universelle fait de sa propre substance, & que la destruction est une reprise qu'elle fait de cette substance. Les autres opinions de ces prétendus Philosophes sont également absurdes. Au reste, c'est dans la Ville de Benares, située sur le Gange, & regardée comme l'Athenes des Indes, qu'on trouve le plus de Sçavans. Là, on n'étudie point comme en Europe : il n'y a ni Colléges fondés, ni cours d'études & d'exercices réglés : rien ne ressemble plus aux écoles des anciens Philosophes, que celles des Bramines : les Maîtres sont dispersés dans les Fauxbourgs, & n'ont pas plus de dix ou douze écoliers qui demeurent avec eux quinze ou vingt ans ; mais ils ne font presqu'aucuns progrès, tant par la lenteur, la paresse & l'inapplication, vices du climat, que par le défaut d'émulation.

La seconde classe est celle des guerriers ; ils ne sont occupés que de la guerre & des exercices qui y ont rapport : c'est parmi eux qu'on choisit les Rois : Brama leur permet d'avoir plusieurs femmes ; parce qu'on ne sçauroit trop mul-

tiplier la race des ſoldats qui s'éteint tous les jours dans les hazards de la guerre : il leur eſt permis de ſe nourrir de la chair des animaux, pourvu qu'ils ne leur aient pas eux-mêmes ôté la vie. On appelle aujourd'hui cette Tribu de guerriers, Rageputes, du nom de Rajas, qu'on donne aux Indes à un nombre infini de petits Souverains, dont les uns ſont tributaires & vaſſaux des Mogols, & les autres indépendans. Les Rageputes ſubſiſtent de quelques portions de terres que leur aſſignent les Rajas. Au reſte, il y a peu de milice dans le monde plus brave & plus attachée à la perſonne de ſon Prince ; ils font vœu de mourir à ſes pieds un jour de bataille : avant d'en venir aux mains, ils s'embraſſent comme pour ſe dire un éternel adieu. On prétend qu'ils ne combattent jamais qu'après s'être enyvrés d'une forte doſe d'opium ; c'eſt ce qui les rend furieux dans la mêlée ; il eſt rare qu'ils donnent ou reçoivent quartier ; il ne leur manque que de l'ordre & de la diſcipline pour être formidables.

Après cette Tribu, la plus conſidérée eſt celle des Banianes ou des Marchands; ils paſſent pour être les plus zélés obſervateurs des loix auſteres de Brama, & s'abſtiennent, juſqu'au ſcrupule, de la chair

& du poiſſon; leurs charités n'ont point de bornes, puiſqu'indépendamment des riches & nombreux Hôpitaux qu'ils ont fondés pour les malades, les vieillards & les orphelins, ils en ont auſſi établi pour les vaches, les oiſeaux, les ſinges, &c. Mais que d'inconſéquence dans la conduite des hommes! Ces Banianes, ſi doux, ſi humains, ſi philoſophes, ne ſe communiquent qu'avec peine aux étrangers, & les trompent le plus qu'ils peuvent dans le commerce.

La quatriéme & la derniere des Tribus, eſt celle des artiſans: Brama les a diſpenſés de ſes loix les plus rigides, attendu les travaux pénibles auxquels ils ſont condamnés. Cette Tribu eſt ſubdiviſée en autant de claſſes, qu'il y a de ſortes d'arts & de métiers; mais il n'eſt jamais permis à un artiſan de ſortir de ſa claſſe pour paſſer dans une autre, & il eſt obligé d'élever ſes enfans dans ſa profeſſion. Brama a modéré l'auſtérité de ſes loix, ſelon le genre du travail des artiſans: ceux à qui il a tout permis, ſont les plus vils & les plus mépriſés de la Nation.

Au reſte, les Indiens dégénérerent bientôt de leur premiere ſimplicité: à peine la renommée eut-elle publié dans le reſte

de l'Asie les richesses de cette partie de l'Univers, qu'une multitude d'étrangers se rendit dans les Indes, & y porta le *luxe*, les arts & les vices. La Nation devint plus civilisée; elle s'instruisit dans les sciences; elle se forma au métier des armes & à la politique; mais elle perdit son innocence & ses vertus. Les Indiens amollis par la douceur du climat, & par l'exemple contagieux des étrangers, devinrent, non imperceptiblement & par dégrés, mais avec une rapidité qui peut à peine se concevoir, le peuple le plus voluptueux de l'Asie. Rien de plus extravagant que le luxe effréné, que les anciens Auteurs reprochent à leurs Rois. Ils ne sortent jamais, dit (*a*) l'un d'eux, qu'environnés de femmes, dont les discours, les attitudes, les chants & les regards ne respirent que la mollesse & la débauche; quantité d'Officiers les précedent l'encensoir à la main pour parfumer le chemin : paroît ensuite le Roi, couché dans une litiere d'or, éclatante de pierreries; il est couvert d'une longue robe de lin, tissue d'or & de pourpre : après lui s'avance avec le même faste, le nom-

(*a*) Quint-Curce.

breux cortége de ses plus belles concubines : les Gardes du Prince portent en leurs mains des branches d'arbres, chargées d'oiseaux d'une beauté & d'une variété surprenantes ; leurs différens ramages forment un concert délicieux aux oreilles des Indiens. L'unique exercice de ces Rois fainéans est la chasse, dont ils prennent le plaisir dans un parc rempli de bêtes fauves ; & c'est de dessus leur char, qu'ils percent de traits ces animaux rassemblés pour leur amusement. Les femmes dont ils sont toujours entourés, les délassent de ce pénible exercice par leurs chansons, & célebrent avec transport leurs victoires. L'entrée du Palais est enrichie d'une colonnade de vermeil, sur laquelle serpente une vigne d'or, ornée de figures d'oiseaux d'argent ; c'est dans ce vestibule que le Roi, au milieu de ses femmes, donne audience aux Ambassadeurs ; & il n'a pas honte de se faire parfumer les pieds & les mains, ou de se faire peigner la barbe & les cheveux par ses femmes, en leur présence. Tel est l'orgueil & le despotisme de ces monstres couronnés, qu'il en coûte la vie à quiconque fixe ses regards sur ses concubines, ou qui les approche de trop près.

N

Nous avons cru devoir tracer les loix, les coutumes & la religion des anciens Indiens, avec d'autant plus de raison, qu'elles subsistent encore aujourd'hui sans avoir presque été altérées par les différentes Révolutions que ces Peuples ont éprouvées, & dont il s'agit de rendre compte.

La fertilité des Indes, les diamans, les perles & la soie dont elles abondent, & sur-tout les trésors immenses que toutes ces riches productions avoient attirés dans son sein de toutes les parties de l'Univers, tenterent l'avarice & l'ambition de ces fortunés brigands que le Peuple stupide honore du nom de Héros & de grands Hommes. Bacchus, Semiramis, Sesostris, Darius, fils d'Hystaspe, entrerent en différens tems dans les Indes, & y porterent le fer & le feu: ils parcoururent en vainqueurs & en conquérans ces vastes Régions; mais leurs conquêtes ne furent point durables, & à peine se souvient-on de l'expédition de ces oppresseurs de l'humanité.

Il n'en fut pas de même de l'invasion d'un Conquérant qui parut long-tems après eux, & qui les effaça par l'éclat de son nom. C'est Alexandre le Grand, qui, aspirant au titre de vainqueur des In-

des & de l'Univers, attaqua, environ trois siécles avant l'Ere chrétienne, les Indiens que leur extrême éloignement de la Macédoine ne put mettre à couvert de sa fureur. Personne n'ignore les avantures, les combats & les victoires d'Alexandre : on sçait qu'il trouva dans Porus, l'un des plus puissans Princes des Indes, un ennemi digne de lui ; & qu'enfin, malgré tous ses succès, il ne poussa point ses conquêtes au-delà de l'Hiphale. Au reste, partout où il porta ses armes, il n'interrompit point la suite héréditaire des Rois Indiens; il paroît seulement qu'il en soumit plusieurs à Porus, auquel il avoit rendu la liberté & le Royaume. Alexandre respecta aussi les loix, les coutumes & la religion des Indiens ; enfin il laissa dans ces Régions la plus haute idée de sa générosité & de son courage. Quoiqu'il se soit écoulé plus de deux mille ans, depuis qu'Alexandre a disparu de dessus la scène de l'Univers, on ne prononce pas encore aujourd'hui son nom aux Indes & dans toute l'Asie, sans une espece de vénération. Les Indiens regarderent même l'invasion de ce Prince comme utile, en ce qu'elle leur ouvrit le plus grand & le plus riche commerce. En effet, sur le récit des Macédoniens qui avoient suivi Alexan-

dre dans son expédition, les Syriens, les Arabes, les Egyptiens, les Grecs, éblouis des riches productions des Indes, s'empresserent d'y porter l'or & l'argent pour en acheter tout ce qui sert d'aliment au luxe, dont ces Nations s'occupoient alors presqu'autant que des besoins de la vie. On sçait que depuis, les Romains suivirent l'exemple de tous ces Peuples.

Depuis Alexandre jusqu'à Gengis-kan, c'est-à-dire, pendant environ quinze siécles, les Indiens jouirent d'une paix profonde : leur tranquillité au moins ne fut point troublée par des invasions étrangeres. On voyoit dans ces vastes Régions un grand nombre de Rois régner en paix sur le trône de leurs aïeux ; ils dépendoient à la vérité d'un Monarque plus puissant, auquel ils payoient tribut ; mais ce Roi, issu de Porus, & dont les descendans (*a*) conservent encore

(*a*) Ces Princes, issus de Porus, régnent sous le nom de *Rana*, qui signifie homme d'une belle représentation. Leurs Etats sont très-considérables ; ils peuvent, dit-on, mettre sur pied cinquante mille hommes de Cavalerie, & deux cent mille d'Infanterie : sans doute qu'ils arment tous leurs Sujets.

aujourd'hui dans les Indes une souveraineté considérable, mettoit toute sa gloire à défendre & à protéger ses vassaux.

Enfin, vers l'an 1200 de J. Christ, il s'éleva dans le Nord de l'Asie un homme plus funeste qu'Alexandre. Il est connu dans l'Histoire sous le nom de Zengis ou Gengis-Kan. Il prit naissance dans ces vastes Régions situées sur les frontieres de la Chine & des Indes, & qui s'étendent jusqu'à la mer Caspienne, & qu'on appelle la grande Tartarie. Cet homme qui avoit vécu jusqu'à 40 ans Particulier, sçut, à force d'audace & de génie, former un puissant parti d'aventuriers, à la tête duquel il réduisit sous son obéissance beaucoup de Hordes Tartares, dont il forma d'excellens soldats: bientôt, avec leur secours, il conquit presque toute la Tartarie, & s'en fit proclamer Kan ou Empereur. Les peuples de ce pays, inconnus jusqu'alors, devinrent sous ses auspices la Nation la plus célébre & la plus redoutable de l'Asie. Gengis-Kan forma le projet magnifique d'asservir l'Univers; & ce grand projet n'étonna point les barbares que le nouvel Empereur avoit accoutumés à la fatigue & au carnage. Ils vinrent se ranger de toutes les parties de l'Empire sous ses éten-

darts, & lui formerent une armée de huit cent mille hommes, qui ne respiroient que le sang & le pillage. L'inondation prit son cours vers la presqu'Isle en deça du Gange, dont Gengis-Kan fit une vaste solitude. Le malheureux Roi qui regnoit dans ces délicieuses Contrées, vaincu & pris, périt dans les supplices: de-là le farouge Gengis-Kan entra dans la Chine dont il désola & conquit la meilleure partie: à son retour, les Indes devinrent sa proie, & ensuite la Perse; enfin il soumit à son empire l'Asie presqu'entiere. La mort surprit Gengis, & il n'avoit pas encore rempli la moitié de ses projets; les dernieres paroles qu'il proféra en expirant, furent un ordre à ses enfans d'achever la conquête de l'Univers.

Ses enfans, dévorés de la même ambition, ne furent que trop fidéles aux volontés de leur pere. L'un d'eux acheva la conquête de la Chine: un autre ravagea encore les Indes: un troisiéme enfin parvint jusqu'au bord du Danube, menaçant l'Europe du plus odieux de tous les esclavages. L'Asie alors changea de face; elle fut partagée presqu'entiere en trois Empires puissans, tous les trois possédés par les enfans de Gengis; mais ces Empires fondés sur les débris de tant

d'autres, ne ſubſiſterent pas long-tems avec éclat. La molleſſe, l'idole de preſque tous les Monarques de l'Orient, fut la ſeule Divinité à laquelle ſacrifierent les deſcendans de Gengis : preſque tous éprouverent ſur le trône la honte, l'humiliation & la deſtinée tragique de tant de Rois vaincus, enchaînés & privés de la vie par le cruel Gengis ; juſte & terrible châtiment que la Divinité ménage ſans ceſſe contre les fléaux de l'humanité ou contre leur poſtérité.

Cependant les Tartares, amollis par les délices, avoient perdu preſque toutes leurs conquêtes ; & les Indiens ne furent pas les derniers à ſecouer le joug odieux de ces barbares. A peine paroiſſoit-il dans les Indes quelques traces de la domination de Gengis & de ſes enfans, lorſque quelques Marchands Arabes, établis ſur les côtes des Indes, profitant de la foibleſſe des Rois & des Peuples qui les avoient admis parmi eux, s'emparerent d'une grande partie des riches Provinces de la Péninſule d'en deçà du Gange & y établirent l'Alcoran avec une nouvelle domination. Ces Etrangers, auxquels les vaincus donnerent le nom de *Patanes*, ſurpris de la facilité avec

laquelle ils avoient réduit tant de Régions, s'avancerent dans les Provinces qui ſont entre l'Indus & le Gange. Partout ils eurent les ſuccès les plus brillans; non que les Indiens manquaſſent de courage : mais c'eſt que jamais ils ne ſçurent ſe réunir pour s'oppoſer de concert aux uſurpateurs. Les Patanes, après avoir vaincu pluſieurs Rois, fonderent un Empire puiſſant, dont la Capitale fut Delhy, ſur la riviere de Gemna (*a*).

Les Patanes ſe multiplierent prodigieuſement: leur Etat devint riche & reſpectable, parce que cette colonie de Négocians n'avoit point apporté aux Indes l'eſprit de deſtruction & d'intolérance, qui ſemble particulierement être affecté aux diſciples de Mahomet. Les Patanes laiſſerent volontiers au Peuple conquis ſes loix, ſes uſages & ſa religion; c'eſt pourquoi ils eurent peu de révoltes à craindre de la part d'une Nation docile, foible, & née pour la ſervitude. Les Conquérans, paiſibles poſſeſſeurs d'un

(*a*) La riviere de Gemna eſt comparable à la Loire, tant par ſa largeur & ſa rapidité, que par les différens débordemens auxquels elle eſt ſujette.

Empire vaste & très-peuplé, tournerent tous leurs efforts contre les Rois Indiens, qui jusqu'alors s'étoient maintenus dans l'indépendance, par la situation de leurs Etats, les uns environnés de montagnes, les autres fortifiés par des forêts inaccessibles. Le danger commun ne réunit point encore ces petits Souverains pour repousser ensemble leurs ennemis: chacun d'eux avoit pour principe de n'être jamais l'aggresseur. Cette conduite pitoyable, qu'on doit moins attribuer à l'horreur de l'effusion du sang humain, qu'à l'indolence naturelle à tous les Indiens, contribua infiniment aux avantages des Patanes; elle ouvrit depuis le chemin aux progrès rapides des Mogols, qui depuis vinrent établir sur les débris de l'Empire des Patanes une domination qui subsiste encore aujourd'hui avec éclat aux Indes.

L'auteur de cette nouvelle Révolution fut le fameux Timur, plus connu sous le nom de Tamerlan: cet homme né dans la Transoxane, Province de la grande Tartarie, l'an de l'Ere chrétienne 1335, & de l'égire 736, étoit de la même famille que Gengis-Kan, & sujet de Houssain, qui pour lors occupoit le trône du Turquestan, dont la Tran-

soxane étoit une dépendance. Il fut élevé à la campagne, & on lui confia, selon la coutume de sa Nation, le soin des troupeaux. Ce berger devoit être un jour l'un des plus celébres conquérans de l'Univers : dès son enfance, il laissa échapper des traits de fierté & d'audace, qui présageoient sa grandeur future. Il prit dès lors sur les jeunes bergers du voisinage un ascendant & une supériorité qu'il sçut depuis conserver sur tous les hommes. Son plaisir étoit de les rassembler & de les exercer par différens petits combats. Ces jeux si innocens devinrent dans la suite funestes à toute l'Asie. Les jeunes Tartares s'accoutumerent à respecter Tamerlan comme leur Roi. Celui-ci, las des combats imaginaires qui avoient fait les délices de son enfance, conduisit bien-tôt ses camarades sur les terres des Hordes voisines, & les enrichit par le pillage. Le succès de ces petites invasions encouragea Tamerlan à tenter de plus grandes entreprises. La fortune le suivit dans ses courses; les brigands accoururent de toutes les parties de la Transoxane auprès de Tamerlan, pour avoir part au butin. En peu de tems, l'heureux Tartare vit sous ses ordres une espece d'armée à qui il ne manquoit que des

armes pour être redoutable. Les progrès du Chef de cet amas de voleurs parvinrent aux oreilles du Roi Houssain; ce ne fut pas sans surprise & sans indignation qu'il apprit qu'un Prince de son sang se signaloit par des brigandages odieux : il crut entrevoir dans le caractere de Tamerlan d'autres projets que ceux d'un vain pillage, & ne devoir se reposer que sur lui-même du soin de le réprimer; en conséquence il rassembla ses troupes, & les conduisit vers Tamerlan. Celui-ci eut l'audace de se présenter au Roi, & son audace fut justifiée par le succès. Rien ne paroissoit plus inégal que ce combat : d'un côté, un Roi légitime & plein d'expérience, des soldats aguerris, couverts de fer, bien armés & très-nombreux; de l'autre, un jeune homme connu seulement par ses crimes, une troupe de bergers, & des voleurs qui n'avoient pour armes que des bâtons ferrés; mais le désespoir d'éviter le supplice autrement que par la victoire, tint lieu de tous les avantages de l'ennemi aux compagnons de Tamerlan. Leur Chef, déterminé à vaincre ou à périr, leur communiqua tout son courage; & chacun d'eux combattit, comme s'il avoit eu une couronne à espérer

par la victoire. La fortune se déclara pour Tamerlan : le Roi Houssain perdit la vie ; & aussi-tôt le vainqueur ordonna qu'on épargnât les vaincus qu'il regardoit déjà comme ses sujets. Il fit prendre à ses soldats les armes trouvées sur le champ de bataille, & parut quelques jours après devant Samerkand. Les citoyens se hâterent de lui ouvrir leurs portes, & de le proclamer Roi, avec d'autant moins de répugnance, qu'ils soupiroient après un Chef guerrier, & qu'après tout Tamerlan étoit issu du sang royal. Le Royaume entier suivit rapidement l'exemple de la Capitale ; & en moins de six mois, l'heureux Tamerlan se vit paisible possesseur d'un des principaux Royaumes de l'Asie.

Le nouveau Roi déclara qu'il vouloit suivre les traces de Gengis-Kan, & rendre à l'Empire Tartare son ancien éclat. C'est dans cette vue qu'il s'appliqua à former une Cavalerie nombreuse & invincible ; il l'exerça d'abord dans plusieurs guerres qu'il entreprit contre ses voisins : il recueillit le fruit de ses travaux & de sa prévoyance ; car ce fut à sa Cavalerie qu'il dut dans la suite toutes ses victoires. Après avoir soumis toute la Tartarie, il balança quelque

tems de quel côté il porteroit ses armes, mais la fatalité qui forme presque toujours dans le Nord les conquérans du Midi, le conduisit dans les Provinces voisines de la Transoxane. Il partit de Samerkand à la tête de quatre cent mille hommes, & soumit avec une rapidité incroyable tous les États, depuis la Tartarie jusqu'au fleuve Indus.

Cependant, sur le bruit qu'un conquérant sorti du Nord avec une armée de Tartares, Peuple dont la valeur & les exploits avoient changé la face de l'Asie, deux siécles auparavant, les Peuples qui habitent entre l'Indus & le Gange, furent remplis de terreur & d'effroi; à la vue du danger qui les menaçoit, les Patanes & les Indiens suspendirent leur haine mutuelle, & s'unirent contre l'ennemi commun; mais Tamerlan, content d'avoir entamé les Indes, réserva à un autre tems la conquête entiere de ces vastes Régions. Il conduisit son armée victorieuse dans la Perse qu'il réduisit sous son obéissance; jamais Prince ne fut plus insatiable de victoires & de conquêtes. De la Perse, Tamerlan marcha dans les Provinces de la Tartarie qui ne reconnoissoient pas encore son Empire: par-tout, la fortune seconda sa valeur: nul Peuple

dans l'Univers n'étoit capable d'arrêter un Roi ſi puiſſant. Son premier ſoin, après avoir parcouru en vainqueur preſque toute la Tartarie, fut d'incorporer dans ſes troupes l'élite de la Jeuneſſe des Provinces qu'il venoit de ravager. Une révolte dangereuſe l'attira de nouveau dans la Perſe, & il l'éteignit dans des fleuves de ſang. Il marcha enſuite dans l'Aſſyrie & les Régions voiſines, où il eut à combattre une infinité d'Emirs qui s'étoient formés de petites Souverainetés ſur les débris de l'Empire des Califes, dont la Capitale étoit Bagdad. Tout plia ſous le poids énorme de ſa puiſſance; mais il fut arrêté au milieu de ſa courſe par la nouvelle que les Indiens du Cabuliſtan s'étoient ſoulevés. Auſſi-tôt il traverſa la Perſe, & ſe préſenta aux ennemis, qui, épouvantés de la célérité de ſa marche, ſe défendirent mal & furent vaincus. Tout rentra dans la ſoumiſſion, mais Tamerlan ne ſe crut pas aſſez dédommagé de ſa courſe par cet exploit : c'eſt alors qu'il réſolut de paſſer le fleuve Indus, & d'ajouter à ſon Empire les riches Provinces qui compoſent l'Indoſtan. L'époque de cette invaſion doit être fixée à l'an 1400 de notre ſalut, & de l'égire 801.

Tamerlan s'étoit flatté que la conquête des Indes ne lui coûteroit qu'une simple marche, ou tout au plus une de ces lettres foudroyantes dont il se faisoit précéder, & qui quelquefois lui soumettoient des Royaumes, sans qu'il lui en coûtât une goutte de sang. Il étoit confirmé dans son opinion par l'idée qu'il avoit des Indiens, Peuple amolli par les chaleurs & les délices du climat, affoibli par les Patanes, & enfin nullement comparable aux Tartares & aux Persans qu'il venoit de vaincre; mais il se trompa: les Indiens se comporterent en dignes descendans de ceux qui s'étoient défendus avec tant de valeur contre Alexandre, & il trouva dans cette expédition des périls dignes de son courage. Les Indiens, réunis avec les Patanes, formerent une armée dont la Cavalerie seule montoit à plus de cent mille hommes: on ne pouvoit compter l'Infanterie; ils menoient avec eux plusieurs centaines d'éléphans dressés aux combats. Ce fut avec cet appareil formidable que le Rana, issu de Porus, & qui paroît avoir été choisi pour commander toute l'armée, se présenta à Tamerlan. Le nombre, la fierté & les menaces des Indiens, & sur-tout

leurs éléphans répandirent l'allarme & la terreur dans le camp des Tartares. D'abord ils commencerent à se plaindre entr'eux de l'ambition démesurée de l'Empereur qui les menoit de combat en combat, sans qu'aucune victoire pût assouvir sa passion pour la gloire: des plaintes secrettes, ils passerent aux imprécations & aux menaces; enfin ils oserent déclarer qu'ils se jetteroient sur les Officiers qui entreprendroient de les conduire contre un déluge d'hommes & de monstres armés pour leur destruction. Le fier Tamerlan comprit alors qu'il avoit trop compté sur le courage de ses sujets, & qu'il falloit songer à une retraite encore moins humiliante que dangereuse. Déjà il donnoit tristement ses ordres pour le départ, lorsqu'un muletier, aposté sans doute par ses ordres secrets, élevant la voix en présence de toute l'armée, reprocha fortement à Tamerlan la foiblesse avec laquelle il cédoit aux cris de ses soldats; & en même tems il peignit avec des couleurs si vives la honte & le danger de la fuite; il exagéra tellement la lâcheté & l'indiscipline des Indiens; il promit enfin avec tant de confiance une victoire facile &

décisive, qu'aussi-tôt les Tartares, comme s'ils eussent entendu la voix d'un Dieu, parurent d'autres hommes; ils demandent avec des cris redoublés, qu'on les mene sur le champ à l'ennemi, afin d'effacer dans son sang l'ignominie dont ils venoient de se couvrir en se soulevant. L'Empereur enchanté du succès de son stratagême, crut qu'il ne falloit pas laisser refroidir l'ardeur des troupes, & à l'instant donne le signal de la bataille. Les Indiens qui avoient appris par les transfuges l'accablement des Tartares, se préparoient à les poursuivre, & non à les combattre: surpris & déconcertés de la résolution imprévue des ennemis, ils les attendirent avec inquiétude; la bataille s'engagea, & on se battit de part & d'autre avec beaucoup de courage: enfin Tamerlan remporta la victoire, & ne la dut qu'à la supériorité de ses talens sur ceux du Général Indien. Le succès de cette bataille qui paroît avoir été complette valut à Tamerlan la conquête de la meilleure partie de l'Indostan: les principales forteresses tomberent entre ses mains, & il se les assura par de nombreuses garnisons. Le Rana, le Roi des Patanes & les autres Souverains Indiens

ſe ſoumirent à un tribut conſidérable envers le vainqueur, qui, à ce prix, leur laiſſa leurs États, leurs loix & leur religion.

Tamerlan, couvert de gloire & chargé de dépouilles, retourna à Samerkand dont il avoit fait la plus belle Ville de l'Aſie; il entra en triomphe dans cette Capitale, où tous les arts qu'il y avoit fait naître, s'empreſſerent à l'envi de célébrer ſa gloire. Il ſe délaſſa quelque tems de ſes fatigues, en donnant des fêtes magnifiques, & en répandant partout le goût & l'émulation; car ce Prince qui avoit vieilli daus les guerres & les combats, aimoit les ſciences & les arts, & avoit toujours à ſa ſuite les hommes les plus inſtruits de ſes États; mais l'ambition inquiéte & active du conquérant ſe réveilla bientôt: il réſolut d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'il avoit déjà cueillis; mais il alla les moiſſonner dans des lieux bien éloignés de ceux qui avoient été le théâtre de ſes exploits: ce fut dans l'Aſie mineure qu'il porta ſes pas; la terreur & l'effroi le précédoient par-tout: les obſtacles diſparurent devant lui, & il parvint juſqu'à Ancyre dans la Galatie, en admirant lui-même ſa fortune.

Bajazeth Ilderim, ou le Foudre, Empereur des Turcs, homme aussi funeste à l'Europe, que Tamerlan à l'Asie, étoit depuis long-tems inquiet & jaloux des prodigieux accroissemens de la puissance Tartare; ce Prince, qui ne le cédoit à Tamerlan, ni en courage, ni en ambition, ni en talens, avoit mis sous le joug vingt Peuples différens; sa domination s'étendoit des bords du Danube jusqu'à ceux de l'Euphrate: il ne lui manquoit plus que Constantinople & quelques foibles Provinces de l'Empire des Grecs, pour avoir un État aussi vaste que l'avoit été celui des premiers Empereurs de l'Orient. Déjà il étoit prêt de s'en rendre maître, lorsque Tamerlan, à la protection de qui les Grecs avoient eu recours, mit le comble à la fureur de Bajazeth, en le priant de laisser en paix un Peuple foible & malheureux. Le fier Sultan ne répondit à Tamerlan que par des menaces; & c'étoit pour venger cette injure, que Tamerlan avoit entrepris l'expédition dont nous parlons. Bajazeth, occupé d'autres guerres, ne fit d'abord que de foibles efforts pour le repousser.

Enfin, après avoir donné la paix à

ſes ennemis, il vint à la tête d'une armée de plus de trois cent mille hommes, chercher dans les plaines d'Ancyre ſon rival. Perſonne n'ignore le ſuccès de cette bataille, une des plus mémorables dont il ſoit mention dans les faſtes de l'Hiſtoire. On ſçait que Tamerlan mit le comble à ſa gloire, en remportant une victoire ſur les Turcs qui paſſoient alors pour la meilleure milice de l'Univers: on ſçait auſſi que Bajazeth tomba entre les mains de ſon vainqueur; mais il eſt faux, comme l'ont avancé les Auteurs Grecs, par haine contre Bajazeth, que Tamerlan abuſa de la victoire, au point d'enfermer ſon priſonnier dans une cage de fer, de le donner en ſpectacle à tous les Peuples, de le nourrir des miettes de pain qui tomboient de ſa table, & de ſe faire ſervir par l'épouſe de l'infortuné Sultan, preſque nue. Il eſt conſtant au contraire, que l'Empereur Tartare traita le vaincu avec tous les égards dûs à ſa dignité, & qu'il le conſola lui-même de ſa diſgrace. Il n'eſt pas moins conſtant que Bajazeth attenta lui-même à ſes jours, par un ſentiment de honte & de déſeſpoir très-naturel à imaginer dans un Prince fier, & qui ſe voyoit avec horreur

l'ornement du triomphe de Tamerlan qui le traînoit à sa suite dans toute l'Asie.

Tamerlan formoit tous les jours de plus vastes projets; il sembloit ne devoir arrêter le cours de ses victoires, que lorsqu'il auroit asservi l'Univers: il marchoit à la conquête de la Chine, lorsqu'enfin la mort le surprit à Otrar, l'an de J. Christ 1405, & de l'égire 806. Tout ce qu'on nous a laissé sur la personne & le caractere de ce Monarque si fameux, est plein d'incertitudes & de contradictions. Les Historiens Arabes nous le peignent comme un Héros comparable à Alexandre par l'éclat de ses victoires, l'étendue de ses conquêtes & l'amour des sciences & des arts, mais supérieur au Roi de Macédoine par la sobriété, la continence, la modération & la clémence; d'autres au contraire nous le représentent comme altéré de sang, avide de butin, d'un orgueil insupportable, sans foi, sans honneur, & tel enfin que nous nous figurons un Tartare, qui ne connoît d'autres droits que ceux de la force & de la tyrannie. Les Historiens ne s'accordent pas plus sur sa religion: quelques-uns prétendent qu'à l'exemple de Gengis-

Kan, ſur les traces de qui il fit gloire de marcher, il ne connut jamais que la loi naturelle, & qu'il n'adora qu'un ſeul Dieu, ſans aucun appareil de culte; mais il paroît prouver qu'il fut un des Muſulmans les plus zélés. Quoi qu'il en ſoit de la religion, des mœurs, des talens & du caractere de Tamerlan, on doit le regarder comme un des plus terribles fléaux qui aient ravagé l'Univers: pluſieurs millions d'hommes périrent par ſon ambition, & plus encore traînerent leurs malheureux jours dans l'exil, l'indigence & l'accablement. Il ne faudroit qu'un petit nombre de brigands couronnés, auſſi heureux & auſſi puiſſans que Tamerlan, pour anéantir la race humaine.

La vaſte Monarchie que Tamerlan avoit formée des débris de tant de trônes renverſés, fut partagée & déchirée par ſes enfans; mais, pourſuivis à leur tour par la vengeance divine, la plûpart des héritiers du tyran périrent miſérablement. Leur Sceptre ſanglant paſſa en d'autres mains, & cette race odieuſe diſparut de deſſus la terre, excepté une ſeule branche qui eut pour auteur Miracha, le troiſiéme des enfans de Tamerlan. Celui-ci eut en partage les

Provinces Orientales de la Perse, & les conquêtes faites dans l'Indostan. Il établit le siége de son Empire à Herat ; son regne fut troublé par des guerres éternelles. On ne sçauroit croire combien il fit d'efforts pour affermir dans les Indes la domination que Tamerlan lui avoit laissée: chaque année, il étoit obligé de passer l'Indus, soit pour étouffer des révolutions sans cesse renaissantes, soit pour venir lui-même, à la tête de toutes ses forces, lever le tribut auquel les Rajas s'étoient soumis envers les Tartares, & dont alors ils cherchoient à se dégager. Il trouva dans les Indiens plus d'amour pour la liberté & l'indépendance, plus de courage & de grandeur d'ame, qu'ils n'en avoient jamais fait paroître ; ils firent éprouver de sanglans revers à Miracha, qui, dans une de ces expéditions, tomba lui-même entre les mains du Roi de Cascar. Le Prince Indien, loin d'abuser de sa victoire, traita le Tartare avec une magnanimité dont l'Histoire de l'Asie ne fournit presque point d'exemple ; il lui rendit la liberté à condition de l'affranchir seulement du tribut auquel le sort des armes l'avoit autrefois condamné.

Mais Miracha, plus sensible à la

honte d'avoir été vaincu & pris par un de ses vassaux, qu'à la générosité avec laquelle il avoit été élargi, revint dans les États de Cascar, brûlant de tous les feux de la vengeance; jamais Tamerlan ne s'étoit signalé par plus de barbarie & de brigandages dans ses courses, que son fils dans cette expédition: le fer d'une main & le flambeau de l'autre, il renversa & détruisit les Villages, les Bourgs & les Villes; brûla les moissons & les arbres fruitiers, & égorgea tous les Indiens de Cascar qui tomberent entre ses mains. Le malheureux Roi qui ne s'attendoit pas à être payé ainsi de son bienfait, avoit d'abord résolu de laisser un libre passage à ce furieux ouragan, & de se retrancher sur des montagnes; mais il ne persista pas dans ce sage dessein: cédant aux cris de ses sujets & à la douleur de voir ses Etats inondés de sang, il descendit dans la plaine pour chercher son ennemi; mais la fortune trahit son courage; il fut vaincu & pris à son tour par Miracha.

Le premier soin du Tartare, qui méritoit si peu de vaincre, fut d'ordonner qu'on arrachât les yeux an vaincu; qu'on le chargeât de fers; qu'on le

revêtît de haillons, & qu'on l'exposât ainsi aux insultes de toute l'armée victorieuse : après quoi il prît le chemin de Herat où il entra sur un char de triomphe auquel étoit attaché le Roi de Cascar, qu'on renferma ensuite dans un sombre cachot ; mais Miracha ne jouit pas long-tems de sa barbarie.

Ce Roi Indien, chargé de fers, aveugle, gémissant au fond d'une prison, fut l'instrument dont la Divinité se servit pour punir avec éclat l'ingratitude du Tartare. Ayant appris que son prisonnier, tout privé qu'il étoit de la lumiere, avoit une telle adresse à lancer des fléches, qu'il ne manquoit jamais d'atteindre le but qu'on lui proposoit, pourvu qu'on fît du bruit autour, Miracha voulut se convaince par sa propre expérience d'un fait qu'il regardoit comme impossible. Un jour il ordonne qu'on lui amene le Prince Indien dans son serrail, lui fait ôter ses fers, lui remet un arc & des fléches, & lui ordonne de viser à un certain but, dès qu'il l'entendroit parler : le Roi de Cascar, au premier son qui frappe ses oreilles, décoche une fléche, & perce le cœur de Miracha. Les Gardes en fureur mettent en piéces le meurtrier dont les dernieres paroles furent

furent un remerciment au Ciel de lui avoir fourni les moyens de ſe venger de ſon tyran.

A Miracha ſuccéda Abuchaid, l'aîné de ſes fils; ce jeune Prince oublia dans le ſein de la molleſſe, la gloire & les exploits de ſes ancêtres. Il gouverna avec un ſceptre de fer; mais ce fut moins ſon orgueil, ſa cruauté & ſes diſſipations qui ſouleverent les Tartares & qui excitérent une révolte, que l'oiſiveté dans laquelle Abuchaid conſumoit ſes plus beaux jours, & tenoit enchaînée la valeur d'une Nation qui ne reſpiroit que les combats & le pillage. Le mécontentement éclata d'abord par des murmures ſecrets, & enſuite par des remontrances hardies; mais les Émirs s'appercevant que l'Empereur étoit inſenſible aux plaintes des Peuples, ils animerent tout à la fois les armées & les citoyens: le Palais fut inveſti par une multitude effrénée qui faiſoit retentir l'air de ces cris: *Périſſe le tyran.* Abuchaid, étonné des menaces, de la fureur & de la défection générale, s'enfuit du Palais, seul & déguiſé ſous le vil habit d'un Faquir; il parcourut, en mendiant ſon pain, tous les États dont il venoit de ſe voir le Souverain. 1451.

L'excès de sa misere mit ses jours à couvert ; il échappa à ceux qui avoient ordre de le poursuivre & de le mettre à mort : personne d'eux ne soupçonna l'Empereur des Mogols sous la livrée de la pénitence & de l'avilissement.

Cependant un frere du Prince fugitif venoit d'être élevé en sa place sur le trône ; mais les Tartares trouverent en lui un tyran plus lâche & plus impitoyable que celui qu'ils avoient proscrit. Un parti puissant se forma encore contre le nouveau Roi ; mais il n'osa agir, sans être appuyé auparavant de quelque Prince descendant de Tamerlan, dont la postérité paroissoit alors réduite dans le Royaume de Hérat à ces deux freres. On fit des recherches secrettes & exactes sur Abuchaid, non plus dans le dessein de lui arracher la vie, mais pour lui rendre la couronne. Ces recherches furent plus heureuses que les premieres : malgré l'étrange déguisement qu'Abuchaid avoit pris pour se dérober à la mort, il fut reconnu, conduit à Hérat & porté sur le trône, sans que cette nouvelle Révolution coûtât d'autre sang que celui de l'usurpateur.

L'infortune avoit changé le cœur d'Abuchaid & corrigé ses mœurs ; d'un tyran mol, voluptueux, fainéant, cruel

& avide, elle avoit fait un Roi appliqué, actif, brave & infatigable : la valeur du Prince réveilla & échauffa celle de la Nation. Abuchaid devint le plus grand des Monarques de l'Asie; son régne ne fut qu'une suite de victoires & de conquêtes; il réunit sous sa domination presque tous les États que son aïeul Tamerlan avoit conquis.

Son premier coup d'essai fut la conquête de la Transoxane, qu'il dut autant à ses artifices qu'à sa puissance; il rétablit le siége de l'Empire à Samerkand, ou, à l'exemple de Tamerlan, il fit fleurir les sciences & les arts: de-là il passa dans les Indes, où il parut avec le même éclat qu'Alexandre : à son arrivée, tous les Émirs établis dans les forteresses conquises par ses prédécesseurs, rentrerent dans la dépendance dont ils avoient secoué le joug pendant les dernieres Révolutions. Les Rois Indiens, qui avoient cessé de payer le tribut, racheterent leur grace au prix de leurs trésors. Il ne tenoit qu'à Abuchaid de pousser ses conquêtes plus loin que Tamerlan : le bruit de son nom avoit répandu la terreur & l'allarme dans toutes les Indes; mais tandis qu'il se couvroit de gloire, ses femmes le cou-

vroient de honte à Samerkand : une d'elles, la Sultane favorite, osa élever son amant sur le trône & le couronner de ses propres mains. Samerkand & la moitié de l'Empire s'étoient déclarés en faveur de l'usurpateur. A cette nouvelle, Abuchaid, transporté de fureur, accourut, jurant de laver son affront dans des fleuves de sang ; mais la vengeance n'étoit point facile. L'Émir que les femmes d'Abuchaid lui avoient substitué, étoit un homme plein de courage & de génie. Il avoit rassemblé une armée formidable, & il fallut combattre. La victoire, après avoir long-tems balancé, se déclara pour le parti le plus juste. L'Émir rebelle se fit tuer, & les femmes, auteurs de la révolte, se déroberent au ressentiment du vainqueur outragé, les unes par le poison, les autres, par le fer & le feu. Abuchaid ne peut épuiser sa vengeance que sur les Officiers du Serrail, qui n'avoient pas eu le courage de suivre l'exemple des Sultanes.

La guerre & l'ambition avoient alors tant de charmes pour Abuchaid, que la crainte de quelque révolte pareille à celle qu'il venoit d'éteindre, ne put le retenir dans ses États. Il partit pour de nouvelles conquêtes : la victoire le

ſavoriſa toujours : nulle puiſſance n'égaloit alors la ſienne. Il ne tenoit qu'à lui de jouir, dans le ſein de la paix & de la gloire, des jours que le Ciel lui avoit comptés ; mais il avoit formé le projet de réunir ſur ſa tête toutes les couronnes que Tamerlan avoit uſurpées: il ne lui manquoit plus que la Perſe ; & c'étoit-là que le Ciel l'attendoit pour donner, en ſa perſonne, à l'Univers le ſpectacle de la chute d'un Roi qui avoit abuſé de ſes talens & de ſa puiſſance pour le malheur de l'humanité.

Uzum-Caſſam, Prince Mogol, & iſſu, comme Abuchaid, de Tamerlan, avoit hérité du trône de Perſe & lui avoit rendu ſon ancien éclat, en détruiſant les Émirs qui étoient devenus indépendans dans leurs gouvernemens, par la foibleſſe de ſes prédéceſſeurs. Soit que la gloire d'Uzum-Caſſam bleſſât les yeux d'Abuchaid, qui auroit voulu être le ſeul grand homme de l'Aſie ; ſoit plutôt qu'il regardât tous les Peuples & les Rois comme devant ſervir de trophée à ſa gloire & à ſa puiſſance, l'Empereur Mogol entra bruſquement dans la Perſe avec une armée de quatre cent mille hommes, commandée ſous ſes ordres par ſes trois fils aînés.

Uzum-Cassam, dont les forces ne pouvoient se mesurer avec celles d'Abuchaid, eut recours aux prieres & aux soumissions. Il envoya à son ennemi des Ambassadeurs pour demander la paix & offrir un tribut; mais Abuchaid fit comprendre par ses réponses que son dessein étoit de réunir sous sa puissance tout ce qui avoit composé l'Empire de Tamerlan. Le brave Uzum-Cassam n'étoit pas homme à céder, sans combattre, un trône dont la conservation lui avoit coûté tant de sang & de travaux. Il résolut de ne le quitter qu'avec la vie : en conséquence, il ravagea lui-même les campagnes par où devoient passer les ennemis, & se retira ensuite avec l'élite de ses forces dans des défilés & des montagnes presqu'inaccessibles ; mais Abuchaid dont le Ciel avoit déterminé la perte, eut la témérité de l'y poursuivre. Les vivres manquerent bientôt à l'énorme multitude qu'il traînoit après lui, & il eut la douleur de voir expirer à ses yeux de faim, de soif & de fatigue, ses vieux soldats avec lesquels il avoit conquis la moitié de l'Asie : il fallut enfin songer à une retraite honteuse & précipitée ; mais la fuite ne garantit point le vieil

Empereur de la destinée la plus funeste. En effet, Uzum-Cassam n'eut pas plutôt appris que les ennemis se retiroient, qu'il sort de son camp, les poursuit à son tour, & les atteint. Les Mogols épuisés, mourans, ne rendirent presqu'aucun combat : les Persans en firent un carnage effroyable, & ils ne consentirent à donner quartier, que lorsqu'ils furent las de tuer. Abuchaid & ses trois fils tomberent vifs entre les mains des ennemis : on les conduisit à Uzum-Cassam; mais loin de s'humilier devant son vainqueur, le fier Abuchaid ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il lui reprocha de s'être toujours mis à couvert du danger par lâcheté. Le Roi de Perse, outré des injures & des reproches de son prisonnier, le condamna au supplice, & le fit exécuter sur un échafaud à la vue de son armée. Il fit ensuite passer un fer chaud sur les yeux des trois Princes Mogols, & les relégua dans différentes forteresses.

La fin tragique & honteuse d'un pere qui, après avoir été le Monarque le plus puissant, & long-tems le plus heureux de l'Asie, avoit terminé ses jours par la main d'un bourreau, fit une impression profonde sur l'esprit de Seick-Omar, le quatrieme des fils d'Abuchaid,

& qui lui ſuccéda, au défaut de ſes aînés, privés de la lumiere & détenus dans les fers des Perſans. Il déteſta la gloire des conquérans qui n'étoit fondée que ſur l'injuſtice & le malheur de l'humanité. Il n'eſt pas étonnant qu'un Prince ſi pacifique ait perdu toutes les conquêtes d'Abuchaid. Il ne conſerva de l'Empire de ſon prédéceſſeur, que la Tranſoxane & la partie des Indes, ſoumiſe par Tamerlan.

Au reſte, les Sujets de Seick-Omar furent heureux ſous un Prince ſi juſte ; mais les délices d'une longue paix les amollirent : ils oublierent l'art de la guerre, & ceſſerent d'être une Nation belliqueuſe & redoutable. Rien ne reſſembloit moins aux Tartares qui avoient été la terreur de l'Aſie ſous Tamerlan & Abuchaid, que les Tartares de Seick-Omar. Une révolution ſi rapide dans les mœurs & le génie d'un Peuple, annonce preſque toujours ſa décadence & ſon humiliation ; mais Seick-Omar ne fut pas témoin des maux qu'il avoit préparés par ſa molleſſe. Il périt malheureuſement d'une chute qu'il fit dans les foſſés de ſon Palais de Samerkand, avec la réputation d'avoir eu plutôt les vertus d'un Derviche que celles d'un Roi.

Babar, son fils & son héritier, ne put oppoſer d'armée à pluſieurs hordes de Tartares appellés Usbeck, qui fondirent dès la premiere année de ſon régne dans la Tranſoxane, tant ſes Sujets avoient dégénéré de leur ancienne valeur. Le jeune Prince ſe vit généralement abandonné ; il n'eut que le tems de ſe ſauver à Cabul dans les Indes, emportant avec lui le tréſor de Tamerlan, le ſeul bien preſque qui lui reſtât ; mais la fortune lui réſervoit dans ces Contrées un trône plus éclatant ; & c'eſt à un de ſes amis, tréſor bien plus précieux que celui de Tamerlan, que Babar fut redevable de la gloire dont il ſe couvrit aux Indes. 1493.

Cet ami étoit un Philoſophe appellé Ranguildas, qui, aux connoiſſances les plus vaſtes & les plus ſublimes, joignoit les qualités d'un homme d'État, les talens d'un Général & l'ame d'un Sage. Seick-Omar, plein de reſpect pour la vertu de Ranguildas, lui avoit confié le gouvernement du Cabuliſtan ; & ce choix heureux fut la ſource de la proſpérité de ſes deſcendans. En effet, Ranguildas, loin de ſe laiſſer entraîner par le torrent de la révolution, reçut le fils de ſon bienfaiteur comme ſon Roi,

par trois Nations , dont le génie, le courage, la religion, les mœurs & les loix étoient fort différens. Les premiers étoient les Indiens d'origine, dont les uns reconnoiſſoient les loix des Patanes, & les autres étoient ſoumis à des Princes particuliers, qui avoient conſervé leur liberté contre toutes les forces & le courage de cette colonie d'Arabes. Ces Patanes, le ſecond des Peuples dont il eſt queſtion, étoient riches, puiſſans & nombreux. Une troiſieme Nation, connue ſous le nom de Parſis, mais moins conſidérée que les deux autres, étoit ſur-tout répandue dans les Provinces maritimes, & condamnée aux travaux les plus pénibles de la Société, parce que par-tout elle étoit pauvre, mépriſée, & aſſujettie ou aux Indiens, ou aux Patanes. Ces malheureux, qu'on traitoit en eſclaves, deſcendoient d'une multitude d'anciens Perſans qui, voyant leur Patrie déchirée & conquiſe par les armes des Califes, ſucceſſeurs de Mahomet, aimerent mieux abandonner leurs biens & leur Patrie, que de recevoir l'Alcoran que leurs vainqueurs établiſſoient par le fer & le feu. Ces fugitifs ſe rendirent aux Indes, où ils conſerverent la religion & les loix

établies par Zoroastre : leurs descendans n'ont encore aujourd'hui d'autre culte que celui du soleil & du feu, auxquels ils immolent des victimes : leur principal soin est de conserver jour & nuit dans leurs foyers un grand brasier dans toute son activité ; si quelqu'un deux laisse éteindre ce feu, qu'on regarde comme sacré, il est coupable du plus énorme des crimes, & il n'a d'autre moyen de l'expier, que de courir chez un Prêtre de sa Nation, & de lui avouer, avec de grands cris, sa honte & son malheur. Celui-ci ne manque jamais de le punir sévérement, après quoi il l'absout, & lui remet un tison allumé, que le pénitent transporte chez lui, accompagné de ses parens & de ses amis, & au son des instrumens.

Cette Nation, tranquille & infortunée, attira moins les regards de Babar, qu'une autre arrivée depuisquelque tems des rives de l'Europe, & qui se signaloit tous les jours par des exploits incroyables. C'étoient les Portugais, l'un des Peuples les moins puissans de l'Europe, qui, après avoir eu le courage de doubler le Cap de Bonne-Espérance, s'étoient répandus dans les Provinces maritimes des Indes, dont ils avoient

conquis les places les plus importantes. Ils avoient gagné une multitude de victoires qui les faisoient regarder comme invincibles. Déjà ils étoient maîtres de près de deux mille lieues de côtes, soit en Afrique, soit en Asie, & du commerce le plus opulent qui fût jamais. L'exemple d'une poignée d'Européens, séparés de leur Patrie par des mers immenses, & vainqueurs de toutes les forces des Indes, encouragea Babar & lui fit espérer pour lui-même des succès plus rapides & plus décisifs encore. Il se fortifioit dans cette agréable idée, à la vue des guerres éternelles, par lesquelles les Patanes & les Indiens s'étoient mutuellement affoiblis.

1519. De retour à Cabul, le premier soin de Babar fut de sommer Amuvixa, Roi des Patanes, d'abdiquer le titre de Roi, qui ne convenoit point à un Prince vassal & tributaire des Mogols. Amuvixa, dont la puissance égaloit celle de Babar, répondit qu'un tributaire ne cessoit point d'être Roi, & que puisque Babar lui disputoit un titre qu'il ne tenoit que de Dieu, il refusoit à son tour le tribut à un Prince fugitif & détrôné : après une réponse si fiere, il fallut combattre.

Babar, qui, depuis long-tems, avoit fait ses préparatifs, se hâta de passer l'Indus à la tête de cent mille hommes, dans l'espérance de surprendre & d'attaquer les Patanes ; mais ceux-ci ne s'étoient point endormis sur les projets des Mogols, & leur Roi avoit eu le tems de rassembler plus de trois cent mille hommes, avec un nombre prodigieux d'éléphans. Ces forces ne doivent point étonner, parce que les Rajas, qui détestoient le joug Tartare, non-seulement avoient consenti à la paix avec Amuvixa, mais lui avoient envoyé des secours nombreux. Les Patanes, dont l'armée étoit deux fois plus nombreuse que celle des Tartares, crurent qu'ils ne devoient combattre qu'en rase campagne, afin d'envelopper l'ennemi ; c'est pourquoi ils attendirent Babar dans une vaste plaine, sur les bords de la Gemna, aux portes de Dehly.

Babar, étonné de la facilité avec laquelle il s'étoit rendu maître des Provinces qui sont depuis l'Indus jusqu'à Dehly, méprisa l'ennemi, & se hâta de le joindre & de lui présenter la bataille. A peine fut-on en présence, que les Tartares, par ordre de Ranguildas, mettent tout d'un coup l'épée

à la main, tombent ſur les Indiens, s'ouvrent un chemin dans leurs bataillons, qui étoient à peine formés, & portent par-tout la terreur & la mort. Les Eléphans ſur leſquels les Patanes comptoient le plus, ſervirent auſſi d'inſtrument à la victoire des ennemis. Ces animaux énormes, devenus furieux par les bleſſures qu'ils avoient reçues, ſe renverſerent ſur les rangs qui les ſoutenoient, & acheverent de répandre par-tout le déſordre & la confuſion. Amuvixa, vaincu & abandonné avant que de combattre, aima mieux périr, que de ſurvivre à la perte de ſa couronne; il ſe précipita au milieu des ennemis, où il mourut en Roi.

L'heureux Babar vainqueur, ſans qu'il lui en coûtât preſque une goutte de ſang, entra en triomphe à Dehly, & ſe ſaiſit des femmes & des tréſors du vaïncu. Les Patanes, affoiblis par la perte de plus de cent mille hommes, les plus braves de leur Nation, ne s'obſtinerent pas à lutter contre la fortune; ils ſe refugierent preſque tous ſur les montagnes du Nord, où ils ſe maintinrent libres contre tous les efforts des Mogols. Pour les Indiens aſſujettis aux Patanes, ils ſe ſoumirent au vainqueur, avec cette indifférence

qui caractérise un Peuple accablé & né pour la servitude. Les Rajas, établis dans les montagnes, adopterent, par rapport aux Mogols, le même systême de politique, qui avoit été si utile aux Patanes. Ils se firent une loi suprême de ne jamais attaquer les nouveaux conquérans, & de ne pas même prendre la défense de ceux qui paroissoient être opprimés par la force & la tyrannie. C'est à cette foiblesse stupide des Princes Indiens, qu'il faut attribuer l'accroissement prodigieux de la puissance Mogole, qui, en peu d'années, s'est étendue sur presque tout le continent des Indes : en effet, on auroit pu compter mille Indiens, pour un soldat Tartare.

Cependant Babar, maître, par une seule victoire, d'un Empire plus vaste & plus florissant que celui qu'il avoit perdu, étoit occupé à affermir sa domination naissante, par des loix convenables au génie des Peuples qu'il venoit de conquérir. Ranguildas, par les mains de qui il avoit vaincu, lui traça le plan du gouvernement qu'il établit : d'abord il fit entendre à l'Empereur, qu'on devoit attacher moins de gloire à la conquête d'un Royaume, qu'à l'administration équitable de la Justice ; en consé-

quence il fut arrêté que l'Empereur lui-même rendroit la justice à ses Sujets, écouteroit leurs plaintes, & décideroit de leur sort, selon les régles de l'équité naturelle. Cette coutume est si bien établie, qu'aucun des successeurs de Babar n'a osé s'en dispenser : au reste, rien de plus magnifique & de plus auguste que la Cour qui environne l'Empereur les jours qu'il donne audience ; c'est toujours dans une Salle immense, ouverte de tous les côtés, & ornée d'un double rang de colomnes : cette Salle domine deux vastes places, dans l'une desquelles campe, en fort bel ordre, une armée qui sert de garde à l'Empereur : l'autre environnée d'arcades, contient la multitude que la curiosité ou les affaires amenent ; la Salle est séparée en deux, par un treillis d'argent qui sépare les Grands du Peuple ; les Omrhas, les Princes du sang, les Rajas, les fils du Sultan sont rangés, selon l'ordre de leur dignité, sur des estrades ; tous, les yeux baissés, & les mains croisées sur l'estomac, attendent en un profond silence l'arrivée de l'Empereur ; dès qu'elle a été annoncée par le son des instrumens, on leve un rideau qui découvre l'Empereur assis sur

un trône d'or, éblouissant par la quantité prodigieuse de rubis, de perles & de diamans dont il est couvert : les Grands, à un certain signal, s'avancent & exposent au Monarque les crimes & les procès ; l'Empereur décide, & sur le champ on exécute ses arrêts. Les criminels, dignes de mort, ont pour l'ordinaire la tête coupée, ou sont exposés aux éléphans, ou enfin, on leur applique une couleuvre, dont la piquure les fait expirer en un instant. On ne sçauroit croire combien l'Empereur expédie d'affaires dans une audience de deux heures : c'est qu'il n'y a point de Loix écrites, d'Ordonnances multipliées, ni de Ministres de la Justice, intéressés à la durée des procès ; au reste, l'Empereur n'est soulagé dans cette premiere fonction de la souveraineté, que par deux Officiers, dont l'un a le département de la police, & l'autre celui des procès de la populace ; ces deux Magistrats, dans des Villes aussi peuplées que Paris, sont moins occupés que nos Juges de village.

A l'exemple de l'Empereur, les Vicerois & les Gouverneurs de Provinces administrent eux-mêmes la Justice, donnent des arrêts de mort,

dont il n'y a point d'appel, & les font exécuter ſur le champ à leurs yeux.

Babar, conformément à la coutume établie de tems immémorial dans les Indes, s'attribua toutes les terres de ſon Empire ; il les partagea entre les ſoldats qui lui avoient aidé à vaincre (*a*) ; mais après leur mort elles retournent au Domaine impérial, & le Prince en gratifie de nouveau ceux qui ont rendu ſervice à l'Etat. L'Empereur diviſa en deux claſſes la Nation conquérante ; la premiere, compoſée des Vicerois, des Généraux, des Gouverneurs & des Miniſtres, eſt appellée la claſſe des Omrhas : chacun d'eux eſt obligé d'entretenir à ſes dépens un corps de Cavalerie toujours prêt à agir aux ordres du Souverain : ce corps eſt plus ou moins conſidérable, ſelon la ſolde de l'Omrha, ou la quantité de terres qu'on lui a aſſignée. Il eſt tels de ces Seigneurs qui tirent du Souverain juſqu'à ſix millions par an ; mais le rang & les biens

(*a*) Ces terres poſſédées en forme de penſion ou de bénéfice, s'appellent Jaghirs, comme en Turquie les terres que le Sultan diſtribue à vie, ſe nomment Timars.

des Omrhas ne paſſent point à leurs fils ; l'Empereur eſt leur unique héritier : il eſt rare même que le ſouvenir des ſervices du pere contribue à la fortune du fils. Les enfans d'un Général demeurent ſimples ſoldats, pauvres & mépriſés, quand ils ne ſe rendent point recommandables par leur courage & leur mérite.

La ſeconde claſſé, connue ſous le nom de Manſebdars, eſt compoſée d'Officiers ſubalternes de l'armée ou de la Cour : on paſſe de cette claſſe à la premiere, quand on ſe diſtingue par quelqu'action d'éclat.

Au reſte, ces Seigneurs Mogols, tirés de la pouſſiere ou de la ſervitude, étrangers, aventuriers, manquent d'éducation, de lumieres & de ſentimens d'honneur; ils ne ſe diſtinguent guéres que par leurs crimes & leur luxe : on les voit rarement ſortir, ſans être montés ſur des éléphans équipés avec une magnificence royale, ou portés ſur des Palanquins éclatans d'or & de pierreries ; ils ſont toujours précédés ou ſuivis par une foule de cavaliers & d'eſclaves couverts de ſoie ; enfin rien n'eſt plus fier que ces vils courtiſans : mais leur éclat emprunté diſparoît devant l'Empereur, auquel ils

ſont obligés de venir faire la cour deux fois par jour ; ils ſont en ſa préſence, ou proſternés ou debout, & toujours dans l'attitude d'eſclaves. Si l'Empereur ouvre la bouche, & s'exprime comme il convient à un Monarque, ils lui prodiguent les louanges les plus outrées ; ſouvent on les voit lever les yeux & les mains vers le Ciel, en criant de toutes leurs forces, *Merveilles, merveilles ; il a dit merveilles.* Leur anéantiſſement eſt tel, qu'ils n'ont rien en propre, pas même des noms de famille ; ils ne ſont connus que ſous des dénominations, qui déſignent les offices, les titres & les dignités dont ils ſont pourvus, ou qui indiquent leurs qualités, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes ; ils en changent quelquefois, lorſqu'ils paſſent d'un emploi à un autre, ſouvent par la volonté du Souverain, & preſque toujours à l'occaſion d'un événement qui les aura rendus fameux. Babar introduiſit à ſa Cour la langue Perſane, que les Indiens n'entendent, ni n'écrivent ; enfin il ordonna qu'une armée de plus de cent mille homme camperoit toujours aux portes du Palais, afin de contenir par la terreur les grands & les petits.

Cette forme de gouvernement, qui ne respire que le despotisme & la tyrannie, doit être regardée comme très-vicieuse; c'est à elle qu'il faut attribuer toutes les Révolutions dont l'Indostan a été le théâtre, depuis près de trois siécles : ce qu'on doit le moins pardonner à Babar, c'est de n'avoir point établi de loi fondamentale, qui regle la succession au trône; il s'en tint à la coutume de tous les peuples, qui désigne les aînés pour héritiers du Royaume; mais nous verrons que cette coutume céda souvent, chez les Mogols, à la force ou au caprice. Les Princes, fils de l'Empereur, croient tous avoir un droit égal à la couronne, & s'accoutument, presqu'en naissant, à se regarder comme rivaux & ennemis; de-là les guerres civiles & la politique sanguinaire du vainqueur, qui ne manque jamais de se défaire de ses freres par le fer ou le poison, pour s'assurer l'Empire & la vie. Ce gouvernement, quelque despotique qu'il paroisse, fut goûté des vainqueurs comme des vaincus, parce que Babar, toujours soutenu par les conseils de Ranguildas, en sçavoit tempérer l'austérité par beaucoup de clémence, d'équité & de modération. L'Indostan devint flo-

riſſant par le commerce qu'il protég ea Le vuide qu'avoit cauſé le maſſacre des Patanes à la bataille de Delhy, & leur diſperſion ſur les montagnes, fut remplacé par l'affluance prodigieuſe des Tartares, des Perſans & des Arabes qui déſertoient tous les jours leur patrie, pour venir chercher aux Indes la fortune, ſous un Roi qui témoignoit la plus grande confiance aux Etrangers; c'eſt alors que les Peuples conquis donnerent le nom de Mogols à leurs vainqueurs, & à tous ceux qui vinrent les joindre de toutes les parties de l'Aſie, tranſportant ainſi à ce nouveau Peuple le nom de la famille royale. Les Mogols conſervent à peine deux ou trois générations la valeur & le courage qu'ils ont reçu de leurs ancêtres; ils s'amolliſſent & deviennent inſenſiblement auſſi foibles & auſſi lâches que les originaires du pays: au reſte, ce ne ſont pas ſeulement les hommes, qui, en venant aux Indes, perdent, par l'excès de la chaleur, la force, l'activité & l'inſtinct de valeur qui les diſtinguent: on a remarqué que l'air du pays fait la même impreſſion ſur les chevaux, dont l'eſpece dégénere; & c'eſt pour prévenir les ſuites funeſtes de cette dégradation, que

que les Empereurs attirent ſous leurs drapeaux le plus qu'ils peuvent de Tartares, de Perſans, de Turcs & d'Européens, afin d'en impoſer à leurs ennemis par une milice ſupérieure en courage & en diſcipline; c'eſt auſſi par cette raiſon qu'ils font acheter chaque année juſqu'à cent mille chevaux en Arabie, en Perſe & juſques dans la Tartarie.

Cependant l'auteur de ces loix, qui ne pouvoient être reçues que par des eſclaves, Ranguildas, qui avoit tracé le plan de la conquête de l'Inde, & qui avoit tant contribué au ſuccès, fut la premiere victime du deſpotisme établi à ſa perſuaſion: Babar lui devoit trop pour ne pas être ingrat. La préſence d'un homme qui lui avoit mis la couronne ſur la tête, lui devint inſupportable, & il chercha à s'en défaire par un aſſaſſinat. Une prompte fuite, ſous l'habit d'un Faquir, déroba le vertueux Miniſtre à la cruauté de ſon Maître. Ranguildas ſe ſauva dans un village aux extrémités de l'Empire, où il vécut heureux; mais l'ingrat Babar éprouva bientôt que la puiſſance la plus abſolue, les tréſors & les armées, ne ſont quelquefois pas d'un ſi grand ſecours, qu'un ami: en

effet, dès qu'on le vit privé de l'appui d'un homme, dont la tête & le bras avoient été si long-tems ses uniques ressources, on conspira contre lui : plusieurs soulevemens éclaterent : le trône fut ébranlé : le Peuple, fatigué & mécontent, attribua à l'ingratitude de Babar tous ses malheurs, & la stérilité de la terre, qui, pendant plusieurs années, refusa aux travaux du Laboureur son tribut ordinaire. L'Empereur, pour prévenir une Révolution générale, souscrivit enfin aux vœux de ses sujets, & fit chercher Ranguildas pour lui rendre l'administration de ses affaires ; mais, soit que ce Philosophe se défiât du retour forcé de Babar, soit qu'il préférât les charmes de la solitude & de la campagne, à l'éclat & aux dignités, il resta dans le village qui lui servoit d'asyle ; & ce ne fut qu'à force de perquisitions, & par le succès d'un stratagême singulier (*a*), que Babar eut le bonheur de le

(*a*) Babar publia un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les paysans de ses Etats de conduire à Dhely tous les bazards ou marchés de leurs villages. Cet Edit bizarre étonna tout l'Empire. Les Villageois, voisins de Ranguildas, le consulterent ; Allez, mes enfans, leur

découvrir. Il lui rendit sa confiance & le fit le dépositaire de toute son autorité. Le Ministre Philosophe rétablit bientôt le calme dans tout l'Empire ; & pour comble de bonheur, la terre reprit son ancienne fécondité. Ranguildas mourut dans une heureuse vieillesse, emportant dans le tombeau les regrets du Peuple, de la Cour & de son Maître. Babar, comblé de gloire, le suivit peu d'années après : ce Prince est regardé, dans l'Histoire des Mogols, comme le plus sage des descendans de Tamerlan.

L'empire, après la mort de Babar, 1530. fut exposé à d'étranges Révolutions. Amayum ou le Fortuné, son fils &

---

dit-il, présentez-vous à l'Empereur, & dites-lui : Seigneur, le bazar de notre village est prêt à exécuter tes ordres ; mais comme il ignore le chemin de la Capitale, il ne peut se mettre en route, que tu ne lui envoies celui de Dhely pour lui servir de guide. Les paysans suivirent le conseil du Philosophe. Babar, enchanté de la réponse ingénieuse des paysans, ne douta point que ce ne fût Ranguildas qui la leur eût dictée. Retournez chez vous, leur dit-il, & amenez-moi l'Oracle qui vous a si bien instruits. La joie de Babar fut extrême, quand il reconnut son Ministre sous les habit d'un Faquir.

son successeur, eut l'imprudence de donner sa confiance & d'élever au commandement des armées un jeune Patane, appellé Chira, issu du sang des Rois détrônés par Babar. Chira, plein de courage & d'ambition, ne voyoit qu'avec douleur la couronne de ses ancêtres sur la tête d'Amayum. Les bienfaits de l'Empereur, l'amitié dont il l'honoroit, ne paroissoient pas à Chira des dédommagemens qui consolassent de la perte d'un Royaume : à peine fut-il à la tête des troupes, qu'il s'appliqua à les séduire : les caresses, les profusions, la familiarité furent les moyens qu'il mit en usage ; bientôt il recueillit le fruit de ses intrigues : dès qu'il fut assuré de l'attachement des Officiers & des Soldats, il leva le masque, & changea son nom de *Chira*, qui signifie Lion, en celui de *Chircha*, qui veut dire *Lion-Royal.*

A la nouvelle de la révolte de son favori, le bandeau tomba de dessus les yeux d'Amayum. Il apperçut le précipice qu'il s'étoit creusé, en confiant, contre les loix de la prudence, son armée à un Prince ambitieux, brave, & d'autant plus redoutable, qu'il avoit des prétentions légitimes. Cependant l'Empereur ne perdit pas courage. Il

rassembla des troupes, & les envoya contre le rebelle; mais celui-ci avoit déjà fait des progrès rapides: son parti étoit fortifié par les restes des Patanes qui étoient accourus de toutes les Provinces à son camp, & par les secours qu'il avoit achetés de plusieurs Rajas, auxquels la puissance Tartare faisoit ombrage. On en vint aux mains: les troupes d'Amayum furent détruites dans un grand combat, & Dhely, la Capitale de l'Empire, devint le prix de la victoire. Amayum sortit en frémissant de son Palais; mais ce ne fut que pour appeller sous ses drapeaux tous les Tartares, les Persans & les Arabes qui étoient venus sous le régne précédent aux Indes. Il se mit lui-même à la tête de cette nouvelle armée, & vint chercher son ennemi jusques sous les murs 1541.
de Dhely. Chircha lui opposa une armée encouragée par le succès de la derniere bataille.

Avant que d'en venir aux mains, Amayum, monté sur un éléphant d'une taille énorme, qui le mettoit en spectacle aux deux armées, s'arrêta pour encourager ses Tartares; il leur rappelloit la gloire de Tamerlan, l'éclat & le nombre des victoires, & l'étendue des conquêtes

de ce Prince. *C'eſt à un rebelle*, leur diſoit-il, *qui cherche à ſe dérober au ſupplice, que vous allez avoir affaire; ne croyez pas que les Indiens qu'il traîne au combat malgré eux, réſiſtent aux vainqueurs de l'Orient; à la vue de leurs maîtres armés pour les châtier, vils eſclaves, ils diſparoîtront & iront chercher leur ſalut ſur les mêmes montagnes qui leur ſervirent d'aſyle, lorſque Babar mon pere les vainquît par vos mains: pour moi, quel que ſoit le ſuccès de cette bataille, on me verra combattre ou périr en digne fils de Tamerlan.*

Mais le courage & la fierté d'Amayum ne paſſerent point dans le cœur de ſes ſoldats: ce n'étoient plus ces Tartares invincibles, dont une poignée avoit conquis les Indes ſous Babar: on ne les diſtinguoit des Indiens, que par la couleur moins noire de leur viſage. Les premiers ſuccès de Chircha leur avoient ôté la confiance & l'audace, qui ſont les plus ſûrs garans de la victoire; enfin ils combattirent moins dans l'eſpérance de vaincre, que par la honte d'abandonner l'Empereur: le ſuccès fut tel qu'on devoit l'attendre du découragement; à peine les Tarta-

res tinrent-ils quelque tems, ils furent enfoncés, vaincus & pourſuivis. Les Perſans ſe comporterent avec plus de courage; mais ils furent enveloppés, & il ne s'en ſauva qu'une petite partie, qui ſe fit jour, le ſabre à la main, au milieu des vainqueurs. Amayum, après avoir fait des prodiges de valeur, s'élançoit dans un gros d'Indiens, pour ne pas ſurvivre à la perte de ſa couronne; mais il fut arrêté par les Perſans qui le forcerent de ſe réſerver pour un tems plus heureux, & qui l'emmenerent avec eux. Amayum eut peine à ſe réſoudre à la fuite; mais enfin l'idée qu'on lui donna du caractere de Cha-Abas, Roi de Perſe, le détermina à chercher un aſyle en ſa Cour: il gagna donc l'Indus ſans d'autre eſcorte que celle de quelques cavaliers Perſans: rien ne le ſoutint davantage dans cette retraite laborieuſe, qu'une aventure ſinguliere: accablé de douleur & de fatigues, il s'étoit endormi ſur le midi, au milieu d'une campagne expoſée aux rayons brûlans du ſoleil. Une Aigle, ſuivie de ſes Aiglons, planant dans les airs, s'arrêta tout-à-coup ſur la tête de l'Empereur, les aîles étendues, & le mit à couvert des ardeurs du ſoleil, pen-

dant tout le tems de son sommeil. Quelques-uns des compagnons de sa fuite, versés dans la science des aruspices, que la superstition entretient encore aujourd'hui en Orient, tirerent de cette espece de prodige, les augures les plus flatteurs; ils oserent annoncer, sur la foi du présage, au Prince fugitif & détrôné, que les Indes le reverroient un jour régner avec plus d'éclat & de fortune. Amayum ouvrit son cœur à l'espérance, & se rendit à la Cour du Roi de Perse, pour implorer sa protection.

La premiere entrevue des deux Rois se fit dans un vaste jardin, où il ne se trouva qu'un seul sopha, soit par l'effet du hazard, soit plutôt pour faire sentir à l'infortuné Mogol l'énorme distance qui se trouve entre un Prince précipité du trône, & un Monarque puissant & affermi dans ses Etats. L'indignation & la douleur se peignirent alors vivement sur le visage d'Amayum: sa fierté fut choquée de voir que, sans égard pour sa dignité & son infortune, le Roi de Perse voulût le réduire à paroître debout devant lui, & dans la posture d'un suppliant; cependant il prit, avec une présence d'esprit admirable, un parti qui convenoit à son rang & à sa

ſituation préſente. Il invita le Roi de Perſe à s'aſſeoir ſur le ſopha, tandis qu'il s'aſſit lui-même à la gauche (qui eſt la place d'honneur en Orient) ſur l'étui de ſon arc ; enſuite il expoſa en peu de mots ſes malheurs, & pria le Roi de Perſe de lui fournir une armée, pour ſe rétablir ſur le trône. Cha-Abas, frappé de la grandeur d'ame de ſon hôte, le conſola, & lui engagea ſa foi qu'il l'aideroit de toutes ſes forces, pour le remettre en poſſeſſion d'une couronne qu'un Sujet ingrat lui avoit enlevée ; & en attendant l'effet de ſes promeſſes, il lui aſſigna un Palais, des Officiers, de groſſes penſions & un ſerrail : enfin il le traita en Roi.

Cependant Chircha, aſſis ſur le trône des Indes, ſe montroit digne de ſa fortune par le rare aſſemblage des vertus & des talens qui conſacrent le ſouvenir des plus grands Rois. Il pardonna à tous ceux qui s'étoient ſignalés en faveur d'Amayum : il fit plus, il renvoya à ce Prince, avec une généroſité inconnue en Aſie, la Sultane Reine, qui paſſoit pour la plus belle femme des Indes, & qui étoit alors enceinte. Amayum, perſuadé qu'un Sujet qui avoit oſé lui ravir la couronne, pou-

voit lui avoir fait plus d'un outrage; refusa de recevoir l'Impératrice. Cette Princesse désolée se refugia auprès de la Reine de Perse ; de-là elle écrivit à l'usurpateur, qu'il eût à rendre témoignage à sa vertu : Chircha jura sur l'Alcoran, qu'il avoit traité non-seulement la Reine, mais toutes les autres femmes d'Amayum, avec les égards & le respect dûs à leur rang & à leur sexe. Rassuré par le serment de son ennemi, Amayum reprit la Reine, pour qui il avoit la plus vive passion. Elle lui donna bientôt après un fils, qui depuis régna aux Indes avec éclat, sous le nom d'Akebar.

Au reste, la Révolution de l'Indostan ne fut funeste qu'au seul Amayum. Chircha faisoit consister toute sa gloire à augmenter le nombre & les richesses de ses Sujets. Il tourna ses principales vues du côté de l'agriculture & des arts : jamais Prince ne protégea avec plus de succès, ces sources de l'abondance & de la prospérité. Il fit, surtout en faveur du commerce, des établissemens qui étonneroient la magnificence de nos Rois les plus riches de l'Europe ; c'est lui qui construisit sur les grandes routes, de journée en jour-

née de chemin, & dans toutes les Villes de l'Empire, de vastes Caravanseras ou Hôtelleries publiques, pour mettre à couvert les voyageurs & les marchandises. Il établit dans ces hospices, aux dépens du trésor royal, un certain nombre d'Indiens, dont l'emploi est de servir gratuitement les passans. Il taxa au prix le plus modique les vivres pour les hommes & les chevaux, & défendit qu'on prît rien aux gens de pied. Il orna ces Caravanseras de bains, & fit planter autour de longues allées d'arbres, pour rafraîchir les voyageurs. Rien n'est plus agréable, & plus commode que ces lieux publics, dans lesquels on trouve toujours en foule des Marchands de toute espece, des Musiciens, des Danseuses, des Comédiens, des Artisans & même des Médecins. A l'exemple du Prince, plusieurs riches Musulmans consacrerent la meilleure partie de leur fortune à multiplier ces établissemens utiles, recommandés avec beaucoup de force par l'Alcoran.

La réforme des poids & des mesures, l'usage des balances qu'il introduisit aux Indes, le soin enfin qu'il eut d'appeller dans l'Empire les découvertes utiles qu'il put faire dans les Pays étran-

gers, mirent le comble à sa gloire : pour surcroît de bonheur, la paix ne fut jamais altérée sous son régne, tant il sçavoit en imposer à ses ennemis, par la force & la discipline des armées qu'il entretenoit, & par son artillerie qui passoit pour la meilleure de l'Asie. Chircha n'avoit point d'autre plaisir, après s'être acquitté des fonctions de la Royauté, que de faire la revue de ses troupes, de prendre part à leurs manœuvres, & sur-tout de servir lui-même son artillerie; mais l'ardeur avec laquelle il se livroit à cet exercice, lui devint funeste : on lui avoit envoyé de Bengale une piece de canon d'une grandeur énorme. Il ne voulut se reposer que sur lui du soin de l'essayer ; mais l'ayant trop chargée, elle creva, & il fut atteint d'un des éclats, qui le fit expirer sur le champ.

1551. Après la mort de Chircha, l'Empire fut déchiré par les guerres civiles : les Patanes vouloient conserver parmi eux une couronne qu'une longue suite de Rois de leur Nation avoient portée successivement : d'un autre côté, les Rajas Indiens, croyant avoir trouvé une occasion favorable de chasser tous les Etrangers, s'étoient réunis ; des fron-

tieres de la Perse jusqu'au Gange, ce n'étoit que combats, brigandages, meurtres & crimes de toute espece : chaque Province étoit le théâtre de la guerre ; le malheur des Peuples venoit de ce que, parmi les Rois Indiens & les Seigneurs Patanes, il n'y avoit pas un homme assez autorisé pour réunir les factions & se saisir du sceptre.

Amayum, réfugié depuis dix ans à la Cour de Perse, apprit bientôt la mort de l'usurpateur, & l'anarchie dont elle étoit suivie. Un Faquir, appellé Chadaula, lui écrivit que le Peuple, gémissant & accablé, soupiroit après son rétablissement, & qu'il n'auroit que la peine de se montrer, pour chasser des rivaux foibles, divisés, & dont aucun, ajoutoit-il, ne méritoit de porter une couronne si auguste. Il finissoit en lui rendaut compte de tous les partisans qu'il lui avoit gagnés par ses intrigues.

On conçoit quels furent les transports d'Amayum à une nouvelle si imprévue & si agréable. Il est vrai qu'il n'avoit jamais perdu l'espérance d'être rétabli dans ses Etats ; mais le Roi de Perse, malgré ses promesses, n'avoit osé attaquer Chircha, dont il redoutoit les talens & la puissance ; & déjà Amayum

ſuccomboit ſous le poids de l'impatience & de l'inquiétude. Inſtruit enfin d'un évenement après lequel il avoit ſoupiré ſi long-tems en vain, il ſe rend au Palais de ſon protecteur, & lui tient ce diſcours: *L'uſurpateur eſt mort, Seigneur*, lui dit-il; *la Divinité a tourné contre lui les armes qu'il deſtinoit à ſa défenſe : il eſt tems de rétablir ton ami & ton hôte ſur le trône de ſes ancêtres; mes Peuples me tendent les bras : ne fais point languir leur attente ; je ne te demande qu'un petit nombre de tes braves ſoldats : c'eſt avec leur ſecours que les Indes me reverront triomphant ; au reſte, tes bienfaits demeureront éternellement gravés dans mon ame : une paix éternelle entre ton Empire & le mien aſſurera le bonheur de nos Sujets. Je te céde aujourd'hui, pour prix de tes ſervices, la Province de Kandahar, dont je te mettrai en poſſeſſion, dès que je ſerai rentré dans mes Etats; de plus, je ne rougis point d'offrir à mon bienfaiteur & au plus grand des Rois un tribut que tu régleras toi-même.*

Le Monarque Perſan reçut avec avidité l'offre que lui faiſoit l'Indien d'être ſon tributaire, & ſur-tout de lui céder l'importante Province de Kandahar,

qui a toujours été le motif des guerres qui se sont élevées entre les deux Peuples. *Prince*, lui répondit Cha-Abas, en lui tendant la main, *dispose de mes armées & de mes trésors; vole à la conquête d'un Empire dont ton courage te rend encore plus digne que ta naissance. J'accepte tes offres; écoute mes conseils & daigne-en profiter : dès que tu auras recouvré la couronne de tes ancêtres, (car ta valeur, tes droits légitimes & l'amitié des Peuples me garantissent le succès de ton expédition,) que ta politique entretienne une haine implacable entre les Patanes & les Rajas; ce n'est qu'en détruisant les uns par la main des autres, des Sujets factieux & intraitables, que tu trouveras sur le trône la sûreté & la gloire.*

Amayum sçut très-bien profiter des forces & des conseils de son allié. Il se mit en route avec douze mille hommes de cavalerie Persane, & s'avança rapidement vers l'Indus; tout plia sous ses armes : la réduction des Provinces qui s'étendent de la Perse jusqu'à Lahor lui coûta à peine quelques légers combats; son armée grossissoit chaque jour par l'affluence des Tartares qui accouroient de toutes les parties des Indes,

pour combattre ſous leur ancien Roi. Tout annonçoit une nouvelle & éclatante Révolution, lorſque Lahor, la Ville la plus riche, la plus peuplée & la plus forte de l'Empire, après Dhely, refuſa de lui ouvrir ſes portes. Un Seigneur Patane s'étoit emparé de cette Place importante, & s'y étoit établi une Souveraineté qui comprenoit toute la Province de Pingiab ou des Cinq-Rivieres. Amayum ſe trouva dans le plus cruel embarras : entreprendre un ſiége qui ne pouvoit manquer d'être long & dangereux, c'étoit donner le tems aux Patanes & aux Rajas de ſe reconnoître, de ſuſpendre leurs querelles & de ſe réunir contre lui, comme contre l'ennemi commun : paſſer outre, c'étoit s'expoſer à perdre la communication avec la Perſe & avec les Provinces qu'il venoit de ſoumettre, & ſe couper abſolument toute retraite, au cas qu'il lui ſurvînt quelque diſgrace. Amayum, inquiet & agité, ne ſçavoit à quoi ſe déterminer, lorſque l'audace de cent jeunes Perſans le délivra de la plus cruelle perplexité. Cette poignée de ſoldats ſort du camp, les uns déguiſés en (*a*) Faquirs, les

(*a*) Les Faquirs ſont des eſpeces de Moines.

autres en Santarons : ils se partagent en plusieurs petites troupes, s'écartent du grand chemin, & arrivent, par plusieurs endroits, sur le soir, à Lahor. Les premiers arrivés entrerent sans difficulté, dans la Ville, mais les derniers trouverent les portes fermées : ils demanderent avec instance qu'on les introduisît; mais comme on ne daignoit leur faire aucune réponse, ils se mettent à pousser des cris lamentables, & à menacer les habitans des vengeances du Dieu protecteur des pauvres & de l'hospitalité. Le Souverain de Lahor, attendri, se hâta de leur ouvrir les portes & de leur distribuer une aumône abondante. Ceux-ci se réunirent bientôt à leurs camarades, & tous ensemble se rendirent au Château, comme pour remercier le Prince de ses faveurs; mais ils ne l'eurent pas plutôt apperçu, quoiqu'environné de sa Garde, qu'ils s'élancent sur lui, tirent leurs poignards, & le massacrent avec tous ceux qui l'accompagnoient, sans qu'aucun d'eux fût blessé,

---

les uns Musulmans, les autres Sectateurs de Brama, fort révérés dans les Indes, sur-tout les derniers.

tant leur résolution imprévue avoit jetté de terreur dans tous les esprits. Après cette expédition, ils introduisent dans le Château l'Empereur qui attendoit avec impatience aux portes de la Ville le succès de leur entreprise. Amayum s'assura de sa conquête par une bonne garnison, & s'avança fierement vers Dhely.

Tous les obstacles s'évanouirent devant lui; c'étoit le tems des prospérités, & la Fortune, si long-tems cruelle à l'égard d'Amayum, ne songeoit plus qu'à le dédommager des disgraces passées. Les Patanes & les Rois Indiens, surpris & déconcertés par une rapidité qui leur paroissoit tenir du prodige, se soumirent les uns après les autres: les plus opiniâtres se réunirent & formerent une armée plus considérable par le nombre que par la valeur. Amayum combattit & remporta une victoire facile & complette: Dhely lui ouvrit ses portes, le proclama Roi; & tous les habitans de l'Indostan, Patanes & Indiens, tomberent à ses pieds.

Amayum se montra digne de la victoire par sa clémence, sa politique profonde, & la reconnoissance qu'il fit éclater à l'égard du Faquir Chadaula, qu'il

combla de caresses & de bienfaits. Il est constant que Chadaula contribua autant par ses intrigues à la Révolution, que le Roi de Perse par ses trésors & ses troupes : l'Empereur lui assigna des revenus immenses & en propre, contre l'usage de l'Empire. La postérité de Chadaula est encore aujourd'hui en possession d'un vaste domaine dans l'Indostan, où elle tient le premier rang après la Famille Royale. Pour le Faquir, il est honoré comme un Saint; on lui a élevé un tombeau superbe, que les Empereurs & les Peuples s'empressent de visiter. En comblant un sujet fidele de biens & d'honneurs, Amayum immortalisa sa reconnoissance; mais il auroit cru immortaliser sa honte & celle des Mogo's, s'il se fût assujetti au tribut qu'il avoit promis à Cha-Abas, & s'il lui eût cédé la Province de Kandahar, qui servoit de boulevard à l'Empire. Il fit plus; il retint aux Indes les Persans qui l'avoient aidé à vaincre : ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il ne paroît pas que le Roi de Perse ait jamais cherché à se venger d'une ingratitude qui dut lui paroître extrême.

Cependant Amayum profitoit des conseils du Roi de Perse, comme il

avoit profité de ses armées. Il humilia les Patanes, les affoiblit & leur ôta leurs biens & leurs dignités : d'un autre côté, il envoya les Rajas pour s'emparer du Royaume de Guzarate, dont il entama la conquête, au prix du sang des Indiens ; enfin il n'admit dans ses conseils, & dans ses armées, que des Etrangers, sur lesquels il pût compter. On dit que cet Empereur, Musulman en apparence, mais au fond Déiste, comme le sont presque tous les Rois de l'Asie, fut sur le point d'embrasser la religion de Brama par politique, & pour plaire au plus grand nombre de ses Sujets : on le vit souvent dans les Pagodes prendre part aux fêtes & aux cérémonies des Bramines : chaque jour de l'année il paroissoit sur le balcon de son Palais avant le jour, pour adorer le soleil à son lever ; ses vues étoient, sans doute, de s'attacher les Parsis : c'est dans cette indifférence de toute religion, qu'il éleva son fils Akebar, qui depuis l'effaça.

Amayum, au reste, ne jouit pas longtems de l'Empire qu'il avoit reconquis avec tant de gloire & de bonheur : ce Prince, dans le sein de la prospérité la plus brillante, & quoique dans la force &

la vigueur de l'âge, ne perdoit point de vue la mort, écueil fatal où viennent faire naufrage toutes les grandeurs humaines. Il avoit donné ordre qu'on lui construisît un tombeau d'une magnificence extraordinaire hors des portes de Dhely; lui-même en avoit tracé le plan, & l'avoit fait orner des marbres les plus rares : un jour qu'il visitoit l'édifice, il monta sur une large corniche, sans d'autre appui que celui d'une toise, la toise se casse entre ses mains, & le Prince tombe, roule & se brise les os, trouvant ainsi la mort dans le tombeau qu'il avoit lui-même préparé.

Akebar, c'est-à-dire, le Prince sans 1556.
pareil, n'eut rien de la barbarie Tartare. Il doit être regardé comme le plus grand des Empereurs Mogols. Il réunit en lui toutes les grandes qualités de ses ancêtres, presque sans aucun mélange de leurs défauts. Il avoit le courage & l'activité de Tamerlan, l'équité de Seick-Omar, la sagesse & la politique de Babar, la clémence & la grandeur d'ame d'Amayum; mais il surpassoit tous ces Princes par la vaste étendue de ses connoissances. Il appella dans l'Empire les sciences & les arts de l'Europe, & remplit les Indes de mo-

d'Akebar, dont ils devinrent les premiers courtisans, sans prévoir que cette conduite assuroit pour jamais leur esclavage.

Après avoir fait un essai si heureux de sa politique, Akebar se voyant maître de disposer de plus d'un million d'hommes, tourna ses armes du côté du midi, dans l'espérance de se saisir de quelques Ports de mer, pour étendre davantage le commerce de ses sujets. L'Empire qu'il avoit hérité de ses ancêtres, quoique considérable, ne comprenoit pourtant que les Provinces de Kandahar, de Cabul, de Multan, de Pingiab, de Dhely, & quelqu'autres : c'étoit la partie des Indes la moins riche, la moins abondante en diamans, en soies & en mines, & enfin la plus destituée de Ports. La partie du Midi, qui est la source la plus féconde en richesses, & où se trouve le plus grand commerce, restoit à conquérir. Amayum avoit seulement tenté la conquête de Guzurate; mais cette victoire étoit réservée à Akebar.

Le Royaume de Guzurate s'étend depuis la riviere Tapté, sur laquelle la fameuse Ville de Surate est située, jusqu'à l'embouchure de l'Indus; c'est de toutes les Régions des Indes, celle qui

a le plus de Manufactures d'étoffes, d'or, d'argent & de soie : le sol en est très-fertile. Depuis plusieurs années, les Portugais s'étoient rendus célébres sur les côtes du Guzurate, par leurs conquêtes & leur tyrannie. Quelques Peuples Européens, à l'exemple des Portugais, commençoient à fréquenter les Ports de ce Royaume, & à y établir un grand commerce.

Le Sultan Badur, Patane de Nation, (car les Patanes avoient toujours conservé l'indépendance & l'empire dans le midi des Indes,) regnoit dans le Guzurate : ce Prince, affoibli par de longues & cruelles guerres contre les Portugais, dont les Généraux venoient de lui enlever tout récemment l'importante Ville de Diu, fut déconcerté aux approches d'Akebar qui avoit une armée formidable. Il se rappelloit les succès des Mogols contre les Patanes de Dhely ; leur nombre, leur fierté, leur cruauté, leurs menaces, les prétentions de leur Chef à l'empire de toutes les Indes, lui inspiroient de la défiance & de la terreur : d'un autre côté, il ne se défioit pas moins de l'ambition des Portugais, déjà si fatale à ses ancêtres ; mais il crut avoir moins à craindre de cette Nation,

dont le Roi & les principales forces étoient séparés de ses Etats par des mers immenses, que des Mogols puissamment établis dans le sein de l'Indostan : c'est pourquoi il se hâta de terminer ses querelles avec les premiers, qui consentirent même de joindre leurs troupes aux siennes, pour s'opposer à Akebar, dont ils ne redoutoient guères moins le courage & l'ambition, que Badur même.

A la nouvelle de l'alliance des Patanes & des Portugais, les Mogols, qui s'attendoient à surprendre Badur, ou au moins à le combattre seul, furent effrayés. Ils ne pouvoient consentir de combattre contre les Portugais qu'on regardoit comme invincibles. Il est vrai que cette Nation s'étoit signalée par mille exploits qui tiennent du prodige ; mais la renommée avoit encore ajouté à la vérité. Les naturels du Pays, pleins encore de l'effroi dont ces conquérans rapides les avoient frappés, ne cessoient de les représenter aux soldats d'Akebar, comme des hommes descendus du Ciel, ou sortis des eaux, d'une espece infiniment supérieure aux Asiatiques en courage, en génie & en connoissances. La frayeur des Indiens s'étoit commu-

niquée à toute l'armée Mogole : déjà elle pressoit ses Généraux de la ramener à Dhely ; & sur leur refus, elle éclatoit en plaintes & en menaces, qui enfin dégénérerent en une sédition ouverte. Akebar étoit alors à la tête d'un détachement. Il n'eut pas plutôt appris cette triste nouvelle, qu'il se rendit à la grande armée, & la harangua. Il dit que le bruit des victoires & des conquêtes des Portugais étoit aussi parvenu à ses oreilles ; mais que, loin de l'intimider, il n'avoit fait qu'exciter son courage ; qu'il étoit sûr de battre un Peuple, que le luxe, les richesses, les délices & les chaleurs des Indes avoient amolli ; qu'ils étoient devenus odieux au ciel & à la terre, par leur orgueil, leurs cruautés & leurs brigandages, qu'enfin il n'auroit à faire qu'à une poignée de ces Etrangers, dont il purgeroit l'Asie. A ces mots, il donne le signal du départ ; l'armée, rassurée, applaudit à l'Empereur, & marcha avec confiance. Akebar ne laissa pas refroidir cette ardeur. Dès le lendemain il engagea la bataille. Les Portugais, mal secondés par les Indiens, furent enveloppés & taillés en pieces : le Sultan Badur s'enfuit & disparut pour ja-

mais : ses États, ses trésors, ses femmes & ses enfans tomberent entre les mains d'Akebar ; mais ce Prince qui conservoit toujours quelques restes du caractere Tartare, souilla sa victoire, en faisant périr dans les supplices, les fils du Roi déthrôné. Toutes les Villes du Guzurate, saisies de frayeur, s'empresserent d'ouvrir leurs portes aux Mogols. Akebar auroit bien voulu s'emparer aussi de celles qui appartenoient aux Portugais ; mais il eut la sagesse de les respecter, dans la crainte de perdre inutilement l'élite de ses soldats devant des places fortifiées à la maniere de l'Europe, & défendues par des Portugais. Il aima mieux conduire son armée victorieuse dans le Dekan, dont il se promettoit une victoire plus facile.

Le Dekan est un Royaume aussi étendu, aussi fertile & aussi peuplé que le Guzurate, mais moins riche, parce qu'il n'y a pas tant de Manufactures & de Commerce. Cette Région étoit partagée entre trois Souverains, tous Patanes d'origine : ces Rois qui, avant l'invasion des Mogols, ne cessoient de se faire la guerre, se réunirent contre l'ennemi commun, & formerent une armée dont la seule cavalerie montoit

à plus de cinquante mille hommes. Les Sultans Moſtafa, Ambar, & la Reine Candé, qui alors regnoient dans le Dekan, commandoient en perſonne cette armée combinée. Ils ne tarderent point à en venir aux mains avec les Mogols, mais la fortune trahit leur courage. Les Indiens, naturellement lâches, s'enfuirent à la premiere attaque, & abandonnerent leurs Rois: chacun d'eux fut entraîné dans la fuite; ils ſe ſauverent dans leur Capitale, pour défendre leur couronne juſqu'à la derniere extrémité.

Le premier attaqué par le vainqueur, fut le Sultan Moſtafa, qui s'étoit jetté dans l'importante place d'Acer, avec les débris de ſes forces: jamais on ne vit dans les Indes une défenſe auſſi vigoureuſe que la ſienne. Son artillerie nombreuſe, dont il ſe ſervit avec ſuccès, ſes fréquentes ſorties, & plus encore les chaleurs du mois de Mai, plus inſupportables que celles des autres mois, rebuterent les aſſiégeans. L'armée Mogole, affoiblie par les combats & les maladies, ne ſoupiroit plus qu'après la retraite. Le fier Akebar prenoit déjà des meſures pour lever le ſiege, lorſqu'un transfuge lui apprit que l'eau manquoit dans la

place. Cette nouvelle ranima ſon courage & celui de l'armée.

Cependant Moſtafa, qui ne voyoit plus aucun moyen de ſe défendre, ſort pendant la nuit de la place, ſeul & déguiſé, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi, dont il n'eſpéroit aucun quartier; mais il fut arrêté & conduit devant l'Empereur. *Qui es-tu?* lui dit Akebar. *Je ſuis le Roi*, répondit Moſtafa, avec une préſence d'eſprit admirable: *Je ſors exprès de ma Capitale pour te demander un conſeil; l'eau manque dans ta forterelle, que dois-je faire pour échapper aux fers que tu me prépares?* Akebar, frappé de tant de grandeur d'ame, ſe piqua de généroſité: *Vas*, lui dit-il, *rentre dans la place que tu as défendue avec tant de courage; ſi le Ciel s'intéreſſe à ton ſalut, il ne refuſera pas de l'eau à tes preſſans beſoins*. Akebar ne croyoit rien riſquer, en permettant à ſon ennemi de ſe retirer: la ſaiſon des pluies, qui ne commence qu'à la mi-Juin, étoit encore fort éloignée; mais il fut la victime de ſa ſécurité, plutôt encore que de ſa généroſité: car dès la nuit ſuivante, il plut avec tant d'abondance, que toutes les citernes de la Ville furent remplies.

Akebar ne s'opiniâtra pas davantage. Il changea le siege en blocus; & avec les renforts puissans qui lui étoient arrivés, il vola à de nouvelles conquêtes. Toutes les autres Villes du Royaume de Mostafa ne l'ayant point pour défenseur, ne firent qu'une foible résistance. Mostafa, cédant lui-même à son infortune, rendit la Ville d'Acer, abdiqua le titre de Roi, & prit du service dans l'armée du vainqueur, qui l'éleva à la dignité d'Omrha.

La Reine Candé ne se défendit pas avec moins de courage dans la Capitale de ses États; mais Ambar, son allié, qui étoit venu à sa défense, ayant été vaincu & tué dans une grande bataille, cette Princesse sentit qu'elle ne pouvoit éviter de tomber au pouvoir des Mogols; & ne voulant pas au moins qu'ils profitassent de ses trésors, elle recueillit tout ce qu'elle avoit d'or & d'argent, le fit fondre, & en composa des boulets de dix ou douze livres, sur lesquels on grava les imprécations les plus terribles contre Akebar, & elle en chargea des coulevrines qui portoient à plus d'une lieue, & qui répandirent tous ces métaux précieux dans des broussailles, aux environs d'Ama-

nadagar. Après avoir ainsi dissipé toutes ses richesses, la Reine rendit la Ville, & parut devant l'ennemi qu'elle avoit tant détesté ; mais à la vue du jeune vainqueur, Candé éprouva des sentimens bien opposés à la haine. L'Empereur également touché de la beauté, du courage & de la douleur de la Reine, conçut pour elle la plus vive passion. Il la mit au nombre de ses femmes, lui déféra le titre d'Impératrice, & conserva pour elle, jusqu'à la fin de sa vie, les plus tendres sentimens.

La conquête de deux Royaumes si riches & si puissans, affermit pour longtems la domination Tartare dans les Indes. Rien n'auroit manqué à la gloire & au bonheur d'Akebar, si ce Prince eût eu autant de modération que de valeur ; mais l'éclat de sa grandeur, l'immensité de ses trésors, l'orgueil enfin corrompirent bientôt son ame. Il ne conçut plus que des desseins vastes, chimériques & quelquefois insensés. On doit mettre au nombre de ces derniers le projet qu'il suivit longtems d'établir une nouvelle Religion, & de s'arroger les honneurs divins. C'est à cette extravagance impie qu'il faut attribuer les guerres civiles, les

révolutions & les malheurs qui déſolerent l'Empire à la fin de ſon regne ; mais avant que d'en rendre compte, il eſt à propos de faire connoître, par ſes plus éclatantes actions, ce Monarque, l'un des plus ſinguliers qui ait paru dans l'Univers.

Dès qu'il fût de retour du Dékan, il prit le parti de détruire Dhely, la plus belle Ville de ſes États, ſans aucune autre raiſon que celle d'immortaliſer ſon nom, en conſtruiſant une nouvelle Capitale encore plus magnifique ; en conſéquence, il ſe transporta à Fétipour, où il bâtit un Palais & une Moſquée avec des frais immenſes. Tous les Grands de l'Empire le ſuivirent dans cette nouvelle réſidence. Ils épuiſerent leurs tréſors, en édifiant des maiſons ſuperbes, & en peu de tems Fétipour devint une des plus vaſtes Villes des Indes ; mais l'air & les eaux, également mal-ſains, combattirent le choix d'Akebar, qui ſe vit forcé d'abandonner ſa Capitale. Il transporta de nouveau le ſiege de l'Empire ſur les rives de la Gemna, aux environs de Dhely, dont les ruines ſervirent à la conſtruction de la nouvelle Ville qui ſurpaſſa l'ancienne en éclat & en magnificence ; mais

l'inconſtant Akebar ſe laſſa bientôt de ce ſéjour. Il vouloit que la Capitale de l'Empire portât ſon nom.

Il choiſit pour cet effet Agra, Ville peu connue juſqu'alors, & ſituée auſſi ſur les rives de la Gemna, à environ quarante lieues de Dhely. Il y éleva le plus magnifique Palais qui ſoit aux Indes (*a*) : Les dépouilles du Guzurate & du Dekan furent conſacrées pour l'embellir. Les Grands, aidés des largeſſes d'Akebar, ornerent la nouvelle Ville de Palais & d'Hôtels : bientôt plus d'un million d'ames, Mogols, Indiens, Patanes, Perſans, Chinois, Arabes & Européens vinrent l'habiter ; ils s'établirent ſur l'une & l'autre rive de la riviere ; de ſorte que la longueur de cette Capitale s'étend de deux côtés d'environ trois lieues, mais la largeur eſt très-inégale, & ne répond point à la longueur. Akebar ne manqua pas de donner à cette Ville magnifique ſon nom ;

(*a*) La maçonnerie en eſt d'une eſpece de pierre de taille rouge, auſſi belle que le marbre. Les pierres ſont placées avec tant d'art, qu'il eſt impoſſible d'en remarquer la jointure.

on l'appella, tant qu'il vécut, Akebarabad (*a*); mais il n'eut pas plutôt fermé les yeux, qu'elle reprit ſon ancien nom d'Agra. C'eſt ainſi que l'habitude confond preſque toujours la vanité & les projets des Monarques les plus puiſſans.

Le goût des entrepriſes ſingulieres & bizarres ſe fortifioit de plus en plus dans l'ame de ce Prince. Il ordonna qu'on lui conſtruisît un vaſte Palais de bronze, pour ſe dérober aux chaleurs qui ſont encore plus immodérées à Agra, que dans les autres parties des Indes. Il ne s'apperçut de l'abſurdité de ſon deſſein, que lorſqu'on l'eut convaincu que la matiere manqueroit à ſon ouvrage.

Mais on doit bien ſe donner de garde de mettre au nombre des entrepriſes inſenſées de ce Prince les ordres qu'il donna d'embellir le chemin qui conduit d'Agra à Lahor, éloignées l'une de l'autre de cent cinquante lieues, d'une allée d'arbres qui, par leur verdure éternelle, & leur ombre toujours fraîche, mettent, pendant une ſi longue route, les voyageurs à l'abri des rayons du ſoleil : c'eſt le monument le plus agréable & le plus utile qui ſoit aux Indes.

(*a*) La Ville d'Akebar.

L'administration de l'Empire, l'exécution des projets dont nous venons de parler, & de bien d'autres, ne suffisoient pas pour occuper le génie puissant & inquiet d'Akebar. Il n'avoit pas encore achevé de construire Agra, qu'il s'étoit mis en campagne pour attaquer un Roi Indien, appellé le Rana, descendu, comme nous avons dit, de Porus. Les États de ce Prince sont considérables & très-peuplés, puisqu'il peut mettre, à ce qu'on prétend, plus de deux cent mille hommes sur pied. La Capitale de ce Royaume est appellée Chitor, & n'est éloignéé que de douze journées de Dhely : cette place est située sur une montagne escarpée, isolée de toutes parts, & environnée d'une vaste plaine : une riviere, large & profonde, arrose le pied de la montagne, & la fertilise : la Ville renferme dans son sein des sources abondantes d'eau pure, & des campagnes qui produisent assez de riz & de fruits pour nourrir une garnison médiocre : enfin elle passoit pour imprenable ; & il n'en fallut pas davantage, pour déterminer le fier Akebar à en entreprendre le siege. Comme le Rana étoit exact à payer le tribut auquel il s'étoit soumis, l'Empereur n'avoit aucun

motif légitime de l'attaquer ; mais Akebar brûloit d'envie d'essayer sa fortune contre les obstacles les plus terribles : c'est pourquoi, sans aucun préambule, il somma le Rana de lui (*a*) céder son épouse Padmanni, qui passoit pour la plus belle femme de l'Asie, le menaçant, en cas de refus, de porter le fer & le feu dans ses Etats. Le Rana étoit l'amant de sa femme, & il en étoit adoré. Furieux à l'excès de la fierté, des menaces & de l'indignité du procédé d'Akebar, il lui répondit que nul homme dans l'Univers ne lui arracheroit son épouse, & qu'il bravoit son orgueil & sa puissance.

Akebar, qui s'étoit attendu à une pareille réponse, rassembla une armée formidable, & marcha dans la Province de Chitor. Cependant le Rana ne s'étoit point endormi. Il avoit négocié de toutes parts auprès des autres Rois Indiens, pour les éclairer sur les brigandages des Mogols, cette race de tyrans, venus exprès, disoit-il, du fond de la Tartarie, pour s'engraisser des dépouilles

(*a*) Une pareille proposition n'est pas si mal-honnête chez les Indiens, parmi lesquels la répudiation a lieu, qu'en Europe.

& du sang des Indiens qui ne les avoient jamais offensés. *Il est tems*, ajoutoit-il, *de nous réveiller de cette funeste léthargie qui tient depuis si long-tems notre valeur enchaînée, & d'apprendre aux Tartares que nous sommes les héritiers de ces braves Indiens qui ont sçu résister aux plus célebres conquérans : réunissons seulement nos forces, & nous vaincrons des ennemis qui n'ont jamais trouvé la victoire, la puissance & leur salut, que dans nos discordes & notre indolence.* Mais de tous les Rajas qui remplissoient alors les Indes, deux seuls eurent le courage de se mettre en campagne. Akebar remporta sur eux une victoire complette, & parut aussi-tôt devant Chitor dans tout l'éclat de sa gloire & de sa puissance. Ses soldats couvroient la surface de plusieurs lieues de terrein : les tentes impériales & & celles des Officiers, brilloient d'or & de diamans. Un appareil si magnifique & si guerrier n'en imposa point au Rana. Il se défendit avec courage. L'artillerie d'Akebar, qui tiroit de bas en haut, ne porta pas le moindre dommage à la place ; enfin ce fier Prince se consuma pendant deux ans en de vains efforts. Désespéré des in-

ſultes des aſſiégés, & du ſuccès humiliant de ſon entrepriſe, il eut recours à la ruſe. Il écrivit au Roi Indien, qu'il étoit prêt à lever le ſiége, & à lui reſtituer ſes Etats, pourvu qu'il lui permît de voir la Princeſſe, & d'entrer dans la forteresſe, pour conſidérer la ſeule place capable, ſelon lui, dans l'Univers, de tenir contre ſa puiſſance. Le Rana, ſéduit par l'eſpérance d'être délivré d'un ennemi qui, depuis ſi longtems, déſoloit ſes Etats, & raſſuré par le ſerment qu'Akebar fit, ſur l'Alcoran, de lever le ſiege, lui accorda ſa demande, & le reçut dans la place où il entra, ſuivi ſeulement de cinquante hommes: on le traita avec le reſpect dû à ſa dignité, & on lui ſervit un magnifique repas, à la fin duquel parut Padmanni: ſes charmes firent pour lors ſur le cœur de l'Empereur l'effet le plus ſenſible: il ſe contint pourtant, & ne ſe répandit point en louanges outrées ſur ſa beauté. Avant que de ſe ſéparer de Rana, il lui fit préſent d'un cimeterre enrichi de diamans. Le Rana, charmé de la franchiſe & de la modération d'Akebar, le reconduiſit juſqu'aux portes de la Ville: déjà ces deux Princes ſe faiſoient les derniers adieux, lorſque le Mogol,

feignant de ne pouvoir quitter l'Indien, ſans lui donner de nouvelles marques de reconnoiſſance & d'amitié, lui jetta au col ſon collier de perles. Il l'avoit fait enfiler exprès dans une corde très-forte. A l'aide de ce collier, l'Empereur, plein de force & de vigueur, tira le Rana hors de la porte, tandis que les cinquante hommes qui l'accompagnoient, diſperſerent la foible ſuite du Roi Indien. Akebar auroit même ce jour-là emporté Chitor, s'il avoit eu ſoin de poſter aux environs quelques ſoldats d'élite; mais il ſe regardoit comme trop heureux d'emmener ſa proie ſans obſtacle, ne doutant point que Padmanni ne lui livrât la place, plutôt que de mettre les jours de ſon époux en danger. Mais il eut beau ſommer la Princeſſe, & faire paroître le Rana à la vue des aſſiegés, nud, les mains liées derriere le dos, à genoux, & un bourreau, le ſabre levé ſur la tête de ce malheureux Roi, Padmanni feignit toujours de croire que l'homme qu'on expoſoit à ſes yeux dans cette horrible attitude, n'étoit point le Rana; qu'il avoit été maſſacré, & elle déclara qu'elle ne lui ſurvivoit que pour le venger. Vaincu enfin par le courage d'une femme, l'orgueilleux

Akebar se vit forcé de lever le siege. Il emmena son prisonnier à Agra, & le força d'écrire à Padmanni, qu'il la conjuroit de satisfaire à la passion de l'Empereur, pour briser ses fers. Le Prince Mogol accompagna ces lettres des présens les plus magnifiques. Padmanni feignit enfin d'être touchée de la constance de l'Empereur. Elle l'endormit par ses promesses, & fournit à son époux les moyens de tromper ses gardes, & de se sauver de sa prison.

Le premier soin du Rana, dès qu'il se vit entre les bras de la fidelle Padmanni, fut de reprocher à Akebar sa fourberie & sa trahison : ces reproches étoient mêlés d'insultes, de défits & de menaces; ces lettres mirent le comble à la fureur du Mogol, qui ne se possédoit pas de s'être laissé tromper par une Indienne. Il se hâte de rassembler toutes les forces de l'Empire, & de venir encore une fois devant Chitor, déterminé à périr, plutôt que de ne pas s'en rendre maître. Pour cet effet, il ordonna des travaux immenses : on éleve au niveau de la montagne des terrasses d'une auteur prodigieuse ; on y établit une artillerie formidable, avec laquelle on foudroie la Ville & la montagne même. Le Rana,

de son côté, se défendit comme un homme qui avoit & ses Etats, & sa vie & sa femme à perdre. Il étoit jour & nuit sur les remparts. Un jour qu'il y donnoit ses ordres, il y fut apperçu par l'Empereur placé alors sur une des terrasses dont nous avons parlé. Akebar lui tire un coup de mousquet, & le renverse mort. On conçoit quelle fut la douleur de Padmanni. Elle ne chercha point à la soulager par des larmes & des gémissemens. Elle ordonne d'un œil sec, qu'on brûle le cadavre avec l'appareil le plus magnifique, & s'arrachant des bras de ses femmes, elle s'y précipite. C'est ainsi que, moins par respect pour la loi de Brama, que pour dérober une victime à l'impudicite du Mogol, cette tendre épouse mêla ses cendres à celles du Rana. L'auteur de tant de maux, le superbe Akebar, recueillit le fruit de son crime. Chitor céda à sa fortune & à sa valeur. Les larmes inutiles qu'il donna au sort tragique de deux époux dignes d'une meilleure destinée, peuvent-ils racheter la honte dont il se couvrit par son injustice?

La révolte des paysans Indiens & Patanes qui habitent les belles campagnes qui s'étendent d'Agra à Dhely,

arracha bientôt Akebar aux délices de son serrail. Il marcha en personne contre les rebelles, & donna dans cette guerre des preuves éclatantes d'intrépidité. Il attaquoit une place dans laquelle s'étoient refugiés une multitude de paysans les plus déterminés. Plein de feu & d'impatience, il ordonne qu'on enfonce les portes par des éléphans dressés à cette sorte d'attaque, pour ne pas perdre le tems à attendre l'artillerie; mais les Officiers n'oserent se charger d'une expédition si dangereuse. L'Empereur, outré de leur lâcheté, prend lui-même un habit de soldat, s'élance sur un éléphant, & le conduit, au milieu d'une grêle de balles & de fleches, à la porte qu'il brise, & par laquelle il donne entrée à son armée, qui ne fit aucun quartier aux assiégés. Malgré les exploits d'Akebar, il ne put terminer tout-à-fait cette guerre: les paysans se disperserent & vécurent de brigandages; leur nombre s'accrut dans la suite, & leur race subsista long-tems aux environs d'Agra & de Dhely, malgré le soin avec lequel on les poursuivit. On porta la rigueur & les précautions si loin, qu'on mit impitoyablement à mort tous les paysans qu'on trouva armées sur les

grandes routes & dans les villages, & on attacha leurs têtes aux arbres ou à des poteaux dressés pour cet effet sur les chemins.

Le succès de cette expédition détermina Akebar à une autre plus dangereuse. Il y avoit long-tems que l'Empire souffroit des courses & des ravages des Patanes, qui, ayant autrefois échappé aux poursuites de Babar, s'étoient sauvés sur les montages du Nord, au-delà du fleuve Indus. Là, ils s'étoient rendus maîtres de plusieurs postes inaccessibles, d'où ils bravoient toute la puissance des Tartares. Chaque année, ce Peuple soldat fondoit sur les plus belles Provinces des Indes, où il portoit le fer & le feu. L'Empereur crut qu'il ne convenoit point à sa dignité de combattre en personne des brigands, des rebelles & des fugitifs; c'est pourquoi il se contenta d'ordonner à un de ses Généraux de marcher contr'eux avec une armée de quatre-vingt mille hommes, & de les passer tous au fil de l'épée: cet ordre étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Les Patanes laisserent les Mogols s'engager dans leurs montagnes & leurs défilés, leur couperent la retraite, & les firent périr tous par la faim, le fer & le

feu. Ils vinrent ensuite eux mêmes annoncer leur victoire, par de nouveaux ravages jusques dans le sein de l'Empire.

Cet exploit des Patanes fut le signal d'un soulevement presque universel : leurs freres, répandus dans les Indes, souvent vaincus, mais presque jamais domptés, leverent par-tout, d'un concert unanime, l'étendart de la révolte. Le frere d'Akebar se rendit maître du Cabulistan : on entendoit par-tout que plaintes & imprécations contre Akebar : le trône étoit ébranlé, & on étoit à la veille d'une révolution.

Les auteurs secrets de ces révoltes & de ces attentats étoient les Moullahs & les Faquirs Musulmans, qui depuis si long-tems ne pouvoient pardonner à à Akebar son orgueil, son mépris pour l'Alcoran, son penchant politique pour la loi de Brama, & sur-tout la protection éclatante qu'il venoit d'accorder au Christianisme, dont il avoit permis l'exercice public dans ses Etats.

Akebar, dans son expédition du Guzurate, avoit eu l'occasion de connoître particulierement les Européens, dont le nom & la gloire le frappoient depuis long-tems. Il se prévint bientôt en faveur de ces Etrangers, si supérieurs aux

Indiens par le courage, la discipline & les arts ; & il employa les caresses & les bienfaits, pour les attirer à son service. Plusieurs, Anglois & beaucoup plus de Portugais, accoururent de tous les Ports des Indes, pour chercher la fortune à la Cour d'un Roi si généreux & si magnifique. Akebar leur confia le soin de son artillerie, de ses diamans, & même celui de sa santé. Il passoit souvent des jours entiers avec eux à s'entretenir des coutumes, des loix, de l'histoire & des arts de l'Europe : c'est dans ces conférences qu'il connut la Religion chrétienne. Frappé de la beauté de la morale, de la sublimité des mysteres & des signes éclatans de la Divinité qui la caractérisent, ce Prince éclairé crut, ou feignit de croire, qu'il n'y avoit de vraie religion que celle de J. Christ. Un Ambassadeur Portugais, dont les mœurs & la probité répondoient à la sainteté de la Religion chrétienne, confirma Akebar dans ses idées, & lui développa mieux le fond du Christianisme, que les aventuriers Européens, que l'Empereur avoit entretenus à ce sujet : « *Au reste*, ajouta » l'Ambassadeur, *il n'appartient qu'à* » *un Prêtre de ma Religion de t'expliquer* » *en détail, & de t'en ouvrir les Mysteres.*

» Plusieurs se sont consacrés à la con-
» version des Indiens ; appelle quelqu'un
» d'eux en ta sublime Cour : ils te prodi-
» gueront les instructions que tu recher-
» ches avec tant d'empressement ». Akebar, insatiable de connoissances, suivit ce conseil, & fit venir dans son Palais un Prêtre Portugais, dont il apprit d'abord la langue avec une rapidité merveilleuse. Le Missionnaire n'eut pas de peine à faire sentir à Akebar toute l'absurdité de l'Alcoran ; mais les Mysteres incompréhensibles du Christianisme l'arrêtoient. Le Prêtre Portugais, qui déjà se flattoit de l'espérance de convertir le plus puissant Monarque de l'Asie, & l'Empire entier, appella à son secours plusieurs Jésuites, à la tête desquels parut le Pere Aquaviva, d'une des meilleures maisons d'Italie.

On ne sauroit croire avec quelle distinction Akebar reçut ces hommes aussi instruits dans les Sciences que dans la Religion. Il leur donna un appartement dans son Palais, leur confia l'éducation de son second fils, appellé Paharri, & voulut qu'on l'éleva dans toutes les connoissances qu'on a coutume de donner aux enfans des Rois en Europe. Peu après le Prince Jehan-Guire, l'héritier

de l'Empire, leur fut aussi confié. Akebar ne quittoit plus les Lettrés Européens, & les faisoit souvent disputer en sa présence avec les Moullahs sur l'une & l'autre Religion. Les défenseurs de la meilleure cause triompherent facilement aux yeux d'un Prince éclairé, qui souvent les proclama lui-même vainqueurs. Le fruit que les Missionnaires tirerent de leur succès, ne fut point la conversion de l'Empereur, qui se contenta de leur donner des espérances, mais la permission d'enseigner hautement la Foi dans toute l'étendue de l'Empire; avantage précieux aux yeux d'un vrai Chrétien. Les Moullahs, vaincus & furieux, ne purent se contenir. Ils firent passer leur ressentiment dans le cœur de tous les zélés Musulmans; & voilà ce qui alluma le flambeau de la guerre & de la révolte dans toute l'étendue de l'Empire.

Akebar, obligé de s'arracher d'auprès des Prêtres Européens, dont la conversation faisoit les délices de sa vie, se porta dans toutes les Provinces de l'Empire, avec la même activité qu'on avoit admirée dans sa jeunesse. Partout il parut comme la foudre, & prévint ou accabla tous les rebelles. L'impétueux

pétueux Mogol sembla alors avoir, pour jamais, oublié la Religion chrétienne & les Ministres qui la lui avoient annoncée; ses succès, & plus encore l'oubli politique qu'il affecta du Christianisme, désarmerent les Moullahs: ils cesserent de souffler le feu de la sédition; & l'Empire, après avoir été agité de la plus violente tempête, jouit du plus grand calme.

Mais ce calme n'étoit qu'apparent: depuis long-tems, les Seigneurs & les Officiers dont Akebar avoit formé la maison du Prince Jehan-Guire, héritier de la couronne, aigrissoient leur jeune Maître contre l'Empereur qui, à leur gré, ne donnoit pas assez de part au gouvernement à Jehan-Guire. *Eh quoi!* lui disoient les factieux qui ne vouloient arracher la couronne au pere, que pour régner sous le nom du fils; « *Eh quoi! on laisse languir dans* » *l'oisiveté d'un serrail l'héritier de l'Em-* » *pire; un pere jaloux captive ta va-* » *leur naissante, lui qui devroit te for-* » *mer au grand art de la guerre & de la* » *politique, en partageant avec toi l'au-* » *torité & le commandement. Et com-* » *ment les Peuples sçauront-ils que tu es* » *digne de leur dicter des loix, si un maître*

» impitoyable t'écarte avec tant de soin » des emplois où tu pourrois donner des » marques éclatantes de ton courage & » de tes lumieres ? Puisque l'Empereur, » qui sans doute destine le sceptre à Pa» harri, te dérobe les occasions d'acqué» rir de la gloire sur ses pas, déclare-toi » contre lui, & fais-lui éprouver com» bien ton ressentiment est redoutable. Il » a assez vécu, pour sa gloire, & trop pour » la félicité de l'Empire; qu'il descende » du trône, & qu'il fasse place à un » Prince qui sera les délices des Peuples ».

Jehan-Guire, élevé à l'ombre du serrail, sans expérience, sans talens, sans autre vertu enfin que la valeur, se livra aux conseils de ses domestiques : l'éclat du trône l'éblouit, & il prépara dans le silence une révolution qui ne devoit pas moins outrager la nature que la justice. Lorsque ses complices lui eurent gagné un nombre considérable de partisans, le jeune Prince sort de la Cour, se met à leur tête, & commence cette guerre impie par d'horribles brigandages. Akebar pour lors parcouroit toutes les Provinces, pour rétablir l'ordre & l'harmonie que les révoltes passées avoient détruits. On ne sçauroit exprimer quelle fut son indignation, à la nouvelle d'une

rébellion plus dangereuse & plus funeste que celles qu'il venoit d'éteindre dans des fleuves de sang. « *Eh quoi !* s'é-» crioit le malheureux Empereur, *cha-» que jour verra éclore de nouveaux at-» tentats contre moi : des Sujets ingrats, » une famille parricide s'arment contre » mes jours. A peine ai-je désarmé & » puni un frere barbare, qu'un fils en-» core plus inhumain se prépare à m'arra-» cher la couronne. O Jehan-Guire ! » ô mon fils ! ne t'avois-je donc élevé » avec tant de soin, que pour donner à » l'Univers le spectacle horrible d'un fils » qui cherche à tremper ses mains dans le » sang de l'auteur de ses jours ? Quoi ! » tu méconnois le sacré caractere que la » Divinité a imprimé sur le front de ton » Pere & de ton Roi ! Monstre impitoya-» ble, viens, hâte-toi de venir déchi-» rer mes flancs, avant que la douleur ait » mis fin à des jours devenus affreux par » l'ennui de te voir coupable du plus » énorme des forfaits. Mais*, continuoit » ce pere infortuné, *le Ciel, protecteur » des droits sacrés des Peres & des Rois, » me vengera ; & j'aurai peut-être encore » ma victoire à pleurer & à détester* ».

Au reste, Akebar ne tarda pas à surmonter sa douleur & à se mettre en

route : jamais on ne vit une marche aussi rapide que la sienne. Il franchit en peu de jours les fleuves & les montagnes qui le séparoient des rebelles, il les surprend, les déconcerte, les poursuit & vient à bout de les dissiper. La victoire fut entiere : Jehan-Guire, avec ses principaux complices, tomba vif entre les mains de l'Empereur qui le conduisit lui-même dans la forteresse de Goüaléor auprès de Dhely, où il le laissa six mois entre la vie & la mort. Akebar fut tout ce tems sans se déterminer sur la destinée de son fils : enfin la nature l'emporta sur le ressentiment & la justice ; mais, en lui faisant grace de la vie, il lui donna une leçon terrible, & qui ne s'effaça jamais du cœur de Jehan-Guire. Il fut le tirer lui-même un matin de la prison, & le conduisit dans une forêt voisine, sous prétexte de lui donner le plaisir de la chasse ; mais à peine furent-ils enfoncés dans le lieu le plus reculé du bois, qu'Akebar s'arrête, & fait appercevoir à son fils les têtes de cent des principaux conjurés. Jehan-Guire éleve les yeux & reconnoît les traits de ses malheureux amis. Il tombe aux pieds de l'Empereur, saisi d'effroi & mourant. Son pere lui adressa alors ces paroles :

« Tu as oublié, malheureux, que je suis » ton pere ; mais je me souviens moi que » tu es mon fils : ce spectacle t'annonce » assez que tu mérites la mort ; mais je » t'accorde la vie que je t'ai déjà donnée, & » que tu t'es efforcé de m'arracher ; malgré » l'excès de ma tendresse & de ma clé- » mence, tu seras cependant puni. On lira » à jamais dans les fastes de l'Empire » des Mogols, que de tous les descen- » dans de Tamerlan, Jehan-Guire fut le » premier qui attenta aux jours de son » pere. Que cette leçon te préserve au » moins de l'infamie d'un second parri- » cide ». Jean-Guire, pénétré de douleur, ne répondit que par des sanglots entrecoupés de pleurs & de cris ; mais il répara, par une soumission éternelle, le crime affreux dont il s'étoit rendu coupable.

L'Empereur venoit de se couvrir de gloire ; mais cette gloire achetée au prix du sang de ses sujets, lui coûtoit trop cher : lui-même n'avoit pu, sans frémir, ordonner tant d'exécutions sanglantes ; la nécessité de contenir dans le devoir des Peuples indociles, l'y força. Les Mogols rebelles étoient à la vérité par-tout soumis ; cependant l'horreur, l'inquiétude, l'effroi étoient imprimés sur tous les visages : on n'approchoit de l'Empereur

qu'en tremblant. Soit donc pour calmer l'ennui dont il étoit dévoré, soit pour faire perdre à ses sujets le souvenir du passé, soit pour les occuper dans une guerre étrangere & légitime, ou plutôt pour satisfaire aux mouvemens d'une ambition sans bornes, Akebar publia dans tout l'Empire, qu'il alloit marcher à la conquête du Royaume de Kachemire, & que tous les Omrhas eussent à lui amener tous les corps de cavalerie que chacun d'eux est obligé d'entrete-
1683. nir. A cet ordre, on accourut de toutes les Provinces, & bientôt Akebar se vit à la tête d'une armée nombreuse, qui planta ses pavillons aux bords de l'Indus.

Le Royaume de Kachemire, le plus septentrional des Indes, est situé aux pieds du mont Caucase : ce n'est, à proprement parler (a), qu'une vaste vallée, arrosée par un grand nombre de petites rivieres & de ruisseaux, dont l'eau est plus claire que le crystal : elle est environnée de toutes parts de hautes montagnes. L'air y est pur, tempéré, & peut-

(a) Ce Royaume n'a pas plus de trente lieues de long, sur dix ou douze de large.

être le plus sain de l'Univers : un printems éternel régne dans cette délicieuse contrée. La terre y est couverte, en tout tems, de fleurs & de fruits ; on y recueille avec abondance tout cequi peut satisfaire aux besoins de la vie & même au luxe : on y cultive avec succès les arbres & les fleurs de l'Europe, comme ceux des Indes ; enfin les hommes qui naissent dans cette agréable contrée, ont plus de force, de valeur, d'application & de génie que leurs voisins. Ils sont beaux, bien faits & agiles : leurs femmes, célébres par les attraits, les graces, l'esprit, les talens & l'enjouement, passent pour les beautés les plus piquantes de l'Asie. Elles remplissent tous les serrails des Princes de l'Orient ; enfin Kachemire est le paradis terrestre des Indes. La conquête d'un si beau Royaume ne coûta à Akebar qu'une simple marche. Il parut, & tous les Peuples coururent au-devant du joug qu'il leur apportoit : on eût dit que ce Prince voyageoit dans une Province de ses vastes Etats.

Tant de gloire & de prospérité rendit Akebar plus respectable à ses sujets : son goût pour les sciences & les arts de l'Europe, se réveilla avec plus d'ardeur.

Il rappella les Missionnaires qui s'étoient retirés à Goa pendant les derniers troubles. Il leur fit entendre qu'il étoit plus disposé que jamais à embrasser la Religion chrétienne. Le Pere Xavier, neveu de l'Apôtre du Japon, vola à lui avec le même zéle, dont son oncle avoit donné des preuves si éclatantes; mais il n'eut pas, comme lui, la gloire de convertir des Rois : ses succès se réduisirent à de vains honneurs. Akebar lui accorda des distinctions qu'il refusoit aux Princes de son sang, aux Ambassadeurs & aux Rois mêmes ses tributaires. Il lui assigna une place, & lui ouvrit ses trésors, pour bâtir une Eglise magnifique. On le vit assister aux cérémonies sacrées de la religion, & faire plusieurs actes extérieurs du Christianisme; mais il n'abandonna point pour cela l'Alcoran & la loi de Brama : la curiosité seule l'entraînoit, tour-à-tour à l'une ou à l'autre de ces Religions. Cependant les Sultanes allarmées des nouvelles marques d'amitié qu'il prodiguoit aux Chrétiens, n'oublierent ni les caresses, ni les larmes, ni les intrigues, pour l'empêcher d'embrasser une loi étrangere, qui proscrivoit la pluralité des femmes.

Aucune d'elles ne pénétroit les def-

seins secrets & profonds d'Akebar. Il y avoit long-tems qu'il préparoit une révolution éclatante dans la Religion, ou plutôt il étoit dévoré de l'ambition d'en établir une nouvelle. « *Quoi!* disoit-il, » *Mahomet, simple citoyen de la Meque,* » *a pu être le créateur d'une religion* » *puisée chez les Juifs, chez les Chré-* » *tiens, & dans les chimeres de son ima-* » *gination: sa Religion est devenue do-* » *minante dans la moitié de l'Univers;* » *& moi, Empereur, Conquérant, Maî-* » *tre despotique de mes vastes Etats, je* » *n'oserai ce qu'un Particulier a entrepris* » *avec tant de gloire & de succès. Maho-* » *met me surpassoit-il donc en puissance,* » *en génie & en sagesse* »? L'orgueilleux Monarque fut confirmé dans son projet par un Moullah Déiste, qui, le croyant déterminé à recevoir le baptême, cherchoit à faire fortune en flattant ses inclinations. *Seigneur*, lui dit-» il, *pourquoi balances-tu de te signa-* » *ler dans la postérité, par une révolution* » *salutaire dans la Religion? Ce trait* » *glorieux, la preuve de l'empire que tu* « *aurois sçu t'assurer sur le cœur & l'es-* » *prit de tes sujets, t'immortaliseroit* » *bien davantage, que des conquêtes &* » *des victoires. Ordonne, & tu verras*

» *l'Empire entier se soumettre à tes vo-* » *lontés, déposer ses préjugés, & em-* » *brasser à genoux la Religion que tu* » *adopteras. Les Indiens ont conçu une* » *haine immortelle pour l'Alcoran; par-* » *le, & l'Evangile s'élevera seul aux* » *Indes, sur les débris du Mahométisme* » *& de l'Idolatrie* ».

Akebar étoit trop adroit pour ne pas comprendre que c'étoit moins le zéle du Christianisme, que l'espérance de s'élever à la plus haute faveur, qui avoit inspiré le Moine Musulman : ainsi il crut ne rien risquer, en lui confiant son secret. Le Moullath, appellé Adbulfasil, y applaudit avec transport, & offrit à l'Empereur de lui servir d'instrument pour la révolution.

Au reste, la Religion qu'Akebar vouloit établir, n'étoit autre chose qu'un mêlange extravagant des dogmes de J. Christ, de Mahomet & de Brama. Le baptême, la circoncision, la Métempsycose, le culte consacré à l'Auteur de l'Evangile, celui que les Indiens rendent à Brama & au Soleil, la pluralité des femmes : tels étoient les principaux articles & l'assemblage bizarre de la Religion d'Akebar. Il paroît que son dessein étoit de rappeller tous ses Peuples à une même croyance, en laissant à chacun

d'eux ce qui faisoit auparavant le fondement de sa Religion ; ce qui met le comble à l'impiété & au fanatisme d'Akebar, c'est qu'oubliant qu'il n'étoit que cendre & poussiere, il s'arrogeoit, par un des articles principaux, le même culte qu'il accordoit à Jesus-Christ & à Brama : enfin il se déclaroit le Dieu de ses sujets.

Enfin, lorsqu'Abdulfasil eut préparé l'esprit des Seigneurs à la révolution, Akebar partit pour Lahor avec une armée redoutable, pour en imposer en même tems à tous ceux qui refuseroient d'embrasser la nouvelle Religion, & aux ennemis de l'État; mais l'Empereur n'eut pas besoin de recourir à la force, pour persuader : le nouveau culte, annoncé en même tems à Lahor, à la Cour & à l'armée, ne trouva aucun contradicteur. Le Peuple ignorant ne parut point étonné de l'orgueil d'un Prince qui s'égaloit à Dieu. On sçait que de tous les hommes qui couvrent la terre, ceux qui sont nés en Asie, paroissent plus faits pour l'esclavage. On avoit vu autrefois les Monarques de l'Assyrie & de la Perse se faire adorer par leurs sujets. Les honneurs qu'exigent encore aujourd'hui les Rois de l'Orient, ne different

guéres des hommages rendus à la Divinité. Pour les courtisans plus éclairés, ils s'empresserent de donner l'exemple, tant parce qu'ils avoient plus à perdre, que parce qu'ils espéroient de plus grands bienfaits. Ils adopterent donc le nouveau culte, & rendirent à Akebar tous les hommages qu'il exigea. Chaque jour, l'empereur qui déjà avoit pris le nom de Cha-Geladin, c'est-à-dire, le puissant Roi de la Loi souveraine, paroissoit sur un balcon du Palais, à la vue de la multitude prosternée : là, il étoit invoqué comme un Dieu ; là, il recevoit des vœux & de l'encens ; là, il exauçoit les prieres & accordoit des graces. Adbulfasil, les Ministres & les Courtisans, corrompus, ne manquoient jamais d'attester que le nouveau Dieu opéroit des miracles en faveur de ceux qui avoient la foi en sa Divinité.

Content de s'être attribué les honneurs divins, Akebar ne parut point jaloux de ceux qu'on rendoit à Jesus-Christ, à Brama & au soleil : on le voyoit souvent assister aux cérémonies religieuses des Chrétiens & des Bramines : après avoir reçu l'encens sacrilége, il venoit le rendre à son tour au vrai Dieu & à Brama.

L'imposture du vil Mortel, qui osoit s'égaler à la Divinité, fut confondue par un de ces coups éclatans, qui ressemblent au prodige. L'Empereur avoit rassemblé dans une des vastes plaines qui sont auprès de Lahor, sa Cour, son Armée & le Peuple, pour célébrer avec pompe une fête en l'honneur du Soleil, qu'il regardoit comme son collégue. L'Autel, élevé en forme de trône, & environné de l'Empereur, des Sultans ses fils, & des Princes du sang, présentoit la figure de l'astre du jour, orné de diamans, qui répandoient un éclat aussi éblouissant que les rayons du Dieu qu'on adoroit. La magnificence Mogole, déployée avec l'appareil le plus fastueux, l'harmonie des instrumens, les cris d'allégresse de la multitude enyvrée de joie & de plaisir, la beauté du jour, tout concouroit à rendre la fête également auguste & brillante, lorsque tout-à-coup la foudre gronde dans les airs, frappe l'Autel, renverse l'Idole & la réduit en poudre: le feu s'élance jusqu'à la tente de l'Empereur & à toutes celles du camp, les consume, & de-là gagne la Ville, & se communique au Palais qui fut dévoré avec les trésors d'Akebar, fruit des brigandages & de la

tyrannie. L'or, l'argent & l'airain fondus couloient dans toutes les rues ; l'élément vengeur ne cessa d'exercer son activité, que lorsqu'il ne trouva plus de matiere : l'effroi & la terreur étoient peints sur tous les visages. L'Empereur parut accablé d'un coup si terrible, qu'il attribuoit à la colere de la Divinité, & qui n'étoit peut-être qu'un effet du climat : le séjour de Lahor lui devint insupportable, & il fut cacher sa honte dans le Royaume de Kachemire.

Mais le remords & le repentir l'y suivirent. Il se rappelloit avec douleur d'avoir rejetté le Christianisme pour créer une Religion impie. Il détestoit l'excès de l'orgueil avec lequel il avoit usurpé les honneurs divins ; mais telle étoit sa fierté, qu'il ne pouvoit consentir, ni à supprimer sa Religion, ni à condamner le culte sacrilége qu'il s'étoit arrogé. Quelle honte, en effet, pour un Roi si superbe, de faire lui-même l'aveu de son imposture ! Quel poids accablant pour un homme si fier de ses connoissances, de publier qu'il n'avoit été qu'un extravagant ! Il persista donc dans son impiété, & se livra, plus que jamais, au commerce des femmes & aux affaires, afin de tromper ses inquiétudes.

Cependant le Dieu dont il bravoit la puiſſance, appeſantiſſoit de plus en plus ſon bras vengeur ſur l'Empereur & l'Empire. La vie d'Akebar ne fut plus qu'une longue ſuite d'infortunes & d'humiliations. Moſtafa, ce Roi d'une partie du Dekan, que l'Empereur Mogol avoit autrefois vaincu & détrôné, ſe déroba de la Cour, & ſe refugia dans ſes anciens Etats qu'il fit ſoulever. Les Patanes, toujours inquiets & factieux, les zélés Muſulmans, qui n'avoient vu qu'avec horreur la nouvelle Religion élevée ſur les débris de l'Alcoran, furent ſe ranger en foule ſous les étendarts de Moſtafa, & lui formerent une armée redoutable. Il étoit à craindre que le feu de la révolte ne ſe communiquât du Dekan à toutes les Provinces de l'Empire, remplies de Moullahs & de Faquirs, qui ne ceſſoient de reprocher tout haut à l'Empereur ſon orgueil, ſon impiété & ſa cruauté. Pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit, Akebar diſperſa une partie de ſes nombreuſes troupes dans les Provinces les plus indignées contre lui, & envoya l'autre combattre Moſtafa, ſous les ordres de Sultan Paharri, le ſecond de ſes fils.

Paharri donnoit les plus hautes eſpé-

rances : l'Empereur l'avoit fait élever dans les ſciences de l'Europe, & le jeune Prince avoit parfaitement répondu aux ſoins d'Akebar. Il avoit l'eſprit élevé, le cœur ſenſible & l'ame noble : ſon reſpect & ſa tendreſſe pour ſon pere n'étoient point ſuſpects d'hypocriſie. Akebar, de ſon côté, l'aimoit tendrement, & il y avoit déjà long-tems qu'il penſoit à le ſubroger aux droits de Jehan-Guire reſté dans l'obſcurité. Depuis ſa révolte, il attendoit avec impatience que le jeune Prince ſe fût ſignalé par quelqu'action éclatante, pour rendre publiques les vues qu'il avoit ſur lui. Son nom de Paharri fut changé en celui de Morad: le jeune Prince reçut de l'Empereur, à ſon départ, les careſſes les plus vives : Akebar le tint long-tems ſerré entre ſes bras, l'arroſa de ſes pleurs, lui donna de ſages conſeils, & termina ſes adieux par ces paroles : « *Partez, Prince ; allez eſſayer » votre valeur contre des rebelles : ſou» mettez-les à mon Empire ; les lau» riers que vous moiſſonnerez, ne ſeront » pas le ſeul prix de la victoire* ».

Morad, tranſporté de joie, tomba aux pieds de l'Empereur : *Seigneur*, lui dit-il, « *tes bontés me déchirent l'ame ; bientôt » tu apprendras la victoire ou la mort de*

» *ton fils.* » En même tems il monte à cheval, joint l'armée, lui fait faire des marches rapides, & arrive bientôt dans les plaines de Cambaie, où Mostafa l'attendoit. L'un & l'autre Général inspira à son armée tout son courage : on combattit donc de part & d'autre avec ce sombre acharnement qui caractérise les guerres civiles ; mais Morad qui avoit toujours devant les yeux le prix immense de la victoire, redoubla d'efforts pour la fixer dans son parti. Il vint à bout de percer les rangs des ennemis, & de mettre en fuite une partie de leur armée, mais comme il poursuivoit la victoire avec trop d'ardeur, il fut enveloppé & tué. Sa tête, portée au bout d'une lance, & présentée aux Mogols, leur fit tomber les armes des mains, & aucun d'eux ne songea à venger le Prince ; tous s'enfuirent, & près de quarante mille périrent dans cette funeste journée.

L'Empereur fut accablé du poids de ce désastre, le plus terrible que les Mogols eussent essuyé dans les Indes : la mort de son fils lui arrachoit à chaque instant des pleurs & des gémissemens. Il crut reconnoître dans ce malheur le bras du Ciel, qui le frappoit par la partie la plus sensible de son cœur. Dès-lors

il renonça au culte impie qu'il s'étoit érigé à lui-même. On ne le vit plus adorer le Soleil. Il cessa d'entrer dans les Mosquées & dans les Temples des Indiens; mais il n'embrassa pas la Religion de Jesus-Christ, à la vengeance duquel il attribuoit ses infortunes; d'ailleurs il craignoit que les Musulmans & les Indiens réunis ne lui arrachassent la couronne & la vie: son ame ne fut plus occupée que du desir de réparer la honte de la derniere défaite.

C'est dans ce dessein qu'Akebar quitta le Royaume de Kachemire, & vint à grandes journées à Agra, d'où il donna ses ordres pour qu'on lui assemblât l'armée la plus nombreuse, qu'il vouloit conduire lui-même, ne s'en fiant qu'à lui du soin de venger son fils. En attendant que tout fût prêt, Akebar passoit une partie des jours à la campagne, sous prétexte de prendre le plaisir de la chasse, mais en effet, pour s'arracher aux empressemens des Courtisans, dont il se défioit depuis la révolte de Mostafa. Un jour qu'accablé d'ennui & de douleur, il se jettoit au pied d'un arbre, pour goûter quelques instans de repos, il apperçut une longue chenille de feu qui accouroit à lui. Il se

leve, tire une fléche de son carquois, & écrase la chénille; dans le moment même paroît une gazelle à qui Akebar décoche la même fléche, dont il s'étoit servi pour se défaire de la chenille. La gazelle fut blessée à la vérité, mais dans une partie du corps où la blessure ne pouvoit être mortelle; cependant elle tomba morte: sa chair devint noire & corrompue: tous les chiens qui la dévorerent, expirerent empoisonnés: jugeant par cette expérience, combien le poison de la chenille étoit subtil & mortel, Akebar le fit emporter dans son Palais, dans le dessein d'en faire usage contre les Seigneurs dont il se défioit. Il créa une charge d'empoisonneur; charge odieuse & exécrable, qui ne peut avoir lieu que dans ces Régions infortunées, où la vie des hommes est dévouée aux caprices & à la barbarie d'un Monarque despotique. C'est par le ministere de ce nouvel Officier, qu'Akebar se défit de tous les Grands qui lui avoient déplu. On lui composoit des pilules empoisonnées, qui procuroient une mort lente à la vérité, mais infaillible; aucun reméde, connu alors dans les Indes, ne pouvoit servir d'antidote à ce poison redoutable. Akebar présentoit, de sa pro-

pre main, aux malheureux qu'il destinoit à la mort, ses pilules, & les forçoit de les prendre en sa présence. On ne sçauroit croire à combien d'hommes le venin qu'il recueillit de cette funeste chenille, coûta la vie.

1651. Mais le Ciel vengea enfin toutes ces malheureuses victimes, en condamnant l'auteur d'une invention si détestable à périr par le même genre de mort. Akebar portoit toujours sur lui une boëte d'or, distribuée en trois compartimens; l'un d'eux renfermoit son bétel, (on sçait que c'est une herbe rouge que les Indiens mâchent continuellement;) un autre des pilules cordiales; le troisieme enfin les pilules fatales. Il prit un jour, par inadvertence, les unes pour les autres,& s'empoisonna lui-même. Il essaya en vain tous les remédes possibles; il n'y trouva pas, avec justice, plus de secours que ses Courtisans infortunés. Enfin ce Prince mourut après cinquante-trois ans de régne. Quelques monumens qu'on a trouvés dans le tombeau magnifique qu'il s'étoit érigé à lui même, tels que les figures de J. Christ & de la Vierge, ont porté plusieurs écrivains à croire qu'il mourut dans le sein de la Religion chrétienne; mais peut-être ne

décora-t-on la sépulture d'Akebar de ces statues, que comme des curiosités de l'Europe. Au reste, la Religion pourroit-elle tirer gloire de la conversion d'un Prince qui poussa l'audace jusqu'à s'égaler à Dieu, & qui conserva, jusqu'à la fin de sa vie, l'ambition, l'orgueil & la vengeance, dont il fut lui-même la déplorable victime?

Quoi qu'il en soit de la Religion d'Akebar, qui vraisemblablement n'en eut point d'autre que la naturelle, on ne peut nier qu'il n'ait été un des plus grands Rois de son siecle. Il sçut allier au courage & à la fierté qu'il avoit hérités des Tartares ses ancêtres, la douceur, la politesse & la magnificence des Indiens. Jamais Monarque n'administra la justice avec plus d'équité, d'application & d'assiduité: deux fois le jour, il donnoit audience à ses Sujets, de quelque condition qu'ils fussent, & les écoutoit toujours debout & avec beaucoup de patience & de bonté. Son attention à prévenir l'injustice & l'oppression, fut telle, qu'il fit attacher aux portes de son Palais une sonnette d'or que le moindre de ses Sujets pouvoit tirer à chaque instant en dehors; sur le champ, il étoit admis à l'audience de l'Empereur, auquel il pré-

Peuple, comme des Grecs, par rapport aux Turcs. Quoique l'un & l'autre Peuple soit plus nombreux, plus brave, plus industrieux que les Nations féroces qui l'ont assujetti, il n'a jamais fait des efforts dignes de la liberté : il n'a jamais combattu que pour le choix ou l'aggrandissement de ses tyrans ; tant il est vrai que l'esclavage affoiblit la raison, étouffe le courage, & anéantit les ressorts de l'ame.

La foiblesse, fille de l'indolence & de l'inapplication, qui a perdu tant de Rois, fut la source des malheurs de Jehan-Guire. La valeur, l'équité, la magnificence, vertus héréditaires dans les Princes Mogols, brillerent avec éclat dans le nouvel Empereur ; mais elles furent flétries par son penchant à l'ivrognerie, par ses caprices, par son inconstance, par la mollesse à laquelle il se livra avec excès, & sur-tout par le dévouement le plus lâche aux volontés d'une femme artificieuse, qui, plus d'une fois, prit plaisir à avilir sa dignité, & à le dégrader dans l'esprit de ses enfans & de ses Sujets.

---

brave Milice Indienne, dont nous avons fait mention plusieurs fois.

Jehan-Guire, privé de cette vigueur d'ame, de cette fermeté d'esprit qui répare les fautes & couvre les défauts des Rois, connut sur le trône le plus absolu de l'Univers, l'infortune, le mépris & la honte.

Les premieres années du nouveau régne furent tranquilles & heureuses. Les Généraux Mogols reconquirent le Dékan : plusieurs Souverains Indiens, qui s'étoient soulevés, furent vaincus & réduits ; mais les railleries que Jehan-Guire faisoit de l'Alcoran, les caresses dont, à l'exemple de son pere, il étoit prodigue envers les Européens, le dessein d'Akebar de réunir tous ses Peuples dans une nouvelle croyance, dessein qu'il suivit avec ardeur, lui attirerent bientôt l'indignation des Moullahs, qui, par leurs intrigues, leurs cris & leurs plaintes éternels, aliénerent de l'Empereur l'esprit des Mogols, & exciterent les guerres & les révoltes dont l'Indostan fut le théâtre.

Jehan-Guire, soit pour faire un vain étalage de sa puissance, soit qu'en effet il y trouvât des avantages considérables, avoit transporté le siége de l'Empire, d'Agra à Lahor, dont l'air est plus pur & plus tempéré. Cette Ville, devenue l'ob-

jet des faveurs du Monarque le plus puiſſant de l'Orient, s'accrut prodigieuſement ; de nouvelles rues larges & régulieres, ornées d'Hôtels ſuperbes, un Palais moins riche à la vérité, & moins vaſte que celui d'Agra, mais plus commode & plus riant, des jardins enchantés embellirent la nouvelle Capitale. C'eſt dans ce ſéjour délicieux, que Jehan-Guire paſſa preſque tout ſon régne ; c'eſt-là, qu'oubliant qu'il étoit Roi, il ne s'occupa plus que de ſes plaiſirs. Son Palais, rempli de Muſiciens, de Pantomimes, de Comédiens, de Danſeuſes, dont on goûte encore plus aux Indes les dangereux charmes, que dans le reſte de l'Univers, retentiſſoit jour & nuit du ſon des inſtrumens, & de cris de joie. Les Européens, de quelque Nation qu'ils fuſſent, étoient admis en tout tems aux parties de l'Empereur. Souvent il paſſoit des nuits entieres à boire avec eux & à manger des viandes défendues par l'Alcoran ; mais il ne célébroit jamais ces joyeuſes orgies avec plus d'èclat, que dans les jeûnes des Muſulmans : alors il invitoit à ſes repas les Moullahs, & les forçoit à tranſgreſſer la loi de Mahomet, les menaçant, en cas de refus, de les faire dévorer par deux lions énormes

qu'il tenoit toujours enchaînés ſous les fenêtres de ſon Appartement.

Tant d'excès irriterent les Miniſtres de l'Alcoran ; les plus zélés oſerent les lui reprocher en face : *Quelle eſt*, leur répondit froidement Jehan-Guire, *la Religion qui permet aux hommes d'uſer de tout ce que la nature produit pour les beſoins & le plaiſir? La Chrétienne*, reprit le plus reſpecté des Moullahs. *Eh! bien, c'eſt la véritable*, dit l'Empereur, *& il faut l'embraſſer.* Déconcertés, effrayés d'un deſſein qui menaçoit le Mahométiſme d'une Révolution dans les Indes, les Docteurs ſe regardent, conferent entr'eux, & décident enfin, que les préceptes de l'Alcoran ne s'étendent point juſqu'au Souverain ; mais cette déciſion ajoûta encore au mépris que le Prince avoit conçu contre la loi de Mahomet : depuis ce jour, il mettoit ſans ceſſe les Miſſionnaires aux mains avec les Moullahs ; & toujours il adjugeoit la victoire aux Athlétes Chrétiens. Le Chef des Docteurs Muſulmans, las enfin de tant d'injures & d'humiliations, ſoutint un jour à ſes adverſaires, que les livres de la Bible, qui ſont les fondemens principaux de la foi des Chrétiens, étoient falſifiés. *Seigneur*, s'écria alors

un Jésuite Portugais, appellé Acosta, » *ordonne qu'on allume un grand feu ;*
1610 & suiv. » *que le Moullah y entre d'un côté avec* » *l'Alcoran, tandis que l'Evangile à la* » *main, je m'y jetterai de l'autre ; & tu* » *verras en faveur de quelle Religion le* » *Ciel se déclarera* ». Ce défi terrible & imprévu glaça le Musulman de terreur & d'effroi. Jehan-Guire, s'appercevant de son trouble, n'osa pousser les choses à l'extrémité, dans la crainte des suites. Il interposa donc son autorité pour terminer la querelle ; mais il ne put s'empêcher de témoigner la plus haute considération au Prêtre Chrétien, auquel il donna le nom de *Pere Ataxe*, c'est-à-dire, le *Pere du feu*.

Mais si cet événement ne le détermina pas à embrasser le Christianisme, au moins il consentit que quelques Princes de son sang reçussent le baptême : pour lui, il montra toujours une aversion singuliere pour l'Alcoran, & n'adopta aucun culte. On prétend que ce Prince voluptueux ne favorisa la Religion Chrétienne, que parce qu'elle permet l'usage du vin & de toutes sortes de viandes, & qu'il espéroit que les Chrétiens, par reconnoissance, lui ameneroient les plus belles femmes de l'Europe, dont il rempliroit son serrail.

Quoi qu'il en ſoit, les charmes d'une Perſane qu'il connut alors, lui firent oublier les Beautés Européennes, & ne contribuerent pas peu à lui inſpirer la plus grande indifférence pour toutes les Religions. Elle ſeule devint la Divinité à laquelle il ſacrifia juſqu'au dernier ſoupir. Voici comme elle s'offrit aux yeux de l'Empereur.

Jehan-Guire ſe promenoit ſur la terraſſe du Palais, qui domine la riviere, & il apperçut dans une barque, & ſous une eſpece de dais, une femme d'un éclat éblouiſſant: ſa vue excita dans ſon cœur un trouble, une agitation, des feux & des mouvemens qu'il n'avoit peut-être jamais ſentis au milieu des Beautés ſerviles de ſon ſerrail. Il s'informe avec ſoin du nom & de la fortune de cette femme. On lui apprend qu'elle s'appelle Nur-Mahal, qu'elle eſt née en Perſe d'une famille obſcure, & que ſon époux, d'abord conducteur de chameaux, s'étoit élevé par ſa valeur aux principaux emplois dans les armées de l'Empire; que les talens, l'eſprit & les graces de la Perſane ſurpaſſoient encore ſa beauté. Sur cette découverte, qui ne fit encore que l'enflammer, le voluptueux Monarque eſpéra bientôt triom-

pher de la vertu d'une femme telle que Nur-Mahal. Il lui envoya donc des présens magnifiques & des lettres passionnées ; mais Nur-Mahal, aussi fine & aussi déliée qu'ambitieuse, refuse fiérement les présens, se retranche sur la fidélité conjugale, & déclare qu'un amant couronné n'étoit point capable d'ébranler la foi qu'elle avoit jurée à son époux. Ce langage étonna l'Empereur, qui ne croyoit pas qu'il y eût une femme dans l'Univers qui pût mépriser la conquête d'un homme tel que lui. Au lieu d'étouffer sa passion, il prit le parti de se délivrer de l'obstacle qu'on opposoit à ses feux. Un ordre cruel parvint bientôt au Général de l'armée, dans laquelle servoit l'époux de l'artificieuse Nur-Mahal, de mettre à mort cet Officier. Dès que l'ordre eut été rempli, l'Empereur paroît devant la veuve, & lui demande avec confiance le prix du crime qu'il venoit de commettre ; mais Nur-Mahal le reçut avec les injures & les imprécations qu'il méritoit. Elle versa des larmes, & les entre-mêla des plaintes les plus touchantes. La constance & la tendresse de Nur-Mahal irriterent l'amour de l'Empereur ; & c'étoit là l'effet qu'elle espéroit de ses larmes, de sa douleur

& de ſon feint déſeſpoir; car enfin elle étoit éblouie de l'éclat de la couronne, & elle n'apportoit tant de réſiſtance, que pour éprouver Jehan-Guire, dont elle redoutoit les caprices, l'inconſtance & la légéreté; mais après l'avoir laiſſé languir à ſes pieds quelques mois, elle crut qu'il étoit tems de ſe rendre au Maître de l'Empire. Elle conſentit donc de paſſer au ſerrail, à condition qu'elle ſeroit déclarée premiere Reine; que ſon pere ſeroit honoré de la charge d'Ethmadoulet, la premiere de l'État; que ſes freres & ſes autres parens partageroient les principaux emplois de la Cour & des Armées. Le nom de la nouvelle Reine fut changé en celui de *Nur-Jaham*, qui ſignifie *la lumiere du monde.*

L'Empereur triompha avec plus d'éclat de la défaite de cette femme, qu'il n'auroit fait de la conquête d'un puiſſant Royaume. Des fêtes continuelles & brillantes ſuivirent ſon entrée au ſerrail: tantôt c'étoient des repas d'une magnificence dont il n'y avoit point d'exemple à la Cour la plus voluptueuſe de l'Univers; mais la Sultane avoit banni l'exceſſive licence & la diſſolution de ces repas, en réduiſant l'Empereur à ne pas

boire plus de neuf coups; tantôt la Cour étoit amusée par des comédies mêlées de danses & de feux d'artifice beaucoup plus brillans & plus variés aux Indes, qu'en Europe : un autre jour, c'étoient des promenades sur la riviere & dans les forêts, où l'on étaloit toute la pompe qui suit les Monarques des Indes; mais le luxe de l'Empereur le cédoit à celui de Nur-Jaham. Dans une fête qu'elle donna, elle fit creuser un assez grand canal, qu'on remplit d'eau-rose : l'Empereur & les Sultanes s'y promenerent sur des barques, & y prirent le plaisir du bain.

Mais ces plaisirs rapides furent suivis de longs malheurs. Cinq Sultanes, les plus belles du serrail, & que Jehan-Guire avoit autrefois aimées, furent emportées en peu de tems, & on attribua leur mort précipitée à la jalousie de la premiere Reine. L'Empereur, devenu l'esclave de Nur-Jaham, s'apperçut à peine du vuide qu'une telle perte venoit de faire dans son Palais. Ceux de ses Ministres qui eurent le courage de vouloir faire ouvrir les yeux à l'Empereur sur un esclavage si indigne, devinrent les victimes du ressentiment d'une femme outragée. Il n'y eut pas jusqu'à Jehan-Guire qui n'éprouvât lui-même l'orgueil du

tyran qu'il avoit élevé. Elle le réduisit à tomber à ses genoux, pour lui demander pardon de lui avoir manqué de complaisance.

Ce dernier trait indigna les Tartares. Ils ne pouvoient comprendre que Jehan-Guire consentît ainsi à avilir la Majesté Royale devant une esclave; & cette Nation, qui a toujours regardé les femmes comme des victimes nées pour les passions & les caprices des hommes, attribuoit l'empire absolu de Nur-Jaham sur le Sultan, non à ses charmes & à son esprit, mais à la magie. Il n'y eut donc aucun homme, parmi ce Peuple d'esclaves, qui osât apporter le moindre obstacle à la volonté du Sultan: l'Empire entier se tut en sa présence: on se contenta de gémir en secret, & d'attendre du tems, qu'enfin Jehan-Guire se lasseroit du vil personnage qu'on lui faisoit jouer.

Mais Jehan-Guire étoit dans l'yvresse: les graces, la beauté de l'Impératrice, l'art sur-tout de l'amuser qu'elle possédoit au souverain dégré, lui avoient ôté jusqu'à l'usage de la raison. Les chaînes auxquelles il étoit condamné, lui paroissoient des chaînes de fleurs, & elles devoient être éternelles.

Nur-Jaham auroit joui toute sa vie,

ſans contradiction, de l'Empire qu'elle avoit eu l'adreſſe de ſaiſir, ſi elle n'eût voulu le perpétuer dans ſa famille. Malgré l'excès d'amour que lui témoignoit l'Empereur, elle n'en avoit point d'enfans. Il ne lui reſtoit même qu'une fille de ſon premier mariage, & elle vouloit la placer ſur le trône; mais elle ne pouvoit réuſſir, qu'en lui faiſant épouſer celui des fils de l'Empereur, qui ſeroit deſtiné à lui ſuccéder.

De toutes les femmes de l'Empereur, dont le nombre eſt très-conſidérable, il n'y en a que ſix qui ſoient honorées du nom de Reines : ce ſont, pour l'ordinaire, des filles des Rois Indiens que l'Empereur épouſe avec éclat. Quelquefois auſſi l'amour éleve à la dignité royale quelqu'une des concubines, des muſiciennes ou des danſeuſes, dont le ſerrail eſt rempli : or il n'y a que les fils de ces Reines, qui peuvent prétendre à l'auguſte nom de Sultans & à l'Empire; mais lorſque le Souverain ſe voit quatre fils, (*a*) il laiſſe dans l'obſcurité du ſerrail les autres Princes qu'il a des

(*a*) C'eſt l'Empereur Akebar qui introduiſit cette coutume.

Reines avec les enfans que ſes concubines lui donnent ; on prétend même qu'on les fait périr en naiſſant, pour ne pas trop multiplier les Princes du ſang.

Les jeunes Sultans reſtent au ſerrail juſqu'à quatorze ans, & toute leur éducation ſe borne aux exercices militaires, à l'étude des langues Arabe & Perſane, à celle de l'Alcoran, à la Morale, à l'Hiſtoire des Indiens & des Tartares, & à la Politique.

On aſſigne à ces jeunes Princes, à leur naiſſance, une penſion de ſept ou huit millions, & on met ce fonds en réſerve, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſortis du ſerrail, & alors on les met en poſſeſſion de ce tréſor ; on leur donne un Palais, des domeſtiques en grand nombre, autant de femmes qu'à l'Empereur, & leur Cour eſt preſqu'auſſi brillante que celle de leur pere ; c'eſt leur mettre à la main des inſtrumens de révolte. Lorſqu'ils ont paſſé ſept ou huit ans auprès de l'Empereur, on les pourvoit des Gouvernemens les plus puiſſans & les plus éloignés de la Capitale, qu'ils gouvernent en Souverains ; nouvel aliment de guerres civiles. Le fils aîné a trente millions de revenu : comme

c'eſt lui qui ordinairement eſt déſtiné à l'Empire (qu'oiqu'il n'y ait point de loi fondamentale qui lui aſſure la couronne préférablement à ſes freres,)il quitte rarement la Cour, & gouverne la Province qui lui eſt échue,par ſes Lieutenans (*a*).

Les quatre fils de l'Empereur s'appelloient Coſrou, Perviz, Chorrom & Scheriar.L'aîné, à beaucoup de courage, de fermeté & de grandeur d'ame, joignoit les graces de la figure & les charmes de l'éloquence. Il étoit exact à remplir ſes promeſſes : on n'appercevoit point en lui les traits de la légéreté, de l'inconſtance & des caprices qu'on reproche à ſa Nation. Son ame étoit ſenſible, généreuſe & très-attachée à tous les devoirs; mais il étoit fier, impétueux, emporté & indiſcret. Il ſe plaignoit ſans ceſſe de l'Empereur, & ſembloit lui reprocher de lui avoir ravi la couronne qu'Akebar, ſon aïeul, lui deſtinoit. Il n'eſt pas étonnant qu'un Prince de ce caractere fût plus cher aux Courtiſans qu'au Souverain.

(*a*) Cette digreſſion étoit néceſſaire pour avoir une idée plus juſte des Révolutions dont nous allons rendre compte.

Le ſecond des fils de Jehan-Guire, appellé Perviz, ne manquoit pas de valeur; mais ſon eſprit ne répondoit point à ſon courage. Il avoit beaucoup de douceur dans le caractere, & encore plus de foibleſſe : il étoit ſuſceptible de toutes les impreſſions que vouloient lui donner les Courtiſans. Il n'agiſſoit jamais de lui-même, excepté lorſqu'il ſe livroit à la volupté, pour laquelle il avoit le plus vif attrait. Pour Sultan Chorrom, qui depuis régna ſous le nom de Chac-Jehan, il étoit plein de génie, de valeur d'ambition, ruſé, artificieux, prodigue, affable, diſſimulé, voluptueux. Il cachoit ſes vices ſous l'apparence des vertus. Nul Prince n'eut, comme lui, l'art de ſéduire les Peuples, & de ſe les attacher. Au reſte, tous les moyens de parvenir à la plus grande élévation, lui étoient indifférens. Il employoit également le crime & la vertu, & il n'avoit de ſacré que ſes intérêts : ſes vues s'étendoient juſqu'au trône, & c'eſt par cette raiſon qu'il avoit épouſé la niéce de l'Impératrice, fille de l'Ethmadoulet.

Le dernier des fils de l'Empereur étoit le plus mal partagé du côté des talens, du génie & du courage. Il n'avoit de recommandable qu'une très-belle figure.

armées à le regarder comme l'héritier de la couronne.

Les trois Princes, éloignés de la Cour, tinrent une conduite très-différente: Perviz se livra à la molleſſe & aux plaiſirs. Chorrom prépara dans le ſilence la Révolution qui, après bien des viciſſitudes & de grandes infortunes, le plaça ſur le trône des Indes. Mais Coſrou, qui ne pouvoit plus douter que toutes les intrigues de la Sultane, le Mariage de ſa fille avec Schériar, ne tendiſſent à l'écarter de la couronne, ne fut pas plutôt arrivé à la Capitale de ſa Province, qu'il éclata en plaintes, en murmures & en menaces. Bientôt excité par ſes favoris, il diſpoſa tout pour la guerre civile. Il avoit à ſes ordres une armée nombreuſe, une riche & vaſte Province, de grands tréſors, & pluſieurs Souverains Indiens. Mais ce qui donna de terribles inquiétudes à la Cour, c'eſt que la plûpart des Seigneurs Tartares, éloignés des grands emplois par les parens de l'Impératrice, qui les avoient tous envahis, furent ſe ranger en foule auprès de Coſrou, & lui amenerent beaucoup de cavalerie. Les Grands même qui reſterent à la Cour, enchantés des talens du Prince aîné,

& outrés de l'injuſtice & de la perſécution qu'il venoit d'eſſuyer, plaignoient tout haut ſon ſort, & ſe déchaînoient contre la Sultane. La Sultane, fidélement ſervie par ſes eſpions, avoit l'ame remplie de ſoupçons, de frayeur & de défiance. De tous les Grands qui paſſoient pour les amis & les partiſans de Coſrou, nul n'avoit plus de crédit que Mahobet-Cham : cet homme s'étoit élevé de la pouſſiere aux premieres dignités ; mais le crime, l'intrigue, le hazard n'avoient point eu de part à ſa fortune, comme à celle de la plûpart des autres Omrhas. Il s'étoit toujours diſtingué par une valeur brillante, une fidélité à toute épreuve, une vaſte intelligence ; ſa candeur, ſon déſintéreſſement, ſa piété, ne s'étoient jamais démentis à la Cour & dans les armées : les Soldats le regardoient comme leur pere, & les Peuples comme le défenſeur de l'Empire. Ce grand homme donc, plus conſidérable par ſa vertu, que par la ſupériorité de ſes talens & par l'éclat de ſa gloire, avoit toujours été l'ami du Prince. Il lui avoit même proteſté plus d'une fois, qu'il prodigueroit ſes biens & ſa vie pour l'élever au trône ; mais il n'avoit point pris part à la révolte

de Coſrou. Rien n'étoit plus éloigné de ſon caractere, que d'arracher le ſceptre au pere en faveur du fils.

Soit que la Sultane ne rendît point juſtice à la grandeur d'ame de Mahobet-Cham, ſoit qu'elle crut que la couronne ne ſeroit jamais bien affermie ſur la tête de ſon gendre, tant que cet Omrha, zélé partiſan de la juſtice, exiſteroit, elle réſolut de le perdre. Il ne fut point difficile à une femme artificieuſe d'inſinuer à l'Empereur que Mahobet étoit l'auteur ſecret de la révolte de Coſrou, & qu'il n'étoit reſté à la Cour, que pour le livrer à un fils rebelle. Jehan-Guire, qui ne voyoit que par les yeux de l'Impératrice, ajoûta foi à la calomnie, & lui abandonna ſon Général.

La Sultane, jugeant qu'il y auroit trop de danger à arrêter Mahobet à la vue d'une armée dont il étoit adoré, réſolut de le faire aſſaſſiner. Elle apoſta une troupe de Soldats Indiens nouvellement arrivés à la Capitale, pour lui arracher la vie, lorſqu'il ſortiroit du Palais où il venoit tous les jours prendre l'ordre de l'Empereur. Un jour qu'il ſe retiroit de l'audience, accompagné de pluſieurs braves amis ; il ſe trouve tout-à-coup inveſti par une nombreuſe troupe d'aſſaſſins qui

l'attaquent avec de grands cris. Son courage & son sang-froid ne l'abandonnerent pas dans un péril si éminent. Il fond sur les assassins, les écarte à coups de sabre; mais voyant que leur nombre augmentoit, il prend un parti digne de son courage. Il retourne sur ses pas, toujours escorté par ses amis, force la porte intérieure du serrail, disperse le troupeau de femmes & d'Eunuques qui s'oppose à son passage; & paroît devant l'Empereur, aux yeux duquel il fait briller un poignard, jurant de l'en percer, s'il ne le suit. Jehan-Guire, interdit & glacé de frayeur, se leve, marche saisi par Mahobet qui lui tient le poignard sur le sein, en menaçant de l'y plonger au moindre mouvement que feroient les Gardes & les Courtisans pour le lui arracher. Au sortir du Palais, Mahobet fait monter l'Empereur sur un éléphant, & se place sous le même dais, toujours armé du fatal poignard, & dans la même attitude, & il arrive sans obstacle à son Hôtel avec sa proie: pour comble de bonheur, l'armée qui campe toujours aux portes de la Capitale, se déclare pour lui.

L'infortuné Jehan-Guire, prisonnier de son audacieux Général, s'attendoit à

à chaque instant, à être livré à un fils rebelle : ses plaintes, ses larmes & son désespoir toucherent Mahobet qui crut devoir le rassurer. « *Seigneur*, lui dit-il, » en se prosternant à ses pieds, *si j'ai* » *violé l'asyle sacré de ton Palais, si j'ai* » *porté mes mains jusques sur la per-* » *sonne de mon Roi, ce n'est que pour* » *sauver mes jours attaqués par les or-* » *dres d'une femme cruelle, & non pour* » *te livrer à un fils dénaturé. Je fus son* » *ami : oui, j'ai défendu ses droits oppri-* » *més, tant qu'il t'est resté fidele ; mais* » *depuis qu'il s'est declaré impie & parri-* » *cide, en se soulevant contre l'auteur* » *de ses jours, je l'abandonne & ne le* » *regarde plus que comme un monstre* » *que je suis prêt à combattre & à ame-* » *ner à tes pieds. Toi, si tu veux sui-* » *vre les conseils d'un Ministre fidele,* » *si tu veux rendre à l'Empire le repos* » *qu'il a perdu, tu éloigneras de ton* » *Palais la furie qui a allumé le flam-* » *beau de la discorde dans ta famille ;* » *tu rappelleras auprès de toi tes enfans* » *qu'elle a arrachés de ton sein paternel* ».

Jehan-Guire, touché de ce discours, parut ébranlé. Il se rendit aux conseils de Mahobet, & fixa un jour pour exiler la Sultane. Mahobet étoit au com-

ble de ses vœux. Il ne quittoit point l'Empereur ; mais bientôt il s'apperçut que ce Prince devenoit triste, rêveur, mélancolique, & qu'il paroissoit profondément occupé de son infortune. *Que faut-il donc à ta Majesté, Seigneur,* lui dit Mahobet d'un air inquiet & affligé ? *La Sultane & du vin*, reprit brusquement Jehan-Guire. Malgré les bons traitemens que Mahobet avoit faits chez lui à l'Empereur, jamais il n'avoit voulu qu'on lui servît du vin, pour ne pas transgresser la loi de Mahomet, dont il étoit rigide observateur.

Mahobet comprit alors que les passions de l'Empereur étoient trop vives pour être détruites par l'exemple & par de sages conseils. Honteux de tenir si long-tems son Souverain dans une espece de prison, il lui rendit enfin la liberté, & fut combattre le rebelle Cosrou, qui du Guzarate s'étoit avancé rapidement jusqu'aux portes de la Capitale.

Soit que Cosrou crût que son ami lui seroit favorable, & qu'en conséquence il n'eût pas pris toutes les mesures que la sagesse doit inspirer à un Général, soit plutôt que les talens de Mahobet fussent supérieurs aux siens, il est constant que le Sultan ne soutint pas dans cette

guerre la haute idée qu'on avoit de sa capacité. Il fut battu plusieurs fois en détail. Il perdit des postes considérables, & fit de grandes fautes qu'il couronna toutes par une plus grande, en livrant bataille avec des troupes ramassées de toutes parts, & découragées, à une armée fiere de ses victoires, & pleine d'une juste confiance en son Général. Le succès fut tel qu'on devoit l'attendre. Cosrou, vaincu & abandonné, tomba vif entre les mains de Mahobet, qui le conduisit aux pieds de l'Empereur. Ce Prince, outragé & servi tour-à-tour avec tant d'éclat par son Général, le reçut avec l'accueil le plus distingué. Il lui rendit sa confiance, & accorda à ses instantes prieres la vie à Cosrou, qu'il se contenta de renfermer dans la forteresse de Goüâléor avec ses femmes & ses enfans.

La constance avec laquelle Cosrou soutint son infortune, attendrit toute la Cour. La Sultane elle-même fut touchée du sort d'un Prince qu'elle avoit réduit au désespoir; & en le comparant à Schériar qui s'étoit tenu renfermé dans son serrail, au lieu de prendre part à une guerre qui n'avoit été allumée que pour le placer sur le trône, elle sentit croître le mépris qu'elle avoit déjà conçu

pour son gendre. Venant ensuite à considérer que jamais les Princes Perviz & Cosrou ne céderoient, sans combattre jusqu'au dernier soupir, l'héritage paternel, à un frere qui y avoit moins de droit qu'eux, elle fut effrayée à la vue des guerres civiles sans cesse renaissantes, des nouveaux combats qu'il faudroit livrer, & dont le succès pouvoit être malheureux & renverser sa fortune; enfin, après de longues réflexions, elle se détermina à délivrer Cosrou de sa prison, & à le rétablir dans ses droits, mais toujours à condition qu'il épouseroit sa fille.

Pour le succès de ce dessein, il falloit que Schériar se séparât de la Princesse, & que Cosrou répudiât l'Indienne dont il étoit épris, & qui faisoit ombrage à l'Impératrice & à sa fille. On proposa d'abord au Sultan prisonnier les conditions auxquelles il ne tenoit qu'à lui d'être élargi, & on ne lui laissa pour alternative que le trône ou la mort; mais l'ame du fier Cosrou ne fut point ébranlée. Il rejetta l'alliance avec le même mépris qu'il avoit fait paroître avant la guerre civile. La Sultane ne se rebuta point: elle descendit jusqu'aux prieres & aux supplications, mais en vain, Cosrou fut inexorable. La Princesse In-

dienne, témoin & pénétrée d'un sacrifice si héroïque, se montra digne de tant de constance & de fidélité. Elle exhorta son époux à sacrifier une tendresse inutile & dangereuse, à l'éclat de la couronne; mais voyant que ses larmes & ses prieres ne faisoient aucune impression sur son ame, elle lui présente les jeunes enfans qu'elle avoit eus de lui, gages tendres & précieux de leur amour mutuel; se jette avec eux à ses pieds, & le conjure de leur sauver la vie, en consentant aux offres de l'Impératrice: mais plus la Princesse faisoit d'efforts pour le déterminer, plus il la trouvoit digne de son amour, & moins il étoit disposé à la répudier: enfin, sur la menace de se poignarder à ses yeux, & de le délivrer ainsi du seul obstacle qui l'empêchoit de parvenir au trône, Cosrou parut moins ferme. Il donna ensuite de fortes espérances. La Sultane étoit à la veille de triompher, lorsqu'un événement imprévu & tragique détruisit pour jamais ses projets.

Sultan Chorrom s'étoit, comme nous avons dit, fortifié dans le Dekan, où il attendoit avec impatience quel seroit le succès de la révolte de son frere. Au premier bruit de la défaite & de la prison

ſon du rebelle, il accourut à la Cour, pour offrir à ſon pere ſes forces & ſes tréſors, ne doutant point que cette démarche ne fît impreſſion ſur le cœur de l'Empereur, qui avoit une tendreſſe particuliere pour lui, & ne le déterminât à le déſigner ſon ſucceſſeur.

Jehan-Guire l'accueillit en effet avec de grandes careſſes : toute la Cour paroiſſoit être dans ſes intérêts; & il s'attendoit de jour en jour à être déclaré l'héritier de l'Empire, lorſqu'il pénétra le ſecret de la négociation entamée entre la Sultane & Coſrou. Déſeſpéré de voir ſes eſpérances ruinées, Chorrom conçut le barbare deſſein de faire périr ſon frere : l'horreur d'un crime ſi atroce ne l'effraya point. Il prodigue l'or & les promeſſes pour ſéduire le Gouverneur de la fortereſſe de Goüaléor, & vient enfin à bout d'aſſaſſiner Coſrou par les mains de ce miſérable.

Un tel attentat fit frémir toute la Cour. La tendreſſe particuliere de Jehan-Guire pour ce fils cruel ſe convertit en une haine implacable. Il vouloit l'immoler aux mânes du malheureux Coſrou; mais enfin ſe ſouvenant qu'il étoit pere, il ſe contenta de le releguer dans ſon Gouvernement du Dekan; & afin qu'il ne

put jamais recueillir le fruit de ſon crime, il fit venir à la Cour & éleva comme l'héritier de l'Empire Sultan Bolaqui, fils aîné de Coſrou. Ce Prince, ſeulement âgé de dix-ſept ans, n'avoit encore connu que l'infortune : compagnon de la retraite & de la priſon de ſon pere, il s'étoit toujours attendu à éprouver le même ſort. Au reſte, l'adverſité lui avoit formé l'eſprit & le cœur. Généreux, modeſte, bienfaiſant, affable, careſſant, il avoit toutes les vertus de ſon malheureux pere, ſans en avoir les défauts : quoiqu'il connût déjà les hommes, & qu'il s'en défiât, il ſçavoit renfermer ſes ſoupçons, & ne ſongeoit qu'à plaire : tant de vertus, de graces & de ſageſſe étoient encore relevées par la figure la plus noble. Bolaqui gagna bientôt tous les cœurs. Il devint les délices de la Cour. Jehan-Guire, ſon aïeul, la Sultane, Mahobet preſqu'auſſi puiſſant que l'Empereur, tous les Omrhas, excepté Aſap-Cham, beau-pere de Chorrom, ſe déclarerent en ſa faveur.

Le bruit de l'élévation de Bolaqui parvint bientôt à Chorrom dans ſa retraite. On ne ſçauroit exprimer quels furent ſes tranſports & ſon déſeſpoir, lorſqu'il ſe vit enlever le fruit de ſon forfait ; mais

ce ne fut plus par des crimes secrets & inutiles qu'il chercha à exhaler sa fureur : il eut recours à la force & à l'audace, pour arracher le sceptre à son pere & la vie à son rival.

Deux nouvelles qu'il reçut en même tems, précipiterent sa résolution. Il apprit par la premiere, que le Roi de Perse inondoit de sang & de carnage le Kandahar, autrefois cédé à ses ancêtres ; & par la seconde, que Jehan-Guire faisoit transporter le trésor d'Agra à Lahör, sous les ordres d'Asaph-Cham, son beau-pere. Ce général lui avoit écrit lui-même de paroître sur la route avec un corps de Cavalerie, & qu'il lui livreroit les richesses qu'il devoit escorter.

Plein d'impatience, & dévorant déjà un butin qui pouvoit lui frayer le chemin à l'Empire, Chorrom, part brusquement d'Amenabad avec une troupe choisie qu'il fit marcher jour & nuit, & arrive à Fetipour, éloigné de vingt lieues d'Agra ; mais son activité incroyable lui nuisit. En effet l'Eunuque à qui la garde du trésor étoit confiée, ayant appris que Chorrom étoit dans le voisinage, refusa de remettre aux mains d'Asaph-Cham les richesses dont il étoit

le dépositaire. Il ne se défioit pas moins de l'Etmadoulet, beau-pere du rebelle, que de Chorrom lui-même, & il resta renfermé dans la Citadelle d'Agra.

Cependant Chorrom, parti de Fétipour, marchoit à grands pas vers la Capitale, s'attendant à chaque instant de rencontrer la proie qu'on lui amenoit ; mais il parvint à la vue d'Agra, sans avoir rien trouvé sur sa route. Là, il apprit que la sage prévoyance de l'Eunuque le privoit de l'immense butin dont il s'étoit flatté. La honte d'avoir manqué son coup, allume la rage dans son ame. Il fait mettre pied à terre à sa Cavalerie, attaque Agra, l'emporte d'emblée & l'abandonne au pillage ; mais faute d'artillerie, il ne put attaquer la Citadelle. Il resta campé sur les rives de la Gemna, en attendant son canon & le reste de son armée, qui venoient à grandes journées du Dekan.

Le Sultan rebelle avoit besoin de toutes ses forces pour faire tête à l'orage qui se formoit contre lui à Lahor. Les Persans, après avoir conquis la Province de Kandahar, s'étoient retirés dans leur patrie, & par leur retraite laissoient Jehan-Guire maître d'employer contre son fils toutes les troupes de l'Empire.

Mahobet s'étoit déjà mis en marche avec une armée nombreuſe. Il étoit ſuivi de l'Empereur qui marchoit à la tête de l'élite de la Milice Mogole, deſtinée à ſa garde, & qui formoit une très-belle armée. Enfin Sultan Perviz avoit reçu ordre de ſe rendre à Dhely avec les forces de ſon Gouvernement. Ce fut ſous les murs de cette Ville impériale que ſe fit la jonction de trois armées, dont la moins conſidérable paſſoit cent mille hommes.

Il s'en falloit bien que toutes les troupes de Chorrom réunies égalaſſent la moitié de l'armée ennemie ; mais les mouvemens hardis qu'il avoit fait, l'audace avec laquelle il avoit épargné à l'Empereur la moitié du chemin ; ſon camp même qu'il n'avoit pas fortifié, les bruits ſourds qui s'étoient répandus qu'il entretenoit des liaiſons ſecrettes avec les principaux Officiers de Jehan-Guire ; toutes ces conſidérations raſſuroient les rebelles, & fortifioient leur courage & leur eſpérance.

Chorrom, voyant ſon armée ainſi diſpoſée, crut qu'il étoit de ſon intérêt d'engager la bataille. Il diſtribua ſon armée en trois corps. A ſon exemple, Jehan-Guire en fit autant. Il prit ſon

poste au milieu où il combattit sur un éléphant, ayant à ses côtés les Sultans Bolaqui & Perviz. Asaph-Cham, beau-pere de Chorrom, dont on éclairoit de près les démarches, commandoit la droite, & Mahobet la gauche. Chorrom avoit disposé ses troupes de façon qu'il avoit à combattre Mahobet dont il redoutoit le courage & le génie; un Raja Indien étoit opposé à l'Empereur, & un Général Persan à Asap-Cham.

On passa de part & d'autre une partie du jour à se mettre en ordre, & on n'en vint aux mains qu'assez tard. Avant de s'ébranler, Jehan-Guire harangua les troupes qui étoient à portée de l'entendre, & excita tellement leur haine contre l'ennemi, qu'elles demanderent à grands cris qu'on chargeât à l'instant un rebelle & un parricide digne de l'exécration du ciel & de la terre. En même tems, on vient avertir l'Empereur qu'il eût à se défier d'Abdul-Cham, un des principaux Omrhas, qui avoit sous ses ordres dix mille hommes de Cavalerie. Jehan-Guire lui envoya un Officier avec un carquois & des fléches, pour l'avertir de se comporter en homme d'honneur; mais dans le moment que parut l'Officier, le traître fai-

ſoit un mouvement pour paſſer dans l'armée ennemie. L'Envoyé de l'Empereur, outré d'une telle perfidie, tira ſur lui & le manqua. Abdul-Cham exécuta ſon deſſein ſans obſtacle, & amena ſa troupe à Chorrom qui lui aſſigna ſon poſte au corps de la bataille.

Ce renfort inſpira une nouvelle ardeur aux rebelles. Ils eſpéroient qu'Aſeph-Cham, beau-pere de leur Général, ſuivroit l'exemple d'Abdul-Cham, & trahiroit Jehan-Guire dans le fort de la mêlée. C'eſt dans cette eſpérance que Chorrom donna le ſignal du combat: on en vint aux mains; on fit par-tout des prodiges de valeur : la plaine fut à l'inſtant couverte d'hommes, de chevaux & d'éléphans morts ou bleſſés. Abdul-Cham ſe ſignala par-deſſus tous les autres. Il fond ſur le Corps commandé par l'Empereur, renverſe & diſperſe tout ce qu'on lui oppoſe, & parvient bientôt à la vue de Jehan-Guire, en criant Victoire. L'Empereur & les Sultans Bolaqui & Perviz ſe défendirent en héros; mais ils ne pouvoient manquer d'être pris ou tués, ſi Chorrom avoit combattu avec la même fortune qu'Abdul-Cham.

Ce Prince s'étoit attaché à Mahobet

comme à l'ennemi le plus redoutable. Il l'attaqua avec des efforts incroyables: il eut d'abord de grands avantages ; mais l'habile Mahobet, en détachant sans cesse des troupes fraîches contre Chorrom qui n'avoit pas plutôt défait un Corps, qu'il s'en présentoit un autre, l'arrêta dans sa course. Les rebelles, épuisés par la chaleur, la soif & les blessures, sentirent leur courage & leur espérance se ralentir. Mahobet comprit que c'étoit-là le moment de la victoire. Il fond à son tour avec de nouvelles troupes sur Chorrom, le presse vigoureusement, & lui fait perdre le terrein qu'il avoit gagné. Déjà les rebelles accablés fuient, & laissent le Prince presque seul exposé aux coups de l'ennemi. Chorrom, las de lutter contre le nombre & la fortune, se réserve pour un tems plus heureux, & se sauve dans les montagnes chez un Raja qu'il avoit sçu mettre dans son parti.

Mahobet ne se mit point en peine de le poursuivre. On venoit de lui apprendre l'extrême danger auquel l'Empereur & les Princes étoient exposés. Aussi-tôt il vole à leur secours, prend Abdul-Cham en queue & en flanc, & l'accable en un moment. Tout ce que put

faire le traître qui touchoit à la victoire, fut de s'ouvrir un passage à travers les ennemis dont il étoit enveloppé, & de se sauver avec les Cavaliers les mieux montés de sa troupe.

Asaph-Cham, à l'aîle droite, ne put favoriser son gendre, supposé qu'il en eût formé le dessein. Mahobet avoit engagé l'Empereur à mettre autour de lui de braves Officiers, avec ordre de le tuer, s'il ne faisoit son devoir. Chorrom qui comptoit sur une trahison de sa part, ne lui avoit opposé que ses plus mauvaises troupes; aussi furent-elles vaincues & dispersées au premier choc: la victoire fut donc entiere & complette. De près de cent cinquante mille hommes que Chorrom avoit conduits au combat, plus de quarante mille périrent sur le champ de bataille: un plus grand nombre fut pris, & le reste ne se rallia que plusieurs jours après, loin de Dhely, sous les ordres d'Abdul-Cham. La victoire coûta plus de trente mille hommes à Jehan-Guire.

Cependant l'Empereur avoit détaché Sultan Bolaqui avec soixante mille hommes, pour réduire le Dekan, le Guzurate & les autres Provinces dans lesquelles Chorrom s'étoit formé une Souveraineté indépendante. Le jeune Prince

qui avoit le plus grand intérêt à achever d'accabler le rebelle, parut bientôt en vainqueur : tout plia sous ses armes. Amadabat, la capitale & le séjour de Chorrom, fut forcé : ses trésors devinrent la proie du victorieux : son trône d'or fut brisé ; & les pierreries dont il avoit fait le plus riche amas, tomberent entre les mains de Bolaqui, qui les partagea généreusement entre les Officiers de son armée. La valeur & la libéralité de Bolaqui le firent adorer de toutes les troupes, qui lui donnerent des preuves éclatantes d'amour & de reconnoissance. En effet, Abdul-Cham, avec les débris de l'armée de Chorrom, s'étoit rendu dans le Guzurate ; mais il perdit une bataille décisive, & cette défaite fut l'ouvrage des Soldats de Bolaqui, qui attaquerent l'ennemi presque sans ordre, & ne firent quartier à aucun.

Le malheureux Chorrom, accablé de ce nouveau désastre, implora du fond de sa retraite la miséricorde de l'Empereur qui le poursuivoit, accompagné de Sultan Perviz & de Mahobet-Cham ; mais Jehan-Guire, irrité contre le rebelle, déclara qu'il ne le recevroit qu'à discrétion, & fut attendre sa réponse à

Lahor. Chorrom n'avoit garde de se remettre entre les mains d'un pere qu'il avoit si cruellement offensé. Il ne pouvoit s'attendre qu'au supplice qu'il avoit mérité, ou au moins à une prison perpétuelle. Cependant il feignoit de n'être pas éloigné de s'abandonner à la clémence du meilleur des Rois & des Peres, & il n'insistoit que sur le sort de ses partisans dont il demandoit la grace. Mais pendant cette négociation, l'artificieux Sultan leve une nouvelle armée & la conduit contre Perviz & Mahobet, sur lesquels il fond en désespéré ; sa valeur & ses ressources échouerent encore contre l'habileté de Mahobet. Il fut vaincu, forcé de passer le fleuve Nerbda & de se réfugier à Brampour, où bientôt après il vit arriver dans un état aussi déplorable Abdul-Cham. Il ne leur restoit pas plus de six mille hommes, débris infortunés de deux armées florissantes ; & pour comble de malheur, ils manquoient d'armes, de vivres, d'argent & d'habits.

Une si longue suite de disgraces n'affoiblit point le courage de Chorrom. Il osa encore espérer de se voir un jour maître de l'Empire, tant il avoit de confiance en son courage, ou plutôt aux

Aſtrologues qui lui avoient prédit que le ſceptre de l'Indoſtan ne paſſeroit point en d'autres mains que les ſiennes. Il eut recours aux Portugais établis ſur les côtes voiſines, & leur fit des promeſſes immenſes pour les engager à lui fournir des troupes & de l'artillerie ; mais les Portugais refuſerent de s'unir à un Prince malheureux, & ſe moquerent de ſes promeſſes. De-là, la haine immortelle qu'il conçut contre cette Nation étrangere, & dans laquelle il enveloppa tous les Chrétiens.

Cependant, malgré ſon courage & les oracles qui s'étoient déclarés en ſa faveur, Chorrom n'avoit plus gueres d'autre parti à prendre que de tomber aux genoux de l'Empereur. Mahobet d'un côté, Perviz de l'autre, & enfin Bolaqui, arrivoient chacun avec une armée pour l'envelopper & pour détruire, en le prenant, ou en le tuant, un parti qui déſoloit depuis ſi long tems l'Indoſtan. Chorrom, à la vue de l'abyſme ouvert ſous ſes pas, conſentit enfin à s'humilier. Il écrivit à la Sultane dont il avoit épouſé la niéce. Il rejetta ſes crimes ſur les conſeillers dont il étoit environné, & la ſupplia d'obtenir ſa grace de l'Empereur. Nur-Jaharn, qui ne vouloit pas le

perdre, donna ordre aux Généraux qui le poursuivoient, de suspendre leur marche, & entama avec lui une négociation secrétte; mais le mystere transpira bientôt. Abdul-Cham, devenu le Favori & le Ministre du Prince pour qui il avoit tout sacrifié, outré qu'on traitât ainsi à son insçu, & appréhendant de tomber entre les mains de Jehan-Guire & de subir le supplice destiné aux traîtres, fut trouver Chorrom, & lui peignit avec force les dangers auxquels il s'exposoit, en se livrant à la Cour. « Ce n'est que dans » les camps ou l'exil, lui dit-il, que » Chorrom peut espérer de salut: toute » sa politique doit tendre à entretenir un » reste de guerre jusqu'à la mort de Je- » han-Guire; ce Prince vieux, infirme, » usé de débauches, n'aura pas plutôt les » yeux fermés, que les Mogols, enchan- » tés de ton courage, de ta constance & » de tes talens, t'appelleront au trône. » En attendant ce jour, que je prévois » n'être pas éloigné, réfugions-nous à la » Cour du Roi Melec-Ambar, qui nous » offre un asyle, & renonçons pour jamais » à des traités qui ne peuvent nous con- » duire qu'à la mort où à l'infamie.

Ce conseil, si conforme au courage & à l'ambition de Chorrom, lui plut.

Il rompt la négociation entamée avec sa Sultane ; & il sort sur le champ de Brampour. Il étoit tems ; car Sultan Perviz, informé par un traître, de la situation déplorable du vaincu, paroissoit à une porte de la Ville, tandis qu'il s'enfuyoit par une autre.

La fuite de Chorrom fut d'autant plus agréable à Jehan-Guire, qu'il avoit alors sur les bras des ennemis redoutables. C'étoient les Tartares Usbeks qui, ayant franchi les montagnes qui séparent la Tartarie des Indes, remplissoient le Cabulistan de sang & de carnage. Ce Royaume auroit été perdu pour les Mogols, sans l'habilité du fils de Mahobet, qui fut envoyé contre ces Barbares avec une armée peu nombreuse. Le jeune Général, en évitant les batailles, en s'appliquant uniquement à couper les vivres à l'ennemi, à le resserrer & à lui enlever ses partis, le réduisit bientôt aux plus grandes extrémités. Les Usbeks se retirerent dans leur patrie, après avoir perdu la moitié de leur armée ; ainsi fut sauvé le Cabulistan. Il étoit de la destinée de Mahobet, & de sa famille, de vaincre les ennemis domestiques & étrangers de l'Empire.

En effet, l'infatigable Chorrom recommençoit à paroître sur la scène. Déjà il avoit sçu se procurer une nouvelle armée, composée de Ragepures, à la tête de laquelle il fondit sur le Royaume de Bengale, qu'il abandonna au pillage : de-là il passa le Gange, attaqua & défit un des Généraux de Perviz ; & peu s'en fallut qu'il ne surprît Perviz lui-même, qui s'amusoit encore à célébrer ses victoires dans la Ville de Brampour.

Mais il fut arrêté dans sa course par le redoutable Mahobet qui étoit en possession de le battre par-tout. En effet, sur la nouvelle que ce Général, avec une armée très-considérable, n'étoit plus qu'à quelques lieues de lui, épouvanté, déconcerté d'une activité qu'il ne pouvoit comprendre, Chorrom rebrousse chemin & abandonne le projet de se saisir de Sultan Perviz. Il fut se retrancher derriere le canal de Thonex, une des branches du Gange, fort attentif aux mouvemens de l'armée impériale, qui déjà s'approchoit de lui. C'est-là que voyant qu'il employoit inutilement la force & le courage pour surmonter un ennemi tel que Mahobet, il résolut d'avoir recours à la ruse & à l'artifice. Il s'appliqua sur-tout à ré-

pandre la défiance & la discorde parmi les Généraux de l'Empereur.

Il écrivit à Cham-Canna, qui avoit été autrefois son premier Ministre, & qui depuis l'avoit abandonné, des lettres qui supposoient encore entre lui & l'Omrha une secrette intelligence. Ces lettres tomberent entre les mains de Perviz & de Mahobet, comme il l'avoit prévu : elles firent sur les deux Généraux l'effet auquel il s'étoit attendu. Quelques legers soupçons qu'on avoit conçus contre Cham-Canna, se réaliserent : on arrêta ce Seigneur, qui fut conduit avec ses enfans dans la citadelle d'Agra.

Mais Mahobet combattoit Chorrom avec ses propres armes. Il vint à bout de séduire le fameux Abdul-Cham, qui déjà avoit trahi le pere, & qui promit, pour prix de sa grace, de trahir le fils. Dès qu'il se fut bien assuré de cet homme vieilli dans le crime & la perfidie, il conseilla à Perviz de passer le Gange à son tour. L'armée impériale parut bientôt après sur les bords du canal, au-delà duquel étoit retranché l'ennemi ; mais il n'y avoit gueres d'apparence d'en forcer le passage, en présence d'une armée dont la contenance inspi-

roit du respect, & qui d'ailleurs étoit couverte de retranchemens défendus par plus de cent piéces de canons. On ne pouvoit pas non plus rester dans le poste qu'on avoit choisi, attendu que l'artillerie du rebelle foudroyoit chaque jour le camp, & tuoit ou blessoit une infinité d'hommes & de chevaux. Le génie de Mahobet répara bientôt ce désavantage. Il découvrit un gué à quelques lieues du camp ; & profitant des ténébres d'une nuit très-obscure, il vint à bout de faire passer le bras du fleuve à toute l'armée, & dès le point du jour il se trouva à portée du rebelle, dans l'endroit de son camp qu'il avoit négligé de fortifier. Chorrom surpris, mais jamais déconcerté, se prépara au combat. Il rangea proptement son armée dans un ordre admirable. Mahobet se hâta d'engager la bataille, qui fut une des plus sanglantes qui se fût encore livrée dans cette guerre. Les éléphans de Chorrom, qui composoient la premiere ligne de son armée, entrerent avec fureur dans les rangs ennemis, les renverserent, les écraserent & les forcerent de leur laisser le passage libre. C'étoit-là l'instant de vaincre. Chorrom qui s'étoit attendu au désordre qu'ap-

porteroient les éléphans, avoit enjoint à Abdul-Cham de les suivre & d'achever la victoire ; mais le traître, vendu à Mahobet, resta dans l'inaction. L'ennemi eut le tems de se reconnoître & de revenir à la charge. La bataille recommença donc avec encore plus de fureur & d'effusion de sang : le succès du combat parut incertain, jusqu'à ce qu'Abdul-Cham le détermina enfin tout-à-coup, en tombant sur Chorrom. Le Sultan tenta en vain de résister au nombre & à la trahison. Il fut forcé d'abandonner le champ de bataille, suivi seulement de cinq à six cens chevaux.

Le vaincu dirigea sa retraite vers le Dekan ; là, luttant avec un courage invincible contre la fortune, il rallie les débris de son armée, & maintient encore les restes de son parti ; mais enfin il ne pouvoit manquer de succomber, sans la nouvelle Révolution dont la Cour fut le théâtre, & qui lui laissa le tems de se fortifier peu-à-peu, & de devenir le maître d'un Empire, dont il eût été digne par sa grandeur d'ame & ses talens, si la grandeur d'ame & les talens pouvoient excuser la révolte & donner des droits légitimes au trône.

Asaph-Cham, beau-pere de Chor-

rom, n'avoit pas vu ſans douleur les dé-déſaſtres d'un gendre ſur lequel il appuyoit toutes ſes eſpérances. Il ne ceſſoit de repréſenter à la Sultane, que la ruine de Chorrom entraîneroit celle de leur famille; qu'abandonner le Prince vaincu à ſa malheureuſe deſtinée, c'étoit livrer l'Empire à Parviz brillant par l'éclat de tant de victoires, & maître des principales forces de l'Indoſtan. Que n'avoit-elle pas à craindre d'un Prince qui ne lui étoit attaché, ni par les liens du ſang, ni par ceux de l'amitié & de la reconnoiſſance, d'un Prince gouverné par Mahobet ſon mortel ennemi, qui s'étoit vanté d'éteindre un jour dans le ſang de la Sultane & dans celui de ſa famille le flambeau de la guerre civile qu'il lui attribuoit ?

Effrayée d'un diſcours qui n'étoit pas ſans vraiſemblance, Nur-Jaham fait entendre à ſon tour à l'Empereur, qu'il a tout à redouter des victoires & de l'ambition de Parviz & de Mahobet; qu'eux-ſeuls empêchoient, par leurs intrigues & leurs menaces, Sultan Chorrom de mettre les armes bas; qu'ils avoient voulu le ſurprendre à Brampour, lorſqu'il imploroit la clémence de ſon Pere & de ſon Roi, & qu'enfin ils ne le pourſui-

voient avec tant d'acharnement, que pour lui arracher la vie & venir ensuite, les mains teintes de son sang, le forcer lui-même à abdiquer la couronne. Ces imputations odieuses, appuyées des larmes & des caresses de la Sultane, firent sur l'esprit de Jehan-Guire l'impression la plus profonde. Pour prévenir les attentats dont il se croit menacé, le foible Empereur ordonne à Mahobet de se rendre auprès de lui. Mahobet accourt, dans l'espérance de recevoir de son Maître la récompense de tant d'exploits. Mais quelle fut sa douleur, lorsqu'il apprit sur sa route, d'un des Ministres de l'Empereur, que Nur-Jaham, femme dissimulée, cruelle, vindicative, & d'autant plus irréconciliable, qu'elle l'avoit plus offensé, avoit prévenu l'esprit de Jehan-Guire contre lui; que l'arrêt de sa mort étoit signé, & qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que la fuite ! Mahobet ne put d'abord ajoûter foi à un avertissement si salutaire; mais venant à approfondir certains bruits qui s'étoient répandus à l'armée avant son départ, qu'on ne le rappelloit que pour le perdre, il ne douta point que le complot de la Sultane & d'Asap-Cham ne fût vrai, & que sa

perte ne fût jurée à la Cour. Furieux, désespéré, il balança s'il n'iroit point poignarder jusques dans les bras de l'Empereur la Furie, auteur des malheurs publics & des siens. La crainte seule d'exciter de nouveaux troubles & d'ébranler le trône, dont il avoit été le plus ferme appui, le retint ; & il prit le parti de passer le reste d'une vie, si enviée à Ratampour, dont l'Empereur lui avoit accordé le domaine. Cette démarche fut regardée par Jehan-Guire comme un aveu tacite des crimes qu'on reprochoit à son Général, & il le proscrivit. A cette nouvelle, Mahobet, le sage Mahobet ne put contenir sa rage. Il écrivit fiérement à l'Empereur, qu'il iroit bientôt à Lahor lui demander la tête de ses ennemis. Cette démarche fut regardée à la Cour comme une vaine rodomontade, & ne l'empêcha point d'entreprendre un voyage dans le Cabulistan.

Mais le jour de la vengeance approchoit : déjà Mahobet avoit rassemblé sous ses étendarts cinq ou six mille Rageputes & une multitude de braves Officiers qui avoient été le principal instrument de ses victoires. Il se met en route à la tête de cette poignée d'hommes, dirigeant ses mouvemens sur ceux de la

Cour, & ne désespérant point de surprendre l'Empereur sur le chemin, quoiqu'il fût suivi de plus de soixante mille hommes. En effet, ayant appris par ses espions, que Jehan Guire, après avoir fait passer la riviere de Tziunab à l'armée qui lui servoit d'escorte, étoit resté campé en-deça avec ses femmes, ses enfans & ses gardes, il marche toute la nuit avec la rapidité de la foudre, & paroît le lendemain, au lever de l'aurore, au milieu du camp de l'Empereur, qui dormoit dans la plus grande sécurité. En un instant, la plaine est couverte de morts & de blessés : des cris percans, des mouvemens précipités, un tumulte affreux, éveillent le malheureux Jehan-Guire ; & le premier objet qui frappe ses yeux, c'est Mahobet couvert de sang & de poussiere, qui l'arrête avec la *Sultane*, Bosaqui, Schériar & Asap-Cham.

Au lieu d'accourir au secours de son Roi, l'armée qui campe à l'autre rive du Tziunab s'enfuit & se disperse ; & Mahobet se trouve maître, sans coup férir, de la Famille Impériale. Cette action, pleine d'audace & de grandeur, fut reçue diversement : les uns la détesterent, les autres y applaudirent par haine pour

la *Sultane*, par mépris pour l'Empereur. Agra se déclara en faveur du rebelle, & livra à ses amis la Citadelle où sont renfermées toutes les richesses de l'Indostan.

Maitre des trésors de la Cour, des Princes & de la personne même de l'Empereur, un crime facile pouvoit élever Mahobet au trône. Il pouvoit au moins en disposer en faveur de celui des enfans de Jehan-Guire, qui lui étoit le plus agréable; mais la vertu de ce grand homme ne se démentit point. Il va trouver son Souverain, lui déclare qu'il est libre, & ne lui demande que l'honneur de le conduire lui-même dans le Cabulistan. On ajoute qu'il se jetta à ses pieds & qu'il le conjura, les larmes aux yeux, de se défaire de la Sultane dont l'orgueil & l'ambition avoient rempli les Indes de troubles, d'allarmes & de sang; mais ce fut en vain. Il se vit même obligé, pour ménager la douleur & l'accablement du foible Jehan-Guire, de lui rendre la Sultane qu'il faisoit garder étroitement dans une autre tente. Pour les Princes Bolaqui, Scheriar & Asaph-Cham, il les envoya prisonniers dans la Citadelle d'Agra, avec les Généraux & les Ministres dont il se défioit.

Cependant Nur-Jam profitoit admirablement de la condescendance & des égards d'un ennemi généreux, pour le perdre : son premier soin fut d'écrire aux Officiers de l'armée dispersée, qu'ils avoient pris mal-à-propos l'allarme devant une poignée de scélérats ; que Mahobet n'avoit pas plus de six mille hommes, & qu'avec un peu de courage & d'activité, rien n'étoit plus facile que de lui enlever sa proie. Elle leur peignoit ensuite avec des traits de feu la gloire dont ils se couvriroient, en arrachant leur Prince d'entre les mains sanguinaires d'un rebelle. Elle finissoit, en leur indiquant un lieu où ils pouvoient à leur tour surprendre Mahobet & réparer leur faute.

Cette ouverture de l'Impératrice fut reçue avec joie par les Officiers. Ils se hâtent de rappeller leurs Soldats, & enfin ils forment une armée de trente mille hommes à la tête desquels ils attendent de pied ferme Mahobet ; mais leurs mouvemens ne purent être si sécrets, qu'il n'en fût averti. Etonné d'un évenement qu'il n'avoit pas prévu, ce grand homme ne sçavoit à quoi se déterminer. Quelle apparence de vaincre avec six mille hommes une

armée

armée considérable & d'autant plus animée, qu'elle avoit sa gloire à recouvrer? D'ailleurs, n'y avoit-il pas à craindre qu'a milieu même de la mêlée, les Soldats faits prisonniers dans la derniere action, ne prissent les armes & ne fondissent sur ses troupes? Il prit donc le sage parti d'abandonner la Cour & de se rendre à Agra, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il élargit Asaph-Cham, après lui avoir fait jurer sur l'Alcoran, qu'il seroit éternellement reconnoissant du bienfait de la vie qu'il lui accordoit.

Le retour d'Asaph-Cham fut très-agréable à Nur-Jaham; mais ayant appris à quelles conditions il avoit obtenu la liberté, elle ne put s'empêcher d'éclater en reproches & en invectives contre son frere. « Oui, lui dit-elle, vous » êtes le plus foible des hommes. Quoi? » engager votre foi à notre mortel enne- » mi! Que n'attendiez-vous que mon » bras eût brisé vos fers? Votre vie, » dites-vous, étoit en danger: non, il » n'auroit osé attenter à vos jours; ou si, » contre les loix divines & humaines, il » eût commis ce nouveau crime, j'au- » rois vengé votre mort, qui eût achevé » de le rendre odieux & exécrable au » ciel & à la terre, par des torrens

» de sang ; au lieu que, par votre ser-
» ment indiscret, vous me liez les mains:
» c'est donc à votre lâcheté qu'il devra
» l'impunité de ses forfaits.

1626. Cependant Sultan Chorrom profitoit avec une habileté merveilleuse des troubles qui déchiroient l'Empire. Dès qu'il eut appris la disgrace de Mahobet, il sortit de sa retraite & se présenta à l'armée de Perviz, plus fier & plus redoutable que jamais. Cette armée, destituée de la présence de Mahobet, fut saisie de frayeur. Perviz, peu estimé des troupes, se vit obligé à son tour de reculer. Il fut poursuivi par ce même Prince qu'il se vantoit peu auparavant de prendre mort ou vif. Cependant les progrès de Chorrom ne furent pas aussi rapides qu'on avoit eu lieu de l'appréhender de la terreur de l'armée & du Général. Après avoir réduit quelques places, il échoua devant Tata, & le reste de la campagne fut mêlé de bons & de mauvais succès. Mais Chorrom regarda comme un grand avantage de faire la guerre avec une espece d'égalité. Il attendoit, au milieu des armes & du camp, la mort de l'Empereur, pour disputer le trône à celui de ses freres ou de ses neveux qui y seroit appellé par le choix

de Jehan-Guire ou par celui de la Nation. Pour comble de bonheur, son frere aîné Perviz, mourût cette année, épuisé par les fatigues de la campagne & les excès auxquels il se livroit; & cette mort l'approchoit du trône. Il ne comptoit plus que deux rivaux, Bolaqui & Scheriar, l'un & l'autre renfermés dans la Citadelle d'Agra; mais il ne redoutoit que le premier : indépendamment des droits d'aînesse qu'il avoit sur Scheriar, il se sentoit si supérieur en talens, en courage & en crédit, à ce Prince qui n'avoit d'autre appui que celui de la Sultane, qu'il ne craignoit pas qu'aucun Mogol osât embrasser son parti.

Si Jehan-Guire ne fut pas heureux contre un fils rebelle, il eut au moins la joie d'humilier le fier Mahobet, dont il avoit reçu tant de services & d'injures. Ce Général, jusqu'alors si fortuné, éprouvoit à son tour les coups les plus cruels du sort. Agra se souleva contre lui & élargit les deux Princes prisonniers. Ils porterent à la Cour toute la haine & la vengeance dont ils étoient pleins contre l'auteur de leur prison. L'Empereur, qui n'avoit plus à craindre pour leurs jours, abandonna Mahobet à toute la fureur de son épouse. Nur-

Jaham, qui déjà avoit oublié que son frere devoit la vie à cet ennemi magnanime, jura de le poursuivre jusqu'à la mort. Bientôt les meilleures troupes de l'Empire s'avancerent contre lui : on lui enleva ses plus fortes places & ses trésors : ses amis, qui lui paroissoient si dévoués, s'enfuirent & se disperserent : son fils même, célèbre par plus d'une victoire, passa sous les drapeaux de l'Empereur, pour ne pas partager la destinée d'un pere fugitif & proscrit; enfin, & c'est ce qui mit le comble à ses malheurs, les Rageputes, las de lutter contre la faim, la misere & les troupes de l'Empereur, l'abandonnerent. Réduit à une affreuse solitude, Mahobet ne parut jamais plus grand. Il trompa ceux qui le poursuivoient, & fut chercher un asyle dans les Etats du Rana avec qui il étoit lié depuis long-tems par les liens de l'amitié la plus étroite.

C'est du fond de sa retraite que ce grand homme écrivit au Sultan Chorrom, qu'après avoir consulté l'équité & la raison, ses prétentions au trône lui paroissoient légitimes. « En conséquence, ajoûtoit-il, je t'offre mon bras » pour t'aider à les faire valoir; mais Je- » han-Guire, ton pere & ton Roi, vit,

» & le Ciel te défend de troubler ſa vieil-
» leſſe par un guerre impie. Dépoſe donc
» dès ce jour des armes funeſtes à la pa-
» trie ; retire-toi dans ton Gouverne-
» ment & attens y en paix, l'événement
» grand de la mort de l'Empereur, que
» ſon âge & ſes infirmités ne rendent pas
» éloignée. Moi, je jure par le Prophête
» de ne reconnoître après lui d'autre
» Souverain que le brave Chorrom.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que Chorrom ſe rendit au conſeil d'un Miniſtre diſgracié & banni ; trop heureux de mettre à ce prix dans ſes intérêts l'homme le plus reſpecté de l'Empire juſques dans le ſein de l'infortune. La paix la plus profonde fut donc rendue à l'Indoſtan, & elle fut l'ouvrage d'un homme outragé & proſcrit. L'Hiſtoire offre peu de traits auſſi magnanimes.
Jehan-Guire ne jouit pas long-tems 1627.
du repos que venoit de lui procurer Mahobet. Il mourut entre les bras de la Sultane, avili, mépriſé, haï de ſes Peuples, qu'il rendit malheureux, pour n'avoir pas ſçu renfermer dans de juſtes bornes la paſſion inſenſée qu'il conſerva juſqu'au dernier ſoupir pour une femme qui fut le fléau de ſa famille & de ſon Empire.

La mort de Jehan-Guire plongea l'Indostan dans de nouveaux troubles. Le premier ſoin de la Sultane fut de faire proclamer Empereur ſon gendre Scheriar dans l'intérieur du ſerrail ; mais ſa domination ne s'étendit que ſur des femmes & des eunuques. En effet, le jeune Bolaqui, reconnu Roi par les Grands, l'Armée, la Capitale & les Provinces, ſe trouva plus puiſſant que ne l'avoit été ſon prédéceſſeur. La fameuſe Nur-Jaham, trop déteſtée pour pouvoir oppoſer une digue au torrent de la révolution, fut bientôt réduite à implorer la clémence du nouvel Empereur ; mais elle le trouva impitoyable. Elle fut arrêtée avec ſon gendre, & jettée dans une ſombre priſon, où elle mourut, quelques jours après, de regret & de douleur ; d'autres prétendent qu'elle fut étranglée. Pour l'infortuné Scheriar, on ſe contenta de lui faire perdre les yeux, en y appliquant un fer chaud. Il languit dans ſa priſon juſqu'à ce que Chorrom, devenu à ſon tour le maître de l'Empire, le fit mourir de faim avec ſes fils.

Bolaqui réſervoit un ſort encore plus terrible à Mahobet, dont il avoit reçu de ſanglans outrages ; & c'étoit pour

satisfaire sa vengeance, qu'il employoit auprès du Rana les prieres, les menaces & les promesses, afin de l'engager à lui livrer son hôte; mais Mahobet échappa à ses poursuites & se rendit à la Cour de Chorrom.

Il la trouva remplie d'incertitudes, d'allarmes de terreurs. Quelle apparence, disoit-on, de lutter avec les seules forces du Dekan contre toutes les armées de l'Empire? Comment séduire les Généraux & les Ministres d'un Prince couronné par la fortune, & maître des trésors des Indes! On croyoit déjà voir Bolaqui armé des foudres de la vengeance, fondre sur un oncle coupable de la mort de Cosrou, & le faire périr à son tour avec tous ses amis.

Mais la présence & les ressources de Mahobet dissiperent ces vaines frayeurs: en voyant cet homme si grand, si redoutable, le seul qui l'avoit empêché de subjuguer l'Empire sous le régne précédent, Chorrom ne désespéra plus de se mettre enfin sur la tête une couronne après laquelle il soupiroit depuis si longtems. Dès la premiere entrevue, Mahobet lui conseilla de ne point avoir recours à la force & aux armes, pour détrôner Bolaqui, mais seulement à la

ruſe & à l'artifice. Dans le tems que l'un & l'autre employoit toutes les forces de ſon eſprit, pour préparer une révolution qui ne coûtât point de ſang aux Mogols, ils apprennent qu'un Envoyé de Bolaqui étoit en route pour ſommer Chorrom de reconnoître ſon neveu en qualité d'Empereur, & de payer le tribut ordinaire; à ces conditions, Bolaqui conſentoit de lui laiſſer la paiſible poſſeſſion de la Vice-Royauté du Dekan. Sur cette connoiſſance, Mahobet forme le projet le plus hardi, & le fait approuver de Chorrom. Ce Prince, par ſon conſeil, ſe met au lit & contrefait le malade.

Cependant l'envoyé arrive & eſt introduit auprès de Chorrom, qu'il trouve dans l'état le plus déplorable : le Sultan, pâle, défiguré, vomiſſoit le ſang à gros bouillons. En ſortant de l'appartement, l'Omrha dépêche un Courier pour informer l'Empereur de l'extrémité à laquelle étoit réduit ſon malheureux oncle. Le lendemain le bruit ſe répand que le malade empire, & enfin qu'il eſt mort. Les larmes, le déſeſpoir, les démonſtrations de douleur & de deuil des amis du Prince, de ſes domeſtiques & des citoyens d'Amadabat acheverent de tromper l'Envoyé, qui ſur le champ écrit à la Cour

une nouvelle si importante, & en même tems demande, au nom des amis de Chorrom, la permission de le faire porter dans le tombeau de ses ancêtres. Bolaqui, qui se croit heureusement délivré d'un rival redoutable, accorde avec joie les honneurs de la sépulture royale au premier Prince de son sang.

Le Convoi se met donc en marche dans le plus bel ordre & avec la pompe la plus lugubre: mille Officiers choisis dans l'armée du prétendu mort, escortoient le char funéraire; il étoit suivi d'une multitude de jeunes soldats & d'esclaves déguisés en femme, qui, de tems en tems, jettoient de grand cris; plusieurs escadrons, disposés de poste en poste sur la route d'Amendabat à Agra, joignoient le Convoi & le grossissoient: enfin, après une longue & triste marche, on arrive à la vue de la Capitale. Le jeune Bolaqui, environné de traîtres, sort avec une suite médiocre pour rendre les derniers devoirs à son oncle; mais à peine eût il apperçu la nombreuse escorte du Convoi, que soupçonnant quelque perfidie, il rebrousse chemin & s'enfuit seul à brides abbatues: au lieu de se jetter dans Agra, il enfile le premier chemin qui se présentent, s'enfonce

dans les bois, & y demeure caché jusqu'à ce qu'il trouve le moyen de se sauver en Perse, où il mourut quelque tems après de fatigue & de douleur.

Cependant les Citoyens de la Capitale, accourus au devant du Convoi, inquiets & effrayés de la fuite précipitée du jeune Empereur, ne sçavoient à quoi se résoudre, ni quel seroit le dénouement d'un scène si intéressante ; mais quelle fut leur surprise, lorsqu'au son des trompettes & des tymbales, ils entendent proclamer Chorrom Empereur des Indes, & qu'ils voient ce Prince qu'ils croyoient environné des ombres de la mort, monter sur un trône d'or dans tout l'éclat de la Majesté Royale. A peine peuvent-ils en croire leurs yeux & leurs oreilles : ils restent immobiles & interdits ; mais enfin ne pouvant se refuser à l'évidence d'un fait si extraordinaire, ils prennent le parti de mêler leurs acclamations à celles de l'armée de Chorrom & de le reconnoître pour leur Souverain. C'est ainsi que Bolaqui fut la victime d'un stratagême conduit avec tant d'art & de bonheur. Le sang que Chorrom avoit vomi en présence de l'Envoyé de son neveu, étoit du sang de chévre, dont il s'étoit rempli la bou-

che : les larmes, le deuil, le convoi, le cercueil enfin, n'étoient que des piéges pour perdre le jeune Empereur. Chorrom, déguisé avec Mahobet, suivoit lui-même ses propres funérailles ; & cette comédie fut jouée avec tant de naturel, que l'Empire entier y fut trompé, comme l'infortuné Bolaqui.

Chorrom, au comble de ses vœux, entra dans Agra sur le char de deuil qu'il avoit converti en char de triomphe. Il fut reçu avec une joie & des applaudissemens incroyables de la part d'un Peuple naturellement léger, inconstant & volage. Le souvenir des guerres qu'il avoit soutenues si long-tems avec tant de courage, le succès de sa nouvelle ruse le couvroient de gloire aux yeux d'un Peuple qui regarde l'artifice comme la preuve la plus décisive de la supériorité d'esprit. Le premier soin du Monarque fut de changer son nom de Chorrom en celui de Cha-Jeham, qui signifie *le Roi du monde*. Il donna ordre ensuite qu'on murât la porte de la prison dans laquelle Scheriar & ses enfans étoient renfermés, & les y laissa mourir de faim.

Pour Mahobet, satisfait d'avoir mis la couronne sur la tête de Chorrom,

comme il le lui avoit promis, il demanda, pour toute grace, la permission de se retirer dans ses Terres, afin d'y jouir du repos qu'il n'avoit point trouvé dans le cours d'une vie si agitée & si éclatante. Ce grand homme ne mourut que long-tems après, avec la réputation du plus heureux & du plus grand homme de l'Asie. Nous avons dit ci-dessus, qu'il ne devoit sa fortune & sa gloire, qu'à son génie & à ses talens.

1627. Les commencemens du régne de Cha-Jeham furent très-heureux. Le zéle qu'il témoigna pour la Religion de ses ancêtres, le soin qu'il prit d'écarter de la faveur & des emplois les Européens, dont la fortune avoit excité sous les régnes precédens la jalousie des Mogols, l'activité avec laquelle il purgea l'Empire d'un nombre infini de voleurs, qui s'attroupoient par compagnies, & qui désoloient les campagnes par leurs brigandages, le rendirent l'amour & les délices des Peuples. Mais de toutes les vertus qu'il fit éclater au commencement de son régne, celle qui toucha le plus ses Sujets, fut l'amour de la justice ; qualité héréditaire chez les Princes de sa maison, mais qu'il porta encore plus loin. L'Histoire a conservé de lui des Arrêts

dignes de la ſageſſe & des lumieres de Salomon. Non-ſeulement il puniſſoit de mort, ſans miſéricorde, les Magiſtrats convaincus de s'être laiſſés corrompre par l'éclat de l'or, de la faveur ou de la beauté, mais même il les rendoit reſponſables de tous les vols faits dans l'étendue de leur juriſdiction. On ne ſçauroit croire quel avantage cette fermeté procura à un pays où les hommes les plus élevés par leurs dignités ont l'ame ſi baſſe & ſi corrompue, qu'ils vendent juſqu'aux choſes les plus ſacrées. A ces vertus dignes du plus grand Monarque, Cha-Jeham joignoit la clémence, l'aménité, l'adreſſe & la plus grande affabilité. Son penchant pour la raillerie qu'il ſçut d'abord modérer, paſſa pour enjouement; ſon goût pour le plaiſir & le luxe, pour magnificence : enfin nul Prince Tartare n'avoit encore été plus agréable à une Nation naturellement voluptueuſe & idolâtre de ſes Rois.

L'entrepriſe la plus importante qui ſignala ſon régne, fut la guerre qu'il déclara aux Portugais. Il n'avoit point oublié que le Vice-Roi de Goa, à qui il s'étoit adreſſé, pour obtenir de puiſſans ſecours, ſous le régne précédent, lui avoit répondu avec beaucoup d'ai-

greur, que se soulever contre son pere, c'étoit se soulever contre Dieu même; que non content de l'avoir insulté dans son malheur, il s'étoit laissé éblouir par l'or de Perviz, & qu'il lui avoit fourni d'excellens Canoniers & une brave Infanterie, à laquelle Perviz avoit été redevable de toutes les victoires qu'il avoit remportées sur lui. Moins déterminé donc par l'amour de la gloire & du butin, que par le desir de la vengeance, l'Empereur envoya une armée nombreuse sous les ordres d'un de ses plus habiles Généraux, pour attaquer Ougli, place importante, située sur le Gange, & dans laquelle les Portugais avoient établi une de leurs principales Colonies. La garnison d'Ougli s'étoit signalée par des exploits éclatans; & on s'attendoit à une vigoureuse résistance de la part des Portugais, dont la gloire & la réputation remplissoient depuis un siécle les Indes; mais le courage & la prudence manquerent également à celui qui commandoit dans Ougli. Après une foible résistance, il se rendit à discrétion: la Ville fut brûlée & détruite: on transporta toute la malheureuse Colonie à Agra. Cha-Jehani, déjà naturellement ennemi des Chrétiens qu'il enveloppoit

dans sa haine contre les Portugais, excité d'ailleurs par la Sultane Taigé-Mahal, niéce de la célébre Nur-Jaham, qui ne pouvoit pardonner aux Missionnaires d'avoir baptisé deux de ses filles, ne laissa pour alternative aux Portugais prisonniers, que l'apostasie ou la mort. Plusieurs d'entr'eux eurent la foiblesse déplorable de se faire circoncire : la plûpart aima mieux se laisser égorger & remporter la palme du martyre ; mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que l'Empereur accorda la grace des Missionnaires, aux larmes d'un Artiste Vénitien, dont les talens pour l'architecture enchantoient. La Sultane qui avoit provoqué la colere de Cha-Jeham contre ces malheureux, ne jouit point de sa vengeance. Elle avoit juré à ses Moullahs de faire hacher par morceaux les Missionnaires, en l'honneur de Mahomet; mais la mort prévint la fureur de cette femme, héritiere de la cruauté comme du trône de sa tante. Cha-Jeham qui l'aimoit tendrement, fut long-tems inconsolable. Il lui éleva un tombeau dont la magnificence n'a rien d'égal en Orient.

Satisfait d'avoir vengé avec éclat d'anciennes injures, l'Empereur ne pensa plus qu'à éterniser son nom par quelque mo-

nument durable. Chacun de ses prédécesseurs s'étoit signalé par des entreprises également somptueuses & utiles. Akebar avoit transporté le siége de l'Empire de Dehly à Agra ; Jeham - Guire, d'Agra à Lahor : Cha - Jeham le rétablit à Dehly, aux portes de laquelle il jetta les fondemens d'une Ville immense, qu'il appella de son nom Cha-Jahanabad ; & il les arrosa, par une superstition fanatique & barbare, du sang de plusieurs criminels. La nouvelle Ville fut construite en assez peu d'années, parce que l'Empereur prodigua l'argent & les hommes, pour jouir bientôt de son ouvrage. Cha-Jahanabad est située dans une grande plaine, & la Gemna coule sous ses murs : les rues en sont larges, bien alignées & décorées de très-belles maisons. Les bazards ou les marchés publics y sont sur - tout d'une magnificence & d'une commodité dont on a à peine l'idée en Europe ; mais le Palais, qui tient lieu en même tems de Citadelle, l'emporte sur tous ceux qu'on admire aux Indes. On y remarque deux jardins d'une très-vaste étendue, dont un Européen traça le plan sur les plus beaux & les plus rians de l'Italie. Rien n'égale la beauté & la

quantité des eaux qui y ſont raſſemblées. Cha-Jeham força par-tout la nature. Après avoir tenté en vain de conduire dans ces jardins les eaux de la Gemna, il fit détourner le cours d'une riviere éloignée de plus de trente lieues de Dhely, lui creuſa un nouveau canal & la transporta entiere dans ces jardins. On peut juger par ce trait, combien il dut lui en coûter, pour l'ornement d'un Palais qu'il vouloit rendre le plus beau de l'Aſie.

C'eſt dans ce lieu de délices que Cha-Jeham fixa ſa demeure; mais la proſpérité, écueil redoutable contre lequel la vertu de tant de Rois a fait ſi ſouvent un triſte naufrage, corrompit bientôt les mœurs de l'Empereur. Ce Prince qui, ſous le nom de Chorrom, avoit occupé preſque ſeul, pendant dix ans, toutes les forces des Indes par ſon courage, ſon activité, ſes travaux & ſa conſtance héroïque, oublia dans les bras de la volupté la gloire de ſes jeunes années. Il s'abandonna tout entier à la moleſſe la plus exceſſive, & il porta la débauche des femmes à un excès même ſcandaleux chez le Peuple le plus lubrique de l'Univers. Le nombre prodigieux de Reines, de Concubines & d'Eſclaves qui

remplissoient son serrail, ne suffisoient pas à ses desirs insatiables. Il avoit recours à la force ou à la séduction pour enlever les femmes des Grands de sa Cour, ou de simples Citoyennes, quand le bruit de leur beauté parvenoit jusqu'à lui. Quelquefois il faisoit assembler toutes les troupes de Danseuses, de Comédiennes, de Courtisanes & de Chanteuses qui remplissent les grandes Villes des Indes, & arrêtoit à son service celles que leurs talens ou leurs charmes rendoient plus piquantes à ses yeux: au reste, il ne rougit pas de prodiguer les trésors de l'Empire, pour acheter des faveurs si faciles & si honteuses. Il fit présent d'une paire de pantoufles garnies de diamans, d'un prix inestimable, à la femme (*a*) d'un des premiers Omrhas, pour prix de ses complaisances; & le lendemain il railla publiquement à son audience le mari sur cette aventure. (On verra dans la suite, que la plaisanterie lui coûta cher.) On dit que ce fut en faveur d'une Danseuse, qu'il fit élever & orner la galerie d'Agra, si célébre en Asie par les richesses qu'elle

(*a*) Dalil-Cham.

renferme, & que tout le numéraire de l'Europe ne pourroit payer (*a*).

Les occupations de l'Empereur étoient relatives à son goût pour la mollesse & les femmes. La comédie, la danse, la musique & la poësie, tous ces arts enfin dangereux qui énervent l'ame, avoient chaque heure marquée & partageoient presque toute sa journée. L'unique moyen d'obtenir des graces d'un Monarque si voluptueux, étoit d'inventer sans cesse de nouvelles fêtes & de varier ses plaisirs. Un Poëte qui avoit

---

(*a*) Cette galerie n'est percée que d'un côté, & les croisées ne répondent point à la magnificence du lieu. Le mur opposé aux croisées est revêtu du jaspe le plus rare : une vigne toute composée de pierreries de rapport, s'étend tout le long de ce mur : le sep est formé d'agathes roussâtres, & les feuilles sont composées d'émeraudes, mises en œuvres avec tant d'art qu'on n'en apperçoit point les jointures. Les raisins qui pendent en grande quantité à la vigne, sont composés en partie de diamans & en partie de grenats ; l'autre partie de la galerie est ornée de glaces dont les bordures offrent par-tout les plus belles perles de l'Orient : la vigne de pierreries, répétée & multipliée dans les glaces, jette un éclat qui éblouit pendant le jour & qui éclaire pendant la nuit.

eu le talent de l'amuser pendant quelques jours par quelques comédies mêlée de danses, devint son Favori & un de ses Ministres; mais, & c'est ce qu'on aura peine à comprendre, ce Monarque si sensible, si poli, si enjoué, mettoit au nombre de ses plaisirs les plus piquans celui de voir couler le sang humain. Il avoit à ses gages des maîtres d'escrime, qu'il obligeoit de se battre à coups de poignards.

Mais avec l'âge. le caractere de l'Empereur changea. A la prodigalité la plus outrée succéda l'avarice la plus sordide; au goût pour les femmes, le désordre le plus infâme; à l'enjouement & à l'affabilité, la tristesse & la fierté; à l'extrême sévérité envers les Magistrats & les Gouverneurs qui ne remplissoient pas exactement les fonctions de leurs emplois, l'indulgence la plus excessive. Il les laissoit s'engraisser impunément du sang des Peuples, pour les dépouiller ensuite & profiter seul du fruit de leurs brigandages; l'avarice devint enfin son unique passion. Il fit construire dans son Palais de Dehly deux vastes caves soutenues par de gros pilliers de marbre, dans l'une desquelles il avoit rassemblé des monceaux d'or, & dans l'autre des

piéces d'argent réduites en masses & en lingots, afin qu'on ne pût facilement les enlever. C'est-là que ce vil Monarque descendoit tous les jours, se privant de la vue du Ciel, sous prétexte de prendre le frais, mais en effet pour repaître ses yeux d'un spectacle si agréable à un avare.

Ce dernier vice le rendit odieux & méprisable. On avoit vu dans les autres un Prince enyvré de sa grandeur & de sa puissance, fastueux, prodigue à la vérité, voluptueux, indolent & railleur, mais rachetant au moins ses vices par l'équité, la douceur & l'apparence de quelques vertus; au lieu que depuis qu'il n'avoit plus d'autre Dieu que l'or, il étoit devenu également insensible à la gloire de l'Empire & au bonheur de ses Sujets.

Telle étoit l'insensibilité ou la lâcheté de l'Empereur, qu'on pouvoit lui manquer de respect impunément. Ses Courtisans, autrefois si rampans, donnerent l'exemple. L'un d'eux, par une audace digne du supplice chez ce Peuple esclave, osa s'asseoir en sa présence. L'Empereur choqué modéra son ressentiment, & se contenta de le priver de ses emplois & de ses pensions. Le len-

sauva son armée par une sçavante manœuvre. De retour dans ses Etats, dont la situation étoit de difficile accès, il fond tantôt sur une Province, tantôt sur une autre, & met tout à feu & à sang. Cha-Jeham revint à Dhely, honteux & désespéré du malheureux succès de son entreprise.

Le mécontentement étoit universel : par-tout on gémissoit sous le poids de la tyrannie & de l'oppression : plusieurs Provinces devenoient désertes par les exécutions des Ministres impitoyables de Cha-Jeham. L'Empire eût dès-lors été affligé d'un soulevement général, si les Peuples eussent eu des Chefs. Ils en trouverent enfin jusques dans la Famille Impériale. Mais avant que de rendre compte de la révolution dont les enfans de Cha-Jeham furent les auteurs, il convient de donner une légere idée de la situation de l'Empire sous le malheureux régne dont il s'agit.

La domination des Tartares Mogols dans les Indes s'étoit infiniment étendue depuis un siécle. Malgré les guerres civiles, les révoltes & le despotisme, ils étoient venus à bout de soumettre, par la ruse appuyée de la force des armes, les grandes & fertiles Provinces

vinces qui ſont entre la Perſe & le Gange. Leur puiſſance paroiſſoit d'autant plus redoutable, qu'elle étoit ſoutenue par plus de douze cent mille hommes entretenus en paix comme en guerre, & par des thréſors immenſes; mais ces fondemens de la grandeur, qui, au premier coup d'œil, paroiſſent inébranlables, pouvoient être facilement renverſés. Des armées mal diſciplinées, amollies par les délices, compoſées de Nations diviſées de religion, d'intérêt, de mœurs, ſont pour un Empire de foibles remparts : les thréſors, fruits du brigandage & de la tyrannie, excitent plutôt le courage & l'avidité de l'ennemi, qu'ils ne l'étonnent; ainſi ces armées, ces thréſors, cette magnificence, qui rendoient les enfans de Tamerlan ſi fiers, ne pouvoient faire impreſſion que ſur les ames foibles des Indiens, auxquels l'appareil & l'oſtentation en impoſent plus qu'à tout autre Peuple de l'Univers.

A travers ces dehors faſtueux & ce vain étalage de puiſſance, on apperçoit une foibleſſe réelle, des abus deſtructeurs, ſuites d'une adminiſtration mal entendue. Que penſer, par exemple, de la ſageſſe & de la politique des

Empereurs Mogols qui confioient le pouvoir ſouverain à leurs fils dans des Provinces puiſſantes & éloignées, au lieu de les faire vivre ſous leurs yeux dans la plus étroite dépendance ? Quels maux ne réſultoient pas de cette conduite inſenſée ! A peines arrivés dans leurs Gouvernemens, les jeunes Sultans ne penſoient qu'à former un parti, pour ſe frayer un chemin à l'Empire. Ils n'attendoient ſouvent pas que le Ciel eût diſpoſé de la vie d'un pere trop tendre, & que le thrône fût vacant, pour faire éclater leur ambition par des embûches qu'ils dreſſoient ſecrettement les uns ſur la vie des autres, par des attentats contre leur Roi, ne croyant point acheter trop cher la couronne, par l'infraction des droits ſacrés de la nature & du ſang, & par la guerre civile, le comble de tous les malheurs & de tous les crimes ; de-là, la confuſion, le brigandage, l'oppreſſion & les forfaits de toute eſpece.

Mais la conduite que tinrent les Conquérans Tartares envers les Rois Indiens, ne fut pas moins funeſte à la gloire & au repos de l'Empire. Contens d'avoir aſſervi les Princes dont les Etats étoient d'un accès facile, ils laiſſerent ceux dont le domaine eſt environné

de montagnes & de forêts se fortifier tranquillement dans leur retraite ; & après leur avoir imposé un léger tribut, plus par les menaces & la terreur, que par la force & la victoire, ils porterent leurs armes vers les Provinces maritimes, plus riches, plus fertiles, plus peuplées, plus accessibles, & qui par conséquent leur offroient des conquêtes plus aisées & un plus grand butin ; mais qu'arrivoit-il de-là ? Les Rois Indiens, dont les Etats n'avoient point été soumis dans le sein de l'Indostan, voyant les armes Mogoles occupées à l'extrémité de l'Empire, refusoient de payer le tribut ; & semblables à des brigands, on les voyoit sortir de leurs forêts, se répandre dans les Provinces, désoler les campagnes par le fer & le feu, enlever les caravanes, & venir insulter l'Empereur jusqu'aux portes de la Capitale. Toute la politique de ces ennemis inquiets & dangereux consistoit à attirer le feu des guerres civiles, à exciter l'ambition des Princes Mogols, à entretenir la division dans la Famille Impériale : un Chef de rebelles étoit toujours sûr de trouver dans leurs Etats de puissans secours & un asyle.

La diversité de religion & de mœurs

fut auſſi fatale à l'Empire que le deſpotiſme, la tyrannie & la mauvaiſe adminiſtration. Si la Religion ne ſervit point de prétexte aux révoltes & aux guerres civiles, comme dans tant d'autres Pays, au moins elle ne contribuoit pas peu à les rendre plus longues, plus ſanglantes & plus dangereuſes. Les Chefs de parti autoriſoient les cultes les plus contraires à celui que preſcrit l'Alcoran, & quelquefois les embraſſoient, pour attirer ſous leurs drapeaux un plus grand nombre de Soldats. C'eſt pour prévenir les funeſtes abus de cette différence de cultes dans un même Empire, qu'Akebar, le plus politique des Rois Mogols, eſſaya de ne compoſer qu'une ſeule Religion de toutes celles qui partageoient ſes Sujets; mais il éprouva qu'il eſt plus facile d'établir le deſpotiſme ſur les biens & la vie des hommes, que de vaincre les préjugés de l'enfance & régner ſur les eſprits.

Mais le plus funeſte de tous les abus, celui qui réduiſit la meilleure partie des Indiens à la miſere la plus extrême, & qui énerva le plus les forces de l'Empire, c'eſt la dureté avec laquelle on y traita le cultivateur. Nous avons vu que toutes les terres de l'Indoſtan appartiennent en propre à l'Empereur qui en re-

cüeille tous les fruits, moyennant un peu de ris qu'il accorde au Laboureur pour sa subsistance & celle de sa famille. Les paysans qui ne sont point encouragés par l'attrait de la récompense, négligent la terre à laquelle ils sont attachés, & n'en tirent pas, à beaucoup près, toutes les denrées qu'on pourroit en espérer. Akebar, qui s'apperçut d'une dégradation qui venoit de jour en jour plus sensible, chercha à y apporter un prompt remede; mais le remede fut pire que le mal même ; au lieu de partager les terres & d'en accorder la propriété à ceux qui étoient le plus en état de les faire valoir, moyennant une légere redevance, il assigna aux Vice-Rois, aux Gouverneurs, aux Omrhas & aux Ministres, pour leur tenir lieu de la solde immense qu'il tiroit de son thrésor, une partie des terres, pour les faire cultiver à leur profit, & il exigea d'eux une somme d'argent pour le reste, proportionnée à leur fertilité & à leur étendue. Les Gouverneurs, devenus les seuls Fermiers de l'Empereur, sous-fermerent à leur tour; mais les Sous-fermiers, pour parvenir bientôt à la fortune, traiterent le cultivateur avec une dureté barbare : non contens

de lui enlever le néceſſaire, ils l'accablerent & le réduiſirent preſqu'en ſervitude. Les payſans déſeſpérés ſe révolterent, ou s'enfuirent chez les Rois Indiens, qui ſont un peu moins inhumains, ou bien ils ſe rendirent en troupes dans les plus grandes Villes, pour y remplir les fonctions les plus viles & les plus inutiles. De-là, le ſpectacle déplorables des meilleures terres de l'Univers couvertes de ronces & d'épines; de-là, la dépopulation d'un Empire autrefois le mieux cultivé & le plus peuplé de l'Univers.

Au reſte, non-ſeulement les payſans qui ne labourent la terre que pour le Prince ou ſes Fermiers, ſont nourris à ſes dépens, mais preſque tous les artiſans des Villes ne travaillent que pour lui, & ſont payés du thréſor : les Officiers & les Soldats n'ont jamais d'autres biens que leur ſolde; ainſi tous ce qui reſpire aux Indes, ne ſubſiſte que par l'Empereur. Qu'on juge par-là de la dépendance des Sujets à l'égare du Souverain. Quelles doivent donc être la tyrannie, la foibleſſe ou la lâcheté des enfans de Tamerlan, pour ne pas éteindre juſqu'au nom du ſoulevement dans un Empire dont les Peuples ſont d'ail-

leurs dociles, ſobres, pleins d'humanité & de douceur.

Cet Empire au tems dont nous parlons, ébranlé par une longue ſuite de guerres civiles, affoibli & ravagé par les cruels & lâches Conquérans qui l'avoient envahi, rempli de Peuples réduits au déſeſpoir, & qui ſe déteſtent mutuellement, offroit une conquête facile: il eût ſuccombé ſous les efforts d'une puiſſance médiocre & guerriere. Il avoit tout à redouter de la Perſe; mais la Perſe, gouvernée par un Roi ſans courage & ſans génie, ſe trouvoit elle-même trop heureuſe qu'on ne revendiquât point ſur elle le Royaume de Kandahar. Les Tartares, fameux pour avoir fondé les quatre plus puiſſans Empires de l'Aſie (*a*), auroient été des voiſins terribles, ſi leurs conquêtes ne les avoient épuiſés d'hommes. Pour les Indiens d'au-de-là du Gange, Peuple lâche, efféminé, pareſſeux & né pour l'eſclavage, il ne forma jamais le moindre projet de conquête. Cet Empire ne ſubſiſtoit donc, comme tant d'autres, que par la foibleſſe & l'impuiſſance de ſes voiſins.

(*a*) La Chine, la Turquie, la Perſe & l'Indoſtan.

De tous ses fils, Cha-Jeham, selon la coutume de ses ancêtres, n'en avoit élevé que quatre, connus, sous le nom de Dara, de Sujah, d'Oramgzeb & de Moradbax. Pour les mettre en état de soutenir leur rang avec magnificence, il faisoit à l'aîné une pension de vingt millions, & à chacun des autres une de dix; mais l'Empereur se lassa de tirer chaque année de si grosses sommes de son thrésor, & il jugea à propos de leur assigner à chacun un Gouvernement, en ne leur accordant d'autres appointemens que ce qu'ils pourroient extorquer des Peuples par leurs rapines. Faut-il que les passions obscurcissent ainsi les lumieres de la raison? Cha-Jeham avoit sous les yeux l'exemple d'un pere long-temps opprimé & malheureux, pour avoir distribué de son vivant des Provinces à ses enfans; & avec plus d'expérience & de génie, il tombe dans le même précipice; faute terrible qui conduisit l'Empereur à sa ruine, & qui donna lieu à la Révolution la plus célébre, que nous allons tracer, après avoir fait connoître les principaux personnages qui vont entrer sur la scène & la rendre très-sanglante.

Dara, l'aîné des fils de Cha-Jeham,

aux avantages de la figure & de la taille, joignoit un eſprit vif, pénétrant & élevé, qu'il avoit eu ſoin d'orner par l'étude de la Philoſophie, des Arts & des Langues de l'Europe. Brave, franc, magnanime, généreux, libéral, il ne reſpiroit que la gloire & le travail, & s'exprimoit avec plus de graces & de nobleſſe qu'aucun Mogol; mais ces grandes qualités étoient balancées par de grands défauts. Impétueux, bruſque, opiniâtre, fier à l'excès de ſa naiſſance, de ſes talens & de ſon rang, il ne ſçut jamais contenir le penchant qu'il avoit à la raillerie, ni diſſimuler le mépris dont il étoit plein pour les Courtiſans qu'il regardoit comme de miſérables eſclaves, & dont il tournoit ſans ceſſe en ridicule l'ignorance, la baſſeſſe & la flatterie. A le voir toujours environné d'Ingénieurs & de Miſſionnaires venus de l'Europe, on l'eût pris pour un Prince né dans nos climats. Il ne pouvoit ſouffrir ſes compatriotes, qu'il regardoit comme des hommes d'une eſpece inférieure à celle des Européens : on ne louoit jamais devant lui un Mogol, quelque diſtingué qu'il fût, qu'il ne demandât auſſi tôt s'il avoit plus de mérite qu'un certain eſclave appellé Aberca, qui le

ſervoit dans les plus viles fonctions. Ses Miniſtres ne pouvoient ouvrir un avis, qu'il ne s'en moquât : jamais il ne leur communiqua ſes deſſeins, & ne leur donna la moindre marque d'amitié & de confiance. Les Moullahs, & Mahomet lui-même, n'étoient pas plus épargnés par ce Prince indiſcret ; il s'épuiſoit en bons mots & en plaiſanteries ſur l'Alcoran. Outrés à leur tour des ſaillies, des hauteurs & du mépris de Dara, les Miniſtres de la Religion & de l'Etat ne s'appliquerent qu'à le détruire dans l'eſprit des Peuples & à le perdre. Dara périt victime de la perfidie & de la trahiſon, qu'il arma lui-même par ſon orgueil & ſon imprudence.

Le ſecond des fils de l'Empereur & celui qui le premier leva l'étendart de la révolte, s'appelloit Sujah (*a*). Courageux, hardi, brûlant de tous les feux de l'ambition, fin & diſſimulé, il employoit indifféremment l'audace, l'intrigue & l'argent pour le ſuccès de ſes deſſeins : perſonne ne paya jamais un plus grand nombre d'eſpions, & n'en fut mieux ſervi. Il entretenoit des intelli-

(*a*) Le Pere Catrou l'appelle Cha-Cuia.

gences ſecrettes avec tout ce qu'il y avoit de factieux, de mécontens dans l'Empire, à l'aide deſquels il eſpéroit s'élever au trône. Il chercha même un appui à la Cour de Perſe, en adoptant les ſentimens des Perſans ſur la Religion Muſulmane, qui ſont ceux d'Aly. Ce n'eſt pas que ce Prince ne mépriſât également la ſecte d'Aly & celle d'Omar; mais il convenoit à ſes intérêts d'attirer ſous ſes drapeaux un grand nombre de Perſans, dont la valeur eſt redoutée aux Indes. Au reſte, Sujah avoit de l'humanité, des connoiſſances & beaucoup d'adreſſe : on ne lui reprochoit guéres qu'un penchant décidé pour la débauche des femmes, & trop de goût pour les plaiſirs de la table.

Oramgzeb, dont la fortune prévalut ſur celle de ſes freres, cachoit ſous les dehors les plus ſimples, la plus vaſte ambition. Actif, prévoyant, impénétrable, ſouple, artificieux, délié, plein de l'éloquence la plus inſinuante, il alloit à ſes fins par les routes les plus détournées : ſes mœurs étoient auſteres & quelquefois farouches; d'une ſobriété extrême, il ne connut jamais l'uſage du vin. Il bannit de ſa Cour le luxe & les délices; il ne paroiſſoit jamais en public

que l'Alcoran sous le bras. Sans cesse il levoit les yeux au Ciel, & on l'entendoit souvent gémir sur les désordres, & les crimes qui deshonorent l'humanité. Une taille haute, un visage maigre & pâle, un teint livide, des yeux enfoncés, mais pleins de feu; un air toujours recueilli, un genre de vie sévere; des prieres publiques & fréquentes; des habits unis & blancs, qui n'étoient jamais relevés par l'éclat des pierreries, le faisoient ressembler plutôt à un Faquir qu'à un Prince. Pour tromper plus sûrement la Cour, l'Empereur & ses Freres, il poussa l'hypocrisie jusqu'à se faire inscrire au nombre des Moines Musulmans: sans cesse il répétoit, en soupirant, qu'il ne respiroit que l'instant, où délivré de l'esclavage des grandeurs, il pourroit consacrer ses jours à la pénitence aux pieds du tombeau de Mahomet.

Ces discours édifians, cet extérieur de piété & de réforme, ces vertus apparentes, n'étoient au fond que des vices déguisés. C'est avec cette hypocrisie qu'il trompa l'Empire entier, excepté Dara, qui, à travers cette prétendue humilité, pénétra toute la profondeur de l'ambition d'Oramgzeb. Il déclara même plusieurs fois que de tous ses freres il ne

redoutoit que le Faquir : il avoit raiſon. Oramgzeb prévoyant qu'à la mort de Cha-Jeham, il faudroit périr ou régner, avoit jugé que la voie la plus ſûre pour parvenir au thrône, ou pour s'aſſûrer au moins la vie & la liberté, au cas que la fortune ſe déclarât pour un de ſes rivaux, étoit de paroître ſacrifier les grandeurs à la Religion. Au reſte, le fourbe Oramgzeb ſe dédommageoit en partiulier de la contrainte à laquelle il s'étoit voué en public. Il goûtoit, dit-on, avec de vils Faquirs devenus ſes favoris & ſes camarades de débauche, les voluptés les plus abominables.

Le dernier des quatre freres, Moradbax, reſſembloit aux Rois des tems héroïques. Grand, fort, robuſte, impétueux, plein de franchiſe & de courage, il combattoit les lions & les ſangliers. La chaſſe & les exercices du corps faiſoient toutes ſes délices. Il ne comptoit que ſur la force de ſon bras & le ſuccès des batailles. Cette politique adroite, rafinée & profonde, devenue aux Indes comme en Europe le grand art des Rois, lui étoit abſolument inconnue. Les voies de la négociation lui paroiſſoient inſupportables ;

enfin les qualités de l'esprit ne répondoient point chez ce Prince à celles du cœur. Il fut la victime de la précipitation, de la fierté & de l'imprudence avec lesquelles il conduisit ses entreprises. De tous les enfans de Cha-Jeham, il fut le seul sincérement attaché à la Religion de ses ancêtres. Il en observoit exactement les préceptes, à l'exception de l'abstinence du vin, sur lequel il ne put jamais se vaincre.

Deux des filles de l'Empereur eurent aussi beucoup de part aux grands événemens de la révolution. L'aînée, appellée (a) Begom-Saëb, à une beauté touchante, & aux graces encore plus piquantes que la beauté, joignoit les agrémens de l'esprit le plus fin & le plus délié, & les charmes de l'enjouement & du sçavoir. Aucune femme dans les Indes ne réunissoit plus de talent : elle excelloit dans la danse, dans la musique & dans l'art de jouer la comédie; enfin elle étoit l'ornement de son sexe.

(a) *Begom* signifie Princesse. Les filles des Empereurs Mogols jouissent au serrail d'une plus grande liberté, & sont infiniment mieux élevées que les fils des Empereurs Turcs.

Aussi le vieil Empereur avoit-il pour Begom-Saëb la tendresse la plus vive. Il adoucit en sa faveur la clôture du serrail; il la combloit sans cesse de caresses & de présens magnifiques. Sa complaisance pour la Princesse fut telle, qu'on y soupçonna du crime; mais la seule malignité des Courtisans accrédita des bruits si faux & si injurieux à la Famille Impériale, puisque Cha-Jeham souffrit, même publiquement, à sa fille un amant, Musicien de profession, dont il prit plaisir à faire la fortune. Begom-Saëb ne dut donc point à des complaisances criminelles l'Empire qu'elle acquit sur l'esprit de l'Empereur: elle n'en fut redevable qu'à ses talens & à son génie. Elle eut le même crédit sur Dara, pour qui elle avoit la plus tendre amitié & qu'elle servit toujours de tout son pouvoir, moins peut-être par la simpathie singuliere qu'on admiroit en eux, que par la promesse solemnelle que lui fit son frere de la marier, contre l'usage de la Nation, dès qu'il seroit parvenu au trône.

Roxanara-Begom le cédoit en beauté, en graces, en enjouement & en talens à sa sœur aînée; mais la nature lui avoit donné un esprit souple, artificieux, délié & profondément ambi-

tieux. Jalouse de la faveur & du crédit de Begom-Saëb auprès de l'Empereur & de Dara, elle s'unit d'intérêt avec Oramgzeb, dont le caractere étoit conforme au sien : les passions de la Princesse paroissoient seulement plus vives, plus inquiétes & plus dangereuses. Elle sçut, du fond du serrail, lier une correspondance funeste avec Oramgzeb à qui elle révéloit tous les desseins de la Cour. On ne sçauroit croire combien ses avis furent utiles à ce frere, & combien ils contribuerent aux succès d'une guerre qui le plaça enfin sur le trône. Nous verrons quelle connoissance lui témoigna le Prince en faveur de qui elle eut la barbarie de trahir son pere & son frere aîné.

En éloignant de la Cour ses fils, le vieil Empereur ne put consentir à faire le même traitement à Dara, qui réunissoit lui seul presque toute sa tendresse. Tandis que Sujah alloit prendre possession de la Vice Royauté de Bengale, Oramgzeb de celle du Dekan, & Moradbax du Gouvernement du Guzurate, Dara resta à la Cour & devint l'ame des conseils. Bientôt Cha-Jeham se déchargea sur lui du fardeau du Gouvernement. On lui dressa dans la Salle d'audience un trône

presqu'aussi élevé que celui de l'Empereur ; & il est de tous les Princes Mogols, le seul qui ait eu le privilége de s'asseoir devant le Souverain : une garde nombreuse l'accompagnoit par-tout ; enfin aux revenus de l'Etat près, que l'avare Cha-Jeham se réserva ; le Prince jouit de tout l'éclat, du pouvoir & des avantages de la Souveraineté.

Une si haute fortune augmenta l'orgueil du Sultan déjà trop fier. Il s'abandonna à l'impétuosité de son caractere, & il ne mit plus de bornes aux railleries & au mépris dont il accabloit les Courtisans : toute sa confiance étoit réservée aux seuls Missionnaires. Le Peuple, témoin de cette conduite, ne doutoit point que la Religion & les Arts de l'Europe ne montassent sur le trône des Indes avec Dara, & ses ennemis accréditoient de toutes leurs forces des bruits capables de le perdre dans l'esprit des Musulmans ; mais ce n'étoit point par penchant pour le Christianisme, que le fils aîné de Cha-Jeham témoignoit tant d'estime & de considération à ceux qui le prêchoient. Il ne leur prodiguoit ses caresses, que pour les mettre dans ses intérêts, & attirer, par leur canal, sous ses drapeaux, des soldats, & sur-tout des

canoniers Européens, qui ſont aux Indes l'inſtrument le plus certain des victoires.

En effet, ſes mœurs & ſa conduite annonçoient un Prince qui avoit ſecoué le joug de toute Religion. Il ne reconnoiſſoit qu'un ſeul Dieu, & ne faiſoit preſqu'aucun acte de Mahométiſme; encore étoit-ce par politique, & pour ne pas déplaire à l'Empereur; mais ce Prince Déiſte étoit en même tems ſuperſtitieux. Il obſervoit avec ſoin les jours heureux & malheureux, & témoignoit pour l'Aſtrologie judiciaire le même entêtement que la plûpart des Princes de l'Orient (*a*). Un de ces charlatans ſi eſtimés & ſi honorés aux Indes, prédit à Dara, au péril de ſa tête, qu'il régneroit; & telle étoit la foibleſſe du Prince, qu'il ne s'en fioit guéres moins

---

(*a*) Cette foibleſſe ne doit point paroître ſurprenante dans un Prince tel que Dara, puiſque dans le même tems l'Aſtrologie avoit des partiſans en Europe parmi les Rois & les Sçavans. On ſçait qu'un des plus célébres Aſtronomes appliqua d'abord la force de ſon génie à cet art impoſteur. Il ſe déſabuſa enfin, & toute l'Europe fut détrompée avec lui & par lui.

à cette prédiction qu'à ses droits, à l'amitié de son pere & à son courage. Au reste, l'Astrologue se moquoit lui-même de la simplicité de Dara; car comme on lui eut demandé comment il osoit sur sa vie répondre d'un événement si incertain, l'imposteur répondit: De deux choses l'une; ou Dara parviendra à la couronne, & ma fortune est faite; ou il sera vaincu, & dès-lors sa mort est certaine, & je ne redoute plus sa vengeance.

Mais s'il y eut de l'imprudence dans l'administration de Dara, on ne sçauroit, nier au moins, qu'il ne fit éclater beaucoup de grandeur d'ame, d'application, d'amour pour la justice & de fermeté: sa pénétration, son intelligence, son activité; l'universalité de ses connoissances, son attention extrême à ne se laisser ni tromper, ni prévenir; le soin qu'il prenoit à ne confier les dignités & les emplois qu'à des hommes célébres par leur courage, leurs lumieres ou des services rendus à la Patrie; le respectueux attachement qu'il témoignoit sans cesse à son Roi & à son Pere: ces talens & ces vertus, qui devoient lui gagner les cœurs, effrayerent les Omrhas, qui comprirent que sous un Prince de ce caractere, ils ne jouiroient pas du

même pouvoir que sous Cha-Jeham; & ils n'eurent plus pour lui d'autres sentimens, que ceux de la haine & de la crainte. Dara, de son côté, s'apperçut de leur aversion pour lui; & soit pour satisfaire son ressentiment, soit que son unique but fût de faire rendre à la majesté du trône le respect qui lui est dû, & dont les Grands ne s'étoient que trop écartés, par mépris pour la foiblesse de Cha-Jeham, il appesantit encore le joug, & les gouverna avec un sceptre de fer. Sur un sujet assez léger, il ordonna qu'on arrêtât Mahobet-Cham, qui, sous le régne précédent, avoit joué un si grand personnage; mais Cha-Jeham modéra les transports de son fils, & lui défendit de troubler la vieillesse d'un homme à qui il devoit la couronne. L'Etmadoulet & un Secrétaire d'Etat, qui n'avoient pas auprès de Cha-Jeham de si puissantes recommandations, périrent, l'un empoisonné, & l'autre étranglé dans son lit. Ces exécutions cruelles & despotiques, attribuées à Dara, acheverent de le rendre odieux & exécrable à tous les Omrhas qui craignoient pour eux le même sort. Au reste, ce Prince ne ménagéoit pas davantage les Rois vassaux de l'Empire. Il traita l'un d'eux, appellé

Jasing, célébre par sa valeur & sa puissance, de *Musicien* : c'est une injure aux Indes, & on ne s'en sert que pour désigner un homme sans courage & sans mœurs. Le Roi outragé dissimula son ressentiment, en attendant l'occasion de le faire éclater. L'Emir Jemla, l'un des plus grands Généraux de l'Empire, assembloit une armée pour la conquête du Visapour, & Dara lui enleva ses canoniers Européens, sur lesquels il comptoit le plus pour le succès de son expédition. L'Emir au désespoir s'écria : je sçaurai me venger. La menace transpira, & Jemla se vit obligé de chercher un asyle dans le Royaume de Golconde, pour se mettre à couvert de la vengeance de Dara.

Tandis que ce Prince perdoit par sa fierté & son despotisme les fruits de la supériorité que le droit d'aînesse, le génie, le courage, les connoissances & la tendresse de son pere lui assuroient sur ses freres, ceux-ci, établis dans leurs Gouvernemens, se fortifioient d'hommes & d'argent. Ils étoient agréables aux Peuples, parce que leur administration étoit douce & modérée. Ce fut avec une joie incroyable, qu'ils apprirent la haine des Grands contre Dara.

habits des piéces d'or, fruit de leurs intrigues & de leur mendicité. On dépouilla donc de force les Faquirs, & on les couvrit d'habits neufs; après quoi on fit un grand monceau de leurs haillons auxquels on mit le feu, & on trouva dans les cendres une prodigieuse quantité de poussiere d'or qu'Oramgzeb convertit en lingots.

Mais le succès qu'il eut peu après dans le Royaume de Golconde, lui procura des avantages plus considérables, & ce fut à l'Emir Jemla qu'il en fut redevable. Cet homme, qui joua un des principaux personnages dans la Révolution de l'Indostan, mérite d'être connu plus particuliérement. Il étoit né en Perse dans la condition la plus vile: à peine sorti de l'enfance, il suivit aux Indes un Marchand qui lui confia le soin de ses chameaux; mais ennuyé de son sort & entraîné par son courage, Jemla quitta son maître & se jetta dans la Milice Mogole, où bientôt, de simple soldat, il s'éleva aux premiers emplois par ses belles actions. Il étoit devenu Omrha & Général d'armée, lorsqu'il fut forcé, par les mauvais traitemens de Dara, de chercher un asyle dans le Royaume de Golconde. Le Roi, instruit de son mérite

rite & de ses talens, le reçut avec de grandes marques de distinction, & lui donna la direction du commerce de ses Etats. Jemla, qui joignoit à la plus belle figure un esprit souple, fin, délié, artificieux, devint le favori du Roi. Le manége le plus adroit, les assiduités, la flatterie & l'art de donner avec grace au Monarque & à ses Femmes des présens continuels de tout ce que l'Europe, la Chine & les Indes produisent de plus rare & de plus magnifique, le maintinrent dans la plus haute faveur. Pour comble de fortune, il sçut plaire à la Sultane, Mere du Roi, qui, dans un âge assez avancé, conservoit presque tout l'éclat des charmes de sa jeunesse, & nourrissoit les passions les plus vives. Quels titres pour un ambitieux, que ceux d'Amant de la Reine & de Favori du Roi! Ils lui assurerent le premier rang à la Cour & dans le Ministere; & il profita de son crédit, pour amasser des trésors immenses: cependant son intrigue avec la Sultane éclata. Le Roi apprit, avec la plus grande confusion, la honte & les débauches presque publiques de sa Mere; mais au lieu de faire périr l'indigne Favori, qui poussoit l'audace & la témérité jusqu'à souiller

la Maiſon Royale, & de faire ſentir tout le poids de ſon indignation à une mere qui oublioit ſa gloire & ſes devoirs les plus ſacrés, il ſe contenta de ſéparer les deux Amans, en éloignant Jemla de la Cour, & en lui donnant le Gouvernement du Carnate, l'une des plus conſidérables Provinces du Royaume, & dans lequel ſe trouve une riche mine de diamans. Le Favori diſgracié profita de l'imprudence du Roi pour le perdre. D'abord il s'empara de toutes les productions de la mine. Il garda pour lui les diamans les plus beaux, & n'envoya au Roi que le rebut. Un certain Maſcarenhas, Vice-Roi des Portugais dans les Indes, ne rougit point, pour s'enrichir, de devenir le courtier du Gouverneur de Carnate: c'étoit lui qui vendoit les diamans qu'il s'étoit appropriés, & qui en faiſoit payer bien cher le prix, ou qui, en échange, lui envoyoit des Soldats Portugais, dont Jemla forma un Corps conſidérable. Il y joignit de braves Rageputes, qu'il acheta au prix de l'or, & ſe vit bientôt à la tête d'une puiſſante armée. Fier de tous ces avantages, le Perſan ne mit point de bornes à ſes brigandages. Il parcourut toute ſa Province, enlevant les tréſors & les ſta-

tues des Temples, & forçant, par la terreur des supplices, tous les malheureux Carnatiens à apporter à ses pieds tout ce qu'ils avoient d'or, d'argent & d'effets précieux.

Le cri des opprimés se fit entendre à la Cour. Le Roi, justement révolté des excès de son ancien Favori, se détermina à le rappeller, pour le dépouiller de ses trésors & de la vie; mais cette résolution ne put être si secrette, que la Sultane mere ne la pénétrât. Effrayée du sort qu'on prépare à son Amant, elle se hâte de lui écrire qu'il n'est mandé à la Cour que pour être sacrifié au ressentiment des Carnatiens, & qu'il n'avoit d'autre moyen de mettre ses jours & sa fortune à couvert, que de détrôner un Roi foible, qui tantôt le traitoit en favori, tantôt en ennemi; que pour elle, elle verroit avec transport la couronne de Golconde sur la tête du plus grand homme des Indes, & qu'elle contribueroit de tout son pouvoir & de son sang même à l'exécution d'un si grand dessein. A ces horribles conseils elle joignoit un mémoire détaillé, dans lequel elle exposoit à l'Emir les moyens d'assurer le succès de l'attentat. Jemla étonné, balança long-

tems s'il s'embarqueroit dans une affaire si périlleuse. Il avoit à ses ordres une armée encore plus redoutable par la valeur que par le nombre : son fils commandoit les principales forces de Golconde : la Sultane mere étoit dans ses intérêts. Rien de plus facile en apparence que de détrôner un Roi trahi ; mais venant à réfléchir qu'il étoit étranger, haï, détesté & envié, il crut avec raison ne pas devoir se laisser éblouir par l'éclat d'un rang où sa vie seroit tous les jours attaquée par des conjurations ; & afin d'éviter le précipice qu'il s'étoit creusé à lui-même par son audace & sa tyrannie, il comprit qu'il devoit mettre dans ses intérêts un homme plus puissant que lui. Il s'adresse donc à Oramgzeb, avec qui il entretenoit depuis quelque tems de secrettes intelligences ; & après lui avoir développé le mystere de la conspiration, « *Toutes les forces de Golconde*, ajoûtoit » ce traître, *sont entre mes mains : mon* » *fils commande la principale armée. J'ai* » *des Trésors, une nombreuse Artille-* » *rie & un Corps de troupes composé de* » *Portugais & de Soldats d'élite : le Mi-* » *nistere, le Serrail, la Reine mere, sont* » *dans mes intérêts. Hâte-toi donc de*

» paroître, & je te livre le Roi, l'Etat » & tous les Trésors de Golconde. » A la lecture de la lettre, Oramgzeb ne put contenir sa joie. Il prévoyoit que la conquête du plus riche Royaume des Indes lui frayoit le chemin au trône de Cha-Jeham, & qu'indépendamment de la gloire dont il alloit se couvrir, il demeureroit en possession de richesses immenses avec lesquelles il acheteroit les armées vénales de l'Empire : cependant il ne laissoit pas d'être inquiet & agité sur les moyens de parvenir à l'exécution de ce dessein. Entreprendre une guerre de cette importance, sans l'aveu, & même à l'insçu de la Cour, n'étoit-ce pas manifester aux yeux de toute l'Asie l'ambition dont il étoit dévoré, & qu'il étoit de son intérêt de dissimuler ? Dara souffriroit-il qu'il augmentât, par la conquête d'un si beau Royaume, ses forces & ses trésors ? Mais se rappellant que le Roi de Golconde étoit Musulman de la secte d'Aly, & par conséquent hérétique aux yeux des Mogols, qui ont embrassé les opinions d'Omar, il résolut de cacher son ambition sous le voile du zéle pour la pureté du culte de l'Alcoran ; ne doutant point que cette entreprise ne le rendit encore plus cher &

de sa grandeur, est un des plus audacieux qu'on ait jamais conçus. Tout avoit réussi selon les vœux d'Oramgzeb & des conjurés. Le prétendu Ambassadeur étoit arrivé à la Capitale ; & au jour marqué pour son audience, il se rendit au Palais. Les conjurés environnoient le trône & attendoient avec impatience le signal pour fondre sur le Roi, lorsqu'à l'instant même de l'exécution de l'attentat, un Courtisan, engagé dans la conjuration, attendri & effrayé du danger de son Prince, élevant tout à-coup la voix, s'écrie : « O Roi infortuné, ne vois-tu » pas Oramgzeb lui-même qui s'avance, » pour t'arracher la vie ? Hâte-toi de fuir, » s'il en est tems encore. » A ces mots, le Monarque, saisi d'effroi, se précipite du trône, & fuit par une porte de derriere, sans qu'Oramgzeb & les conjurés, déconcertés d'un accident qu'ils n'avoient pas prévu, se missent en devoir de s'opposer à son évasion. Il se jette sur un cheval & se rend à la forteresse située à une lieue de Golconde, suivi seulement du Courtisan, dont le repentir venoit de lui sauver la liberté & la vie.

Là, il apprit tout le détail de la conjuration. On ne sçauroit exprimer quelle fut sa douleur, quand il sçut que

plus respectable aux Peuples de l'Indostan. En même tems, pour ne pas effrayer Dara, de la part duquel il craignoit de recevoir des ordres qui l'arrêtassent au milieu de sa conquête, il résolut de tenter en personne la révolution, sans employer d'autres forces que celles des conjurés.

Après avoir tout concerté avec Jemla, le hardi Sultan sort brusquement d'Oremgabad, suivi de ses plus braves Officiers, & prend le chemin de la Capitale de Golconde, en qualité d'Ambassadeur d'Oramgzeb. Le malheureux Golcondien étoit si mal servi en espions, qu'il ne soupçonna pas seulement la supercherie, en apprenant que le prétendu Ambassadeur marchoit avec le cortége le plus nombreux. Il le fit recevoir par-tout avec de grands honneurs. Oramgzeb s'aboucha sur la route avec les conjurés, & convint avec eux, qu'à la premiere audience qu'il recevroit du Roi, au moment qu'il avanceroit vers le trône pour lui remettre sa lettre, les conjurés se jetteroient sur le Monarque, l'arrêteroient & le poignarderoient, s'il faisoit la moindre résistance.

Le projet d'arrêter un puissant Roi au milieu de sa Cour & dans tout l'éclat

de ſa grandeur, eſt un des plus audacieux qu'on ait jamais conçus. Tout avoit réuſſi ſelon les vœux d'Oramgzeb & des conjurés. Le prétendu Ambaſſadeur étoit arrivé à la Capitale ; & au jour marqué pour ſon audience, il ſe rendit au Palais. Les conjurés environnoient le trône & attendoient avec impatience le ſignal pour fondre ſur le Roi, lorſqu'à l'inſtant même de l'exécution de l'attentat, un Courtiſan, engagé dans la conjuration, attendri & effrayé du danger de ſon Prince, élevant tout à-coup la voix, s'écrie : « O Roi infortuné, ne vois-tu » pas Oramgzeb lui-même qui s'avance, » pour t'arracher la vie ? Hâte-toi de fuir, » s'il en eſt tems encore. » A ces mots, le Monarque, ſaiſi d'effroi, ſe précipite du trône, & fuit par une porte de derriere, ſans qu'Oramgzeb & les conjurés, déconcertés d'un accident qu'ils n'avoient pas prévu, ſe miſſent en devoir de s'oppoſer à ſon évaſion. Il ſe jette ſur un cheval & ſe rend à la fortereſſe ſituée à une lieue de Golconde, ſuivi ſeulement du Courtiſan, dont le repentir venoit de lui ſauver la liberté & la vie.

Là, il apprit tout le détail de la conjuration. On ne ſçauroit exprimer quelle fut ſa douleur, quand il ſçut que

ſa mere & ſon ancien favori étoient les Chefs d'un complot ſi noir, & qu'Oramgzeb ne s'étoit rendu dans le Royaume de Golconde, pour lui enlever la couronne & la vie, qu'à leur perſuaſion & par leur ſecours; mais le malheureux Prince, échappé, par une eſpece de miracle, des mains des conjurés, voyoit toujours le même abyſme ouvert ſous ſes pas.

En effet; le premier ſoin d'Oramgzeb, après avoir enlevé les tréſors & les pierreries du Roi de Golconde, avoit été d'écrire à Jemla & à ſon fils de lui amener leurs troupes. Les deux traîtres accourent & forment le ſiége de la forteresse, qu'ils preſſent avec beaucoup de vigueur, dans la crainte d'être arrêtés par quelques ordres de la Cour de Dhely. Le Golcondien ſe défendit avec un courage héroïque; mais Oramgzeb ayant fait couper les canaux qui conduiſent l'eau dans la place, il ſe trouva réduit aux plus déplorables extrémités. Il ne lui reſtoit plus d'autre parti à prendre, que celui d'implorer la clémence d'un ennemi qu'il n'avoit jamais offenſé, & déjà il avoit ordonné à deux Officiers de ſe rendre à la tente d'Oramgzeb, pour tenter de le fléchir,

lorſqu'on lui annonce des Envoyés de la part du Prince Mogol, qui lui propoſoit la paix, à condition qu'il indemniſeroit Oramgzeb des frais de la guerre, qu'on fit monter à des ſommes incroyables; qu'il donneroit ſa fille en mariage au fils aîné du Sultan; qu'après ſa mort, le jeune Prince ſeroit mis en poſſeſſion du Royaume, & qu'en attendant, il jouiroit d'une Province conſidérable; qu'il ſe ſoumettoit à payer un gros tribut à l'Empereur, dont l'image ſeroit gravée ſur toutes les monnoies de Golconde, & qu'enfin Jemla ſortiroit de ſes Etats en toute liberté avec ſa famille & ſes tréſors. Ces conditions ne laiſſoient gueres au vaincu que le titre de Roi & les marques extérieures de la Souveraineté; mais le Golcondien ſe trouva encore heureux de mettre, à ce prix, ſes jours & ſa liberté à couvert.

Oramgzeb n'étoit devenu tout-à-coup ſi modéré, que par les ordres réitérés & les menaces de Cha-Jeham, qui lui avoient été inſpirés par Dara. Ce Prince n'avoit vu qu'en frémiſſant, l'accroiſſement de forces, de puiſſance & de gloire que procuroit la conquête de Golconde à ſon rival. Il avoit ouvert les yeux à l'Empereur ſur l'ambition, les vues

ſecrettes & l'audace de ſon frere. On dit qu'à la lecture des lettres & des menaces de Cha-Jeham, le premier mouvement d'Oramgzeb avoit été de prendre le chemin d'Agra, pour détrôner ſon pere & poignarder Dara juſqu'entre ſes bras, mais que venant à conſidérer que ſon parti n'étoit pas encore aſſez bien formé, il avoit remis la guerre civile à un tems plus favorable : quoi qu'il en ſoit, il retira des avantages conſidérables de ſon expédition.

Le plus grand fut ſans doute d'avoir mis dans ſes intérêts un homme tel que l'Emir Jemla, en le comblant de careſſes, & en l'honorant des doux noms d'ami, de protecteur & de pere. Le Perſan, enyvré des careſſes d'Oramgzeb, lui jura ſur l'Alcoran de ne l'abandonner jamais qu'il ne l'eût placé ſur le trône ; & Oramgzeb de ſon côté, lui promit des honneurs & des biens immenſes. Il y eut une eſpece de traité entre ces deux hommes également braves, artificieux & redoutables, dont le ſecret ne tranſpira que long-tems après. Cependant Oramgzeb faiſoit valoir à la Cour, par le canal de Roxanara-Begom & de ſes amis, l'expédition de Golconde, dont il attribuoit la gloire à Jemla,

& il demanda hautement, en récompense du service signalé qu'il venoit de rendre à l'Empire, qu'on lui remît le commandement de l'armée destinée à la conquête du Visapour. Dara, qui se défioit du Persan qu'il ne haïssoit pas moins qu'Oramgzeb, s'opposa de toutes ses forces à ce choix. Il représenta au Conseil qu'il falloit bien se donner de garde d'employer un homme si perfide & si dangereux, mais le parti opposé prévalut; & tout ce que Dara put obtenir, fut que Jemla enverroit ses femmes & ses enfans à la Cour, pour ôtages de sa fidélité. Ne semble-t-il pas que Dara pressentoit tout le mal que devoit lui faire le Persan? Malgré toute sa dissimulation, Oramgzeb ne pouvoit s'empêcher de faire éclater la joie qu'il ressentoit d'avoir sçu mettre à la tête d'une grande armée qui alloit agir dans son voïsinage, un homme dévoué à ses intérêts, & qui, au premier ordre, lui livreroit ses troupes. Au reste, Jemla se montra digne de son emploi par les conquêtes qu'il fit dans le Visapour.

Jamais l'Empire n'avoit joui en apparence d'une si grande prospérité. Au dehors on voloit de victoire en victoire: au dedans tout paroissoit calme & tranquille: mais le calme étoit trompeur &

perfide; car quoique les Grands pliassent avec respect sous l'autorité de Dara, quoique les Princes obéissent avec soumission aux ordres de la Cour, on s'appercevoit que les Grands renfermoient avec de grands efforts leur mécontentement secret, & qu'ils ne manqueroient pas de le faire éclater, dès que la mort de Cha-Jeham, pour qui ils conservoient encore quelque reste de respect, leur permettroit de se déclarer librement. Les préparatifs immenses de chacun des Princes dans son Gouvernement, leur rivalité, leur haine, leur ambition & l'expérience du passé, annonçoient avec éclat, qu'ils ne respiroient que la mort de leur pere, pour commencer la guerre civile.

1655. Une maladie dangereuse, dont Cha-Jeham fut attaqué vers l'an 1655, produisit des effets aussi funestes que sa mort. L'Empereur, quoique vieux & usé par les excès de sa jeunesse, n'avoit pas cessé de se livrer à la débauche des femmes. De tems en tems il avoit recours à des remedes destructeurs, pour ranimer ses chaleurs éteintes: une liqueur trop brûlante qu'il avala, lui causa une retention d'urine qui en peu de jours le réduisit à l'extrémité. La mala-

die du Monarque, répandue avec affectation par les ennemis de Dara, & bientôt suivie de la fausse nouvelle de sa mort, sema par-tout l'inquiétude & l'allarme ; l'Empire entier fut ému, & l'orage éclata.

Sultan Sujah, à qui étoit échu le riche Royaume de Bengale, avoit amassé de grands trésors : son armée, dans laquelle on comptoit beaucoup de Persans, de Turcs & d'Arabes, montoit à près de cent mille hommes, & il la tenoit prête à tout evénement. Ces forces, déjà redoutables entre les mains d'un Prince brave & ambitieux, l'étoient encore plus par l'appui de plusieurs Rois Indiens, dont Sujah avoit cultivé avec soin l'alliance & l'amitié, & par ses liaisons secrettes qu'il entretenoit avec plusieurs Omrhas, Persans d'origine, & Sectateur, de la secte D'Aly, que le Sultan avoit embrassée.

Aussi-tôt donc que Sujah eut appris l'extrémité à laquelle étoit réduit l'Empereur, il s'ébranle avec sa Cavalerie, & marche à grandes journées vers Dhely, se faisant précéder d'un manifeste, dans lequel il accusoit Dara de s'être défait de l'Empereur par le poison. Il déclaroit qu'il n'avoit pris les armes, que pour venger la mort du meil-

leur des peres, & il enjoignoit à tous les Mogols de se ranger sous ses étendarts, sous peine d'être traités comme des sujets ingrats & rebelles. Au reste, Sujah se mettoit peu en peine de dissimuler son ambition & ses desseins; car le jour qu'il partit, étant monté à cheval, & tenant son cimeterre nud en l'air, quelqu'un lui ayant demandé où il portoit ses pas, il répondoit tout haut: *Au trône ou à la mort.*

Cha-Jeham étoit à peine revenu des portes du trépas, qu'il apprend que le second de ses fils s'avance vers lui à la tête d'une puissante armée. L'indignation & la fureur réveillent les inclinations guerrieres du vieillard; & tout foible qu'il est, il demande ses armes, pour aller combattre un fils rebelle & parricide. Dara ne modéra pas sans peine ce mouvement impétueux; enfin il le fit consentir à écrire de sa propre main à Sujah, afin de le désabuser des faux bruits de sa mort, & de l'engager à retourner à Bengale. Cha-Jeham s'exprimoit dans sa lettre avec la dignité convenable à un Roi & à un Pere: « *Je vous sçais gré*, lui disoit-il, *de votre » inquiétude & de vos allarmes sur ma » maladie; mais elle n'a point eu de sui-*

» te; & l'ambition de Dara, qui signale » chaque jour son respect à mon égard, » ne l'a point causée. Je suis plein de » vie & de santé : pour vous, ce n'est » qu'en retournant promptement à Ben- » gale, que vous réparerez une entre- » prise que je regarderois comme témé- » raire, si je n'étois persuadé que le seul » zéle & la tendresse vous l'ont inspirée. »

Mais dans le même tems, le Prince reçut de Dehly des lettres de ses amis, par lesquelles on lui mandoit qu'à la vérité Cha-Jeham n'étoit pas mort, mais que sa maladie étoit mortelle, & qu'elle empiroit de jour en jour, & qu'une marche rapide à Dehly le rendroit infailliblement maître de l'Empire. Sujah supprima la lettre de Cha-Jeham, & marcha encore à plus grandes journées, pour surprendre Dara. A cette nouvelle, la terreur se répand à la Cour & Ville : Dara, inquiet & agité, ne trouvant point l'Empereur en sûreté à Dhely, le fit transporter à Agra, & ne l'abandonna point, dans la crainte que ses ennemis ne le prévinssent contre lui, ou même ne le livrassent à Cha-Jeham.

Pendant que l'Empereur & son fils chéri fuyoient tristement vers Agra avec une médiocre escorte, l'armée impériale,

qui campe toujours aux portes du Palais, marchoit vers les rebelles, ſous les ordres de Soliman-Chacu, fils aîné de Dara. On avoit donné à ce jeune Prince, pour ſuppléer à ſon inexpérience, & pour modérer les ſaillies de ſa valeur naiſſante, le Raja Jaſing, & Dalil-Cham, Patanes d'origne, & célebres l'un & l'autre par plus d'une victoire; mais on blâma le choix de Dara. En effet, le premier étoit l'ennemi ſecret du Prince, qui l'avoit appellé Muſicien, & le ſecond ne reſpiroit que la ruine de l'Empereur, qui depuis long-tems entretenoit ſa femme.

Les deux armées ſe trouverent bientôt en préſence. Soliman-Chacu demandoit à grand cris qu'on tombât ſans différer ſur l'ennemi, pour ne lui pas donner le tems d'attendre les renforts qu'on lui amenoit de tous côtés; mais Jaſing crut qu'il étoit à propos de prévenir l'effuſion du ſang & d'entamer une négociation. (On peut dire ici, à la gloire de ce Prince Indien, que, quoiqu'il fût l'ennemi de Dara dont il chercha toujours à ſe venger, il étoit encore plus ami de l'Empereur.) Il écrivit donc une lettre très-touchante à Sujah. Il le louoit ſur ſa valeur, mais en même-tems il lui ajoûtoit ces paroles remarquables

dans un Roi barbare : « *Ton pere vit* » *encore ; ne mettrois-tu pas le comble à l'impiété, en attaquant les fidèles Sujets d'un Roi que tu te vantes de venir venger ? Apprends que le courage cesse d'être vertu, dès qu'il devient criminel.* »

Cette lettre ne fit aucune impression sur le cœur d'un Prince aussi déterminé & aussi ambitieux que Sujah. Il feignit pourtant de se rendre aux conseils de Jasing ; mais c'étoit pour lui tendre un piége & avoir occasion de le vaincre sans péril. Il lui répondit ainsi : « *L'Empire entier sçait que je ne suis sorti du Bengale que pour venger mon Pere & mon Roi que je croyois empoisonné ; mais puisque tu m'assures qu'il vit, ma tendresse est rassurée, & je retourne à mon Gouvernement. Ce que j'attends de la déférence de mon neveu & de la tienne, c'est que vous décampiez les premiers, afin que je ne paroisse pas fuir devant vous.* »

Jasing comprit que ce n'étoit qu'un artifice, & que le rebelle ne cherchoit que les moyens de surprendre l'armée impériale & de la détruire dans sa retraite ; mais il fit tomber Sujah dans le piége qu'il avoit voulu lui tendre. Il acquiesce

en apparence à ſes deſirs. Il fait partir les bagages, prépare tout pour la retraite, & marque un camp où il devoit ſe rendre le lendemain au lever de l'aurore; mais au lieu de ſe mettre en marche, l'armée fut rangée en bataille dans le plus profond ſilence. L'imprudent Sujah, trompé par ſes eſpions qui avoient pris les bagages pour la Cavalerie, ſe hâta de ſortir de ſon camp, pour la pourſuivre & enlever l'arriere-garde. Quelle fut ſa ſurpriſe, quand, ayant paſſé un bois qui lui avoit dérobé les mouvemens de Jaſing, il apperçoit l'armée ennemie rangée en bataille dans le plus bel ordre. Cet aſpect imprévu ne le détermina pourtant pas à la fuite. Il prit au contraire le parti de fondre ſur l'ennemi avec toute l'impétuoſité de ſon caractere; mais il fut repouſſé & battu. Il ne tenoit qu'à Jaſing & à Dalil-Cham de le pourſuivre, & de le prendre mort ou vif. Soliman-Chacu demandoit avec inſtance, qu'on ne laiſſât pas échapper l'occaſion de terminer la guerre; mais les deux Généraux modérerent ſon tranſport, ſous prétexte que l'armée victorieuſe, épuiſée de fatigues, avoit beſoin de repos, & qu'on avoit lieu de craindre quelqu'embuſcade de la part du vaincu : c'eſt

ainsi qu'ils aimerent mieux laisser leur avantage imparfait, que de remporter une victoire complette, dont tout le fruit reviendroit à Dara. Suja eut donc le tems de rallier les debris de son armée, & de se retirer dans le Bengale, où il recommença de nouveau la guerre, malgré Soliman-Chacu & l'armée victorieuse qui le poursuivirent dans cette Province.

Pendant que ceci se passoit aux environs de Dehly, Moradbax, le plus jeune des fils de Cha-Jeham, s'étoit mis en route avec toutes les forces du Guzurate, dans le dessein, aussi-bien que Sujah, de vaincre ou de périr. Le bruit de sa marche parvint bientôt aux oreilles d'Oramgzeb, qui s'étoit tenu jusqu'alors à l'écart, pour voir quel seroit le succès de la guerre. Son projet étoit de tomber sur le vainqueur épuisé, afin de lui arracher le prix de la victoire; mais à la vue des mouvemens de Moradbax, Prince ardent, impétueux, plein de courage & déjà célebre par la conquête de Surate, il changea de systême. Il appréhendoit que ce Prince, suivi d'une armée florissante, ne se saisît de la couronne avec d'autant plus de facilité, que Dara n'avoit que peu de trou-

pes à lui oppoſer, depuis qu'il avoit envoyé l'armée victorieuſe dans le Royaume de Bengale, à la pourſuite de Sujah. Il réſolut donc d'unir ſes forces à celles de ſon plus jeune frere, de vaincre par ſes mains, & de le perdre enſuite, lorſqu'il ſe ſeroit défait du redoutable Dara.

Jamais Prince n'employa plus de diſſimulation & de fourberie pour le ſuccès de ſes deſſeins qu'Oramgzeb. Voici comme il s'exprimoit dans la lettre qu'il écrivit à Moradbax : « *Le deſſein que » j'ai pris de m'enſevelir dans la retraite, » ne t'eſt point inconnue : les grandeurs » & l'éclat du trône n'ont jamais touché » mon ame. Détaché, ſans réſerve, de » ces biens frivoles que les hommes regar- » dent comme précieux, il ne me reſte » qu'une paſſion, c'eſt celle de rétablir » dans toute ſa pureté le culte du vrai » Dieu & la loi ſacrée du Prophete. » De tous les fils de l'Empereur, dont la » mort n'eſt que trop certaine, toi ſeul t'es » toujours montré ſincerement attaché à » la Religion de nos peres. Dara eſt un » impie qui n'a d'attrait que pour la Reli- » gion & les Arts de l'Europe. Sujah s'eſt » livré à la ſecte d'Aly & fait gloire de » ſon héréſie : toi ſeul, mon frere, que*

» *j'honore dès aujourd'hui comme mon*
» *Seigneur & mon Roi, tu mérites de*
» *porter la couronne. Je veux joindre*
» *mes forces aux tiennes, combattre sous*
» *tes auspices les impies, & pour prix des*
» *services que je te voue à la face de*
» *l'Univers, je ne demande que la grace*
» *d'aller mourir en paix aux pieds du*
» *tombeau de Mahomet.* »

On ne sçauroit croire avec quels transports le crédule Moradbax reçut la lettre & les avances d'Oramgzeb. En vain l'Eunuque Cha-Abas, son Ministre & son Favori, lui représenta qu'il ne falloit s'engager qu'avec de grandes précautions & beaucoup de défiance avec un Prince aussi profond & aussi délié que le Vice-Roi du Dekan. Moradbax, incapable de feindre, & jugeant de l'ame de son frere par la sienne, se hâta de lui répondre en des termes pleins de joie & de reconnoissance : « *Allons*, lui » disoit-il, *défendre de concert la Reli-*
» *gion attaquée par deux impies : mar-*
» *chons; si le Ciel m'éleve jamais au*
» *trône que tu foules aux pieds par*
» *grandeur d'ame & par piété, je jure*
» *par le Prophete, que j'aurai toujours*
» *pour toi le respect du à un pere & au*
» *défenseur de la Religion.* »

Mais en consentant de joindre ses forces à celles d'Oramgzeb, Moradbax comptoit toujours avoir de son côté la supérioriré. Il ignoroit combien les dépouilles de Golconde avoient enrichi le Vice-Roi du Dekan. L'intelligence secrette qu'Oramgzeb entretenoit avec Jemla, lui étoit inconue ; & ce ne fut pas sans inquiétude qu'il apprit sur sa route, que cette armée venoit de joindre son frere à Oramgabad. Voici comme se fit cette jonction, qui fut le premier dégré qui conduisit l'heureux Oramgzeb au trône des Indes.

Dès que le faux bruit de la mort de Cha-Jeham se fut répandu, Oramgzeb avoit envoyé son fils aîné Mahamud dans le Visapour à Jemla, pour le faire souvenir de ses sermens & pour le sommer de lui livrer l'armée qui agissoit sous ses ordres, l'Omrha se trouva dans la plus cruelle situation. Il auroit voulu servir Oramgzeb, & lui mettre la couronne sur la têre, au péril de sa fortune & de sa vie; mais il étoit arrêté par la tendresse qui combattoit dans son cœur en faveur de ses femmes & de ses enfans restés à la discrétion de Dara. Il craignoit, avec raison, que ce Prince furieux ne vengeât sur ces innocentes vic-

times la trahiſon qu'il méditoit, & ne les fit périr dans les plus cruels ſupplices; mais l'artifice & la ruſe délivrerent Jemla de ſa perplexité. Il exhorte Mahamund à ſoulever contre lui ſon armée, & à l'arrêter lui-même priſonnier, & en même tems il lui fournit les moyens de réuſſir: le jeune Mogol reçut le conſeil avec avidité, & tout ſuccéda ſelon les vœux de Jemla. L'armée ſe révolte; le Général eſt ſaiſi, chargé de fers, conduit à Oremgabad, & renfermé dans la citadelle. C'eſt ainſi que le ruſé Perſan vint à bout de ſervir ſon ami, ſans hazarder la vie de ſes enfans & de ſes femmes. Toute la Cour, excepté Dara, qui ſe douta de la perfidie, plaignit ſon malheur; mais il n'étoit malheureux qu'en apparence. Du fond de ſa prétendue priſon, il dirigeoit les entrepriſes d'Oramgzeb, juſqu'à ce que la défaite & la fuite de Dara, qui alors ceſſa d'être le maître des ôtages qu'on lui avoit confiés, lui permirent de venir joindre Oramgzeb, auquel il fit remporter pluſieurs victoires.

Mahamud, maître de l'armée du Viſapour, la conduiſit à grandes journées dans le Dekan, & Oramgzeb l'incorpora à la ſienne. Avant que de ſe mettre

en campagne, le Vice Roi jugea à propos de la haranguer. Il parut sur un trône, l'Alcoran à la main, qu'il serroit de tems en tems contre son sein; & après avoir éclaté en invectives contre Dara; auquel il reprochoit sur-tout l'irreligion: « Oui, s'écria-t-il en soupirant & en éle- » vant avec respect l'Alcoran; Oui, c'est » pour vous défendre, paroles sacrées du » Prophete; c'est pour vous venger du » mépris & des railleries sacriléges de l'im- » pie Dara, que je brise les liens de la » paix qui devroit régner éternellement » entre des freres. Puis contrefaisant l'en- » thousiaste: Et vous, fidéles Musulmans, » qui avez embrassé avec moi la querelle » du Ciel, c'est de sa part que je vous an- » nonce la victoire: hâtez-vous donc de » voler sur mes pas où les ordres du Pro- » phete vous appellent. N'entendez-vous » pas sa voix immortelle qui vous crie: » une mort glorieuse suivie d'un bon- » heur éternel, une vie brillante par l'éclat » que donne la victoire, voilà les seuls » biens que doit envier un vrai Croyant.» A ces mots, Oramgzeb est interrompu par les applaudissemens de l'armée, qui lui jure de verser pour lui jusqu'à la derniere goute de son sang, & de suivre jusqu'aux extrêmités de l'Univers le ven-

geur

geur de l'Alcoran & de la Patrie. Pour exciter encore davantage le zele de ses soldats, Oramgzeb leur distribua de grandes sommes d'argent.

Voulant cependant prévenir les soupçons & la défiance de Moradbax sur cet accroissement de forces qui ne laissoit plus d'équilibre entr'eux, il lui écrivit que c'étoit son nom seul & le bruit de leur alliance qui avoit attiré sous ses drapeaux un si grand nombre de Musulmans; qu'il n'y en avoit pas un parmi eux qui ne voulût combattre & vaincre sous ses auspices; que tous respiroient la gloire de le placer sur le trône, & avec lui la religion & les vertus.

Aveuglé par son ambition, le crédule Moradbax donna encore dans le piége. Il désigna à son frere les montagnes de Manddo, pour rendez-vous des deux armées: la jonction se fit en assez peu de tems; & les Princes eurent une entrevue, dans laquelle Oramgzeb acheva d'éblouir Moradbax. Du plus loin qu'il l'apperçut, il descendit de dessus son éléphant, se prosterna devant lui, & l'appella son Seigneur & son Roi. Il persuada à Moradbax de prendre dès-lors le titre d'Empereur: chaque jour le Vice-Roi du Dekan venoit recevoir ses

ordres. Au reste, il mettoit dans toutes ses déférences tant de modestie, de simplicité, de candeur & de zéle, que non-seulement l'imprudent Moradbax, mais même tous ses Courtisans les plus déliés, excepté l'eunuque Cha-Abas, y furent trompés.

Les deux armées réunies s'ébranlerent enfin, & se saisirent, sans coup férir, du défilé impratiquable de Manddo. Les nouvelles de la désertion de l'armée du Visapour, de la révolte de Moradbax, de l'union des deux Princes avec toutes leurs forces & de leur approche de Dehly, apportées coup sur coup à la Cour, furent pour Dara un coup de foudre : sa fermeté & son courage parurent ébranlés ; & dès-lors l'esprit de vertige, de découragement & de perfidie se répandit à la Cour. On ne songea ni à défendre le défilé de Manddo, ni à arrêter l'ennemi dans sa course : on se contenta de fortifier la Capitale, & d'écrire aux Chefs des rebelles les lettres les plus touchantes. On leur marquoit que l'Empereur étoit plein de vie, & qu'ils ne pouvoient venir troubler son repos & sa vieillesse, sans se rendre coupables du crime de lése-majesté divine & humaine.

Moradbax se sentit ému : l'ambition & l'impétuosité de son caractere l'avoient empêché d'approfondir les bruits incertains de la mort de l'Empereur. Il avoit cherché à tromper les inquiétudes & à étouffer ses remords : mais le crime, vu de plus près, les réveilla : la honte de sa révolte commençoit à faire une impression profonde sur le cœur d'un Prince naturellement porté à la vertu. Oramgzeb s'en apperçut ; cet homme, consommé dans le crime, lui rendit bientôt ses premiers transports d'ambition & de haine contre Dara. « *Eh !* » *quoi ! Seigneur*, lui dit-il, *ne com-* » *prends-tu pas que le bruit qu'on répand* » *que Cha-Jehan respire encore, est un ar-* » *tifice du Parricide qui lui a arraché la* » *vie ? L'impie Dara nous réserve le mê-* » *me sort. Il ne nous reste de salut que* » *dans nos camps : nous avons un Pere* » *& un Roi à venger, nous, nos femmes* » *& nos enfans à sauver : si de vains* » *remords nous font tomber les armes des* » *mains, doutes-tu que nous ne deve-* » *nions bientôt les victimes du tyran des* » *Indes ? Pour moi, en succombant, j'au-* » *rai seulement la douleur de voir l'im-* » *piété victorieuse & triomphante ; mais* » *pour toi, quel sera ton désespoir, lors-*

» que tu verras sur la tête d'un frére,
» chargé de crimes, une couronne qu'il
» n'a tenu qu'à toi de porter. Puisqu'il
» faut périr en ne combattant pas, com-
» battons pour vaincre & régner : s'il ar-
» rive, malgré les bruits publics, que
» Cha-Jeham vive encore, nous irons à
» ses pieds déposer nos lauriers : pourra-
» t-il nous sçavoir mauvais gré d'avoir
» exposé notre vie pour le venger ».

L'éloquence artificieuse du fourbe Oramgzeb, l'incertitude de la vie ou de la mort de Cha-Jeham, ou plutôt la soif de régner, étoufferent les remords de Moradbax : son repentir s'évanouit, & il parut plus ardent à l'exécution du crime. Oramgzeb avoit grand soin de nourrir son feu, en supposant chaque jour des lettres d'Agra, par lesquelles on l'avertissoit de ne point ajoûter foi aux nouvelles de la vie de Cha-Jeham. Dara, instruit des mauvais effets que produisoit la fausse nouvelle de la mort de l'Empereur, prit le parti de le faire paroître souvent sur le grand balcon du Palais; mais on soutenoit que ce n'étoit qu'un phantôme, une vaine & fausse représentation de Cha-Jeham.

Le vieil Empereur, plein de fureur contre des fils qui, sous prétexte de le

venger, venoient lui arracher la couronne, convoque un (*a*) Dorban général, & propose de paroître lui-même à la tête de son armée, afin de dissiper les faux bruits de sa mort & de désarmer les rebelles par sa présence : c'étoit le seul moyen de faire rentrer dans leur devoir les troupes des deux Princes qui pour la plûpart agissoient de bonne foi. Dara applaudissoit à cette résolution, ainsi que tous les Généraux attachés à l'Empereur ; mais Calil-Cham, un des principaux Ministres, représenta avec force, que l'Empereur exposeroit trop la Majesté Impériale & même sa vie ; que sa santé n'étoit pas encore assez rétablie, pour soutenir les fatigues de la campagne ; que les rebelles lui manqueroient certainement de respect, & qu'alors l'Empereur n'auroit plus de ressource, attendu que l'armée qu'on pourroit rassembler, seroit trop foible pour faire tête aux forces redoutables des ennemis ; qu'il suffiroit d'envoyer deux habiles Généraux avec un Corps de troupes, pour disputer le passage des

(*a*) On appelle Dorban aux Indes ce qu'on appelle Divan en Turquie.

mit en fuite dès le premier choc. Cette victoire, il la dut à la trahison de Cassam-Cham, qui, pendant la nuit, avoit fait cacher les boulets & la poudre; en sorte qu'on n'avoit point été en état de répondre au feu terrible d'Oramgzeb, qu'il écartoit des bords du fleuve tout ce qui se présentoit pour défendre le passage. Dès que ce même Cassam-Cham eut vu Moradbax venir à lui, il se mit à fuir, entraînant dans sa déroute l'armée trahie & vaincue avant que de combattre. Jacont-sing seul se comporta en brave homme avec ses Rageputes; mais après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de la valeur & de l'expérience réunies, voyant qu'il ne pouvoit résister aux efforts de Moradbax, il se retira suivi seulement de cinq cens chevaux. Oramgzeb & Moradbax ne purent s'empêcher d'admirer la facilité & la rapidité avec laquelle ils avoient vaincu; & ce grand succès leur inspira une nouvelle ardeur.

A la nouvelle d'une défaite si déplorable, l'Empereur tomba évanoui : *Graces immortelles soient rendues à l'Arbitre des Empires*, s'écria-t-il en revenant de sa foiblesse : *il me dispose peu-à-peu & comme par dégrés à la perte du*

mien; puis levant les yeux aux Ciel : *Que ta volonté ſoit faite, ô Seigneur ! tes châtimens ſont juſtes, & j'en mérite de plus terribles.* Pour Dara, jamais le déſeſpoir ne s'exprima d'une maniere plus ſenſible. Il s'arrachoit les cheveux & la barbe : il frappoit la terre du pied, & faiſoit retentir le Palais de ſes cris & de ſes imprécations contre le traitre Caſſam-Cham : *Mais c'eſt Jemla ; c'eſt ce perfide*, diſoit-il à l'Empereur, *qui eſt le véritable auteur de nos infortunes : s'il n'avoit pas livré l'armée du Viſapour au rebelle Oramgzeb, nous ne verrions pas des fils ingrats s'élever contre l'auteur de leurs jours & l'accabler. Qu'on mette à mort*, ajoûta-t-il, *ſes femmes & ſes enfans : vengeons nos malheurs ſur les objets de ſa tendreſſe.* Mais Cha-Jeham modéra l'impétueuſe fureur de ſon fils, & détourna une vengeance inutile & indigne d'un Prince. Dara ne penſa plus qu'à aſſembler une nouvelle armée, pour arrêter les vainqueurs ; & il ne voulut ſe repoſer que ſur lui du commandement : les tréſors de l'empire furent ouverts. Il répandit par-tout l'or & l'argent : la plûpart des Rajas accoururent avec l'élite de leurs troupes ; en peu de jours on compta ſous les murs d'Agra

plus de cent mille hommes de Cavalerie, sans compter l'Infanterie, cent piéces de canons, dont les moindres étoient de douze livres de balle; soixante éléphans dressés aux combats, & armés chacun d'une petite piece de campagne: Dara y joignit cinq cens chameaux pour porter ses bagages.

Avant que de partir ce Prince reçut de Cha-Jeham une nouvelle preuve de tendresse. Le vieil Empereur trahi, abandonné, vaincu par deux fils rebelles, se démit de l'autorité suprême en faveur d'un fils adoré. Il lui confia le sceau de l'empire, & ordonna aux Ministres & aux Courtisans de ne recevoir désormais d'autres ordres que ceux de Dara. On ne sçait s'il prit de lui-même cette résolution, ou si elle lui fut inspirée par quelque traître; mais elle fut également funeste à lui & à Dara. En effet, plusieurs Grands qui respectoient encore la foi du serment qui les tenoit attachés à l'Empereur, refuserent de se soumettre à Dara. Les Peuples, dégagés du serment de fidélité qu'ils croyoient ne devoir qu'à Cha-Jeham, montrerent beaucoup d'indifférence sur le sort du Prince; enfin le bruit faux & injurieux que les ennemis

de Dara répandirent, qu'aussi-tôt après son abdication, l'Empereur avoit été arrêté & conduit dans un appartement secret du Palais, par ordre du nouveau Souverain, acheva de soulever contre lui les différentes Nations dont l'Empire est composé; mais loin que Dara en fût venu à un tel excès d'ingratitude & de perfidie envers son pere & son bienfaiteur, il ne lui avoit jamais au contraire témoigné plus de respect & de soumission, & jamais le vieil Empereur n'avoit montré plus de tendresse à ce fils vertueux. A son départ, il le tint long tems embrassé, l'arrosa de ses larmes, le combla des caresses les plus touchantes. *J'avois espéré*, lui dit-il en soupirant, *dans les tems plus heureux, te laisser après ma mort un Empire paisible & florissant; le Ciel ne l'a pas permis: ô mon fils, vas te couronner de tes propres mains. Si les droits sacrés des Peres & des Rois ont encore un protecteur dans le Ciel, tu vaincras. Dieu éternel, épuise tes rigueurs & tes malédictions sur des enfans rebelles, & verse sur un fils, ton plus digne ouvrage, tes graces & tes bienfaits.* Il lui donna ensuite sa bénédiction & le suivit le plus loin qu'il put de l'œil. Il ne

pouvoit le quitter. L'infortuné vieillard pressentoit que c'étoit pour la derniere fois, qu'il voyoit ce fils chéri. La tendre Begom-Saheb & tous ceux qui furent témoins d'adieux si touchans, ne purent s'empêcher de mêler leurs larmes à celles du pere & du fils.

Les soins de la guerre & la vengeance occuperent bientôt Dara tout entier: l'armée s'ébranla enfin dans le plus bel ordre, & traversa en quatre jours les campagnes qui sont entre Agra & le fleuve Chambal. A voir cette armée prodigieuse, couverte d'or & de fer, composée des plus beaux hommes qu'il y eût aux Indes, la nombreuse artillerie qu'elle traînoit à sa suite, la contenance fiere & menaçante des éléphans, le courage bouillant & emporté de Dara, il n'y avoit presque personne qui ne crût qu'il ne marchât sur le ventre d'un ennemi plus foible, & déjà épuisé par les travaux & les marches; mais les hommes sages observoient que cette armée si magnifique & si brillante n'étoit presque composée que de troupes de nouvelle levée; que la plûpart des Officiers Généraux étoient les ennemis secrets & personnels de Dara, & qu'ils n'étoient pas hommes à laisser échapper l'occasion favorable de se ven-

ger des injures du pere qui leur avoit débauché leurs femmes, & des railleries cruelles du fils qui les avoit immolés à la risée d'une Cour maligne; enfin ils ne voyoient pas sans terreur Calil-Cham, ce traître, dont les conseils avoient déjà été si funestes, honoré, sous Dara, du principal commandement. Pour comble de malheur, l'élite des troupes de l'Empire étoit employée à la poursuite de Sujah dans le Bengale; sous les ordres de Soliman-Chacu. Toutes ces observations, & sur-tout la comparaison qu'on faisoit de Dara; Prince ouvert, magnanime, brave & généreux, avec Oramgzeb, le plus fin, le plus artificieux & le plus adroit des hommes, leur faisoient craindre le désastre le plus funeste.

Mais Dara, à la vue d'une si belle armée, avoit conçu les plus grandes espérances. Il se promettoit une victoire facile & brillante de son courage & de celui de ses soldats qui témoignoient la plus grande ardeur pour combattre. Arrivé au fleuve Chambal, il jugea à propos d'attendre l'ennemi dans un camp avantageux qu'il traça sur le plan d'une grande Ville: au milieu étoient les tentes impériales, toutes couvertes de bro-

card d'or : les pavillons des Généraux Mogols & des Rajas, presqu'aussi superbes, disposés de distance en distance, s'élevoient au-dessus des tentes des soldats, & formoient des rues, des places publiques & des bazards : l'artillerie étoit braquée sur les bords du fleuve, pour en rendre le passage impraticquable à l'ennemi : tous ces objets réunis présentoient la perspective la plus agréable & la plus magnifique : c'est de ce camp que Dara écrivit à son fils Soliman-Chacu de venir le joindre.

Mais Oramgzeb parut sur l'autre bord du fleuve beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit cru : le succès de la premiere victoire lui avoit enflé le courage : le soldat, rempli de confiance & d'audace, méprisoit l'armée impériale & se croyoit invincible : déjà il ne bornoit plus ses espérances à la conquête des Indes. *Oramgzeb*, disoit-il, *après avoir vaincu le parricide Dara, nous conduira en Perse & de-là en Turquie, & nous enrichira des dépouilles de toute l'Asie.* Le camp retentissoit jour & nuit des cris d'allégresse & de victoire. Pour soutenir l'armée dans ces idées agréables, Oramgzeb publioit par-tout que plu-

sieurs Généraux de l'armée ennemie lui avoient promis, au nom de plus de trente mille Musulmans, de tourner leurs armes le jour du combat contre l'impie Dara. Cependant l'affectation avec laquelle on attribuoit la derniere victoire à Oramgzeb, quoique Moradbax y eût eu la plus grande part, devenoit suspecte aux amis de celui-ci. L'Eunuque Cha-Abas, persuadé qu'Oramgzeb, sous l'habit d'un Faquir, nourrissoit l'ambition la plus profonde, & qu'il ne manqueroit pas de se défaire de son maître, dès qu'il auroit vaincu Dara, résolut de le prévenir & de l'assassiner, lorsqu'il viendroit presque seul prendre les ordres de Moradbax; mais Oramgzeb, informé du complot, ne parut plus que bien accompagné. Il dissimula son ressentiment & en remit la vengeance à un autre tems.

Malgré le mépris qu'il affectoit pour Dara, la contenance de ce Prince l'effraya. Tenter le passage du fleuve en présence d'une armée formidable, c'étoit s'exposer à une défaite certaine; différer le combat, c'étoit décourager son armée & donner le tems à Soliman-Chacu, qui accouroit du Bengale à grandes journées, de joindre son pere

& de lui assurer la supériorité. Après avoir eu recours à divers expédiens, Oramgzeb s'arrêta à celui-ci. Il corrompit, à force d'argent, le Raja Champlet, dont les Etats s'étendent le long du fleuve, plus près de sa source, que l'endroit où étoient campées les deux armées. Il obtint de ce Roi Indien passage sur ses Terres. Oramgzeb détacha d'abord dix mille hommes de Cavalerie, pour se saisir d'un gué à douze lieues du camp : l'armée entiere se mit en marche pendant la nuit, dans le silence le plus profond, & suivit le détachement. Au point du jour, Dara n'apperçut plus de tentes de l'autre côté de la riviere: une retraite, ménagée avec tant d'art & de secret, le surprit, sans le déconcerter. Il devina le dessein de l'ennemi & donna ordre à une grande partie de l'armée de marcher & de combattre les rebelles, sans leur donner le tems de se reconnoître. Si cet ordre eût été exécuté, il est constant que les rebelles, épuisés de fatigues & dans le désordre & la confusion, inséparables du passage d'un fleuve, eussent été absolument vaincus ; mais l'Arbitre des Empires avoit destiné celui de l'Indostan à Oramgzeb ; & l'infortuné Dara devoit

être la victime d'un frere cruel & artificieux. Calil-Cham, que le vieil Empereur avoit donné à son fils, pour être le modérateur de son courage & le chef de ses conseils, se chargea d'arrêter l'ennemi au passage du fleuve, & il arriva presqu'aussitôt que lui au gué ; mais au lieu de le charger, comme il lui avoit été ordonné, le traitre resta les bras croisés, & laissa à Oramgzeb le tems de passer le fleuve & de se retrancher entre les montagnes. On dit même, que Calil-Cham eut la témérité de s'aboucher secrettement dans un endroit écarté avec le Chef des rebelles, pour concerter entr'eux les moyens de faire périr Dara dans la bataille qui devoit nécessairement se livrer avant peu de jours.

Quoi qu'il en soit, Calil-Cham eut l'adresse d'excuser sa conduite & de la faire approuver. Dara avoit même tant de confiance à ce guide infidele, qu'il n'osa suivre le mouvement qui le portoit à forcer le camp ennemi. *Je l'ai visité*, disoit Calil-Cham, *il est inaccessible; attendons que la faim en ait arraché les rebelles : nous les attaquerons & les déferons dans leur retraite.*

Oramgzeb & Moradbax ne resterent

pas long-tems en effet dans leur camp; les vivres commençoient à leur manquer, & il étoit de leur intérêt de combattre Dara, avant qu'il eût été fortifié du corps d'armée que lui amenoit Soliman-Chacu : leurs troupes reposées & rafraîchies s'avancerent donc en bon ordre dans la plaine ; mais ils trouverent Dara prêt à les recevoir.

Telle étoit la disposition des deux armées dans cette bataille, d'où dépendoit la destinée de l'Empire. Dara étoit à la tête du corps de bataille. Il avoit à combattre Oramgzeb, placé au centre de l'armée rebelle : la droite étoit commandée par Calil-Cham, & la gauche, par le Raja Ram-sing. Oramgzeb avoit opposé à celui-ci, dont il redoutoit la valeur, son frere Moradbax, & à l'autre, son fils aîné Mahamud. La nombreuse & excellente artillerie de Dara étoit rangée sur une seule ligne, à la tête de l'armée ; mais elle devint inutile par la perfidie de Calil-Cham, qui donna ordre aux canoniers de tirer, avant que l'ennemi fût à portée du canon. Oramgzeb qui avoit masqué la sienne derriere un grand Corps de Cavalerie, ne répondit à ce fracas, que par trois seuls coups, qui étoit le signal dont il étoit convenu avec Calil-

Cham, pour l'avertir que son armée étoit préparée au combat. Alors le perfide Mogol accourant à toutes brides vers Dara, à qui la fumée & la poussiere avoient dérobé les mouvemens de l'ennemi & la trahison de son Général : « Il » est tems, lui dit-il, de charger ; ton artil» lerie a déja jetté la terreur & le désor» dre parmi l'ennemi ; ta présence va » achever leur déroute. »

Dara monté sur un éléphant magnifiquement enharnaché, & couvert des ornemens impériaux, dont la beauté relevoit encore l'éclat, s'avança au petit pas vers Oramgzeb, à la tête de l'élite de la Cavalerie, qui de tems en tems jettoit de grands cris. Oramgzeb le laissa approcher, sans s'ébranler ; mais à peine l'eut-il vu à portée, que faisant ouvrir sa Cavalerie, il le salua de plusieurs décharges d'artillerie. On vit alors tomber autour de Dara, un nombre prodigieux d'hommes & de chevaux. Ce carnage ne fit qu'animer le Prince. Il s'élança avec fureur dans les escadrons des rebelles, & vengea les siens par des torrens de sang. Il eut bientôt dissipé tout ce qui s'opposoit à son passage. Arrivé aux batteries d'Oramgzeb, il les renverse & fait mainbasse sur les canoniers Portugais. Oramg-

zeb chargea en vain à la tête de l'élite de sa Cavalerie. Il fut repoussé avec un grand carnage. Dara gagnoit toujours du terrein: Orangzeb prit alors un parti digne de son courage. Il fit mettre aux pieds de son éléphant les chaînes qu'on a coutume d'attacher à ces animaux, lorsqu'on veut les contraindre de marcher à petits pas. Résolu d'attendre la mort ou la victoire, on dit, qu'après s'être ainsi privé des moyens de fuir, il leva les yeux & les mains au Ciel, dont il implora le secours à haute voix, & qu'il exhorta tous ceux qui combattoient à ses côtés, de donner, à son exemple, leur vie pour l'Alcoran, en faveur duquel il avoit seulement pris les armes. Le Ciel touché, à ce que prétendent les Ecrivains Musulmans, du peril d'un Prince si pieux, détourna l'orage qui grondoit sur sa tête. Dara, sans aucune apparence de raison, mais entraîné, disent ils, par une force supérieure, abandonna le dessein de le tuer ou de le prendre, pour porter ailleurs ses coups.

La véritable cause de la retraite du Prince fut un nouveau trait de la perfidie de Calil Cham, qui ayant appris que Dara, malgré tous les piéges qu'il lui avoit tendus, étoit prêt à terminer la

guerre par la plus éclatante victoire, lui envoya dire, pour lui faire quitter sa proie, que le sort des armes lui avoit été contraire dans l'endroit où il combattoit; que Mahamud, après avoir eu de grands avantages sur lui, voloit au secours de son pere, & qu'il se tint sur ses gardes, pour ne pas être enveloppé. Dara trompé, courut au devant du jeune Prince qui venoit lui arracher une victoire certaine. Il enfonça son escadron, & le mit en fuite, après un grand carnage.

Mais on ne combattoit pas ailleurs avec la même valeur, ni avec la même fortune. A la droite, Calil-Cham avoit, comme nous avons dit, cédé lâchement la victoire, sans combattre, à Mahamud; à la gauche, le fidéle & brave Ram-sing fit des effotts incroyables, qui furent d'abord suivis du plus grand succès. Il enfonça les escadrons de Moradbax, & parut bientôt aux yeux du Prince qu'il combattit d'homme à homme. Il perça l'Indien qui conduisoit l'éléphant, sur lequel étoit porté le Chef des rebelles. Moradbax, sans s'étonner, prit sa place, & conduisit d'une main son éléphant, tandis que de l'autre, il lançoit continuellement des traits au Raja, qui

s'acharnoit sur lui, & qui l'avoit déja blessé trois fois au visage. Par malheur pour le Roi Indien, les fléches lui manquerent au fort de ce combat. Voyant donc qu'il ne pouvoit plus atteindre son ennemi, il saute de dessus son cheval, & court se jetter sous le ventre de l'éléphant, pour le percer ; mais l'excès de son courage lui coûta la vie. Moradbax attentif à tous ses mouvemens, le frappe d'un dard, & le renverse sur la poussiere ; l'éléphant enleve alors le malheureux Indien avec sa trompe, lui bat la tête contre la terre, & lui arrache enfin la vie. A ce triste spectacle, au lieu de venger leur Roi, les Rageputes jettent un cri de douleur & s'enfuient.

Il n'y avoit plus que Dara qui combattît : ce Prince, abandonné de Rageputes, se vit bientôt sur les bras les trois Corps de l'armée ennemie ; (car Mahamud avoit déjà rallié le sien.) On l'attaqua de front & par ses flancs, mais il fit face à tout. Moradbax, le plus ardent des Généraux rebelles, fut repoussé, poursuivi & mis absolument en fuite : Mahamud eut le même sort. Oramgzeb accablé cédoit aussi, & ne combattoit plus qu'en reculant. Dara avoit forcé par-tout la victoire à se dé-

clarer pour lui, lorsque Calil-Cham, qui n'étoit revenu au combat que pour le perdre, mettant le comble à ses perfidies, s'approche de lui : *Seigneur*, lui dit-il en le saluant du nom de vainqueur, *c'en est fait ; le Ciel se déclare en ta faveur, & le premier de tes exploits efface tous ceux de tes immortels aïeux : il ne s'agit plus, pour couronner la victoire, que de te saisir des Chefs des rebelles & de les enchaîner à ton char de triomphe : descends donc de dessus ton éléphant ; monte sur ce cheval & volons à la poursuite des vaincus, & qu'aucun n'échappe à nos coups.*

L'imprudent Dara reçut ce fatal conseil avec d'autant plus de joie, qu'il flattoit davantage sa vengeance. Il monte sur un excellent cheval Persan, s'élance parmi les ennemis & porte partout la terreur & la mort ; mais en même tems le bruit se répand dans l'une & l'autre armée, qu'il a été tué : ses soldats, dont il dirigeoit les mouvemens de dessus son éléphant, par ses regards, par ses gestes & par ses actions, ne l'appercevant plus, ajoûtent foi à la nouvelle. Ils se troublent ; n'agissent que mollement ; perdent enfin courage & se laissent arracher une victoire décisive. Le

Prince, témoin de la terreur, de la déroute & de la fuite, comprit enfin que Calil-Cham l'avoit trahi. *Qu'on poursuive le traître*, s'écria-t-il outré de douleur, *& qu'on le mette en pieces*. Mais il n'étoit plus tems; & Calil-Cham s'étoit dérobé à sa vengeance, en se rangeant du côté des rebelles avec un gros escadron: ce renfort, joint à l'effroi de l'ennemi, rendit le courage à Oramgzeb & aux siens. Vaincu enfin, non par la valeur, mais par la trahison, l'infortuné Dara resta presque seul sur le champ de bataille. Il céda aux instantes prieres de ses amis, & se sauva, après dix heures, d'un des plus cruels combats qui se soient jamais livrés en Asie. Oramgzeb auroit bien voulu rendre sa victoire complette par la mort ou la prise de son frere; mais le Prince vaincu, quoique peu accompagné, se retira avec tant d'ordre & de fierté, qu'on n'osa le poursuivre: d'ailleurs, les rebelles étoient si épuisés & si affoiblis, qu'aucun n'avoit plus le courage & la force de combattre.

Le malheureux Sultan traversa presque seul ces mêmes plaines que, peu de jours auparavant, il avoit vues couvertes de ses troupes. Il arriva sur les neuf heures du soir, accablé de fatigues, aux portes

d'Agra.

d'Agra. La honte d'aller montrer un Prince fugitif & vaincu à un pere infortuné, & la crainte d'être assiégé dans la Capitale, l'empêcherent d'entrer dans la Ville. Il ne s'arrêta qu'autant de tems qu'il lui en falloit, pour écrire à Cha-Jehan & à Begom-Saheb. Ses lettres étoient conçues en des termes si touchans ; il déploroit ses malheurs avec tant de sensibilité ; il peignoit avec tant de force l'ingratitude & la perfidie du traître qui lui avoit enlevé la victoire, qu'à la lecture de ces lettres, le Palais retentit de pleurs & de gémissemens : la disgrace d'un fils adoré, les désastres de l'Empire, le sort dont il étoit menacé, arrachoient au vieil Empereur les cris les plus douloureux : le serrail présentoit partout l'image du désespoir. Cha-Jeham, revenu à lui, écrivit à son fils les lettres les plus consolantes. Il lui envoya une partie de ses trésors, & lui ordonna de diriger sa retraite à Dehly, pour y faire de nouvelles levées & recommencer la guerre.

Mais le Gouverneur de la Ville Impériale lui en refusa l'entrée. Dara fut aussi sensible à ce trait de perfidie, qu'à la perte de la bataille. Il continua sa route vers les Provinces septentriona-

les. Le tableau de ses infortunes toucha les Peuples, qui lui donnerent sur sa route les marques les plus éclatantes de compassion & de tendresse; mais les Grands qu'il avoit humiliés par sa fierté & ses railleries, & dont alors il mendioit les secours, furent insensibles à ses malheurs; enfin il arriva à Lahor avec environ sept ou huit cens chevaux qu'il avoit eu beaucoup de peine à rallier des débris de son armée. Là, il rassembla de nouvelles troupes & se prépara de nouveau à la guerre qu'il ne désespéroit pas encore de terminer à son avantage, surtout avec le secours de Soliman-Chacu, qui avoit sous ses ordres les plus belles troupes de l'Empire; mais la fortune confondit ses desseins & ses espérances. Elle le conduisit de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'enfin elle le livra indignement entre les mains sanguinaires d'un frere perfide.

Cependant Oramgzeb tiroit de sa victoire les avantages les plus solides. Après la fuite de Dara, il entra le premier dans le camp des Impériaux, abandonné & rempli de richesses immenses. L'hypocrisie, l'artifice, la dissimulation, qui avoient tant contribué à ses succès, il les employa alors, & depuis avec en-

core plus de fruit. Il réserva les tentes impériales & les plus riches dépouilles de l'ennemi à Moradbax, distribua l'or & l'argent aux soldats, & se retira ensuite avec ses confidens, dans le lieu le plus solitaire du camp où il resta quelques tems en prieres ; puis entrant dans la tente de Moradbax, la modestie sur le front & l'Alcoran à la main, il le salua du nom de vainqueur, & lui présenta Calil-Cham, par la trahison de qui il avoit vaincu.

C'est à la protection du Ciel, à la force de ton bras & à l'amitié de Calil-Cham, Seigneur, lui dit-il, *que nous sommes redevables d'une victoire si éclatante. Dieu, par sa puissance, a sauvé sa loi, en répandant chez l'ennemi l'esprit de vertige & de terreur. Pour toi, Seigneur, tu as secondé les decrets du Ciel avec une valeur inouie, en dissipant avec des troupes épuisées une armée formidable. Que Calil-Cham, qui a tant contribué à ta gloire, devienne ton ami & commande sous toi. Pour moi, je n'attends plus qu'une troisieme victoire, pour aller accomplir mes desseins dans la retraite & dans la pénitence. Là, je régnerai sur mes passions, tandis que tu feras régner dans toutes les Indes la véritable Religion & les vertus.*

Le facile Moradbax reçut en effet Calil-Cham au nombre de ses amis, lui donna toute sa confiance & le premier rang à l'armée. Il ignoroit que c'étoit un traître dévoué à Oramgzeb, qu'on ne mettoit auprès de lui, que pour se rendre maître de ses secrets & le perdre comme il avoit perdu Dara. Cependant l'infatigable Oramgzeb passoit les jours & les nuits à écrire aux Vice-Rois, aux Généraux & aux Gouverneurs des Provinces, pour les instruire de la victoire qu'il venoit de remporter : ses lettres étoient remplies de promesses ou de menaces, selon le caractere des Officiers avec lesquels il négocioit : presque tous se déclarerent pour le parti couronné par la fortune.

Mais les Généraux, dont la désertion flatta le plus Oramgzeb, furent le Raja Jasing & Dalil-Cham, qui commandoient l'armée victorieuse du Bengale, sous Soliman-Chacu. Il leur avoit écrit, du champ même de bataille, qu'il venoit de remporter une victoire décisive; que Dara fuyoit jusqu'aux extrémités de l'Empire; & il finissoit par leur ordonner de mettre à mort le fils du Prince vaincu, ou de le lui amener dans son camp chargé de fers. Jasing ne pouvoit

oublier que Dara l'avoit autrefois traité de Musicien. Pour Dalil-Cham, c'étoit un Patane, léger, inconstant, avide de puissance & d'argent, & toujours prêt à se dévouer à celui qui l'acheteroit le plus cher. Ils reçurent donc les ordres du vainqueur, comme s'ils fussent émanés du Souverain légitime, & ils prirent toutes leurs mesures pour faire déclarer l'armée en sa faveur; mais ils n'oserent tremper leurs mains dans le sang de Soliman-Chacu, ni même l'arrêter, soit qu'ils respectassent en lui le sang de Tamerlan, soit plutôt qu'ils appréhendassent d'être mis en pièces par l'armée qui révéroit les vertus & le courage du jeune Prince. Ils prirent donc le parti de l'aller trouver dans sa tente & de lui communiquer les ordres cruels qu'ils venoient de recevoir. A la nouvelle imprévue de la défaite & de la fuite de son pere, Soliman-Chacu parut accablé; mais on ne lui donna pas le tems de déplorer ses malheurs: les deux Généraux le presserent de se sauver. Le Prince, sans sonder les dispositions d'une armée, qui lui étoient favorables, partit en gémissant, la nuit même, suivi d'un petit nombre d'amis fideles, & se refugia dans les Etats du Raja de Sirinigar, qui ne s'étoit

ſes Maîtres, fit ſentir à l'Empereur, qu'il ne vouloit pas ſouffrir les incommodités d'un ſiége, ni s'expoſer aux ſuites funeſtes d'un évenement malheureux. Il prit même bientôt le parti d'ouvrir les portes de la Ville, ſans attendre le conſentement de Cha-Jeham. Oramgzeb, devenu le maître d'Agra, pénétra bientôt les deſſeins de fuite de l'Empereur; & il redoubla de ſoins & de vigilance, pour ne pas laiſſer échapper ſa proie. Il défendit à tous les Citoyens, ſous peine de mort, de ſortir de la Ville, ſans ſa permiſſion par écrit. Il diſpoſa de nombreux Corps de garde au-dehors & au-dedans de la Ville; enfin pluſieurs détachemens de Cavalerie parcouroient perpétuellement la campagne. Cha-Jeham s'apperçut bientôt qu'il étoit bloqué de toutes parts, & qu'il ne pouvoit manquer de tomber entre les mains des rebelles. Ce Prince déſeſpéré crut qu'il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource que d'attirer ſes deux fils dans le Palais & de les y faire poignarder. Il les invita donc avec inſtance de venir le trouver, pour terminer leurs différends dans une entrevue. Pour toute réponſe, on forma le ſiége du Palais dans les régles. Moradbax ſe chargea de l'atta-

quer du côté de la campagne, tandis que Mahamud diſpoſoit tout pour donner l'aſſaut du côté de la Ville. Oramgzeb ſe retira dans le camp, ſous prétexte d'une maladie, mais en effet pour rejetter l'odieux d'un pareil attentat ſur Moradbax.

L'Empereur apperçut bientôt du haut de ſon Palais les mouvemens de l'ennemi & les préparatifs de l'aſſaut. Cet appareil, loin de l'effrayer, ſembla lui rendre le courage & l'activité dont il avoit donné des preuves ſi éclatantes dans ſa jeuneſſe. Lui-même diſpoſa ſon artillerie ſur les murailles, & fit le plus grand feu ſur la Ville & le Camp des ennemis; mais le canon n'abattit que quelques maiſons. Bientôt l'impétueux Moradbax le fit taire par un feu ſupérieur. Il avoit déjà fait ſes approches juſqu'aux pieds du mur. Le Palais alloit être réduit en poudre, & l'infortuné Cha-Jeham enſeveli ſous ſes ruines avec ſes femmes & ſes tréſors, lorſqu'Oramgzeb, craignant de perdre tant de richeſſes, lui envoya un Seigneur de diſtinction avec ordre de lui dire que c'étoit malgré lui, qu'on en agiſſoit ainſi à ſon égard; qu'il le conjuroit de recevoir la viſite & les reſpects de

ſon fils Mahamud, en attendant que ſa ſanté lui permît de paroître à ſon tour devant lui.

Cha-Jeham, touché de la douleur & des cris de ſes femmes, qui embraſſoient ſes genoux, pour le conjurer de veiller à ſon ſalut & à celui de tous les malheureux renfermés avec lui, conſentit à recevoir ſon petit-fils, & fit préparer des préſens d'une valeur ineſtimable, pour l'adoucir ; & en même tems il ſe couvrit de ſes habits les plus magnifiques, & fut s'aſſeoir ſur ſon trône d'or où il attendit les ordres du vainqueur. Mahamud, ſuivi d'un gros d'Officiers, ſe préſenta bientôt aux portes du Palais. Il arrêta & déſarma les Corps de garde, & s'avança dans la chambre de l'Empereur, en faiſant paſſer indiſtinctement au fil de l'épée tout ce qui s'offre à ſa vue, Soldats, Officiers, Femmes, Eſclaves & Eunuques ; enfin, les mains teintes de ſang, il paroît à la vue de l'Empereur, ſon aïeul. *Ta vieilleſſe*, lui dit-il, *te rend incapable de régner : nous ne t'envions point la lumiere du jour : termine ta longue carriere au milieu de tes femmes & dans ces jardins que tu as plantés avec de ſi grands frais ; mais deſcends d'un trône que tu deshonores*

depuis tant d'années ? A ces mots, des cris lamentables, mêlés de menaces & d'imprécations, se firent entendre de la part des témoins d'une scéne si barbare, qui oublioient leur propre danger, à la vue de celui de l'Empereur; mais le féroce Mahamud parut insensible. Il fit arracher de force son aïeul de dessus le trône, & le conduisit évanoui & mourant dans l'appartement des jardins, hors de l'enceinte de la forteresse.

Détrôné par des mains parricides, prisonnier dans le sein de l'infortune & de l'accablement, Cha-Jeham ne respiroit que la rage & la vengeance. Il fait inviter le jeune Mahamud, dont il venoit de recevoir des affronts si sanglans, à l'aller trouver; & du plus loin qu'il l'apperçoit, il court se jetter à ses pieds & lui adresse ces paroles où sont peints toute la fierté & le ressentiment d'un Pere & d'un Roi outragé: « Mon » fils, tu me parois plus digne de l'Em» pire que les enfans ingrats qui m'en » dépouillent. Agra est soumise à ton » pouvoir: ton courage t'a donné des » amis & des Partisans. Je te pardonne » les indignités qu'on t'a forcé de com» mettre à mon égard: je fais plus, j'ab» dique la couronne en ta faveur: ose

» la saisir, & venge-moi d'un tyran » qui, après avoir détrôné son pere, » réserve peut-être à son fils un sort plus » funeste? » Une proposition si séduisante éblouit le jeune Prince, qui resta quelques instans sans répondre; mais venant à considérer que l'armée étoit dévouée à Oramgzeb, & que ce seroit courir à une mort certaine, que de répondre aux vœux de Cha-Jeham, il méprisa l'offre du vieillard; & pour effacer les soupçons que quelques momens d'incertitude auroient pu donner aux Officiers de sa suite, il maltraita son malheureux aïeul, & l'obligea à lui remettre les clefs de la chambre du trésor.

Cependant les procédés barbares & l'impiété des deux freres, répandus dans toute la Ville, la remplirent de tristesse & d'horreur. On gémissoit sur le sort de toutes ces malheureuses victimes que Mahamud avoit sacrifiées sans nécessité, lors de sa premiere entrée dans le Palais. Le sort de Cha-Jeham, traité sur le bord du tombeau en criminel, & renfermé dans une obscure prison, arrachoit des larmes: on éclatoit par-tout en imprécations & en menaces, sur-tout contre Oramgzeb, dont on ne pouvoit

accorder la modestie & la piété avec les horribles attentats dont il se rendoit coupable de jour en jour; enfin on étoit prêt à se soulever, lorsqu'Oramgzeb, pour faire taire tous ces bruits si injurieux à sa gloire, & sur-tout pour arrêter les suites d'un déchaînement qu'il regardoit comme redoutable, supposa une lettre de l'Empereur détrôné à Dara, par laquelle il l'invitoit à s'approcher d'Agra; qu'il abandonnoit à son ressentiment cette Ville peu affectionnée à ses Rois, mais qu'il lui feroit un présent encore plus agréable, en lui livrant les têtes d'Oramgzeb & de Moradbax, qui venoient de lui promettre une visite, & que déjà il avoit pris des mesures infaillibles, pour leur faire expier, en leur arrachant la vie, tous les crimes dont il s'étoient souillés. Cette lettre, dont la fausseté étoit évidente, répandue dans le Public par les Moullahs & les Faquirs toujours dévoués aux Chefs des rebelles, fit l'effet qu'en avoit espéré Oramgzeb; & le Peuple, toujours léger & inconstant, loua la sagesse du fils & applaudit à la prison du pere.

Les Princes profiterent de ce retour du Peuple, pour partager entr'eux les trésors, les Provinces & les Armées

de l'Empire. Un pareil partage, si opposé au prétendu désintéressement d'Oramgzeb, qui souvent avoit déclaré qu'il ne cherchoit dans la guerre & la victoire, que le salut des Musulmans, auroit dû ouvrir les yeux à Moradbax; mais ce Prince, ébloui par les soumissions & l'éloquence d'un frere qui lui permettoit chaque jour de le faire couronner incessamment, les tint toujours fermés sur les bords du précipice. Il n'étoit occupé que du soin de terminer la guerre contre Dara; & déjà, lui & Oramgzeb avoient ordonné à l'armée de se tenir prête à le poursuivre jusqu'aux extrémités des Indes. Les deux armées sortirent d'Agra & prirent la route de Dehly, en suivant les rives de la Gemna. Après quelques jours de marche, on s'arrêta à une Bourgade appellée Matara, & située dans le Pays le plus agréable & le plus fertile des Indes. Près de ce village s'éleve une Mosquée magnifique, bâtie par les premiers Rois Mogols. *C'est ici*, dit Oramgzeb à Moradbax, *c'est auprès de ce monument sacré de la piété de nos ancêtres que tu dois enfin recueillir les fruits de la victoire. Ici tu recevra des mains du Chef de la Religion le turban & le sabre impérial,*

& la puissance de vie & de mort sur tout ce qui respire aux Indes. Pour moi, je ne me réserve que la gloire de l'attacher.

Le jour du couronnement fut fixé au quinze Juin; & on choisit, pour le lieu de la cérémonie, la plaine qui sert comme de place à la Mosquée.

Une longue rangée de tentes couvertes de brocard d'or formoit au milieu de la plaine une enceinte, sur laquelle on avoit élevé de magnifiques toiles peintes, soutenues par de gros cordons de soie, au moyen desquelles l'assemblée devoit être à couvert des ardeurs du soleil. La veille de ce jour, si desiré par l'ambitieux Moradbax, Oramgzeb feignit une légere maladie & invita son frere à le venir trouver, pour consulter ensemble les Astrologues & prendre ce qu'on appelle aux Indes le Sahet, c'est-à-dire, pour sçavoir si le jour du couronnement seroit un jour heureux. Il n'est pas inutile d'observer que les Rois & les Grands n'entreprennent jamais rien en Orient, sans consulter les Astrologues, auxquels ils témoignent la plus grande confiance & qu'ils comblent de bienfaits. Ces imposteurs prétendent lire l'avenir dans les cieux & dans certains livres qu'ils feuillettent

avec beaucoup de myſtere, en faiſant de grands calculs; & c'eſt cette derniere opération, pour laquelle les Indiens & les Muſulmans ont un reſpect égal, qu'on appelle le Sahet.

Moradbax reçut avec joie l'invitation de ſon frere. En vain Cha-Abas tâcha de lui inſpirer de la défiance : « Ne » t'apperçois-tu pas, Seigneur, lui diſoit » le fidele Eunuque, que tandis que ton » armée, occupée de danſes & de feſtins, » oublie dans le ſein de la débauche l'or- » dre & la diſcipline militaire, Oramg- » zeb contient la ſienne dans le ſilence? » Ton camp retentit du bruit des con- » certs & des cris de joie, & ton frere » prend dans le ſien des précautions ex- » traordinaires: ſes ſoldats font une gar- » de exacte. Il aſſemble de fréquens » conſeils. Malgré ſa diſſimulation, eſt- » il poſſible de ne pas voir qu'il s'occupe » profondément de quelque grand deſ- » ſein? N'en doute point, Seigneur, » les prétendus préparatifs pour ton cou- » ronnement ne ſont que des piéges » pour te perdre. »

Mais Moradbax, enyvré de ſa grandeur prochaine, rejetta un conſeil ſi ſage. Il ſortit de ſa tente, ſuivi d'un petit nombre de Généraux & de Cha-Abas, qui,

malgré ses pressentimens, ne put jamais prendre sur lui d'abandonner son Maître dans des circonstances si critiques. A peine le Sultan eut-il passé une petite riviere qui séparoit les deux camps, qu'il rencontra Ebraïm-Cham, un des premiers Généraux d'Oramgzeb. Ce Tartare, touché du malheur dans lequel alloit se précipiter un Prince généralement aimé des troupes par son courage & sa générosité, lui arrêta son cheval par la bride : *Où vas-tu, Seigneur*, lui dit-il d'un ton triste & pénétré ? *Quel astre fatal te conduit chez Oramgzeb. Je cours au trône*, lui répondit Moradbax ; *chaque pas que je fais m'y mene, & c'est demain que je dois recevoir les marques de la dignité impériale des mains d'Oramgzeb même.* Ebraïm, à ces mots qui manifestoient si bien la crédulité & la prévention du Prince, lâcha les brides du cheval & se retira baigné de larmes. Le compliment que fit quelque tems après le Casi à l'aveugle Moradbax, auroit dû achever de lui ouvrir les yeux : *Ton entrée est heureuse, Seigneur*, lui dit-il ; *plaise au Ciel que la sortie y réponde.* Moradbax parut alors inquiet & effrayé ; mais la vue d'Oramgzeb, qui, malgré son indisposition, ve-

noit au-devant de lui avec les princi- paux Chefs de ſon armée, l'empêcha de répondre au Caſi. Les reſpects & les ſou- miſſions du prétendu Faquir, qui, du plus loin qu'il l'apperçut, ſe proſterna par terre, le raſſurerent : jamais entrevue ne fut plus tendre. Oramgzeb, qui vou- loit ſoutenir ſon perſonnage juſqu'au bout, ne ſe montra jamais ſi attentif. Il prit Moradbax par la main, le con- duiſit dans une tente ſuperbe & le plaça ſur un trône, auprès duquel il s'aſſit dans un ſiége plus bas. Il n'étoit occupé qu'à chaſſer les mouches qui l'in- commodoient & à lui eſſuyer la ſueur qui couloit de ſon viſage. Il n'y eut point de careſſes, de démonſtrations, de zéle & de tendreſſe qu'il n'employât, pour endormir ſa victime au bord du précipice. Pendant que Moradbax, dans l'yvreſſe de la joie & de l'eſpérance, ſe repoſoit entre les bras du crime & de la perfidie, on lui préparoit un bain d'eau-roſe & un feſtin ſuperbe. Les deux freres s'aſſirent ſeuls à une même table; & afin de ſignaler davantage un jour ſi brillant, l'auſtere Oramgzeb fit ſervir, pour la premiere fois de ſa vie, du vin. Moradbax en but avec excès & s'eny- vra bientôt. Il s'endormit profondé-

ment : ſon Eunnuque, qui ſeul étoit reſté auprés de lui, le transféra de la table à une tente voiſine, pour le faire repoſer plus commodément, & s'aſſit aux pieds de ſon lit. Inquiet, agité, l'eſprit rempli des plus noirs preſſentimens, le fidele Eunuque ne put fermer l'œil. Bientôt il apperçoit Oramgzeb qui entre dans la tente avec un de ſes petits-fils, âgé de cinq ou ſix ans. Le Prince lui fit ſigne de la main de ſe taire, comme s'il eût eu envie de faire quelque malice an Prince endormi. Il s'approcha enſuite du lit & promit à ſon petit-fils quelques bijoux, s'il pouvoit enlever le ſabre & le poignard du Prince, ſans l'éveiller. Le jeune enfant fit le coup avec adreſſe & porta les armes de ſon oncle dans une tente voiſine. A l'inſtant, ſix ſoldats de la garde d'Oramgzeb, forts & vigoureux, entrent avec des chaînes d'argent & éveillent Moradbax par leurs mouvemens. Le Prince confondu cherche en vain ſon ſabre, & ne le trouvant point, pouſſe un cri de douleur : *Qu'on le ſaiſiſſe*, crioit l'hypocrite Oramgzeb, *qu'on l'enchaîne, cet infracteur de la loi, qui s'eſt rendu indigne du trône par ſon intempérance.* Moradbax, lui lançant un regard de mépris & d'in-

dignation, ne lui répondit que ces mots : *Sont-ce donc là les ſermens que tu m'as faits ſur l'Alcoran.* Oramgzeb lui mit la main ſur la bouche, pour l'empêcher de continuer, & en même tems on le tranſporte ſur un éléphant qui l'attendoit à la porte & on le conduit dans la forterefſe de Goüaléor, tandis qu'on faiſoit prendre à ſon Eunuque le chemin de la Citadelle d'Agra.

Les meſures d'Oramgzeb avoient été concertées avec tant d'art ; elles furent conduites avec tant de ſecret, que perſonne dans les deux camps ne ſe douta de la cataſtrophe de Moradbax. La fête dura toute la nuit : les tentes reſterent éclairées : les concerts & les feux d'artifice ſe firent entendre de toutes parts : les Officiers & les Soldats mêlés enſemble, pouſſerent la débauche juſqu'au lendemain à la pointe du jour, que, conformément à l'ordre donné, ils s'aſſemblerent dans l'enceinte préparée pour le triomphe de Moradbax : aucun d'eux n'étoit armé, excepté quelques eſcadrons d'Oramgzeb, compoſés de l'élite de ſes troupes, qui envelopperent ſans affectation l'enceinte. Les ſoldats de Moradbax, uniquement occupés de l'éclat de la cérémonie, attendoient avec impa-

tience que leur Général parût, pour le proclamer Empereur. Mais quelle fut leur confusion, lorsqu'au lieu de Moradbax, ils virent Oramgzeb s'avancer dans toute la pompe de la souveraine puissance, & monter sur le trône destiné à son malheureux frere! Mille voix se font entendre dans les airs; on crie par-tout: *Vive le pieux, vive le grand Empereur Oramgzeb.* Les soldats de Moradbax portent par-tout leurs regards; & se voyant investis, ils suivent l'exemple de leurs Généraux, qui, séduits par l'or d'Oramgzeb, ou effrayés de l'appareil de sa puissance, s'étoient jettés à ses pieds. De plus de quarante mille hommes qui se faisoient gloire d'être attachés à la fortune & à la personne de Moradbax, il n'y en eut pas un seul qui osât élever la voix en faveur du Prince opprimé, & même demander ce qu'il étoit devenu. C'est ainsi que l'intrigue, l'artifice & le crime, conduisirent au trône le prétendu Faquir, qui n'aspiroit qu'à mourir en paix aux pieds du tombeau de Mahomet.

Mais il devoit encore essuyer des traverses & être exposé à de grands dangers, avant que de jouir paisiblement du fruit de ses attentats. Dara vivoit en-

cet Omrha promettoit à Oramgzeb de lui laisser les passages libres , moyennant une grosse somme. Dara , dont le caractere naturel étoit la franchise, l'ouverture & la magnanimité , étoit devenu, depuis ses malheurs , défiant, soupçonneux. La perfidie de quelques méchans auxquels il avoit donné sa confiance, l'avoit rendu injuste à l'égard de tous les hommes : ainsi, sans approfondir l'affaire , il ajoûta malheureusement foi à la lettre supposée , & retira le fidele Daüt - Cham d'un poste d'où il tenoit en échec toutes les forces des ennemis. Celui qu'il chargea de la défense du Béar, en la place de Daüt - Cham, disgracié & chassé, laissa le passage libre à l'ennemi , par lâcheté ou par trahison.

Oramgzeb s'approcha bientôt de Lahor , répandant sur sa route la terreur & le ravage. A cette nouvelle imprévue, l'armée de Dara se dissipe & abandonne son malheureux Chef : la défection fut si générale , qu'il ne resta pas six cens hommes à Dara. Ce Prince ne pensa alors lui - même qu'à se sauver en Perse ; mais à peine eut - il fait quelques jours de marche, qu'il apprend que les Gouverneurs de Multan & de Cabul, Provinces qu'il devoit traverser dans sa

retraite

retraite, avoient promis à Oramgzeb de le lui livrer vif ou mort. Accablé, trahi de toutes parts, l'infortuné Sultan ne sçavoir à quoi se résoudre ; il erroit çà & là dans les déserts, manquant d'eau & de vivres & ayant tous les jours la douleur de voir périr les compagnons de sa fuite & de sa misere. Dans cette extrêmité déplorable, la fortune fit briller à ses yeux quelques rayons d'espérance & de salut. Un Eunuque, Gouverneur de la forteresse de Bakar, située sur le fleuve de Syndi, touché des malheurs de l'héritier de l'Empire, lui envoya offrir un asyle dans sa place. Dara se mit sur le champ en route & gagna Bakar où il se reposa quelques jours, mais la crainte d'y être assiégé par son frere lui fit bientôt quitter cet asyle. Il partit avec ses femmes & ses enfans, gagna le fleuve Indus qu'il descendit, & arriva enfin, après une longue marche & des fatigues incroyables, dans le Royaume de Guzurate où il se tint caché, en attendant l'occasion de se sauver par mer à Ormus ; mais les différens événemens qui survinrent dans le sein de l'Empire, & les marques éclatantes de tendresse qu'il reçut de la part des Peuples de cette Province, lorsqu'il se fut fait

connoître, lui inſpirerent d'autres deſſeins. Il tenta de nouveau le ſort des armes & vint à bout de raſſembler des troupes aſſez nombreuſes, pour faire encore trembler ſon rival.

Cependant le Gouverneur de Bakar, à qui Dara devoit ſon ſalut, ſe préparoit à arrêter le vainqueur. Oramgzeb, qui ſuivoit par-tout les traces du fugitif Dara, étoit déjà arrivé dans le Multan. Indigné de la réſolution de l'Eunuque qui l'arrêtoit au milieu de ſa courſe, il diſpoſoit tout pour le ſiége de la forteresſe de Bakar, lorſqu'un événement imprévu, & qui eut les plus grandes ſuites, le força d'abandonner ſon entrepriſe, pour retourner promptement à Agra.

Sujah, qui de tous les fils de Cha-Jeham avoit levé le premier l'étendart de la révolte, s'étoit enfui, comme nous avons dit, dans le Bengale, après avoir été vaincu par Soliman-Chacu. La déſection de l'armée victorieuſe, qui s'étoit lâchement livrée à Oramgzeb, & la retraite de Soliman l'avoient laiſſé reſpirer. Ce Prince, actif & infatigable, eut bientôt raſſemblé une armée, à la tête de laquelle il s'avança vers Agra, non plus dans le deſſein, à ce qu'il

publioit, de se saisir du trône, mais pour délivrer son pere & son frere Moradbax de la prison où les retenoit l'usurpateur. Les circonstances favorisoient Sujah : l'armée qu'on avoit envoyée à sa poursuite, affoiblie par les détachemens & les maladies, n'étoit pas en état de lui résister. Oramgzeb étoit occupé avec ses principales forces aux extrémités de l'Indostan. Les Rajas Indiens, qui ne voyoient qu'avec douleur le zéle de l'usurpateur pour l'Alcoran, redoutoient en lui un tyran & un persécuteur : les amis secrets de Cha-Jeham, de Dara, de Moradbax, étoient prêts à s'élever contre l'auteur des désastres de la Maison Impériale ; enfin la couronne paroissoit chancelante sur la tête d'Oramgzeb. A la nouvelle des progrès d'un ennemi qu'il croyoit accablé, Oramgzeb se trouva dans la plus étrange perplexité. Il étoit également de son intérêt de prévenir Sujah & de ne pas laisser échapper Dara, dont le courage & les ressources lui paroissoient redoutables, mais bientôt il se détermina au parti le plus sage. Il partagea sa nombreuse armée en deux Corps, dont le plus considérable s'arrêta devant la forteresse de Bakar, avec ordre au Général, à qui il en confia le

commandement, de presser le siége avec vigueur & ensuite de poursuivre Dara, jusqu'à ce qu'il l'eût pris ou chassé des Indes. Pour lui, il partit avec l'autre Corps qui ne consistoit qu'en Cavalerie, pour combattre *Sujah*, & il marcha jour & nuit.

Mais le plus grand danger qu'il eût encore couru dans cette guerre, l'attendoit sur sa route. Le Raja Jasing, qui lui avoit livré l'armée du Bengale, plutôt par un sentiment de crainte & de terreur, que par un mouvement d'amitié, s'avançoit sur le même chemin avec dix mille Rageputes qu'Oramgzeb lui avoit ordonné de lui amener. Surpris d'apprendre qu'Oramgzeb retournoit à Agra peu accompagné, parce qu'il avoit pris les devants avec ses seuls Gardes, il crut qu'il avoit été vaincu & qu'à son tour il fuyoit. L'idée de la défaite de l'usurpateur lui inspira d'autres sentimens que ceux de le joindre & de le servir. Il résolut de fondre sur lui & de le massacrer, & ensuite de se rendre à Agra, pour tirer Cha-Jeham de sa prison & lui rendre la couronne. Oramgzeb, qui croyoit le Raja à Dehly, tomba dans le camp de ce Prince, sans s'en appercevoir, & n'ayant que dix ou douze

hommes avec lui. A la vue des Rageputes ſous les armes avec une contenance fiére & menaçante, Oramgzeb pénétra les deſſeins du Raja ; mais le danger ne le troubla point, & il s'en tira avec beaucoup de préſence d'eſprit. Après avoir traverſé le camp des Indiens, ſans donner aucune marque de frayeur & de ſurpriſe, il arrive à l'endroit où l'attendoit le Raja accompagné de l'élite de ſes troupes, & perſuadé que l'Indien ne ſe portoit contre lui à une réſolution ſi hardie, que parce qu'il le croyoit battu : *Prince*, lui dit-il en l'abordant & en lui jettant au col un collier de perles magnifique, *notre ennemi commun eſt en déroute : Dara s'enfuit dans le Royaume de Guzurate, pour éviter la mort. Je n'ai ceſſé de pourſuivre un malheureux qui n'eſt plus digne de ma colere, que pour aller punir un autre rebelle. Sujah, déjà vaincu par ta valeur, oſe m'attaquer aujourd'hui, tandis que je vais le faire repentir de ſon audace ; toi, prends le chemin de Lahor avec tes braves ſoldats ; je remets en tes mains mon autorité dans ce Royaume.* Ce diſcours prononcé en Roi retint le bras du Raja. Il s'inclina devant Oramgzeb, lui rendit graces & partit. C'eſt

ainſi qu'en moins de quelques heures, l'Indien paſſa deux fois d'une extrémité à l'autre; étrange effet de la légereté qui déſigne le caractere de ſa Nation. Peut-être auſſi que l'opinion qu'il alloit rendre à Dara, ſon ennemi perſonnel, le plus ſignalé ſervice, en ſacrifiant l'uſurpateur, ne contribua pas peu à lui inſpirer d'autres ſentimens.

Quoi qu'il en ſoit, Oramgzeb arriva en ſûreté à Agra : ſa préſence diſſipa les partis qui ſe formoient en faveur du malheureux Cha-Jeham, & bientôt il fut en état de marcher avec l'armée qui étoit reſtée auprès de la Capitale ſous les ordres de ſon fils Mahamud. Sujah, qui étoit à Elabas, ayant appris qu'Oramgzeb accouroit à grandes journées avec des forces ſupérieures, dans le deſſein de l'accabler, prit le parti de ſe retrancher dans un poſte admirable, environné de montagnes & de forêts, & ſitué ſur un vaſte étang. On ne pouvoit venir à lui que par une longue plaine dénué d'eau, d'arbres & de prairies. Il eſpéroit qu'Oramgzeb ſe conſumeroit en efforts impuiſſans, pour le forcer dans ſon camp, & qu'il ruineroit ſon armée, ſoit en combattant, ſoit en ne combattant pas, par les difficultés de trou-

vet des vivres & de l'eau. Oramgzeb mit en vain en uſage toutes ſortes de ruſes pour attirer ſon frere à une bataille. Sujah reſta immobile dans ſon retranchement. Oramgzeb tenta alors les voies de la perfidie; mais il ne trouva point de traîtres dans l'armée du Vice-Roi de Bengale, tant celui-ci avoit bien ſçu choiſir ſes amis & ſes Officiers: cependant la diſette de fourages, de vivres & ſur-tout d'eau dans les plus grandes chaleurs de l'été, réduiſirent Oramgzeb à de fâcheuſes extrémités. Il fut obligé de faire venir de l'eau du Gange, éloigné de plus de ſix lieues de ſon camp, avec des incommodités incroyables; ce qui n'empêcha pas les maladies de ſe répandre dans l'armée. A ce fléau ſe joignit celui de la déſertion: la confiance & le courage s'anéantiſſoient dans l'ame d'Oramgzeb: il ſe voyoit à la veille de ſa perte.

Mais la fortune ne ceſſa jamais de combattre pour lui. Jemla, ce fameux Emir qui avoit été le premier auteur de la grandeur d'Oramgzeb, en lui livrant l'armée du Viſapour, fut ſon libérateur. Nous l'avons laiſſé dans la priſon d'Oramgabab, où il s'étoit fait enfermer lui-même, pour tromper plus

sûrement la Cour sur sa connivence secrette avec Oramgzeb. Dès qu'il eut appris que son ami étoit devenu maître d'Agra & de Cha-Jeham par ses victoires, & que ses femmes & ses enfans étoient en sûreté, il sortit de sa prétendue prison & rassembla une armée, à la tête de laquelle il vint joindre Oramgzeb. On ne sçauroit croire avec quelle joie il fut reçu du Prince & de toute l'armée: la seule personne de ce grand homme valoit une armée dans les circonstances. En effet, ayant reconnu combien la position d'Oramgzeb étoit désavantageuse & que les troupes qu'il avoit amenées ne pourroient qu'affamer l'armée, pour peu qu'elle restât dans le même camp, il donna un conseil digne de la supériorité de son génie. On publia par ordre du Sultan dans le camp, qu'on eût à se tenir prêt le lendemain pour décamper, & en même tems on fit prendre la route d'Agra aux bagages & à quelques piéces d'artillerie. Sujah ne manqua pas d'être informé par ses espions des mouvemens de l'ennemi; & pour s'en assurer encore davantage, il envoya ses coureurs à la découverte. Ils lui apprirent, à leur retour, que le chemin d'Agra étoit rempli de

troupes & de bagages, & que l'ennemi paroiſſoit fuir avec beaucoup de déſordre. Tout vif & emporté qu'étoit Sujah, il ſe contint pourtant & remit au lendemain le ſoin de pourſuivre ſon frere. Dès le point du jour, il envoya quelque Cavalerie pour eſcarmoucher & arrêter l'ennemi ; mais elle fut reçue avec courage & repouſſée. Sujah ſortit alors de ſon camp avec toute ſon armée, pour la ſoutenir, & cette faute fut irréparable. En effet, Oramgzeb parut bientôt avec la ſienne qui défila du camp qu'on avoit cru abandonné; car la prétendue retraite qu'il avoit ordonnée la veille, n'avoit été qu'une feinte pour attirer l'ennemi hors de ſon camp & le combattre en raſe campagne. A l'aſpect de cette armée, Sujah s'apperçut de ſon erreur. Il fut étonné, mais il ne perdit point courage. Il s'occupa à ranger ſes troupes & à prendre tous les avantages que la ſituation des lieux pouvoit lui permettre. On fut long-tems ſans combattre, car les Mogols ſe portent rarement à des attaques bruſques & impétueuſes. Ils veulent avoir le tems de ſe reconnoître, lorſqu'ils ſont en préſence; mais enfin, lorſqu'ils ſont une fois engagés dans une action, ils combattent avec

plus de valeur que leur contenance n'en sembloit promettre.

Jacot-sing, ce Raja qui avoit été vaincu par Oramgzeb & Moradbax, avoit rallié ses troupes & s'étoit mis en marche avec un gros Corps de Cavalerie, sans trop sçavoir quel parti il embrasseroit. Arrivé près du champ où étoient rangées les armées, il apprend que les bagages d'Oramgzeb étoient en route avec une médiocre escorte : la vue du butin le détermina. Il tombe sur l'escorte, enleve le trésor & porte la terreur dans l'armée de l'usurpateur.

A la vue de ces mouvemens, Sajah crut qu'il étoit tems d'engager la bataille. On s'ébranle de part & d'autre : les deux freres, montés chacun sur un éléphant, se joignent, s'acharnent l'un contre l'autre & épuisent tous leurs traits. Le conducteur de l'éléphant d'Oramgzeb tombe mort, ce Prince le conduit d'une main & continue de combattre de l'autre. Sujah encouragé, presse son ennemi, le pousse & le poursuit. L'éléphant épouvanté recule : Oramgzeb, effrayé de l'image de la mort présente à ses yeux, met un pied hors de son siége, pour se jetter à terre. Jemla, qui combattoit à ses côtés, s'apperçut de

son dessein. Ne doutant point que sa fuite ne livrât la victoire à Sujah, il lui cria : *Oramgzeb, souviens-toi de tes victoires ; c'est ici qu'il faut vaincre ou mourir.* A ces mots, il se jetta brusquement au-devant de l'ennemi qu'il arrêta, pour donner le tems à Oramgzeb de se remettre. Cependant l'impétueux Sujah renversoit tous les obstacles qu'on lui opposoit. Déjà il avoit gagné beaucoup de terrein ; déjà il voyoit l'armée ennemie plier de toutes parts, lorsque son éléphant qu'il poussoit avec plus de courage que de prudence, tomba pesamment dans une large fosse, dont la surface n'étoit couverte que de branches entrelacées & d'un peu de sable ; piége que l'adroit Oramgzeb avoit préparé pour y attirer son frere, en cas qu'il prît l'avantage sur lui. Il ne fut pas possible à Sujah de dégager son éléphant. Il se vit donc obligé de prendre le même parti qui avoit coûté la victoire à Dara dans la derniere bataille & de combattre à cheval. Mais dès que ses troupes ne l'apperçurent plus, elles le crurent mort : la crainte & la frayeur s'emparent du Corps qui combattoit auprès de Sujah & se communiquent à toute l'armée qui fuit & abandonne une

victoire certaine. Le malheureux Sujah, entraîné par les fuyards qu'il s'efforçoit de rallier, eut beaucoup de peine à se sauver à Elabas.

Cependant la nouvelle de la défaite d'Oramgzeb étoit déjà répandue à Agra: quelques soldats qui l'avoient vu fuir devant son frere & prêt à tomber de dessus son éléphant, avoient semé le bruit dans leur fuite, que tout étoit perdu. Jacont-sing, qui s'étoit déjà saisi du bagage d'Oramgzeb, ajoûta foi à ce bruit; & au lieu de contribuer à la destruction entiere de l'usurpateur, il se hâta de venir à Agra, pour briser les fers de Cha-Jeham & empêcher que Sujah, dont il n'étoit guéres moins l'ennemi que d'Oramgzeb, ne se saisît de la couronne; mais le butin dont il étoit chargé, l'empêcha de faire toute la diligence possible, & il fut prévenu par l'infatigable Oramgzeb qui, sentant combien la fausse nouvelle de son désastre pouvoit lui être funeste, partit la nuit même du combat pour Agra avec une partie de l'armée victorieuse. Après avoir donné ordre à Jemla de poursuivre le vaincu sans relâche, pour exciter son courage, il lui accorda la Vice-Royauté de Bengale, dépouille du vaincu. La

préſence d'Oramgzeb à Agra fit évanouir les eſpérances des amis de Cha-Jeham. Le Raja Jacont-ſing s'enfuit dans ſes Etats, honteux & déſeſpéré de s'être laiſſé prévenir.

Sujah ne pouvant tenir dans Elabas contre les troupes victorieuſes que Jemla employoit contre lui, abandonna ſon aſyle & ſe réfugia ſur le Gange, de place en place, toujours vivement pourſuivi; enfin, après de longues courſes, il gagna un poſte inacceſſible dans le Bengale où il recueillit les débris de ſon armée & ſe fit joindre par de nouvelles troupes; mais conſidérant qu'il ne ſeroit jamais aſſez puiſſant pour arracher de force le ſceptre à un Prince qui étoit maître des tréſors, des armées & de preſque tout l'Empire, il réſolut d'employer à ſon tour les armes qui avoient couronné Oramgzeb, la ruſe, l'artifice & la perfidie; mais il n'avoit ni la ſoupleſſe, ni l'agilité, ni la fortune de ſon rival. Il fut lui-même la victime de ſes intrigues.

Mahamud, fils aîné d'Oramgzeb, jeune Prince bouillant, emporté, fier, brave & déterminément ambitieux, ſe plaignoit depuis long-tems d'un pere, qui, ſans égard pour ſes ſervices, ſon

rang & sa valeur, le tenoit dans la plus étroite dépendance & ne lui confioit ni le secret des affaires, ni les principaux commandemens : sa fierté étoit sur-tout aigrie qu'on eût accordé la Vice-Royauté de Bengale à Jemla, préférablement à lui. Dans l'excès de sa douleur, il éclatoit en reproches, en invectives & en menaces contre un pere ingrat, qui, loin de le récompenser, le forçoit à servir dans l'armée de Jemla & réduisoit l'héritier de l'Empire à prendre les ordres d'un esclave ; mais les emportemens du jeune Sultan n'avoient servi qu'à le rendre encore plus suspect au tyran. L'Indostan entier appris la querelle du pere & du fils. Sujah négocia avec celui-ci & vint à bout de le séduire à force de promesses & de l'attirer dans son camp. Le téméraire Mahamud servit l'ennemi de sa maison avec zèle. Il fit des prodiges, & son exemple devint de la plus terrible conséquence. Les Soldats & les Officiers désertoient en foule l'armée impériale & venoient se ranger sous les étendards de l'oncle & du neveu. Déjà l'armée de Sujah, fortifiée par de nouveaux secours, égaloit celle d'Orangzeb dans le Bengale.

Jemla, aussi habile que son maître à

ſemer là diſcorde chez les ennemis, ne trouva plus d'autres moyens d'arrêter la déſertion & de perdre Sujah, qu'en tâchant de rendre l'oncle & le neveu ſuſpects l'un à l'autre. Il publia ſourdement, que Mahamud n'étoit paſſé dans le camp de Sujah, que de concert avec Oramgzeb, & pour perdre plus ſûrement le Chef des rebelles. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on prétend que Jemla ne diſoit rien que de vrai. Quoi qu'il en ſoit, ces diſcours, rendus à Sujah, lui inſpirerent tout-à-coup la plus extrême défiance. Il prenoit contre ſon neveu toutes les précautions qu'on peut prendre contre un ennemi caché. Mahamud, dégoûté du parti qu'il avoit embraſſé avec tant de légereté, ſe retira du camp des ennemis avec une troupe leſte & nombreuſe de Cavalerie. Dès qu'il eut fait cette démarche, ſon pere lui écrivit qu'il l'attendoit à Agra, pour lui donner des marques de ſa tendreſſe. Mahamud ſe mit en route ſur le champ & ſe rendit à l'armée de Jemla; ce qui pourroit faire croire qu'en effet il n'avoit agi dans ſa retraite auprès de Sujah, que par ordre d'Oramgzeb. Quoi qu'il en ſoit, cette démarche ſervit de prétexte à ſa perte. Dès qu'il fut arrivé, Jemla

lui donna une escorte considérable, pour le conduire avec éclat à Agra; mais des ordres secrets, que le Commandant de l'escorte reçut sur la route, lui firent prendre le chemin de la forteresse de Goüaléor où il renferma ce Prince.

La prison ou la fuite de l'Empereur & de tous les Princes du sang laisserent Oramgzeb respirer quelque tems. Il profita de ces momens de tranquillité, pour se faire reconnoître à Dehly. Il entra en triomphe dans cette Capitale, à la tête de son armée, & au milieu des applaudissemens qu'un vain Peuple prodigue quelquefois encore plus aux Tyrans qu'aux bons Rois. Ce fut à Dehly qu'il établit sa Cour & qu'il commença à remplir les actes de la Souveraineté. Là, il fit battre pour la premiere fois la monnoie à son coin; telle étoit l'inscription fastueuse de cette monnoie : *Moi, l'Empereur Oramgzeb, Conquérant de l'Univers, j'ai fait frapper cette monnoie aussi brillante que le soleil.*

Mais les triomphes d'Oramgzeb pouvoient être regardés comme prématurés: la couronne n'étoit point affermie sur sa tête, tant que vivroit le brave Dara. Ce Prince avoit choisi, comme nous l'avons dit, le Royaume de Guza-

rate, appanage de l'infortuné Moradbax, pour son asyle, en attendant qu'il pût passer à la Cour de Perse, qui lui avoit donné les plus fortes espérances de secours; mais la nouvelle de la diversion de Sujah lui inspira d'autres sentimens. Il résolut de s'emparer du Guzurate & d'y recommencer la guerre civile. Il sortit donc de son asyle & parut en public. La justice de sa cause, aidée de sa bonne mine, de son éloquence & de ses libéralités, lui attira des partisans : son extrême affabilité, ses vertus, le respect dont il ne s'étoit jamais écarté envers son Pere & son Roi, ses malheurs enfin toucherent en sa faveur le cœur des Grands comme celui du Peuple. Les premiers, effrayés de la tyrannie & des attentats d'Oramgzeb, armoient publiquement en faveur d'un Prince à l'égard de qui ils étoient changés au point de le plaindre & de l'aimer autant dans l'humiliation, qu'ils l'avoient haï & redouté dans la prospérité. Les amis de Moradbax, outrés de la perfidie exercée contre lui par Oramgzeb, se joignirent à Dara. Bientôt ce Prince vit sous ses ordres cinq ou six mille hommes à la tête desquels il marcha droit à Chac-Navaze-Kan, beau-pere d'Oramgzeb, qui commandoit une

armée de vingt cinq mille hommes dans cette Province pour ſon gendre. Les Officiers & les Soldats de Chac-Navaze-Kan faiſoient des vœux ſecrets en faveur de Dara. A la nouvelle de ſon approche, ils laiſſerent éclater leur joie. Le Général, effrayé de la diſpoſition de ſon armée, ne ſongea qu'à ſauver ſa vie. Il prit le parti de ſe rendre au camp du Prince & de lui prêter ſerment de fidélité. Dara lui ſçut tant de gré de ſa confiance & de ſon zéle, qu'il oublia les liens qui l'attachoient à ſon rival & le fit dépoſitaire de ſes ſecrets : celui-ci ne manqua pas de les trahir.

Cependant, à la nouvelle des ſuccès de Dara dans le Guzurate, on ſe ſouleva en ſa faveur dans pluſieurs Provinces. Beaucoup de Rajas & d'Omrhas, ſur leſquels Oramgzeb comptoit le plus, ſe rendirent auprès du Prince & lui amenerent leurs troupes. Le jeune Soliman ſe préparoit à fondre ſur l'Empire avec toutes les forces du Prince de Serinaguer, qui lui avoit accordé un aſyle. Sujah ſe ſoutenoit encore dans le Bengale ; mais ce qui mettoit le comble aux inquiétudes de l'uſurpateur, c'eſt qu'il n'ignoroit pas que Jacont-ſing avoit promis à Dara de le joindre avec une armée, dès qu'il

paroîtroit en campagne. Déjà Dara, sur cette espérance, étoit parti du Guzurate, & en trente-cinq jours de marche, s'étoit rendu à Asmire, qui n'est éloigné que de sept journées d'Agra.

Oramgzeb toujours vainqueur parut alors craindre que la constance & le courage de Dara ne prévalussent enfin sur ses artifices & sur son bonheur. Il s'appliqua donc uniquement à abattre un ennemi si fier & si redoutable. C'est ici qu'Oramgzeb se montra supérieur à lui-même : les mesures qu'il prit furent si sages, son activité si rapide, qu'il ne donna pas le tems à ses ennemis de se reconnoître. On ne doit attribuer qu'à son génie la derniere victoire qu'il remporta sur son malheureux frere. D'abord il sçut empêcher, par l'adresse qu'il eut d'exciter le jalousie du fils du Raja de Serinaguer contre Soliman-Chacu, qu'on ne fournît une armée à ce jeune Prince. Il négocia ensuite aussi heureusement avec Jacont-sing qu'il attira à son parti, en le comblant de présens & en lui promettant la Vice-Royauté du Guzurate. Il ordonna ensuite à l'armée qui étoit encore occupée au siége de Bakar, d'abandonner cette entreprise & de marcher à Dara ; pour le prendre par ses

derrieres, tandis qu'il sortiroit lui-même de Dehly avec son armée victorieuse, pour l'attaquer en front.

Cependant Dara s'étoit arrêté à Asmire, en attendant Jacont-sing; mais il apprit bientôt que le Prince Indien, infidéle à la foi des sermens & aux liens de l'amitié, l'avoit trahi & abandonné; que son fils Soliman-Chacu ne pouvoit faire de diversion en sa faveur, par la jalousie & la haine du fils du Raja de Serinaguer, & qu'enfin l'usurpateur d'un côté & l'armée de Bakar de l'autre, accouroient à lui par différentes routes pour l'accabler. Dara dont les troupes étoient inférieures à la moindre des armées qui marchoient à lui, auroit bien voulu rebrousser chemin, & regagner le Royaume de Guzurate; mais on étoit malheureusement dans la saison des chaleurs les plus excessives; tems auquel il est impossible aux Indes d'entreprendre de longues marches sans ruiner une armée.

Dara se détermina donc à se retrancher dans un pays gras & fertile, & à se défendre avec vigueur, jusqu'à ce que quelque révolte, (car il n'ignoroit pas la fermentation générale,) forçât l'usurpateur à lâcher sa proie; mais la diligence incroyable d'Oramgzeb, auquel

Chac-Navaze-Kan fit part des desseins du Prince, ne lui donna pas le tems de respirer. Il parut avant que le camp fut assez fortifié; & il ne différa l'attaque, que jusqu'à ce qu'il eût appris que l'armée occupée auparavant au siége de Bakar, étoit à portée de tomber de son côté sur l'ennemi : alors Oramgzeb marcha avec la confiance que lui donnoit la supériorité de ses forces; l'aûtre armée donna en même tems. Dara se défendit avec courage; mais bientôt il s'apperçut qu'il étoit trahi. Chac-Navaze-Kan à qui il avoit accordé si généreusement la vie, avoit fait cacher les boulets, & on ne pouvoit arrêter l'ennemi. Outré d'une telle perfidie, le Prince chercha le traître, & l'immola à sa juste vengeance; en même tems il reçut avis de la part de ce même Jacont-sing, qui, après l'avoir engagé dans cette expédition, venoit de l'abandonner avec tant de légereté, qu'il eût à se sauver, parce que plusieurs Officiers de son armée gagnés par Oramgzeb, avoient promis de le livrer vif entre les mains de l'usurpateur.

Dara se retira donc avec ses femmes & ses enfans, & deux mille hommes qui ne purent consentir à l'abandonner. Son armée ne rendit point de combat; la dé-

route fut générale ; & il ne se sauva personne, à l'exception de ceux qui suivirent le Prince.

La nouvelle défaite de Dara inspira une terreur égale, tant aux Grands qui avoient déjà pris son parti, qu'à ceux qui lui avoient promis de se déclarer en sa faveur ; par-tout on refusa de le recevoir. Dara se vit donc obligé de traverser sans tentes, sans vivres, sans bagages, & dans les plus horribles chaleurs, des Provinces remplies de paysans qui assassinoient & dépouilloient les Soldats.

Quelques-unes de ses femmes & plusieurs de ses amis moururent de soif & de fatigue sur la route : on trouvoit à chaque pas, sur les traces de sa fuite, des cadavres d'hommes, d'éléphans, de chameaux & de chevaux. Accablé sous le poids de tant de malheurs, Dara fut tenté plusieurs fois de se percer le cœur ; mais la vue de ses femmes, de ses enfans & de ses amis qui lui donnoient des preuves héroïques de tendresse & d'attachement ; quelques rayons d'espérance, & encore plus sa grandeur d'ame, le soutinrent : enfin après avoir marché jour & nuit, avec des travaux incroyables, dans des plaines arides, & toujours harcelé par

l'Omrha Bader-Cham, qu'Oramgzeb avoit détaché à sa poursuite, & qui massacroit impitoyablement les malheureux traîneurs de la troupe fugitive, Dara arriva sur les terres du Raja Katche. Il lui restoit à peine sept ou huit cens hommes. Le Prince Indien lui envoya des vivres & des rafraîchissemens; mais en même-tems il exigea de son hôte qu'il lui donnât sa fille pour le serrail son fils. Dara, indigné d'une telle proposition, ne rendit aucune réponse; & il n'en fallut pas davantage pour déterminer le Raja à recevoir de l'argent d'Oramgzeb, pour lui livrer Dara. Le malheureux Sultan s'apperçut bientôt de l'inquiétude du barbare, & il se hâta de se mettre en route. Son premier dessein avoit été de se sauver dans la forteresse de Bakar: mais elle venoit d'être assiégée de nouveau; & quelle apparence d'en faire lever le siege avec une poignée de soldats! La Perse lui présentoit un asyle, & il dirigeoit sa marche vers l'Indus, pour s'y rendre, lorsque Nur-Mahal, la plus chérie de ses femmes, se présenta à lui les yeux baignés de larmes *Quoi! Dara*, lui dit-elle, *as-tu pu former le projet d'aller mandier en esclave l'appui inutile*

d'un Roi ennemi du ſang de Tamerlan ! Ne crains-tu pas de voir ta femme & ta fille arrachées de tes bras, & devenir l'ornement du ſerraïl d'un barbare ? Ah ! plonge-moi plutôt ton poignard dans le ſein, que de m'expoſer à une pareille infamie ! C'eſt dans ta patrie, Dara, c'eſt ici qu'il faut périr ou régner.

La fierté & la tendreſſe de Dara furent également allarmées de ce diſcours. Il ſe rendit aux raiſons d'une épouſe qu'il adoroit, & il dirigea ſa retraite chez Gion Kan, Patane de Nation. Son plan étoit de tirer quelques ſecours de cet homme puiſſant dans ces Régions, de faire lever le ſiége de Bakar, d'en tirer ſon tréſor & de ſe rendre enſuite dans le Cabuliſtan, pour y recommencer la guerre, à l'aide de Mohabet-Kan, ſon ami particulier, homme qui paſſoit pour le plus brave, le plus ſçavant & le plus vertueux de l'Aſie.

L'épouſe, la fille & les amis de Dara s'oppoſerent encore à ce deſſein. Ils ſe jetterent à ſes pieds pour le diſſuader de ſe fier à un homme noirci de crimes, tel que Gion-Kan, & lui conſeillerent de gagner en droiture le Cabuliſtan ; mais l'exécution de ce conſeil étoit impoſſible. Dara, dénué de tout, auroit

couru riſque, ſur une longue route, de périr avec toute ſa troupe, ſoit par la faim, ſoit par le fer des ennemis. D'ailleurs, ce Prince ne pouvoit croire que Gion-Kan ſeroit aſſez lâche & aſſez ingrat pour le trahir. Il comptoit même d'autant plus ſur l'amitié & la reconnoiſſance du Patane, qu'il lui devoit la vie & le commandement dont il étoit revêtu. Cet homme accuſé d'un crime, avoit été condamné par Cha-Jeham à être foulé aux pieds des éléphans. Il étoit déjà lié & n'attendoit que le moment de la mort, lorſque Dara parut & obtint ſa grace. Il l'avoit depuis comblé de bienfaits.

Dara ſe mit donc en route avec les miſérables reſtes de ſon armée : pluſieurs l'abandonnerent, & il arriva enfin, ſuivi à peine de trois cens chevaux. Il avoit cru de trouver un ami ; il ne trouva qu'un traître. Il fut pourtant reçu avec toutes les démonſtrations de reſpect, de zéle & de reconnoiſſance ; mais le crime étoit caché ſous ces apparences perfides. En effet, Gion-Kam écrivit bientôt à Bader-Cham, qu'il tenoit le fugitif en ſon pouvoir & qu'il le gardoit à vue, pour le lui livrer. Dara s'apperçut bientôt de l'excès de ſon malheur. Il ſe plaignit;

il tenta par ses caresses de rappeller la vertu dans le cœur du barbare, mais en vain. Nur-Mahal voyant approcher la fin funeste d'un époux adoré, ne songea plus qu'à la prévenir & à mourir. Son premier Eunuque, témoin de sa douleur & de son désespoit, la fit consentir à suspendre pour quelques instans ce dessein funeste. *Princesse*, lui dit-il, *je veux signaler mon zéle pour vous : le tyran qui vous opprime, périra aujourd'hui par mes coups : vos fers tomberont ; & si le Ciel irrité ne seconde pas mon courage, au moins je n'aurai pas la douleur d'être plus long-tems témoin de vos infortunes*. A ces mots, il part portant dans un sac de brocard un pistolet de poche chargé, disant que c'étoit un présent que la Princesse envoyoit à Gion-Kan. Le Patane averti reçut l'Eunuque d'un air riant & vint à sa rencontre : celui-ci s'approche & tire ; mais l'arme ne fit point feu, & le généreux esclave tombe percé d'un coup de poignard que lui porte le Gouverneur, qui, après une telle entreprise, ne garda plus de mesures. Il arracha la Princesse de son appartement, pour la renfermer dans un autre. L'infortunée Nur-Mahal n'écouta plus alors que son courage. Après avoir embrassé

sa fille qu'elle arrosa de ses larmes: *Non*, s'écria t-elle avec fureur, *non, je ne survivrai point à mon époux: le barbare Oramgzeb ne me portera pas le coup le plus douloureux, en exposant à mes yeux la tête sanglante de Dara. Quoi! je consentirois à couler mes tristes jours dans le serrail d'un tyran, & peut-être à passer dans les bras du bourreau de ma famille!* A ces mots, elle suce le poison que les Princesses d'Orient portent d'ordinaire dans des bagues, pour terminer leurs infortunes par une mort volontaire. Aux cris perçans de la fille de la Sultane & des femmes témoins d'une scène si déplorable, Dara accourt & voit avec les yeux de l'amour & du désespoir son épouse expirante: *Non, Princesse, je ne vous survivrai point*, dit-il en tirant son poignard; mais on le lui arracha; & il se retira gémissant, accablé, invoquant la mort. Cependant la maison de Gion-Kam étoit investie. Bader-Cham monte à l'appartement du Prince & le salue avec respect; mais les Soldats dont il étoit suivi, s'élancent sur Dara, l'accablent de coups, le terrassent & le chargent de chaînes. Ils le traînent hors de la maison & le jettent sur un éléphant qui l'attendoit à la porte, &

plaçent à ses côtés son petit-fils, jeune enfant qui partageoit les miseres de Dara depuis le commencement de la guerre, & derriere eux un bourreau, le sabre à la main. Il avoit ordre de couper la tête aux deux Princes, en cas que quelqu'un fît mine de les vouloir sauver: c'est dans cet état que Dara fut conduit à l'armée qui assiégeoit la forteresse de Bakar.

L'infortuné Dara écrivit du camp au fidele Eunuque, pour lui ordonner de rendre la place & de ne pas se perdre inutilement pour un Maître infortuné, dont la mort étoit certaine. A la lecture de cette lettre, l'Eunuque déchira ses habits & témoigna la plus vive douleur: cependant il obéit & obtint une retraite honorable; mais le cruel Oramgzeb le fit tuer quelque tems après, sous prétexte qu'il réunissoit tous les Européens attachés à Dara, pour les conduire à Soliman-Chacu dans les Etats de Serinaguer.

Dara, escorté par Gion-Kan & Bader-Cham, étoit en route pour se rendre à Dehly. Oramgzeb à cette nouvelle, qui mettoit le comble à ses vœux, assembla le Conseil pour sçavoir s'il étoit à propos d'exposer le prisonnier à la vue du Peuple, & si on lui feroit traverser

la Ville. Plusieurs s'y opposerent, dans la crainte d'un soulévement de la part du Peuple dont Dara étoit adoré, & pour ne pas exposer la majesté de la Famille Impériale à une si grande infamie : d'autres, au contraire, soûtenoient qu'il falloit étonner & effrayer l'Empire par le spectacle terrible d'un Sultan chargé de fers ; qu'en le montrant en cet état au Public, on désabuseroit ceux qui doutoient ou qui feignoient de douter de sa mort ; que ses partisans abattus & consternés n'allumeroient plus le flambeau de la guerre civile. Cet avis, conforme au desir secret d'Oramgzeb, qui avoit toujours eu pour son aîné beaucoup de haine & de jalousie, prévalut.

Dara entra donc dans la Ville, monté sur un vieil éléphant, rempli d'ordures & couvert d'un harnois déchiré. Il n'avoit pour vêtement qu'un habit de grosse toile, & une espece de serviette lui tenoit lieu de turban : de grosses chaînes le tenoient attaché par les pieds & par les mains à la chaise sur laquelle il étoit assis. A ses côtés, étoit son petit-fils ; & derriere, un Omrha qu'on avoit jugé à propos de substituer au bourreau qui l'avoit suivi depuis sa prison. Ce fut en cet état affreux qu'on le promena dans

toutes les grandes rues & les bazards : le traître qui l'avoit livré, marchoit devant lui, monté sur un cheval superbement harnaché. A cet aspect, tous les Indiens, qui ont le cœur naturellement tendre & compatissant, verserent des larmes : la plûpart poussoient des cris lamentables : on chargea d'injures & d'imprécations l'infâme Patane qui l'avoit trahi : on lui jetta des pierres ; mais aucun Citoyen n'osa tirer l'épée en faveur de l'héritier de l'Empire, traité avec tant d'indignité.

Ces marques stériles de tendresse & de compassion du Peuple & de la Cour, (car il n'y eut pas jusqu'aux ennemis de Dara, qui ne purent s'empêcher de donner des larmes à l'excès de ses malheurs,) effrayerent Oramgzeb. Il se hâta de tremper ses mains dans le sang d'un rival si généralement aimé & estimé.

Néanmoins, pour garder les dehors de la modération, ou plutôt pour connoître plus particulierement ceux qu'il soupçonnoit être attachés à Dara, il convoqua un Dorban général. Le tyran s'y transporta ; & là, il proposa froidement s'il étoit plus à propos de laisser languir le Sultan dans une prison éternelle, ou de le condamner à mort. Il n'y eut per-

ſonne dans l'aſſemblée, qui ne ſoupçonnât le deſſein d'Oramgzeb ; & pour ſe mettre à l'abri de ſes ſoupçons & de ſa cruauté, tous conclurent à la mort, excepté un ſeul Omrha, ennemi déclaré du Prince : tout farouche qu'il étoit, Oramgzeb admira la grandeur d'ame de ce Courtiſan & lui donna ſa confiance.

Cependant Dara avoit été tranſporté dans un Château proche de Dehly, avec ſon petit-fils. Oramgzeb, qui auroit bien voulu l'entretenir ſur des affaires ſecrettes, ne put prendre ſur lui de ſoûtenir la vue d'un frere qu'il avoit rendu ſi malheureux. Il ne ſongea plus qu'à faire exécuter l'Arrêt de mort, qui avoit été prononcé contre lui. Le priſonnier ſentit qu'elle n'étoit pas éloignée, quand on vint arracher d'entre ſes bras ſon petit-fils, dont la préſence adouciſſoit ſes maux. On prétend que dans ces triſtes momens, Dara conçut pour le Chriſtianiſme, dont les Myſteres ne lui étoient pas inconnus, le plus vif attrait, & qu'il conjura le Gouverneur du Château de laiſſer entrer dans ſon appartement un Prêtre Chrétien, pour recevoir le Baptême de ſes mains ; mais tout commerce avec les Européens lui étoit interdit. Abandonné, réduit à lui-même,

toute sa consolation étoit, dit-on, de parler de Jesus-Christ. On vint alors lui demander de la part de l'usurpateur, ce qu'il auroit fait à Oramgzeb, si le sort des armes l'avoit fait tomber entre ses mains ? *Oramgzeb*, répondit le Prince, *c'est un traître & un parricide : qu'il juge par ses forfaits, du supplice qu'il a mérité & qu'il auroit subi par mes ordres.* Ces paroles si fiéres n'adoucirent point Oramgzeb. Il se hâta d'envoyer à la prison du Prince un de ses Ecrivains, qui eut la bassesse de se charger de l'odieuse fonction de bourreau. A la vue de cet homme & de quelques misérables qui l'accompagnoient, Dara se saisit d'un couteau & se défend avec courage ; mais le combat étoit trop inégal pour durer long-tems. Dara tombe ; l'exécuteur se jette sur lui & lui coupe la tête de plusieurs coups. Ainsi mourut, pleuré des Peuples, regretté même de ceux qui l'avoient trahi, le plus brave, le plus généreux & le plus éclairé des Princes Mogols : ses talens, ses vertus, le respect & la tendresse dont il étoit pénétré pour son Pere & son Roi, méritoient un meilleur sort ; exemple terrible pour les Princes qui se livrent à toute l'impétuosité de leur caractere. Avec moins de fierté,

moins de penchant à la raillerie & plus de politique, Dara auroit régné le plus glorieux des Rois Tartares. Le lâche Gion-Kan, qui l'avoit si indignement livré, périt peu de tems après par les ordres d'Oramgzeb. On se sent soulagé, en voyant le supplice de ce misérable.

Mais la haine d'Oramgzeb n'étoit pas encore éteinte par la mort sanglante de son rival. Il se fit apporter sa tête; & la considérant avec une joie barbare, il la toucha du bout de son épée, & lui ouvrit les yeux pour reconnoître, à une taie, si l'on n'avoit point substitué une autre tête à celle de son frere. Sûr enfin de sa vengeance : *La voilà donc*, s'écria-t-il, *la tête de l'impie qui vouloit m'enlever une couronne qu'il n'étoit pas digne de porter.* Sur le champ, il la fait embaumer, renfermer dans une boëte de vermeil & porter au vieil Empereur, qui pour lors étoit détenu dans les jardins du serrail d'Agra. Cha-Jeham étoit à table, lorsqu'on lui annonça un présent de la part d'Oramgzeb. *Quoi!* dit ce pere infortuné avant qu'on eût ouvert la boëte, *l'usurpateur ne m'a pas encore oublié dans le sein de ma prison!* Mais lorsqu'à l'ouverture de la boëte, il eut apperçu la tête de Dara,

ce fils aimable, qui avoit toujours été la partie la plus sensible de son cœur, le vieillard tombe évanoui & mourant : la tendre Begom-Saheb, sa fidelle compagne, fait retentir l'air des cris les plus touchans ; & le serrail d'Agra n'offre que l'image de la douleur & de la mort.

Délivré de son ennemi le plus redoutable, Oramgzeb ne se regardoit pas encore comme paisible possesseur du trône. Dara laissoit un fils, l'homme de l'Empire le plus beau, le mieux fait, héritier de sa valeur, des droits, des vertus & non des défauts de son pere. Le coup d'essai du jeune héros avoit été une victoire ; & le tyran appréhendoit avec raison, que Soliman-Chacu, adoré des Grands & des Peuples, ne sortît un jour de sa retraite, & ne rallumât la guerre civile Il étoit toujours dans la Principauté de Serinaguer, où il avoit cherché un asyle, après l'infâme désertion de son armée. Le Raja, qui étoit Chrétien, avoit conçu pour le jeune Mogol la plus grande tendresse. Il lui avoit préparé une armée pour faire diversion en faveur de Dara ; mais la jalousie du fils du Raja avoit empêché, comme nous avons vu, que l'armée ne se mît en route. Cependant Oramgzeb étoit toujours rempli d'inquié-

tudes. Il offrit des sommes immenses au Roi Indien, pour lui livrer le rejetton de la branche aînée de la Famille impériale, mais en vain; ses offres furent rejettées avec mépris & dédain. L'usurpateur étoit tenté de marcher avec toutes les forces de l'Empire vers le Serinaguer, pour envelopper le protecteur & le protégé dans sa vengeance; mais se rappellant que les armées Tartares envoyées à la conquête du Serinaguer, avoient toujours péri, par la disette d'eau & de vivres, dans un pays inculte & sauvage, il renonça à ce dessein & eut de nouveau recours à la jalousie du fils du Raja, à qui il envoya de plus grandes sommes encore que celles qu'il avoit offertes au pere. Le jeune Indien se dévoua avec transport aux volontés d'Oramgzeb & tendit des piéges à la vie de Soliman-Chacu. Le Mogol comprit que l'autorité du pere ne pourroit jamais le mettre à couvert des fureurs du fils. Il prit donc le parti de s'enfuir avec le consentement du Raja, dans le Royaume du Grand Thibet; mais il fut poursuivi, attaqué, blessé, saisi & conduit à Dehly par son ennemi. Oramgzeb voulut le voir en présence de toute sa Cour. Soliman-Chacu parut donc dé-

vant le bourreau de son pere, avec un air noble & modeste. Il avoit des chaînes dorées aux mains. Il salua Oramgzeb avec respect & selon l'usage de sa Nation : la contenance noble du jeune Prince, ses graces, sa fermeté, ses talens & ses malheurs, toucherent jusqu'aux larmes les Dames du Palais & les Courtisans : l'ame même du tyran fut émue & attendrie. Il reçut son neveu avec humanité, le consola & l'exhorta à avoir bonne espérance. *Je n'ai condamné ton pere à la mort*, lui dit-il, *que parce qu'il étoit devenu infidele à l'Alcoran & qu'il avoit embrassé une religion & un systême de politique étrangers à l'Empire. Pour toi, tu jouiras de la lumiere du jour dans une paix heureuse.* Soliman s'inclina & remercia son oncle avec un son de voix qui redoubla encore l'intérêt qu'on prenoit en lui. *J'atteste*, dit-il, *le Ciel, que j'ai eu la vie en horreur, depuis que l'Empire est agité par les guerres civiles. J'aurois déjà mis fin à mes tristes jours, si je n'eusse craint d'offenser l'Auteur de la nature, qui seul doit disposer de la vie des hommes. Toute la grace que j'ai à demander au vainqueur, c'est de ne pas me laisser languir en prison & d'ordonner promptement ma*

mort, s'il la juge nécessaire à son salut. Oramgzeb lui protesta qu'il n'attenteroit jamais à ses jours, & le fit sur le champ conduire au Château de Goüalcor, ensevelissant ainsi dans un oubli éternel le Prince le plus accompli qu'ait jamais vu l'Indostan.

Il ne restoit plus d'ennemis déclarés à Oramgzeb, que Sujah qui se soûtenoit toujours dans le Bengale. Jemla avoit à la vérité arrêté les progrès du Sultan, depuis que Mahamud avoit quitté le parti de ce Prince; mais il s'agissoit de l'accabler. Oramgzeb donna ordre aux troupes qui venoient de détruire l'armée de Dara, de se rendre dans le Bengale. A la nouvelle des renforts qui arrivoient de tous côtés à Jemla, le Sultan conçut qu'il n'avoit d'autre ressource que la fuite. Il jetta les yeux sur la Perse pour lui servir d'asyle; mais voyant que l'ennemi le resserroit de jour en jour & lui coupoit le chemin des Ports où il auroit pu s'embarquer, il se détermina à passer dans le Royaume d'Arracan, dans le dessein de n'y pas rester longtems & de se retirer auprès du Roi de Perse, son ami & son allié. Il se mit donc en route avec ses femmes, ses enfans, ses trésors, & environ quatre cens

cavaliers, la plûpart Persans, qui consentirent à le suivre, & il arriva à Chatigam, Ville située sur la mer, & qui appartenoit encore alors aux Portugais. Ceux-ci transporterent le Prince fugitif, sa suite & ses trésors dans des brigantins; mais celui sur lequel on avoit embarqué l'or & les diamans, échoua par la perfidie des Portugais, qui sçurent bientôt après trouver les moyens de s'assurer de ce riche butin. Parvenu à Arracan, Sujah trouva chez le Roi de cette contrée un ennemi cruel & farouche. L'avare Indien avoit pourtant envoyé offrir un asyle dans ses Etats au Sultan; mais c'étoit dans la vue de se rendre maître de ses femmes & de ses trésors, & de le livrer lui & ses fils à Oramgzeb, de qui il avoit déja reçu de grands présens & des promesses immenses. Cependant il dissimula au commencement, & le reçut avec beaucoup d'égards; mais il ne tarda pas à laisser éclater toute sa lâcheté. D'abord il exigea de lui une des Princesses ses filles, pour la mettre dans son serrail. Il eut ensuite l'indignité de lui reprocher son apostasie & de lui faire un crime d'avoir embrassé la secte d'Aly. Il ne cherchoit qu'à aigrir ce Prince, afin de le porter à quelques représailles

qui puiſſent juſtifier auprès de ſes Sujets l'attentat qu'il méditoit ſur ſa perſonne ; mais Sujah, quoique le plus fier des hommes, ſoutint patiemment tous ces outrages. Il ne répondit au Roi, qu'en le preſſant de lui fournir un vaiſſeau pour ſe retirer en Perſe. L'Indien n'avoit garde de laiſſer échapper ſa proie. Il ſe plaignit que le Mogol ne venoit point lui faire ſa cour. Quand Sujah auroit pu deſcendre à cette baſſeſſe, il étoit trop prudent pour confier ſa vie à un barbare dont il avoit pénétré les ſentimens. Il reſta donc dans le petit camp qu'il s'étoit choiſi & envoya au Roi, ſon fils aîné, avec des préſens magnifiques. Le jeune Prince, en entrant dans la Ville, jettoit à pleines mains les roupies d'or au Peuple. Il entra au Palais & fut admis à l'audience. Là, il excuſe modeſtement ſon pere ſur une maladie, & en même tems préſente à l'Indien de ſa part une grande quantité de brocards, de vaſes & de plats d'or enrichis de diamans, & ne demande, pour toute grace, qu'un vaiſſeau : le barbare le lui promit, bien réſolu de n'en rien faire.

Cependant Sujah voyant que le tems favorable de ſe mettre en mer s'écouloit, ne prit plus conſeil que de ſon audace 1661.

& de ſon déſeſpoir. Il n'ignoroit pas que le Royaume d'Arracan étoit rempli de Muſulmans enlevés ſur les côtes des Indes par les Pirates Portugais, & vendus aux Sujets du Roi d'Arracan. Il vint à bout ſans peine de les engager dans ſes intérêts. Il lui reſtoit encore quatre cens hommes auſſi déterminés que lui ; & ce fut à leur tête, qu'il forma le deſſein de fondre ſur le Palais du barbare, de le poignarder lui & toute ſa famille, & de ſe faire enſuite procla- Roi d'Arracan, à l'aide des Muſulmans qui lui avoient promis de le ſoûtenir.

Ce projet, concerté avec tant de hardieſſe, auroit eu le plus heureux ſuccès, s'il n'eût été découvert la veille même de l'exécution. A l'inſtant, le camp & la maiſon de Sujah furent inveſtis, ſes compagnons maſſacrés. Le Prince, ſuivi de quelques amis, ſe fit jours à travers l'armée ennemie & ſe ſauva dans les bois ; mais bientôt il fut pourſuivi & atteint. Il combattit en héros & fit un carnage étonnant des barbares ; mais enfin il fut tué : ſes trois fils tomberent entre les mains de l'ennemi, qui leur fit publiquement couper la tête avec des haches émouſſées : les filles & les femmes du malheureux Mo-

gol subirent le même sort. Le barbare n'épargna pas même la fille aînée de Sujah, qu'il avoit épousée & qui étoit enceinte. Le sort tragique du second des fils de Cha-Jehan n'excite pas la même compassion que celui de l'aîné. Sujah leva le premier l'étendard de la révolte : son exemple ne contribua pas peu à effacer du cœur d'Oramgzeb & de celui de Moradbax les sentimens de respect & de tendresse que la nature a gravés d'une main immortelle dans le cœur de tous les hommes, pour leurs Peres & leurs Rois. Il doit être regardé comme l'auteur de cette guerre impie, dans laquelle furent versés des torrens de sang ; enfin on peut lui reprocher les crimes & les malheurs de la Maison Impériale : sa mort même ne mit pas fin aux maux dont il avoit affligé sa Patrie. Un imposteur qui lui ressembloit parfaitement, se servir, comme nous le verrons dans la suite, de son nom, pour allumer une nouvelle guerre civile.

La mort de Sujah avoit été précédée de celle du plus jeune de ses freres. Moradbax, enfermé dans le Château de Goüaléor, étoit encore un objet de terreur pour Oramgzeb : les vers qu'on chantoit à la gloire de ce Prince, dont

on exaltoit le courage & la générosité ; & auquel on attribuoit les principales victoires de cette guerre, pénétrerent du plus vif aiguillon de jalousie le cœur du tyran, & il se hâta de s'en défaire ; mais il emprunta les couleurs de la justice ; & ce fut pour une action si impie, qu'il s'empressa de recevoir du Cali, le Chef de la Religion Musulmane aux Indes, une espece de sacre regardé, parmi les Mogols, comme le sceau de la souveraine Puissance, & sans lequel, l'Empereur ne peut légitimement user du droit de vie ou de mort sur ses Sujets. Mais le suprême Interprete de l'Alcoran, homme respectable par sa vertu, répondit au tyran qui le pressoit de lui donner l'inauguration, qu'il ne le sacreroit jamais, tant que son Pere & son Roi vivroit. Après des efforts inutiles pour le faire entrer dans ses vues, Oramgzeb prit le parti de le déposer & de donner sa dignité à un Moullah moins scrupuleux & plus dévoué à ses volontés.

Dès qu'Oramgzeb eut reçu le pouvoir de disposer à son gré de la vie de ses Sujets, les enfans d'un certain Sayed, apostés par des ordres secrets, se présentent à sa premiere audience & dépo-

ſent en préſence de toute la Cour, que Moradbax, étant Vice-Roi du Guzurate, avoit fait mettre à mort leur pere, Secrétaire de Cha-Jeham, envoyé dans ſon Gouvernement, pour éclairer ſa conduite, & en même tems demandent la tête du Prince pour le ſang de leur pere. Oramgzeb ne parut recevoir cette dépoſition, ſans verſer de larmes. Il lança même des regards furieux ſur les accuſateurs; mais après quelques momens de ſilence: *Si Moradbax eſt criminel*, dit il, *il n'en eſt pas moins mon frere; & faut-il que je verſe mon ſang? Oui*, lui répondirent les Aſtrologues de la Cour, préparés à cette ſcène, *il faut verſer le ſang du criminel; le Ciel te menace du régne le plus funeſte, ſi tu as la foibleſſe d'épargner le premier crime déféré à ton ſuprême Tribunal.* Le ſcélérat céda alors, & ſigna l'Arrêt de mort. Les enfans de Sayed, auxquels il fut remis, partirent ſur le champ pour Goüaléor & couperent eux-mêmes la tête à l'infortuné Moradbax.

La mort de Mahamud ſuivit bientôt celle de l'infortuné Moradbax: on lui avoit d'abord paſſé un fer brûlant ſur les yeux; mais la priſon & la perte de la vue ne vengeoient pas aſſez un pere

impitoyable : il mourut empoisonné.

Au reste, tant d'attentats n'étoient que des dégrés pour un plus atroce. Tant qu'Oramgzeb crut que Cha-Jeham payeroit bientôt le tribut à la nature, soit par le poids de l'âge, soit par l'excès de sa douleur, soit par les cruelles mortifications qu'il lui donna, il retint son bras parricide ; mais voyant que le vieillard résistoit à l'âge, aux chagrins & aux mauvais traitemens, il le fit enfin périr par le ministere d'un Médecin Européen qui lui donna un breuvage dont l'infortuné Empereur expira en moins d'une demi-heure. Roxanara-Begom, qui avoit tant contribué à l'élévation d'Oramgzeb, en trahissant son pere & son frere Dara, eut le même sort, pour avoir reproché ses services au tyran ; enfin nul des Grands qu'il soupçonnoit avoir été attaché à ses rivaux, n'échappa à ses coups.

Paisible possesseur d'une couronne achetée par tant de forfaits, Oramgzeb leva au Ciel ses mains teintes du sang d'un pere, d'un fils & de trois freres: *C'est à vous, Dieu puissant*, s'écria-t-il, *que je dois le trône ; d'un pauvre Faquir, vous en avez fait le plus grand Roi de l'Univers, pour apprendre à tous les hom-*

mes, que vous humiliez les ſuperbes & élevez les humbles. Il raſſembla enſuite les Lettrés du Palais, dont l'emploi eſt d'écrire les Faſtes de l'Empire : *Tracez à la poſtérité*, leur dit-il, *l'hiſtoire de la Révolution par laquelle je viens de parvenir à la couronne, afin qu'elle ſerve à jamais d'exemple à mes ſucceſſeurs. Mais quelles couleurs donner au maſſacre de la Famille Impériale*, lui répliqua le Chef des Hiſtoriens ? *Apprends*, répondit l'Empereur, *que ma conduite eſt devenue légitime par l'appui qu'il falloit donner à la Religion & à l'Empire ébranlés : les diſſolutions d'un pere imbécille, l'impiété de mon frere aîné, l'héréſie du ſecond, & enfin l'intempérance & la ſtupidité du dernier, juſtifient ma politique & effacent la honte de mes forfaits.*

On peut voir qu'Oramgzeb ſe regardoit comme un héros. Il eſt conſtant que ſi les ruſes & les artifices, l'art d'acheter des traîtres, les brigandages, les meurtres & les crimes, quand ils ſont ſuivis du ſuccès & de la victoire, paſſent aux Indes pour glorieux & légitimes ; s'il eſt plus beau de vaincre par la perfidie, qu'on décore chez les Mogols de ſupériorité de génie, que par le courage & l'habilité, Oramgzeb doit, ſur

ce pied, paſſer pour le plus grand homme qu'ait jamais produit l'Orient dans ce ſiécle.

Au reſte, les talens qui l'avoient élevé au trône, l'y maintinrent avec éclat. Il ſe conduiſit avec la même diſſimulation, la même fourberie & la même cruauté. Toujours il eut ſoin de couvrir ſes entrepriſes les plus injuſtes du manteau de la Religion. Le zéle qu'il affecta pour la gloire de l'Empire, qui n'étoit au fond qu'un deſir inſatiable de conquérir, lui tint lieu d'humanité & de vertus. Les Mogols, ce Peuple ſervile, conſacra juſqu'aux crimes de ſon Roi, parce que ce Roi fut heureux & qu'il agrandit ſes Etats de pluſieurs Royaumes. Il lui en coûta, pour vaincre, le ſang de plus de deux millions de ſes Sujets; mais ces pertes & le malheur de pluſieurs Provinces qui furent ravagées par les ennemis, étoient regardées comme légeres, en les comparant aux avantages qu'il recueillit. Dès le commencement de ſon régne, Orangzeb forma un plan dont il ne s'écarta jamais; ce fut d'entaſſer guerres ſur guerres. Ces guerres amenerent différentes révolutions: les trônes qui ſubſiſtoient aux Indes, furent renverſés; des Rois puiſſans, pris & con-

duits au dernier supplice. La perfidie, dans ces expéditions où l'Empereur brilla d'ailleurs par son activité, son application & ses travaux, lui devint plus utile que la supériorité de ses forces. Nous allons entrer dans le détail, & faire connoître ce Prince, contemporain de Louis XIV & du Czar Pierre I, aussi célebre en Asie, que le Monarque François & l'Empereur Russe en Europe.

D'abord il s'érigea en réformateur. Il proscrivit l'usage du vin que les Européens avoient rendu commun dans l'Empire. Il en coûtoit un pied ou une main à un Musulman convaincu d'en vendre ou d'en boire. L'Indostan fut bientôt rempli de manchots & de boiteux. Par une suite de ce même zéle pour l'Alcoran, Oramgzeb appréhendant que les longues moustaches des Mogols ne les empêchassent de prononcer avec respect le mot Allah (Dieu) & ne fussent un obstacle à ce que ce son ne s'envolât au Ciel, il ordonna par un Edit digne d'un Faquir, que les moustaches seroient toisées. Rien de plus ridicule que le spectacle qu'offroient alors les rues de la Capitale, pleines d'Officiers & de Soldats qui, le ciseau à la main, mesuroient les barbes & les réformoient sur le pied de l'Edit. On prétend

que cette innovation déplut davantage aux Mogols que l'interdiction du vin, tant le Peuple est attaché à ses usages dans tous les pays & dans tous les tems. Les Edits qui parurent en même tems contre les Musiciennes & les Danseuses, dont le nombre étoit prodigieux, ne lui furent certainement point inspirés par le zéle de sa religion, puisque Mahomet, loin de proscrire la danse & la musique, semble l'encourager dans l'Alcoran. Mais Oramgzeb n'ignoroit pas que les Musiciennes réjouissoient les Mogols à ses dépens & à ceux de ses prédécesseurs, par des chansons pleines de sel & de malice. Il voulut sauver sa réputation. Qu'arriva-t-il? Il fut encore moins ménagé qu'auparavant. Quant aux Danseuses, il paroît qu'Oramgzeb n'avoit d'autre motif, pour les contenir, que leur libertinage qui étoit sans bornes. Elles reçurent ordre de se marier, sous peine du fouet: elles obéirent, ainsi que les Musiciennes; mais celles-ci tenterent auparavant de faire changer de sentiment à l'Empereur. Un Vendredi qu'il étoit sorti du Palais, pour aller, selon l'usage, à la principale Mosquée, il trouva sur sa route une longue procession de plus de deux mille femmes en

habit

habit de deuil, qui suivoient une biere avec beaucoup de larmes & de cris; Oramgzeb demanda quel étoit ce Convoi : *C'est celui de la Musique*, lui répondit-on, *que tu as fait mettre à mort ; les cris que tu entends, sont ceux de ses enfans qui la conduisent au tombeau. J'approuve leur piété*, répondit l'Empereur ; *mais qu'elles enterrent si bien leur mere, qu'elle ne paroisse jamais.*

La réunion qu'Oramgzeb fit à son domaine de toutes les terres aliénées par Amayum, en faveur des Persans qui l'avoient suivi aux Indes & élevé au trône, doit être regardée comme une grande faute. Il auroit dû au contraire aliéner pour jamais toutes celles qui lui restoient. De Fermier devenu propriétaire, le cultivateur auroit tiré des productions immenses : les Peuples eussent été plus riches, & la population se seroit augmentée avec les revenus de l'Empire.

Par le même esprit de cupidité, il révoqua la donation qu'il avoit faite de trois Villes considérables dans le Dekam, en faveur d'un célebre aventurier, appellé le Cevagi, qui, s'étant rendu maître du Carnate, avoit occupé toutes les forces du Roi de Visapour, en-

nemi d'Oramgzeb. Le Cevagi, furieux de l'ingratitude de l'Empereur, se jetta sur les terres de l'Empire & les dévasta. Il surprit Surate, l'une des Villes les plus riches des Indes, & y fit un grand butin.

. Oramgzeb fit marcher plusieurs armées contre le Cevagi; mais toutes furent détruites par l'habileté & la valeur de l'ennemi. Honteux & désespéré qu'un homme, qui n'avoit à sa suite qu'une poignée de brigands, tint si long-tems l'Empire en allarme, Oramgzeb envoya contre lui l'élite de ses vieilles bandes, à la tête desquelles il avoit remporté tant de victoires; mais il ne fit que préparer de nouveaux triomphes au Cevagi. En effet, ce Prince, loin d'être effrayé de l'orage, n'en devint que plus intrépide; & il prit si bien ses mesures, qu'il vainquit encore des troupes qu'on regardoit aux Indes comme invincibles. Tel fut l'expédient auquel le Cevagi, qui n'étoit pas plus scrupuleux sur les moyens de vaincre qu'Oramgzeb, eut recours pour ne pas être accablé. Il envoya sur le soir dans le camp des Mogols quelques-uns de ses soldats les plus déterminés, avec ordre de pénétrer jusqu'à la tente du Général, oncle de l'Empereur, &

le poignarder, & ensuite de faire un certain signal, à la vue duquel il tomberoit sur l'ennemi. L'entreprise, conduite avec fermeté, eut le succès auquel le Cevagi s'attendoit. Il est vrai que le Général ne mourut point des blessures qu'il reçut; mais le trouble n'en fut pas moins grand dans l'armée Mogole, qui fut surprise, battue & dissipée.

On ne sçauroit exprimer quelle fut la douleur d'Oramgzeb à la nouvelle de ce désastre : c'étoit moins la perte de ses troupes & le malheur des Provinces demeurées en proie aux ravages du vainqueur, que la honte de se voir battu par les ruses de l'ennemi, qui le touchoit. Il n'ignoroit pas que les Indiens, éblouis de la gloire & des succès du Cevagi, leur compatriote, le regardoient comme un plus grand homme que lui. Il ne pouvoit sur-tout souffrir qu'on accordât au Raja la supériorité sur lui du côté de l'artifice & des stratagêmes qui, comme nous l'avons dit, sont les principales qualités qui constituent les Héros chez ces Peuples. Oramgzeb épuisa toutes ses ressources, pour enlever cette gloire à son ennemi. Il résolut de l'accabler, s'il ne pouvoit le surprendre. On mit sur pied une armée telle qu'il n'en avoit pas en-

core paru une plus nombreuse aux Indes; & on en donna le commandement à Mahobet-Cam & à Jacing, deux des plus grands Capitaines d'Oramgzeb. L'Empereur donna des ordres secrets au dernier de n'employer la force, qu'après avoir épuisé toutes les voies de la négociation, pour amener le Cevagi à un traité de paix.

Mais le Cevagi rejetta avec mépris les propositions d'Oramgzeb, & il fallut employer la force. L'aventurier employa en vain la ruse & les stratagêmes: la vigilance & l'activité des Généraux qui lui étoient opposés, rendirent inutiles tous ses efforts. Il fut repoussé & battu plusieurs fois en détail; chaque jour, il perdoit du terrein: déjà les Mogols assiégeoient la forteresse de Pungiar, la plus importante de ses Etats. Le Cevagi craignant enfin de succomber, donna les mains à une négociation; & il consentit de désarmer, à condition qu'on lui laisseroit les trois Villes du Dekan qui avoient donné lieu à la guerre, & qu'on lui accorderoit la Vice-Royauté du Dekan. Aussi-tôt après la signature du traité qu'Oramgzeb jura d'observer sur l'Alcoran, le Raja se rendit au camp des Mogols, & partit pour Dehly, afin de rece-

voir de l'Empereur le *firman* ou l'investiture du Gouvernement qu'il venoit d'obtenir.

Aux approches du Cevagi, Oramgzeb ne put contenir sa joie. Il se félicitoit avec complaisance d'avoir sçu attirer dans ses piéges un homme, dont la tête & le bras avoient été si long-tems redoutables à l'Empire. Son orgueil étoit plus flatté de l'avoir désarmé par la ruse & l'artifice, que s'il eût remporté sur lui la victoire la plus signalée. Il se disposa à jouir à longs traits de l'humiliation de son ennemi, avant que de l'immoler à sa vengeance.

Arrivé auprès de Dehly avec une suite de cinq à six cens cavaliers, le Cevagi campa sous des tentes auprès du Palais, selon la coutume des Rajas, & on l'y laissa languir plusieurs mois, sans lui donner audience. Il s'apperçut alors, avec douleur, de la faute qu'il venoit de commettre, en se remettant à la discrétion d'un Prince impitoyable & jaloux. Cependant il sçut renfermer en lui-même son chagrin : on eut beau épier ses discours, ses actions, ses gestes, sa contenance, il ne laissa jamais échapper le moindre trait d'impatience & d'inquiétude.

Enfin Oramgzeb lui assigna un jour

d'audience ; & afin de l'accabler de tout le poids de sa grandeur, il parut pour la premiere fois avec une pompe éclatante. Il chargea son habit de diamans inestimables, & il s'assit sur le trône de Cha-Jeham, ayant à ses côtés ses enfans, & plus bas, rangés sur des estrades brillantes d'or & d'argent, & de marbre, les Rois Indiens & les Omrhas, tous, les mains croisées sur l'estomac & dans l'attitude la plus respectueuse : les Officiers avec leurs soldats remplissoient les cours & les appartemens du Palais dans le plus profond silence. Le Cevagi ne parut point ébloui du faste & de la puissance dont on affectoit de faire un si pompeux étalage. Il conserva toujours une contenance noble ; mais, malgré toute sa prudence, il ne put s'empêcher de faire éclater son indignation, lorsqu'il vit qu'on lui assignoit une place bien inférieure à celle qu'il devoit occuper, comme Vice-Roi du Dekan & Souverain d'une Province considérable. *Quoi !* dit-il en élevant la voix, *l'on me confond ici avec de vils esclaves ? Est-donc là, ô Oramgzeb, les promesses que tu m'as jurées sur l'Alcoran ? Jacing a-t-il abusé du nom de nos Dieux pour me surprendre ? A quoi*

ne doit pas s'attendre un Roi traité avec tant d'indignité ? Ensuite, se tournant vers les Omrhas : *Et vous*, leur dit-il, *n'êtes-vous pas honteux de la préséance qu'on vous accorde ici sur moi ? Est-ce à des femmes à précéder un soldat ? J'ai vu tous ces Chefs terribles me céder dans les combats la supériorité qu'ils osent usurper dans le Palais.* A ces mots, il lance un regard méprisant sur l'assemblée & disparoît, sans qu'aucun de ceux qui étoient ainsi insultés se mît en peine de l'arrêter, tant ils étoient surpris de sa témérité.

Tout dissimulé qu'étoit Oramgzeb, il ne put renfermer la joie qu'il conçut de la douleur du Cevagi. Les reproches de lâcheté que celui ci avoit fait aux Omrhas, ne lui furent pas moins agréables, que les transports de colere qu'il avoit témoignés. Satisfait enfin d'avoir accablé son ennemi & de l'avoir confondu avec ses esclaves, il ne pensa plus qu'à le faire mourir. D'abord il lui donna une garde, sous prétexte de le dérober à la vengeance des Omrhas qu'il avoit outragés, mais en effet pour s'assurer de sa personne. Il lui prépara dans la Ville un Palais qui devoit lui servir de tombeau. Il donna ordre qu'on l'y étranglât lui & son fils, la premiere nuit qu'il y couche-

roit. Le Cevagi s'appercevant qu'il ne pouvoit éviter la mort, tâcha au moins de garantir du même sort les braves hommes qui l'avoient suivi à Dehly. Il obtint sans peine un passe-port, pour qu'ils se retirassent en sûreté : lui-même eut le bonheur de se sauver déguisé, avec son fils, par le ministere du fils de Jacing, qui ne voyoit qu'avec douleur, qu'on se fût servi de son pere, pour être l'instrument de la perfidie & de la vengeance.

A la nouvelle de l'évasion de sa proie, Oramgzeb tomba dans des accès de tristesse & de fureur. Il apprit bientôt, que le redoutable Cevagi s'étoit déjà vengé par des torrens de sang dont il avoit inondé Surate & plusieurs autres Villes qu'il avoit surprises. L'excès de sa douleur fut tel, que son sang s'enflamma & qu'il tomba dangereusement malade. Il fut réduit en peu de jours à la mort. Pendant ce tems-là, le serrail fut rempli de troubles, d'intrigues, d'allarmes & de factions : chacun des quatre fils de l'Empereur avoit son parti ; & l'Empire auroit été déchiré d'une nouvelle guerre civile, si la mort eût frappé Oramgzeb. Après avoir lutté quelque tems entre la vie & le trépas, la bonté

du tempérament d'Oramgzeb l'emporta sur la force du mal, & ce Prince n'attendit pas le rétablissement de ses forces, pour paroître en public. Il se fit transporter dans la Salle d'audience, pâle, défiguré, ressemblant plutôt à un spectre, qu'à un homme vivant, afin de faire tomber les faux bruits de sa mort, qui commençoient déjà à se répandre dans la Ville. Cette démarche dissipa les différentes factions qui s'étoient élevées pendant sa maladie : ses Enfans & les Grands, pleins de la terreur qu'il inspiroit, rentrerent dans l'ordre, & l'Empereur oublia sagement toutes les cabales.

Sa convalescence fut très-longue, parce qu'il affectoit de travailler plus que sa foiblesse ne pouvoit le lui permettre. Un Ministre représenta combien cet excès de travail lui étoit dangereux & quelles suites il pouvoit avoir. Oramgzeb lui lança un regard méprisant & indigné ; & se tournant vers les autres Courtisans, il leur dit ces mots où respire toute la hauteur de son ame : *N'avouez-vous pas qu'il y a des circonstances où un Roi doit hazarder sa vie & périr les armes à la main, s'il le faut, pour la défense de la Patrie, & ce vil flatteur*

ne veut pas que je consacre mes veilles & mes travaux au bonheur de mes Sujets ? Croit-il donc que j'ignore que la Divinité ne m'a conduit sur le trône, que pour la félicité de tant de millions d'hommes qu'elle m'a soumis ? Non, non, Oramgzeb n'oubliera jamais le vers de Sady * : Rois, cessez d'être Rois, ou régnez par vous-mêmes ? *Hélas ! la grandeur & la prospérité ne nous tendent déjà que trop de piéges : malheureux que nous sommes, tout nous entraîne à la mollesse : les femmes par leurs caresses, les plaisirs par leurs attraits. Faudra-t-il que des Ministres élevent encore leur voix perfide, pour combattre la vertu toujours foible & chancelante des Rois, & les perdre par de funestes conseils.*

* Poëte Arabe.

Oramgzeb étoit persuadé que la mollesse, la légéreté, l'orgueil, l'arrogance, la barbarie, le luxe effréné de la plûpart des Rois de l'Asie & sur-tout des Princes Mogols, n'avoient point d'autres principes que la haine du travail & l'ignorance dans laquelle ils sont élevés par des femmes & des eunuques au milieu des délices du serrail. Il ne pouvoit trop regretter de n'avoir pas été mieux élevé ; & c'est le plus sanglant reproche qu'il

fit à Cha-Jeham. On ne ſera peut-être pas fâché de voir comment cet homme extraordinaire penſoit ſur l'éducation des Princes, c'eſt non-ſeulement dans leurs actions, mais encore dans leurs diſcours, que ſe peint l'ame des Rois, comme celle des autres Hommes. A ſon avénement au trône, ſon Précepteur étoit accouru des premiers, pour le féliciter; mais au lieu de recevoir les biens & les honneurs auxquels il s'attendoit, voici le diſcours que lui adreſſa Oramgzeb en préſence de toute la Cour.

Quoi! tu prétends, malheureux, que je t'éleve aux premiers emplois, que je verſe ſur toi mes bienfaits! Ah! ſans doute, ſi tu m'avois inſtruit comme un Prince doit l'être, ma reconnoiſſance ſurpaſſeroit tes vœux; car j'ai toujours cru que nous étions plus redevables à nos Maîtres qu'à nos Peres; mais réponds & juge toi-même du prix de tes ſervices. Tu m'as fait perdre dix ou douze ans à apprendre l'Arabe & une vaine Philoſophie, plus capable par ſon jargon barbare & ſes idées abſtraites à renverſer le jugement qu'à le former: m'as tu jamais entretenu de ces préceptes ſublimes de morale, qui élevent l'ame des Rois au-deſſus des traits de la fortune & qui l'empêchent en même

tems de se laisser éblouir par la prospérité & abatre par les désastres? M'as-tu jamais développé les principes de la création, l'ordre de l'Univers, les devoirs mutuels des Rois envers leurs Sujets & des Sujets envers leurs Rois? Ne devois-tu pas au moins m'enseigner l'art d'assiéger une Ville, de ranger une armée en bataille? Tu m'as voulu persuader que l'Europe, cette partie de l'Univers si célébre par la supériorité que lui donnent sur le reste du Monde, les sciences, les arts, le génie & le courage de ses habitans, n'étoit qu'une petite Isle, dont les Rois les plus puissans étoient ceux de Hollande & de Portugal. Ne m'as-tu pas representé les Empereurs de France & d'Angleterre comme tributaires & vassaux du Portugal, & moins puissans que nos plus foibles Rajas? Selon toi, la Perse, la Chine, la Turquie, la Tartarie, l'Univers entier, tremblent au seul nom du Mogol. Vil flatteur, que ne m'instruisois-tu des différens Peuples qui sont répandus sur la surface de notre globe, de leur puissance, de leurs loix, de leur Religion, de leurs intérêts, de leur gouvernement, de leur façon de combattre? Que ne me mettois-tu au fait de la naissance, des progrès, des décadences des

Empires, en quel tems, par quels crimes ou quelle foiblesse ces fameuses Révolutions sont arrivées? Mais l'histoire de mes Aïeux, les célèbres fondateurs de cet Empire, histoire si utile à leur postérité, m'en as-tu jamais donné la plus legere teinture? Leurs exploits, leurs victoires, leurs conquêtes, leur politique, n'ont-ils pas été pour moi des secrets que je n'ai pénétrés qu'avec beaucoup de tems & d'incertitude? Si tu m'avois élevé en Roi, mes bienfaits, fruits de ma reconnoissance & de ma tendresse, auroient surpassé ceux d'Alexandre à l'égard d'Aristote: qu'attends-tu donc? Fuis & délivre-moi à jamais du spectacle odieux d'un homme que je devrois traiter comme un traître & un ennemi?

Mais il est tems de reprendre le fil des événemens. Oramgzeb, dont la santé étoit toujours languissante, prit le parti d'aller respirer un air plus sain dans le Royaume de Kachemire : ce fut dans ce séjour délicieux, qu'il recouvra en effet les forces, la santé, & le repos de l'esprit qu'il avoit perdu depuis son parricide. Il vint à bout d'étouffer le repentir, les remords, les inquiétudes, sous le poids desquels les tyrans succombent quelquefois, par le travail, l'ambition &

l'activité. La crainte d'éprouver un jour de la part de ses enfans le sort tragique qu'il avoit fait éprouver à Cha-Jeham, le confirma dans le dessein d'entasser guerre sur guerre & de vivre toujours dans les camps & sous des tentes, à l'exemple des Tartares ses ancêtres. L'armée, dont il vouloit se faire suivre, devoit lui servir de rempart contre l'ambition de ses enfans ; car c'est au parti qu'avoit pris Cha-Jeham d'ensevelir sa vieillesse dans l'oisiveté & les délices, au milieu de ses jardins enchantés, qu'il attribuoit la facilité qu'il avoit eue de le détrôner. Du fond de sa retraite, il jetta les yeux sur tous les Etats voisins, pour examiner celui sur lequel il devoit faire tomber le poids de ses armes. La Tartarie, dont les déserts ne lui offroient que des hommes féroces & indomptables, ne tenta point son ambition : la Perse étoit une conquête digne de son courage par sa fertilité, son étendue & son opulence ; mais le courage des Persans, la valeur & l'activité de leur Roi Cha-Abas lui parurent trop redoutables. Il s'arrêta donc au projet le plus facile & le plus avantageux : c'étoit de conquérir toutes les contrées que plus de quatre-vingt Princes occupoient dans les

Indes, de s'étendre au midi & de s'emparer de toute l'étendue de pays qui est entre ses Etats & la Chine, afin de rendre les deux Empires contigus. Il entroit aussi dans sa politique d'envelopper dans la même guerre les Européens établis sur les côtes de Coromandel. Il redoutoit l'activité, la discipline & l'audace de ces Etrangers devenus, par leur marine, maîtres des mers des Indes, éloignées de plus de quatre mille lieues de leur Patrie.

C'est dans ce dessein, que ce Prince, qui n'avoit jamais vu de vaisseaux, mais à qui on ne peut refuser un esprit vaste & profond, résolut d'être le créateur d'une marine qui le rendît maître de la mer & qui lui assurât les conquêtes qu'il méditoit. Il fit construire sur le lac de Kachemire, comparable à une mer, deux vaisseaux par les mains de quelques Européens qu'il avoit attirés à son service. Les deux vaisseaux parurent bientôt sous les fenêtres du Palais, bâti dans une Isle située au milieu du lac. Ils se livrerent combat aux yeux de toute la Cour; & l'Empereur ne vit pas, sans un plaisir incroyable, l'adresse avec laquelle ces Etrangers faisoient la manœuvre, la légéreté & la rapidité de leurs mou-

vemens ; mais venant à faire réflexion à la haine de ses Sujets pour le travail, il comprit qu'une pareille dextérité ne seroit jamais acquise par les Mogols. Il s'écria en soupirant : « Cédons la gloire » de la navigation à des Peuples que l'in- » dustrie & la supériorité des connoissan- » ces distinguent si fort des autres Nations : mais il ne renonça pas pour cela au dessein de chasser des Indes ces Etràngers si dangereux. Il résolut seulement d'employer contr'eux, lorsque l'occasion s'en présenteroit, la ruse, la surprise & en même tems la force.

1668. Ses projets ne tàrderent pas à éclater. Jemla reçut ordre de se mettre en route avec une armée de trois cent mille hommes, pour la conquête du Royaume d'Achem. Ce vieux Général, aux services de qui Oramgzeb devoit la couronne, lui étoit devenu odieux & redoutable par l'éclat de ces mêmes services ; & il étoit alors occupé contre le Cevagi, dont il avoit arrêté les progrès par sa valeur. On prétend que l'ingrat Oramgzeb se détermina à l'expédition d'Achem, plus dans la vue de faire périr Jemla dans cette guerre, dont les difficultés devoient être étonnantes, que dans celle de s'agrandir. Jemla s'apperçut que l'Empe-

teur ne cherchoit qu'à le perdre, ne doutant point qu'il ne le rendît responsable de l'événement, s'il étoit malheureux, & qu'il ne trouvât le moyen de le faire périr secrettement, s'il étoit assez heureux pour triompher des obstacles. Cependant il obéit, résolu d'effacer par ses derniers exploits l'éclat des premiers : on lui donna pour Lieutenant le célebre Dalil-Cam, dont la trahison avoit été si funeste à Dara, & qui n'étoit guéres moins suspect à Oramgzeb que Jemla.

Ces deux hommes prirent les mesures les plus sages pour le succès de l'expédition qui leur étoit confiée. Ils obtinrent, en prodiguant l'or, des vaisseaux Portugais, sur lesquels Dalil-Cam s'embarqua avec une partie de l'armée, tandis que Jemla, à la tête de l'autre, marchoit par terre. On ne sçauroit croire combien celui-ci eut à souffrir pendant vingt jours qu'il mit à traverser les déserts & les montagnes qui servent de rempart au Royaume d'Achem ; mais enfin les obstacles disparurent, & il arriva dans la plaine d'Achem, plus fertile que celle de Bengale, & plus délicieuse que celle de Kachemire.

Là, il apprit que son Lieutenant avoit pénétré dans la riviere d'Achem & avoit

remporté une victoire complette sur la flotte ennemie, par le secours des Portugais. Il ne tarda pas à joindre Dalil-Cham, & tous les deux s'avancerent vers Guergam, Capitale du Royaume dont ils entreprirent le siége. Cette Ville, plus étendue que Dehly, est remplie de maisons construites d'un bois incorruptible, presqu'aussi dur que la pierre & le marbre : elle renfermoit des richesses prodigieuses ; puissant appas pour exciter le courage des Mogols. Le Roi d'Achem qui, à l'approche de l'ennemi, s'étoit réfugié sur des montagnes, en descendit alors avec une armée innombrable & engagea une bataille, pour sauver sa Capitale ; mais une multitude d'hommes mols, énervés, & qui pour la premiere fois manioit les armes, pouvoit-elle tenir contre l'armée aguerrie des Mogols, commandée par les deux plus grands Capitaines de l'Empire ? Les Achemois furent entierement défaits, sans qu'il en coutât de sang au vainqueur: leur Roi se déroba avec peine au carnage : Guergam ouvrit ses portes aux Mogols qui y firent un butin inestimable.

Cependant le Roi vaincu changea sagement le plan de la guerre. Il évita

les batailles & se tint embusqué dans des lieux inaccessibles, d'où il ne sortoit que pour tomber sur les convois des ennemis : ses Sujets, par ses ordres, enlevoient de la campagne ou brûloient tous les vivres. Le fleuve, qui chaque année déborde, ne permit plus aux Mogols de s'étendre dans la plaine : bientôt la disette se fit sentir parmi eux, & elle fut suivie de la famine & de la peste, les deux plus terribles fléaux de l'humanité. Après avoir mangé les chevaux, les éléphans & les chameaux, Jemla prit enfin le parti de décamper & d'évacuer ses conquêtes. Il fut obligé de laisser à la discrétion de l'ennemi un nombre infini de malades qui furent massacrés ; mais la retraite étoit devenue presqu'impossible par une infinité de canaux dont la plaine est coupée & qui servent de réservoir aux eaux. Il fallut qu'une partie de l'armée saignât ces canaux, tandis que l'autre étoit toujours sous les armes, pour repousser l'ennemi ; enfin, après des travaux incroyables, on arriva aux montagnes : c'est-là que des périls encore plus grands attendoient les Mogols. Les ennemis, maîtres des défilés, tomboient jour & nuit sur les différens Corps de l'armée, les harceloient

& les tailloient en piéces ; enfin, depuis Guergam jusqu'au fleuve ; le chemin étoit couvert de cadavres.

Jemla trouva heureusement la flotte Portugaise ; sur laquelle il s'embarqua avec un butin immense à la vérité, mais n'ayant pas plus de vingt mille hommes de trois cent mille qu'il avoit conduits à cette malheureuse expédition : lui-même ne survécut pas long-tems à ce désastre. Arrivé au Royaume de Bengale, il mourut de douleur & de fatigue, en détestant la perfidie & l'ingratitude d'Oramgzeb : sa mort consola Oramgzeb de la perte de l'armée. Le jour qu'il apprit cette nouvelle, il dit au fils de Jemla : *Vous avez perdu votre pere, & moi, le meilleur & le plus dangereux de mes amis.* Cependant il éleva, contre la coutume des Mogols, aux premiers emplois les enfans de Jemla : c'est que leur mérite naissant ne pouvoit encore lui causer d'ombrage.

Les guerres civiles, qui s'éleverent alors dans l'Empire, & celle dont il fut menacé de la part de la Perse, obligerent Oramgzeb de suspendre le dessein qu'il avoit conçu d'anéantir tous les Royaumes des Indes.

Cha-Abas, qui régnoit dans la Perse,

plein d'horreur pour les meurtres dont s'étoit souillé Oramgzeb, témoignoit dans toutes les occasions une haine mortelle contre l'Empereur des Indes. Il lui avoit envoyé des Ambassadeurs, uniquement pour lui reprocher ses crimes & pour lui faire les plus grandes menaces. Orambzeb avoit reçu les Ambassadeurs & les menaces avec un profond mépris, & Cha-Abas assembloit toutes ses forces, dans le dessein de porter la guerre aux Indes. Soit pour conjurer l'orage, soit plutôt pour examiner la situation des affaires, & peut-être même pour braver le Roi de Perse à son tour, Oramgzeb lui envoya une célebre Ambassade, à la tête de laquelle il mit un Tartare d'une taille gigantesque, d'un regard farouche, & qui portoit une moustache énorme. A voir Tabercam, ainsi s'appelloit l'Ambassadeur, on l'eût pris pour l'homme le plus fier & le plus terrible de l'Empire ; & c'est sur son extérieur, qu'Oramgzeb l'avoit choisi pour cette commission où il s'agissoit de soûtenir avec fermeté l'honneur de son Maître ; mais l'Empereur fut trompé, & Tabercam ne brilla à la Cour d'Ispahan, ni par son courage, ni par son esprit. Il dévora avec patience toutes les

insultes qu'il essuya. Quelques détails sur la réception qu'on lui fit, donneront une idée des mœurs, des usages & de la fierté barbare qui régnent dans les Cours les plus magnifiques & les plus puissantes de l'Orient.

Arrivé à Ispahan, Tabercam fut long-tems à obtenir audience; on lui assigna pourtant un jour; mais on le fit attendre jusqu'au soir à la porte du Palais, exposé aux rayons brûlans du soleil; enfin les portes s'ouvrirent, & le Sophi parut sur un très-beau cheval. Il adressa quelques paroles outrageantes, mêlées de regards fiers, à l'Ambassadeur, & en même tems partit. Tamercam eut la foiblesse de courir après lui & de lui débiter le compliment qu'il avoit préparé; mais le Sophi affecta de ne vouloir pas l'écouter, & entama avec quelques-uns de ses Courtisans une conversation qui n'étoit interrompue que par des éclats de rire. Quelques mois après, il l'envoya chercher, sous prétexte de lui donner audience, mais en effet pour l'insulter lui & son Maître de la façon la plus sanglante. Cha-Abas ne lui parla que de l'hypocrisie, des crimes, du parricide d'Orangzeb & de ses vices les plus secrets: jamais il ne le désignoit que

sous le nom de son esclave ; ou sous celui de scélérat. Tabercam confondu rappella pourtant un peu son courage, & osa dire au Sophi : *Mais as-tu oublié que tes ancêtres doivent le trône sur lequel tu es assis aux conquêtes de Tamerlan, l'invincible Aïeul de mon Roi ? Que les Mogols*, reprit le Sophi, *se souviennent à leur tour, que la Perse a rétabli dans la personne d'Amayum la postérité de Tamerlam sur le trône des Indes ?* Cette singuliere audience fut terminée par une grande quantité de vin qu'on fit venir, & dont on força l'Ambassadeur de boire, malgré son extrême répugnance fondée sur les préceptes de l'Alcoran. Dans une autre occasion, Cha-Abas fit venir deux grands lions apprivoisés qu'il renversa par terre. *Apprends*, dit-il, *à ton Maître, que les lions mêmes sont soumis à mes ordres*, & il disparut ; mais c'est à la derniere audience qu'il lui donna, qu'il mit le comble à ses insultes. Il envoya prendre Tabercam au lever de l'aurore, & ne le fit introduire au Palais, qu'à la nuit close. Dès qu'il y fut entré, on l'obligea de produire quelque piéce de monnoie des Indes & d'en lire l'inscription. Un Page se hâta d'approcher avec un flambeau, pour éclairer Tabercam ; mais au mo-

ment que l'Ambassadeur eût tiré une piéce d'or, le jeune Persan mit le feu à sa barbe, comme il en avoit reçu l'ordre du Sophi. L'Ambassadeur pousse un cri perçant, auquel on ne répondit que par des éclats de rire; on lut pourtant l'inscription conçue en ces termes: *Moi Oramgzeb, conquérant de l'Univers, j'ai fait frapper cette monnoie aussi brillante que le soleil.* A ces mots de Conquérant du Monde, Cha-Abas arrêta le lecteur: *Ce sont ceux de parricide & de scélérat*, dit-il, *qu'il y faut substituer.* En même tems il fit venir quarante beaux chevaux de ses écuries, qu'il fit remettre à Tabercam: *Présente-les*, lui dit-il, *à ton Maître de ma part, & souviens-toi de lui dire que je ne les lui envoye, qu'afin qu'il ne puisse pas dire qu'il manque de chevaux, pour venir en personne soûtenir la guerre que je lui déclare.*

De retour à Dehly, l'Ambassadeur trouva dans Oramgzeb un Maître impitoyable, qui déchargea sur lui tout le poids de son indignation. Il consentit pourtant à l'écouter; mais aux premiers mots qu'il prononça, l'Empereur l'interrompit, en lui lançant un regard foudroyant: *Lâche*, s'écria-t-il, *à quoi sert le poignard qui pend à ta ceinture?*

Ne devoit-il pas me venger & te venger toi-même des insultes d'un barbare? Qu'on l'arrache de ma présence & que la mort délivre la terre d'un sujet qui déshonore sa Patrie? A l'instant même, l'infortuné Tabercam fut enlevé & exécuté. Cependant, sur les mouvemens des Persans, les Patanes, ces implacables ennemis des Mogols, se souleverent. Le Cevagi qui, depuis la mort de Jemla, avoit eu de grands avantages, redoubla d'efforts; mais l'ennemi le plus terrible étoit Cha-Abas qui déjà mettoit le Cabulistan à feu & à sang avec une armée formidable. Son invasion avoit été précédée d'un défi, dans les formes, de se battre seul à seul, qu'il avoit fait porter par quarante Cavaliers à Oramgzeb. Le Mogol, pour toute réponse, fit tuer, en présence de ces Cavaliers, les quarante chevaux Persans, dont Cha-Abas lui avoit fait un présent insultant. Cependant le Sophi avançoit à grandes journées, jurant de ne point s'arrêter, qu'il n'eût percé le cœur, de sa propre main, à Oramgzeb, pour venger les droits sacrés des Peres & des Rois, si indignement foulés aux pieds par l'usurpateur, en la personne de Cha-Jeham; mais une mort imprévue termina les jours & les

exploits du Roi de Perse, & délivra les Indes d'une invasion dont Oramgzeb, tout intrépide qu'il étoit, appréhendoit les plus terribles suites. La Sultane, mere de Cha-Abas & régente de la Perse pendant la minorité de son petit-fils, parut vouloir poursuivre les desseins de son fi's. Elle menaça Oramgzeb de porter elle-même le flambeau de la guerre dans les Indes ; mais le Mogol méprisa la fierté d'une femme & lui fit dire qu'il lui permettoit d'élever en paix ses jeunes enfans.

Le Cevagi & les Patanes soulevés restoient encore à dompter. Oramgzeb forma trois armées considérables. Il envoya la premiere sous les ordres de Muhamet-Amican, & confia à la valeur de Cha-Halam ou Scha-Halem, son fils aîné, & depuis son successeur, la guerre contre le Cevagi. Pour lui, il resta avec la troisieme, prêt à porter du secours où il le faudroit. Avant que de mettre son fils à la tête d'une armée, Oramgzeb avoit étudié profondément son caractere, & avoit remarqué, avec la joie la plus sensible, que l'humanité, la douceur, la valeur & la sagesse, étoient naturelles au jeune Prince. Jamais il ne s'étoit écarté, dans ses discours & dans ses actions, du

respect qu'il devoit à son pere, dont il avoit pourtant déjà quelquefois reçu d'étranges mortifications ; enfin ses vertus étoient telles, qu'elles calmerent les soupçons du Roi le plus défiant qui fut jamais. Avant que de partir, Oramgzeb eut une conférence secrette avec son fils, dans laquelle il lui fit part du plan qu'il avoit conçu pour mettre fin à la guerre contre le Cevagi. Tel fut le discours qu'il lui adressa, pour le préparer à la perfidie qu'il vouloit mettre en usage : *C'est par la ruse plus que par la force, mon fils, qu'un conquérant doit soumettre les Nations ; sois persuadé que le mensonge & l'artifice sont agréables à la Divinité, lorsqu'il s'agit d'épargner le sang humain. Régles donc ta politique sur ces principes, & fais-toi un devoir de tromper le Cevagi ? Donne-lui à entendre que tu es résolu de tourner mes bienfaits contre moi & de m'arracher la couronne, comme je l'arrachai à Cha-Jehan ? Par-là, tu me rendras deux services signalés ; tu m'aideras à connoître les Grands & les Officiers dont je soupçonne la fidélité. Le Cevagi se fiera à ta jeunesse & à ta candeur. Il se livrera à toi. Bientôt je jouirai de toute ma vengeance, en le faisant périr de ma propre main.*

A ces mots, Cha-Halam pâlit : il craignit que ce ne fût qu'un piége pour le perdre, plutôt que le Cevagi. Il se rappelloit l'aventure de son frere Mahamud, qui, ayant autrefois passé dans le camp de Sujah, par les ordres d'Oramgzeb, en avoit été traité, après sa démarche, comme un rebelle. L'Empereur s'apperçut de l'inquiétude de son fils ; mais il le rassura par ses caresses & ses sermens, & lui donna même un écrit qui pût servir à le justifier.

Cha-Halam, arrivé au camp, remplit parfaitement les ordres secrets de son pere. Il s'appliqua à gagner le cœur des Officiers & des Soldats par son affabilité & ses largesses, & il réussit sans peine. Le Raja Jasing se déclara pour lui : Jacont-sing & d'autres Princes Indiens promirent d'entrer dans la conjuration. Il n'y eut que Dalil-Cham, contre qui l'Empereur avoit sur-tout préparé ce piége, qui s'obstinât à être fidele à Oramgzeb. Il quitta même le camp avec éclat & s'enfuit à Dehly. Cet homme, qui avoit trahi Dara, avoit une trop longue expérience du caractere & des artifices d'Oramgzeb, pour ne pas se douter que le soulévement de Cha-Halam n'étoit qu'une scène

de comédie que le pere & le fils jouoient de concert.

Cependant le Cevagi apprit avec transport la nouvelle de la prétendue rébellion. Il écrivit à Cha-Halam pour l'encourager dans son entreprise & pour l'assurer qu'il marchoit à son secours avec toutes ses forces.

L'Empire entier fut, comme le Cevagi, dans la persuasion qu'il n'y avoit rien de plus réel que la guerre : les précautions que prenoit Oramgzeb, confirmoient tout le monde dans cette opinion. Déjà Dalil-Cham marchoit avec une armée, pour s'opposer aux progrès des rebelles : les troupes, cantonnées dans diverses Provinces, étoient appellées pour la défense de la Capitale. Oramgzeb paroissoit plein d'inquiétude & d'effroi ; déjà il avoit donné ordre qu'on tînt toujours prêt un certain nombre de chameaux, pour transporter ses trésors : les uns triomphoient de voir que le Ciel eût enfin suscité un vengeur à Cha-Jeham : les autres gémissoient sur les malheurs de la Patrie déchirée par des guerres éternelles, & déshonorée par l'impiété & les attentats des enfans contre leurs peres ; mais les hommes sages, qui sont toujours en très-

petit nombre, pénétrerent bientôt l'artifice d'Oramgzeb; & l'un d'eux écrivit au Cevagi, que cette prétendue guerre n'étoit sûrement qu'un jeu concerté pour le perdre. Le Cevagi, parfaitement instruit du caractere de l'Empereur, ajoûta foi aux nouvelles qu'il venoit de recevoir. Il s'arrêta & écrivit à Cha-Halam, en homme qui pénétroit l'intrigue : *Tes forces, Seigneur, lui dit-il, suffisent pour détruire le tyran; poursuis ton entreprise contre un usurpateur, en qui tu peux sans honte méconnoître ton pere. Pour moi, je te conserverai le Dekan; je retourne dans mes Etats, pour t'y préparer une retraite : supposé que la fortune ne seconde point ton courage; tu trouveras toujours chez moi un ami qui sçaura te mettre à couvert de la vengeance d'Oramgzeb.*

Cette réponse déconcerta le pere & le fils. Cha-Halam s'étoit déjà avancé jusques sur les bords du fleuve Chambal où il avoit donné rendez-vous au Cevagi; mais l'Empereur voyant qu'il n'étoit pas possible d'attirer son ennemi dans le précipice qu'il lui avoit creusé, jugea qu'il étoit tems de terminer une comédie qui pouvoit avoir d'étranges suites par la quantité de gens de guerre, qui

ſe rendoient tous les jours au camp de ſon fils. Il lui envoya donc un Omrha, avec ordre de lui enjoindre de ſa part de partir pour le Dekan, afin de mettre ce Royaume à l'abri des incurſions du Cevagi. L'Omrha s'acquitta de ſa commiſſion, à la vue de toute l'armée rebelle. Il arrêta le cheval du Prince par la bride & lui dit d'un ton de voix ferme & élevé : *Prince, je t'ordonne de la part de ton Pere & de ton Roi, de te rendre ſur le champ dans le Gouvernement dont il t'a honoré.* Cha-Halam à ces mots, parut troublé. Il affecta de rêver quelque tems, comme s'il eût été combattu entre la vertu & l'ambition ; feignant de céder aux mouvemens de la nature, il s'écria : *Cédons donc à la volonté d'un Pere & d'un Roi ; obéiſſons aux ordres du Ciel & au cri de la Nature.* Ces prétendues marques de ſurpriſe & de douleur, ce combat intérieur, n'en impoſerent point à l'armée, qui ne douta point qu'il n'eût agi de concert avec Oramgzeb. Déjà elle ſe ſoulevoit & elle auroit immolé le jeune Prince à ſon reſſentiment, ſi Dalil-Cham n'eût paru alors avec la ſienne, pour préſerver le Sultan de la fureur des Officiers qu'il avoit conduits au précipice.

Ceux-ci furent arrêtés, mis à mort ou exilés : pour les Soldats, on se contenta de les disperser dans les Provinces.

Quoiqu'il n'eût réussi qu'à demi dans son projet, Oramgzeb ne pouvoit s'empêcher de s'applaudir de la ruse avec laquelle il étoit venu à bout de rendre son fils suspect à toutes les troupes ; & de lui avoir pour jamais ôté l'espérance de pouvoir former de véritable rébellion.

Pendant ce tems-là, les Patanes, abandonnés des Persans, soutenoient la guerre avec beaucoup de fierté & de courage. Ils repousserent plusieurs fois les Mogols de leurs montagnes ; ensuite ils feignirent de céder à la force. Ils s'enfoncerent dans les rochers. Muhamet-Amican s'engagea témérairement à leur poursuite ; mais les Patanes le surprirent & passerent toute l'armée au fil de l'épée : le Général se sauva presque seul, en habit déguisé.

Pendant que les armées étoient occupées vers la Perse & dans le Dekan, Oramgzeb, qui n'avoit gardé auprès de lui que dix mille hommes de Cavalerie, manqua d'être surpris & accablé par un nouvel ennemi, d'autant plus à craindre, que le fanatisme lui avoit mis les armes à la main.

Parmi le nombre infini de Moines idolâtres que l'Indostan renferme dans son sein, on remarque une secte particuliere connue sous le nom de Mondias. Le caractere distinctif de ceux qui la composent, est de se peler tout le corps jusqu'aux sourcils. Ils souffroient depuis long-tems avec impatience le mépris qu'Oramgzeb & tous les Musulmans leur témoignoient. Une vieille femme, qui passoit pour la plus célébre Magicienne des Indes, & qui vraisemblablement n'étoit, ainsi que les Mondias, qu'une victime infortunée de la superstition, rassembla environ vingt-cinq mille de ces misérables, près d'une pagode célebre, à cinquante lieues de Dehly, & leur parla ainsi: *Le grand ennemi de nos Dieux, assis sur un trône teint du sang de son pere, nous est livré par Brama: l'insensé a dispersé ses forces aux extrémités de l'Empire. Il ne lui reste que quelques lâches Courtisans qui n'oseront tenir devant nous: marchons à lui; délivrons l'Univers de ce monstre, & détruisons la Religion de son prétendu Prophete: le Ciel & l'Enfer nous promettent la victoire.*

A ces mots, la troupe fanatique s'ébranle & vole vers Dehly avec une rapi-

dité sans exemple. L'Empereur eût à peine le tems de détacher contr'eux ce qui lui restoit de Cavalerie ; mais les Mondias à pied, n'ayant la plûpart d'autres armes que des bâtons, animés par l'exemple & l'éloquence de la Magicienne, défirent & dissiperent la garde à cheval de l'Empereur. Si les vainqueurs n'avoient pas fait la faute de rester sur le champ de bataille, pour célébrer leur victoire, c'en étoit fait de Dehly : cette Ville superbe devenoit la proie des brigands. Oramgzeb profita merveilleusement de leur inaction, pour rassembler une nombreuse armée ; mais elle n'étoit composée que de Milices bourgeoises, & découragées, tant par la précédente défaite, que par la réputation de la Magicienne, qui disposoit, dit-on, des forces de l'Enfer. Une pareille disposition dans les esprits pouvoit causer dans les circonstances une Révolution. Oramgzeb en fut effrayé ; & il ne trouva d'autre moyen de rendre le courage à ses troupes, que de se déclarer lui-même Magicien. Il feignit d'invoquer les Démons & fit courir le bruit dans son armée, que la victoire lui étoit assurée par les Oracles ; en même tems il fit suspendre au col des éléphans & des che-

vaux des ſorts tracés en caracteres Arabes, pour les rendre invulnérables ; enfin, après avoir rappellé la confiance à ſes Soldats, il les conduiſit à l'ennemi. La bataille ſe livra à quinze lieues de Dehly, & l'art d'Oramgzeb l'emporta ſur celui de la Magicienne. Elle fut tuée avec tous les Mondias, ſans qu'il s'en ſauvât un ſeul. On ne ſçauroit croire quelle impreſſion cette victoire, prédite par Oramgzeb, fit ſur tous les Peuples des Indes. Le vainqueur ne paſſa pas ſeulement pour un grand Roi, un Politique profond, mais pour le Maître des événemens, pour le Magicien le plus terrible de l'Aſie, pour un homme qui diſpoſoit des élémens & qui liſoit dans l'avenir : on diſoit que chaque nuit il ſacrifioit au Démon. Oramgzeb n'eut garde de faire tomber des bruits qu'il regardoit comme très-avantageux à ſa puiſſance.

Cependant Mahobet-Cham marchoit contre les Patanes avec une armée nombreuſe ; mais ce Général n'eut pas beſoin d'employer la force pour ſoumettre les rebelles : ſa vertu, (il paſſoit pour le Philoſophe le plus ſage & le plus ſçavant de l'Aſie,) fit tomber les armes des mains des Patanes ; mais un évé-

nement, que ce grand homme n'avoit pu prévoir, fit éclore une nouvelle guerre civile, qui exposa l'Indostan aux plus grands dangers.

On a vu plus haut, que Sultan Sujah, le second des fils de Cha-Jeham, avoit trouvé dans le Royaume d'Arracan la mort, digne prix de son audace & de son crime. Un soldat, Patane de Nation, avoit long tems servi sous ce Prince, & l'avoit accompagné dans le Royaume d'Arracan, d'où il ne s'étoit sauvé qu'avec beaucoup de peine, après le désastre de son Maître. La ressemblance du Patane avec Sujah étoit parfaite : la nature sembloit s'être épuisée pour leur donner les mêmes traits, la même taille, le même son de voix, la même démarche, les mêmes manieres ; il n'y avoit pas jusqu'au caractere qui ne fût le même. On trouvoit dans le Patane le courage, la fierté, l'éloquence, le génie fin & rusé de Sujah ; son goût pour les femmes & les plaisirs de la table. Le Patane conçut le hardi projet de profiter de ce jeu de la nature, pour s'élever à l'Empire, ou au moins, pour le démembrer & le partager. Il choisit, pour le théâtre de ses exploits, les Provinces du Nord, qu'il

parcourut, en se donnant pour le vrai Sujah. L'imposteur débitoit avec tant de ressemblance l'histoire de son évasion du Royaume d'Arracan; il exposoit ses aventures avec tant d'éloquence; il rendoit compte si naturellement de tout ce qui étoit arrivé au Prince Mogol avant les guerres civiles & dans le cours de ces guerres, que les amis les plus particuliers de Sujah s'y tromperent & le prirent pour le Sultan. Les Peuples se livrerent d'autant plus volontiers à cette idée, qu'il n'y avoit personne qui pût les désabuser; tous ceux qui avoient suivi Sujah dans le Royaume d'Arracan, avoient été enveloppés dans le massacre de ce Prince, excepté le Patane; enfin Mahobet-Cham, cet homme si sage & si éclairé, frappé de tant de traits de ressemblance, ne balança pas à croire que le Patane ne fût le véritable fils de Cha-Jeham. Toutes ces circonstances réunies firent trouver à l'imposteur dans le cœur des Peuples la compassion & l'intérêt qu'un Prince du sang étoit en droit d'attendre: on le secourut d'abord secrettement; ensuite on leva le masque, & on le reconnut en plusieurs endroits pour le légitime Empereur des Indes. Le Patane leva

des troupes : les aventuriers, les bandits, les gens accablés de dettes, & qui ne pouvoient trouver de sûreté & de fortune que dans une Révolution, lui formerent bientôt une armée de près de cinquante mille hommes, à la tête de laquelle le faux Sujah prit le chemin des montagnes des Patanes, espérant trouver des secours plus puissans & plus honorables chez un Peuple belliqueux, qui ne pouvoit pardonner aux Mogols de lui avoir enlevé le Royaume de l'Indostan.

Ses espérances ne furent point trompées. Quoique plusieurs Patanes soupçonnassent la fourberie, ils ne balancerent pas à le reconnoître pour le vrai Sujah. Ils ne respiroient que la gloire de remettre la couronne de l'Indostan sur la tête d'un Particulier de leur Nation. Les Chefs des Patanes, habitans des plaines & des montagnes, s'assemblerent & proclamerent, d'un concert unanime, l'imposteur, Roi des Indes; & on tenta d'engager dans le parti Mahobet-Cham, en lui promettant pour lui & pour sa postérité le Royaume de Cabul. Mais quoique convaincu que l'imposteur étoit le véritable Sujah, le Vice-Roi rejetta leurs offres. Il prit le parti de demeurer neutre & d'abandonner le sort de l'Em-

pire à la valeur & à la fortune des deux freres, usant du privilége qu'ont, comme nous avons dit, les Gouverneurs de Provinces dans l'Indostan, d'embrasser la neutralité dans les querelles qui s'élevent entre les Princes Mogols pour la succession au trône.

Les Patanes profiterent de la modération du Philosophe, pour lever une armée de cinquante mille hommes, à la tête de laquelle le faux Sujah réduisit en moins de trois mois sous sa puissance toutes les Provinces qui s'étendent de la Perse jusqu'à l'Indus.

A la nouvelle des progrès rapides des Patanes, Oramgzeb conçut qu'il avoit affaire à l'ennemi le plus redoutable qui eût encore troublé son régne; mais il ne perdit point courage & ne se montra jamais plus grand que dans cette guerre: faisant céder le ressentiment mortel qu'il avoit contre le Cevagi à la crainte de se voir détrôner, il ordonne à son fils Cha-Halam de terminer la guerre, à quelque prix que ce fût, avec le Prince Indien, & de sacrifier même, s'il le falloit, les droits & la majesté de l'Empire; mais le Cevagi témoigna plus de modération & de grandeur d'ame qu'on n'avoit lieu d'en attendre d'un barbare. Il

exigea ſeulement qu'on lui jurât ſur l'Alcoran de ne jamais répéter les domaines dont il étoit en poſſeſſion ; que l'Empereur lui laiſſât faire librement la conquête du Carnate, & même qu'il lui en facilitât les moyens, en obligeant le Roi de Golconde, ſon vaſſal, de lui abandonner paſſage par ſes Etats, pour l'expédition qu'il méditoit. Oramgzeb n'eut pas de peine à conſentir à ces propoſitions : la paix fut jurée de part & d'autre ; & l'Empereur, délivré de l'inquiétude & de la crainte que lui inſpiroit le Cevagi, s'occupa tout entier de la guerre contre le faux Sujah.

Toutes les Provinces furent dégarnies de troupes. Cha-Ham reçut ordre de revenir avec ſon armée à Dehly, pour maintenir la Capitale dans l'obéiſſance, tandis qu'Oramgzeb marcheroit lui-même contre l'ennemi ; car il ne vouloit ſe décharger ſur perſonne des ſoins d'une guerre ſi importante. Il ſe mit en route avec une armée de trois cent mille hommes, avec cette confiance & cette intrépidité qui ſont preſque toujours de ſûrs garans de la victoire ; & quoique l'Empereur eût alors environ ſoixante-dix ans, il fit cette marche de près de deux cens lieues, non en palanquin, en litiere

ou sur un éléphant, mais à cheval, exposé aux rayons brûlans du soleil, ne vivant que de riz, de légumes & d'eau, étonnant toute l'armée par sa sobriété, sa force, son agilité & la patience avec laquelle il supportoit les fatigues & les travaux d'une expédition si pénible. Il apprit à Lahor, qu'une de ses armées avoit été détruite par l'ennemi : cette triste nouvelle ne fit qu'irriter son courage & son ardeur pour la vengeance. Il précipita sa marche & arriva enfin sur les bords de l'Indus.

Il crut que les Patanes lui en disputeroient le passage; mais nul ennemi ne parut sur les bords du fleuve. Oramgzeb profita de leur négligence & le traversa avec des travaux incroyables. Il n'y avoit aucun Ingénieur dans ses troupes, capable de construire des ponts : d'ailleurs, ce fleuve, très-large & très-profond, ne peut facilement être assujetti & dompté par l'industrie humaine. Il est constant, que si le faux Sujah s'étoit présenté avec son armée, lors du passage de l'Indus, qui ne put s'exécuter qu'avec beaucoup de tems, & de désordre, Oramgzeb eût été battu; mais loin de songer à profiter d'un tel avantage, les Patanes s'étoient retirés avec précipita-

tion, & ils attendoient impatiemment qu'Orangzeb eût mis le fleuve entre lui & le reste de l'Empire, dans l'espérance de l'exterminer lui & tous les siens, sans qu'il pût s'en sauver un seul. En effet, Orangzeb n'eut pas plutôt campé au-delà de l'Indus, qu'ils fondirent sur lui pendant la nuit, lui enleverent des quartiers & passerent au fil de l'épée des Corps entiers; mais les nouveaux renforts que l'Empereur recevoit chaque jour, le mirent bientôt en état de réparer ses pertes. Il marcha à son tour vers l'ennemi; & l'immense quantité de ses troupes, dont il faisoit de gros détachemens, ne permettant point au faux Sujah de faire face par-tout, il gagna insensiblement du terrein. Les Patanes furent battus en détail, & enfin contraints de se retirer dans leurs montagnes où l'Empereur n'osa les poursuivre, appréhendant le sort des quatre armées Mogoles qui avoient péri en différens tems dans ces défilés impraticables; enfin Orangzeb, content d'avoir humilié l'ennemi & anéanti sa puissance, revint triompher à Dehly, après avoir employé deux ans & demi à son expédition.

Cassam-Cham fut laissé aux pieds des montagnes avec une armée, pour con-

tenir les Patanes qui s'étoient soumis & ceux qui s'étoient retirés dans les rochers. Orangzeb lui avoit donné le Gouvernement de ces contrées, en la place de Mahobet-Cham, à qui il avoit fait couper la tête, pour avoir embrassé la neutralité dans cette guerre, prétendant que c'étoit en vain qu'il réclamoit la loi qui permet aux Grands de l'Empire d'être spectateurs des guerres qui s'élevent entre es Princes de la Maison Impériale, d'autant qu'il n'avoit pu ignorer que le Chef des Patanes n'étoit qu'un imposteur.

D'ailleurs, Cassam-Cham, homme délié, artificieux, cruel & naturellement perfide, convenoit bien plus à Orangzeb dans cet emploi, que l'austere Philosophe qu'il venoit de condamner à mort. En partant, il donna à Cassam-Cham des ordres secrets, pour faire périr, à quelque prix que ce fût, le faux Sujah avec les principaux Chefs des Patanes. En conséquence, Cassam-Cham médita dans le silence un plan de trahison qui lui réussit parfaitement. D'abord il licencia une partie de son armée & ne garda auprès de lui, que ce qui convenoit à la dignité de sa place. Il déchargea ensuite les Patanes soumis de tous les

impôts qu'ils avoient coutume de payer. Il se mêloit parmi eux d'un air populaire, sans épée, sans poignard & sans gardes, & leur prodiguoit des caresses. Ces apparences de franchise & de bonté séduisirent ce Peuple, au point que Cassam-Cham parvint à s'en faire adorer.

Les Patanes, habitans des montagnes, sensibles aux procédés du Général Mogol envers leurs fréres, cesserent leurs incursions; mais ils ne voulurent jamais consentir à livrer le faux Sujah. Ils le firent retirer dans un Fort inaccessible, où l'élite de la Jeunesse le gardoit avec beaucoup de soin & de précaution. A cette défiance près, la paix paroissoit rétablie dans ces contrées.

Cassam-Cham crut qu'il étoit tems de faire enfin éclore son projet. Il donna une grande fête au sujet de la circoncision de son fils, à laquelle il invita tous les Chefs des Patanes, tant ceux de la plaine, que ceux des montagnes: tous y accoururent en foule avec la plus grande sécurité. Au milieu du festin qui étoit dressé dans la Place publique de Pechor, & dans le tems que l'assemblée étoit le plus animée par la joie & la bonne chere, Cassam-Cham prend un melon, & en le coupant, se fait exprès une légere

blessure : le sang coule, & le Général demande permission de se retirer ; mais son départ étoit le signal du crime & de la trahison. Il ne fut pas plutôt sorti de la Salle qu'on avoit construite exprès pour la fête, que ses Gardes entrent, se jettent sur les convives & inondent de leur sang toutes les tables. Au même instant, la suite de ces malheureux fut égorgée & il n'échappa pas un seul homme au carnage. Les Paranes, privés de leurs Chefs, n'oserent venger un attentat si barbare. Après avoir en vain tâché d'exciter sa Nation à recommencer la guerre, le faux Sujah redoutant d'être livré aux Mogols, prit le parti d'aller chercher un asyle plus sûr en Perse, mais il fut massacré sur la route.

Oramgzeb, qui seul profitoit de la trahison, éclata avec fureur contre le traître. Il le rappella à Dehly sous prétexte de le punir sévérement, mais il se contenta de le dégrader de sa qualité d'Omrha & de le réduire à la condition de simple soldat. C'étoit uniquement pour appaiser une Nation belliqueuse dont il redoutoit la vengeance ; mais lorsque le crime parut être oublié, il éleva Cassam-Cham, qui n'avoit fait qu'exécuter ses ordres sécrets, aux prin-

cipales dignités de l'Empire & le combla de biens.

Akebar, le plus jeune des fils de l'Empereur, prit la place de Cassam-Cham; mais au lieu de suivre le plan de conduite qu'Oramgzeb lui avoit tracé pour amollir les Patanes, le jeune Prince les exerçoit chaque jour au maniement des armes. Il leur insinuoit sans cesse, qu'ils trouveroient bientôt en sa personne un vengeur qui les conduiroit au combat & au pillage. Sans cesse il leur rappelloit le massacre indigne de leurs Chefs; enfin il fit éclater des vues si ambitieuses, qu'Oramgzeb allarmé se hâta de le rappeller. Peu s'en fallut qu'il ne le fit mettre à mort; mais il fut désarmé par les larmes & les prieres de la Sultane, mere du jeune Prince; & il se contenta de le reléguer dans le Royaume d'Ugen, aux portes de Dehly, d'où il pouvoit éclairer ses démarches.

Cha-Halam, dont la modération étoit très-agréable à l'Empereur, reçut ordre de se rendre chez les Patanes, tant pour les contenir, que pour repousser les Persans qu'on sçavoit être disposés à prendre les armes; mais les menaces de ce Peuple ne produisirent aucun effet. Quant aux Patanes, le fils aîné de l'Em-

pereur employa contr'eux, avec succès, les principes de politique qui lui avoient été inspirés. Loin donc de nourrir & d'exciter en eux l'amour de la guerre, il ne s'appliqua qu'à les énerver par le goût du luxe, de la magnificence & des plaisirs. C'étoient tous les jours de nouvelles fêtes plus brillantes les unes que les autres: les plaisirs de la table, la musique, la danse & la chasse, faisoient l'unique occupation du politique Vice-Roi, son exemple devint contagieux. Toute cette Nation si guerriere ne respira en peu de tems, que la joie, la mollesse & les plaisirs. Les Patanes perdirent leurs mœurs, amollis & domptés par la volupté: on cessa, pendant quelque tems, de les compter au nombre des Peuples guerriers.

Les succès de Cha-Halam furent d'autant plus agréables à Oramgzeb, qu'en rendant les Patanes dociles & soumis pour long tems, son fils s'étoit dégradé dans l'esprit des Peuples, par les rafinemens de luxe, de volupté & de gourmandise, auxquels il s'étoit livré avec excès. Cependant, soit pour ne pas achever de le perdre auprès des Musulmans, soit plutôt qu'il fût le seul de ses Enfans & de ses Généraux auquel il eût mis toute

la confiance, il le rappella des frontieres de la Perse & lui donna le commandement de la guerre contre le Cevagi, dont les progrès lui devenoient de jour en jour plus redoutables.

Le Cevagi, après avoir conclu la paix avec Oramgzeb, étoit tombé sur le Carnate, dont il avoit fait la conquête en peu de tems. Il se seroit agrandi davantage & auroit peut-être formé dans le midi des Indes une puissance égale à celle des Mogols, sans la révolte de Sambagy son fils, qui se retira chez le Roi du Visapour. Celui-ci, jaloux de la puissance de l'aventurier, employa avec succès contre le pere la valeur & les ruses du fils.

Mais Oramgzeb, mécontent du Roi de Visapour, son vassal, pour avoir reçu chez lui, à son insçu, le Sambagi, le condamna à une grosse amende. Dans le même tems il traitoit avec autant d'orgueil le Roi de Golconde, pour avoir donné une seconde fois passage sur ses Terres au Cevagi, sans lui en donner avis. Ces Princes lâches & imbécilles eurent la foiblesse de se soumettre à l'Arrêt d'Oramgzeb. Il aimerent mieux enrichir de leurs trésors l'ennemi mortel de tous les Rois Indiens, que d'en tirer vengeance,

geance, en se joignant au Cevagi, le héros & le défenseur de la liberté de la Patrie.

Cependant le Cevagi, ayant seul sur les bras toutes les forces des Mogols & une guerre civile allumée par son fils, se défendit avec courage. Il s'appliqua surtout à la guerre de ruse & de chicane. Les excursions de ce Prince dans les plus riches Provinces de l'Empire lui valurent un butin immense. On sçait que les Peuples soumis aux Mogols enfouissent dans la terre leur or, leur argent, leurs pierreries & leurs effets les plus précieux, pour en priver l'Empereur, qui se porte pour l'héritier universel de ses Sujets. Dans leurs courses heureuses, le Cevagi & ses Soldats étoient uniquement occupés à inventer de nouvelles tortures, pour forcer les Indiens à découvrir leurs trésors ; & telle étoit la barbarie & l'atrocité dont ils faisoient usage, qu'il y avoit peu de ces malheureux ; quelqu'avares qu'ils fussent, qui n'aimassent mieux se dépouiller de leurs biens, que de perdre la vie dans les plus horribles tourmens.

Les armes de l'Empire ne prospérerent point entre les mains de Cha-Halam. Il se laissa surprendre par l'ennemi,

qui tailla en pieces à ses yeux plusieurs Corps de son armée ; mais ce qui acheva d'abattre le courage de ses Soldats & de lui faire perdre leur confiance, c'est de n'avoir pu empêcher l'ennemi d'enlever un trésor porté sur cent chameaux, qu'on lui envoyoit pour la solde des Mogols; mais cette perte fut réparée avec usure par la mort du Cevagi, qui, en poursuivant trop ardemment sa proie, se rompit une veine & mourut quelque tems après avec la réputation du plus habile Capitaine des Indes.

Orangzeb apprit avec une joie égale & la mort de son ennemi & la honte de son fils, qui avoit cessé d'être agréable aux troupes. On prétend qu'il ne put s'empêcher de jetter des fleurs sur le tombeau du Cevagi & de dire tout haut : *Cet avanturier étoit un grand homme. Il eut le courage de s'établir une Souveraineté puissante aux Indes, tandis que je détruisois les anciens Rajas : il a occupé toutes les forces de l'Empire pendant dix-neuf ans ; & la victoire n'a jamais cessé de le couronner, malgré ma puissance & mes efforts.*

Délivré d'un ennemi qui lui avoit inspiré autant d'estime que de crainte & de haine, Orangzeb, maître de disposer à

son gré de toutes les forces de son vaste Empire, jugea enfin qu'il étoit tems d'exécuter le magnifique projet qu'il avoit formé depuis long-tems de renverser tous les trônes qui existoient encore aux Indes. Cette entreprise excita de sanglantes Révolutions, & elle mit le comble à la gloire des Mogols. Il y avoit encore aux Indes plus de cent de ces Souverains que nous avons désignés sous le nom de Rajas. Il est vrai que la plûpart étoient vassaux & tributaires des Mogols; mais, au tribut près, ils jouissoient dans leurs Etats de tous les droits de la suprême puissance. Ils avoient conservé la religion, les loix, les usages & les mœurs de leurs ancêtres: quelques-uns d'entr'eux, tels que le Rana, Jaçont-sing, Roi de Nocor-Marva, Jasing, Roi de Batou, les Rois de Golconde, du Visapour, le Sambagi, héritier de la valeur & des ruses comme des Etats de son pere, avoient de grandes richesses & pouvoient mettre sur pied des armées de plus de cent mille hommes. Il est constant, que tous ces Princes réunis auroient accablé les conquérans.

Soit qu'Orangzeb crût que le trône ne seroit jamais solidement affermi, tant que subsisteroient encore ces différens Etats,

soit qu'il voulût seulement occuper, comme nous avons dit, le courage & l'inquiétude de ses Sujets, il résolut d'examiner toutes ces différentes Puissances : il ne chercha point d'autre prétexte que celui d'élever l'Alcoran sur les débris de l'idolâtrie soutenue & protégée par les Rois Indiens. Il jugea à propos d'envelopper dans cette proscription générale le Christianisme qui avoit fait quelques progrés dans ses Etats. Il commença par renverser le magnifique tombeau de Jehan-Guire, afin d'abolir quelques monumens du Christianisme qui y étoient gravés & qu'il traitoit d'idoles. Est-il étonnant qu'un tyran, qui avoit trempé ses mains dans le sang de son pere, attentât sur les cendres de son aïeul ? Les Eglises furent abattues ou fermées, les Prêtres Chrétiens emprisonnés & quelques-uns d'eux mis à mort.

La persécution, commencée sur les Chrétiens, s'étendit sur les idolâtres. Jasing & Jacont-sing, deux des plus puissans Rois des Indes, & fameux par les services qu'ils avoient rendus à Oramgzeb, plein de zéle pour la Religion de Brama, représenterent à l'Empereur combien il étoit injuste de ne pas laisser aux Indiens la Religion de leurs peres. Ils

lui firent entrevoir qu'il s'opposeroient de toutes leurs forces à la persécution. Le tyran, qui redoutoit la valeur & l'habileté des deux Princes, n'osa employer les armes contr'eux; mais, au défaut de ce moyen, il mit en usage le crime. Jasing fut empoisonné par ses ordres secrets; Jacont-sing mourut à-peu-près dans le même tems, & peut-être d'une maniere aussi tragique. Quoi qu'il en soit, à la nouvelle de leur mort, tout dissimulé qu'il étoit, Oramgzeb ne put s'empêcher de s'écrier : *Les voilà donc enfin renversés les seuls remparts que les Indes opposoient à l'Alcoran & à ma Puissance ! Frappons ; que tout tombe aux pieds de Mahomet & aux miens.*

En même tems, les ordres sont délivrés à tous les Vice-Rois des Indes de démolir les Temples & de brûler les Idoles. On ne sçauroit exprimer quel fut le désespoir des Bramines; mais leurs cris lamentables, les sommes immenses qu'ils offrirent, n'ébranlerent point la résolution d'Oramgzeb. Il bannit même de l'Empire les Joguis, les Mondias, les Saniacis & tous les autres Moines de la Gentilité. Il dépouilla de leurs emplois les Officiers qui refuserent de se faire circoncire; mais ce qui fait voir

que l'avidité & l'ambition conduisoient plutôt Oramgzeb que le zéle de l'Alcoran, c'est que trois Rajas effrayés s'étant faits Musulmans, ils furent enlevés, conduits à Dehly, dépouillés de leurs Etats & mis au nombre des esclaves du Palais : cet exemple retint les autres Rajas qui auroient pu être tenté d'apostasier leur Religion. Peu après Oramgzeb publia un Edit, par lequel il déclaroit qu'il ne forceroit aucun Indien, soit de ses Etats, soit de ceux des Rajas, de se faire circoncire, à condition que chacun d'eux payeroit tous les ans une capitation qui fut fixée à treize roupies & demie pour un Marchand, six pour un Artisan, & trois pour le menu Peuple. Les successeurs de Jacont-sing se racheterent de ce tribut odieux, en cédant une partie de leurs Etats : tous les autres Princes s'y soumirent, excepté le Rana, dont la Souveraineté avoit toujours été indépendante. Oramgzeb lui envoya un Ambassadeur, pour lui déclarer qu'il falloit obéir à ses ordres ou céder ses Etats, sans quoi, lui dit fierement l'Ambassadeur Mogol, mon Maitre sçaura bien introduire l'Alcoran & sa Puissance dans ta Souveraineté. *Ma souveraineté*, répondit le Rana, avec autant de noblesse que

de fermeté, *est aussi ancienne que l'Univers : mes ancêtres l'ont possédée par le consentement des Peuples qui les ont choisis pour Rois ; & leurs ames, purifiées par la transmigration, se sont envolées dans le Ciel des planettes, d'où elles sçauront protéger un trône fondé sur l'équité. Combien ma possession est-elle différente de celle des enfans de Tamerlan ? Mes peres régnoient long-tems avant Porus : j'ai succédé à leurs droits légitimes & sacrés. Pour les Tartares, ils n'ont établis dans nos malheureuses contrées une domination récente, que par le fer, le feu & le brigandage. Le vaste Empire, dont ils ont fait la conquête, ne suffit-il donc point à l'ambition d'Oramgzeb ? Helas ! de tous les Etats que possédoit celui de mes aïeux qui succomba sous les armes de Tamerlan, il ne me reste que quelques Provinces resserrées entre des montagnes. Faut-il qu'il y vienne porter le flambeau de la guerre ? Pourquoi n'est-il pas permis à moi & à mon Peuple d'y conserver une loi plus ancienne que l'Alcoran ?*

Oramgzeb, qui s'attendoit à la réponse du Rana, assembla toutes les forces de l'Empire pour cette seule conquête. Ses quatre fils, Cha-Halam,

Azam-Cha, Akebar & Kambach, parurent dans cette expédition, chacun avec une armée. Oramgzeb partit lui-même de Dehly ; après avoir fait publiquement vœu de n'y point rentrer, qu'il n'eût détruit l'idolâtrie : ce n'étoit qu'un prétexte pour passer le reste de ses jours dans un camp environné d'une armée. Au reste, son serrail, ses trésors, une multitude prodigieuse de valets, de vivandiers, d'artisans, le luxe enfin des Villes voluptueuses, le suivirent : douze cens chameaux & cent éléphans suffisoient à peine pour porter ses bagages. De sept ou huit cent mille ames dont le camp étoit toujours rempli, il n'y avoit pas trois cent mille combattans.

Ce fut avec ce superbe appareil, qu'Oramgzeb s'avança vers les Etats du Rana : ses quatre fils l'attendoient avec leurs Corps, pour ouvrir la Campagne. On investit, par ses ordres, de toutes parts, les Etats de l'ennemi ; cette guerre ressembloit au siége d'une Ville : les montagnes servoient de remparts aux assiégés ; & les différens Corps d'armée qui les environnoient, étoient comme les lignes qu'on construit devant la place qu'on assiége. Le Rana, abandonné à ses propres forces, se défendit de son côté

avec une sagesse qu'on ne devroit pas attendre d'un barbare. Il arma tous ses Sujets dont il fit quatre armées, pour les opposer à chacun des fils de son ennemi. Pour lui, il prit le parti de camper au centre de ses Etats avec l'élite de ses forces, pour voler dans les lieux où le danger l'appelleroit. A l'approche de l'ennemi, il évacua quelques Provinces d'un accès facile, après en avoir retiré les habitans & les vivres.

Oramgzeb, qui s'étoit réservé l'honneur de frapper le premier coup, conduisit son armée dans un défilé qu'il avoit fait élargir par des travaux immenses; mais après quelques lieues de marche, quelle fut sa surprise de ne trouver plus que des sentiers inconnus, des rochers escarpés, des précipices affreux. Il balança s'il avanceroit; mais enfin le mépris dont il étoit rempli pour l'ennemi, lui inspira une confiance téméraire, & il ordonna aux troupes de se jetter dans les différens chemins qui se présentoient. Pour lui, il marcha avec des difficultés infinies, & s'engagea dans un labyrinthe où le Rana avoit placé une embuscade de ses Sujets les plus braves & les plus agiles. Dès que les Indiens l'eurent apperçu au milieu du piége, ils fermerent, avec une acti-

vité incroyable, par de grands abattis de bois, les deux seules issues par où il pouvoit se sauver. Jamais les éléphans, les chevaux, les hommes mêmes ne purent franchir ces obstacles accumulés par la nature & l'art. L'armée fut obligée de faire halte, sans sçavoir de quel côté tourner; mais à l'instant, elle fut accablée par une grêle de balles, de fléches & de pierres que les Indiens, embusqués dans les rochers, firent pleuvoir de tous les côtés. Les Mogols, blessés & mourans, poussent d'horribles cris: les uns s'enfuient; les autres se disposent à combattre; mais loin de pouvoir joindre l'ennemi, à peine peut-on l'appercevoir: le trouble, la confusion & l'effroi furent tels, qu'un Corps, commandé pour servir de garde à la sultane favorite, se dispersa & abandonna la Princesse qui tomba entre les mains des Indiens. On la conduisit en triomphe au Rana, qui étoit posté dans un vallon plus éloigné, prêt à tomber sur Oramgzeb, s'il venoit à bout de renverser les remparts qu'il avoit opposé à sa furie. Le Rana reçut l'épouse d'Oramgzeb avec tout le respect dû à son sexe & à son rang. Il fit plus; sçachant que l'Empereur étoit envéloppé dans le pié-

ge avec toute sa Cour, sans pouvoir se dégager, il donna ordre à ses Sujets de lever eux-mêmes les obstacles qui s'opposoient à sa retraite. Après avoir langui un jour sans vivres, Oramgzeb, libre par la générosité de l'ennemi, se retira dans son camp. Pour comble de bonheur, la Sultane parut à ses yeux, escortée par une troupe d'Indiens, dont le chef l'exhorta à renoncer à une entreprise injuste & téméraire, ajoutant que le Rana ne lui demandoit, pour toute récompense de lui avoir laissé la vie & la liberté, & de lui avoir rendu son épouse, que d'épargner les vaches que le Rana n'avoit pu emmener des Provinces qu'il avoit évacuées. Est-ce à la générosité ou à la foiblesse naturelle aux Indiens, qu'il faut attribuer un procédé, dont les Nations les plus policées ne fournissent presque point d'exemples ?

Mais le Mogol ne répondit à cet excès de magnanimité, que par l'ingratitude la plus noire. Il ne pouvoit pardonner à son ennemi de l'avoir vaincu par la force des armes & par la grandeur d'ame. Loin donc d'abandonner une expédition si odieuse, Oramgzeb y porta encore plus de chaleur & d'animosité : le desir d'envahir les Etats de son bienfaiteur &

de lui arracher la vie, devint son unique passion. Il en oublia jusqu'aux précautions qu'il prenoit pour sa sûreté; & peut s'en fallut que son opiniâtreté ne lui coûta le trône & la vie. En effet, ayant formé un nouveau plan, il en abandonna l'exécution à ses fils. Il leur envoya de gros détachemens, avec ordre de pénetrer, à quelque prix que ce fût, dans les montagnes, de passer tous les Indiens, hommes, femmes & enfans, au fil de l'épée. Pour lui, il ne se réserva qu'une garde de cinq à six mille chevaux, avec lesquels il vint camper à Asmir, Bourg situé à une journée des montagnes; mais le danger qu'il y courut, fut plus grand que celui auquel il auroit pu être exposé au milieu des combats.

Les Princes Mogols, chargés des ordres sanguinaires & destructeurs d'Oramgzeb, après s'être consumés en efforts impuissans, pour parvenir dans l'intérieur des montagnes, furent obligés de s'en tenir au projet de Cha Halam, qui prétendoit que le seul moyen de faire périr le Rana & ses Sujets, étoit de les resserrer étroitement dans leurs barrieres, de leur couper toute comunication avec la plaine, pour les empêcher de recouvrer des vivres dont ils manque-

roient bientôt, attendu que les terres renfermées dans l'enceinte des montagnes, n'en pourroient jamais produire assez pour la subsistance de la multitude qui avoit suivi le Rana dans les rochers ; c'étoit en effet le seul moyen de perdre le Roi Indien & toute sa Nation. Il y avoit déjà deux ans que la guerre duroit, lorsque le Rana, étonné de la patience invincible des Mogols, parut inquiet & abattu ; le courage & la confiance abandonnerent ses Sujets, déjà exposés aux horreurs de la disette. Dans cette extrémité, le Roi Indien ne vit point d'autre parti que celui d'envoyer des Ambassadeurs à tous les Rajas, pour les exciter à faire diversion en sa faveur. Ses Envoyés eurent le bonheur de traverser les postes des ennemis & d'arriver à leur destination ; mais ils eurent la douleur de voir que la terreur des armes d'Oramgzeb avoit intimidé tous ces Princes, & les avoit rendus insensibles à la perte du Rana. Il n'y eut que la veuve de Jacontsing, dont Oramgzeb avoit voulu depuis peu faire périr les fils, qui s'intéressât au sort du Rana : elle porta même ses vues plus loin. Entraînée par l'ardeur de la vengeance, elle osa tenter de détrôner le tyran des Indes.

Les quatre fils d'Oramgzeb assiégeoient, comme nous l'avons dit, chacun avec son armée, le malheureux Prince qui invoquoit son secours ; & l'Empereur étoit campé auprès d'Asmir, avec ses femmes & une poignée de Gardes. C'est sur la connoissance de cette position que l'Indienne forma le plan de la conspiration. Elle s'adressa au troisieme des fils d'Oramgzeb, jeune Prince, fier, impétueux, féroce, d'un courage indomptable, jaloux de ses aînés, & qui avoit déja donné des preuves de son inquiétude & de son ambition dans le Gouvernement du Cabulistan. Akebar lui parut donc, de tous les enfans d'Oramgzeb, le plus capable d'attenter aux jours de son Pere & de son Roi. Elle lui envoya un homme de confiance, avec une lettre conçue en ces termes :

Le politique Oramgzeb s'est oublié lui-même : on ne reconnoît plus sa sagesse. Il s'est livré par son imprudence à celui de ses enfans, qui osera regner. Quels remparts peut-il oppòser à leur courage ? Une poignée de Gardes, un Village sans défense ! La Fortune, ou plutôt la Divinité, qui veut venger la mort de Cha-Jehan, ouvre les chemins du trône à quiconque aura assez de courage pour s'en

emparer. C'est à toi, c'est au plus brave des Princes Mogols à régner : tu enleveras sans résistance le vieux Oramgzeb : ses forces dispersées ne pourront voler à son secours. Il ne faut que du secret & de la diligence pour le succès de ce grand dessein. Quoique tes forces & ton courage suffisent, j'enverrai à ton secours cinquante mille Rageputes. Au premier bruit de ta marche, le Rana sortira de ses forêts, afin de joindre son armée à la tienne : tous les enfans de Brama, dont le courage & le nombre ont toujours fait la destinée des Indes daus les guerres civiles, combattront en ta faveur.

Akebar, ébloui d'un projet si facile, & en même tems si conforme à son ambition, ne balança pas un instant à y donner les mains ; mais quoiqu'il n'eût confié la conspiration qu'à Tabercam son Général, & à son Astrologue, il trouva un traître dans la personne du dernier. Les cinquante mille Rageputes étoient arrivés, Akebar s'étoit déjà mis en mouvement, lorsqu'Oramgzeb aprend, par le canal de Cha-Halam, que le troisieme de ses fils conspiroit contre lui ; mais tout soupçonneux qu'étoit l'Empereur, loin d'ajoûter foi à la nouvelle, il conçut beaucoup de défiance de l'of-

ſte que lui avoit faite Cha-Halam, de lui amener des troupes; & il lui ordonna de reſter dans ſon poſte & de ne s'occuper qu'à reſſerrer de plus en plus le Rana; mais quelles furent ſa honte & ſa confuſion, lorſqu'il reçut le jour même une lettre de l'Aſtologue, confident d'Akebar, par laquelle il lui mandoit le détail de la conſpiration, la marche du rebelle, ſa jonction avec les Rageputes? Plein de terreur & d'inquiétude, Orangzeb écrit à ſes fils, & à Cha-Halam en particulier, d'accourir à ſon ſecours. Cependant il pourvoit lui-même à ſa défenſe, avec toute l'activité d'un grand Capitaine. Il fait élever à la hâte des retranchemens, envoie des partis à la campagne, place des troupes dans tous les poſtes qui environnent le village, arme juſqu'aux eſclaves & aux eunuques du Palais, & paroît nuit & jour à cheval, exhortant & encourageant ſa petite troupe à ſe défendre courageuſement, en attendant les renforts que ſes autres fils lui amenoient; mais malgré ces ſages précautions, il ne pouvoit manquer de devenir la proie des conjurés. Cha Halam, celui de ſes fils qui accouroit le plus rapidement à ſa défenſe, étoit encore éloigné de plus de quatre jour-

nées d'Asmir, & Akebar n'avoit plus que deux petites marches à faire, pour être en présence de son pere : ses partis couroient déjà la campagne & fermoient toute espérance de retraite à Oramgzeb.

Dans cet horrible danger, l'Empereur écrivit de nouveau à l'Astrologue d'employer toutes les ressources de son esprit, pour retarder la courses d'Akebar, lui présentant une fortune immense, s'il pouvoit contribuer à lui sauver la couronne & la vie. L'Astrologue reçut la lettre pendant la nuit, & parut, dès le lever de l'aurore, dans la tente de son Maître, à qui il fait entendre que, par toutes les régles de son art, il est perdu, s'il se met en route ce jour-là, qu'il soutenoit être un jour malheureux. Akebar, superstitieux comme tous les Mogols, vivoit dans la plus humble dépendance de son Astrologue. Il le crut, & se tint en repos, perdant ainsi un tems précieux & irréparable. En effet, Cha-Halam, qui avoit marché jour & nuit, le prévint de trois heures. Il entra sur le soir dans le camp d'Oramgzeb; mais l'Empereur, quoique rassuré par la présence & les forces de son fils aîné, n'osa commettre sa destinée & celle de l'Empire à l'événement incertain d'une ba-

taille : d'ailleurs, il sçavoit qu'Azam-Cha, son second fils, n'étoit éloigné que de huit ou dix lieues de son camp. Il resta donc dans ses retranchemens & eut récours à la négociation, pour ralentir l'ardeur du Chef des rebelles. Le Député qu'il envoya, avoit ordre de lui tenir ce discours : *Non, ce n'est point contre un pere que tu conduis cet appareil menaçant; c'est sans doute sur le Rana que tu viens fondre avec Oramgzeb & tes Freres; mais l'Empereur est surpris que tu ayes osé abandonner ton poste sans sa participation. Il t'ordonne donc d'y retourner : ton obéissance lui prouvera que ceux qui font passer tes démarches pour une révolte, sont tes ennemis & les siens. En effet, en quoi auroit-il mérité qu'un fils chéri & vertueux attentât à ses jours & à sa couronne?*

Mais Akebar se moqua des artifices du vieux tyran. Il répondit « que les » crimes d'Oramgzeb justifioient la con» duite de son fils; qu'un scélérat, qui » avoit arraché la couronne & la vie à » son Pere & à son Roi, n'étoit point en » droit de réclamer les droits de la nature. *Dis-lui donc de ma part*, ajouta-t-il, *qu'il s'attende demain, au lever de l'aurore, au même sort qu'il fit éprouver à Cha-Jeham.*

Si Akebar n'eût pas différé le combat jusqu'au lendemain, il est vraissemblable qu'Oramgzeb étoit détrôné. En effet, l'allarme & la frayeur étoient si grandes dans son camp, que des Corps entiers avoient résolu de s'enfuir, dès que l'ennemi paroîtroit. Ce qui empêcha le Chef des conjurés d'attaquer son pere sur le champ, étoit la lassitude des troupes épuisées par les fatigues d'une longue marche dans les chaleurs de l'été, & l'approche de la nuit; mais ce délai fut encore plus funeste à Akebar, que la marche qu'il avoit perdue à la sollicitation de l'Astrologue.

En effet, Oramgzeb crut gagner beaucoup, en envoyant le combat remis au lendemain. Cependant on ne sçauroit exprimer quelles furent son agitation & son inquiétude à la veille d'une bataille décisive: le fruit de tant de travaux & de crimes, l'Empire le plus puissant de l'Asie prêt à passer entre les mains d'un parricide, la mort ou une prison perpétuelle, s'il venoit à succomber, le mépris de la postérité, dont il ne pouvoit manquer d'être couvert, pour s'être laissé surprendre par un jeune audacieux, telles étoient les sombres images qui se peignoient vivement à son esprit. Acca-

blé de toutes ces réflexions, Oramgzeb ne put goûter un instant de sommeil. On dit que sa situation lui parut si affreuse, qu'il eut recours aux opérations magiques, pour sçavoir quelle seroit sa destinée le lendemain. Il traça de ses propres mains un sort qu'il envoya enfouir entre deux cadavres, par un Officier qui eut ordre de veilier une partie de la nuit & d'écouter avec soin si le bruit d'un combat entre les ossemens des deux morts ne frapperoit point ses oreilles. Les cendres resterent froides & tranquilles; & sur ce rapport, Oramgzeb osa prédire qu'Akebar ne le combattroit point. Il faut avouer que ce Prince poussoit à l'excès le fanatisme ou la fourberie.

Mais l'artifice auquel il eut recours, & non la prétendue magie, lui procura la victoire sans combattre. Il écrivit, à l'entrée de la nuit, une lettre à Akebar, qu'il eut soin de faire intercepter par le Général des Rageputes. Voici à-peu-près en quels termes elle étoit conçue : *Je touche enfin au jour fortuné qui doit éclairer le massacre des Idolâtres : ne manque pas de placer à l'aîle droite tous les Indiens, comme nous en sommes convenus; pendant que je les attaquerai de*

front, tu tomberas ſur leur flanc; prends garde ſur-tout qu'aucun n'échappe du carnage. Le ſervice que tu m'as rendu, en attirant dans mes piéges les ennemis du Prophete, eſt au-deſſus de toute récompenſe.

La lettre fit plus d'effet qu'Oramgzeb n'avoit oſé eſpérer. En effet, le Général Indien, dont le poſte étoit à l'aîle droite, frémit à la lecture de cette lettre. Il ne balança pas un inſtant à croire qu'Akebar agiſſoit de concert avec l'Empereur, pour le perdre lui & toute ſa Nation. Les délais du Prince dans ſa marche, & à ſon arrivée, lui parurent affectés; enfin il ſe confirma dans ſa perſuation, au ſouvenir de Mahamud & de Cha-Halam, qui n'avoient feint un ſoulévement contre leur Pere, que pour livrer à ſes coups Sujah & le Cevagi. L'Indien ne trouva d'autre moyen d'échapper à la trahiſon, qu'une prompte fuite: ainſi, ſans attendre le lever de l'aurore, il donna ordre à ſes Rageputes de le ſuivre; & il précipita tellement ſa retraite, que le lendemain matin il étoit déjà éloigné de huit lieues du camp d'Akebar.

La fuite imprévue des Indiens répandit le trouble, la défiance & le décou-

ragement dans presque toute l'armée : la désertion du Général des Rageputes entraîna celle de presque tous les Musulmans. Le jeune Akebar s'étoit endormi dans la douce espérance de vaincre & de régner ; mais quel fut son reveil à la vue de la solitude affreuse à laquelle il étoit réduit ! Dans l'excès de sa douleur, il accuse Tabercam de l'avoir trahi; mais ce Général, Patane de Nation, & qui s'étoit élevé aux dignités militaires par son seul courage, ressentoit une douleur égale à celle de son maître. Désespéré de voir la conspiration échouée & ses idées de fortune & de grandeur détruites, il offrit d'aller seul dans la tente de l'Empereur & de l'y poignarder. Akebar applaudit au parricide & l'excita par de grandes promesses.

Tabercam sort sur le champ de la tente du Mogol & s'avance vers le camp d'Oramgzeb, où personne ne se doutoit des ruses de l'Empereur & de leur succès. On crut que le Général, fidele à son devoir, abandonnoit des rebelles, pour venir combattre & mourir aux pieds de son Prince : on le reçut donc avec sa suite, & on le conduisit à la tente impériale. La Garde d'Oramgzeb & du Prince aîné étoit endormie. Si Taber-

cam avoit fondu brusquement sur elle, il la tailloit en pièces & massacroit Oramgzeb & son Fils aîné; mais la crainte que l'un & l'autre ne se sauvât au moindre bruit, contint le Parane, & il s'arrêta à son premier dessein. Ceux qui l'avoient amené, le laisserent entre les mains du Capitaine des Gardes. Tabercam lui demanda avec instance d'être introduit chez l'Empereur, auquel il avoit des choses de la derniere importance à révéler. Celui-ci courut en demander l'ordre à son Maître; mais Oramgzeb, par une sage défiance, n'y consentit qu'à condition que Tabercam quitteroit auparavant ses armes. Sur cette réponse d'Oramgzeb, Tabercam tire son sabre, & au lieu de le remettre au Capitaine, il fond sur lui dans le dessein de le tuer & de faire ensuite le même traitement à Oramgzeb, dont il avoit entendu la voix, & qui étoit seul. Le Capitaine fut heureusement assez agile pour se mettre en garde: l'un & l'autre combat avec une espece de fureur. Oramgzeb, au bruit des armes, accourt & pousse de grands cris pour éveiller ses domestiques. Pendant qu'il anime de la voix & du geste son défenseur, on vient à son secours, & l'audacieux Tabercam tombe percé de

coups. L'Empereur le fit enterrer à la porte de sa tente, pour avoir, disoit-il, le plaisir de fouler sans cesse aux pieds la cendre d'un parricide & d'un rebelle.

Cependant Akebar, ne voyant point revenir Tabercam, comprit qu'il avoit été la victime de sa témérité. Appréhendant de tomber entre les mains de son pere, il eut recours à la fuite, & se sauva avec ses femmes, ses enfans, ses trésors & quelques amis dans les Terres d'un Raja. Là, il apprit comment l'heureux Oramgzeb avoit vaincu sans tirer l'épée; mais il fut bientôt obligé de renoncer à son asyle. On lui apprit que Cha-Halam le poursuivoit par ordre de l'Empereur, qui lui avoit enjoint de le prendre mort ou vif: sa tête fut mise à prix; & pour éviter la prescription, il s'enfonça dans les forêts & les montagnes des Indes, où il erra long-tems, avec des fatigues, des travaux & des allarmes continuelles; enfin, après avoir manqué plusieurs fois de tomber entre les mains de Cha-Halam, qu'il trompa, à force de ruses & d'artifices, il eut le bonheur de gagner les Etats du Sambagi.

Ce Prince, héritier de la valeur, de l'habileté & de l'ambition de son pere, reçut

reçut le jeune Mogol avec des transports de joie. Akebar ne lui avoit demandé qu'un asyle. Il arma tous ses Sujets en sa faveur, sous prétexte de forcer Oramgzeb à lui rendre son Gouvernement, mais en effet pour s'agrandir, à l'aide de la guerre civile. L'Empereur parut d'abord mépriser les efforts & les menaces des deux Princes ; & malgré leurs premiers succès, il resta campé, avec ses principales forces, dans les Etats du Rana ; mais ayant appris que les Rageputes, honteux de s'être laissé surprendre au piége qu'il leur avoit tendu avec tant de succès, se rangeoient en foule sous les étendarts d'Akebar, & que les Rois du Visapour & de Golconde paroissoient chancelans, il se vit forcé de lâcher sa proie & de conclure avec le Rana un traité honteux, par lequel il lui laissoit non-seulement la Souveraineté de ses Etats, mais même lui restituoit quelques Provinces, usurpées autrefois par Cha-Jeham, sur le pere du Roi Indien.

Oramgzeb ne respiroit que la vengeance. Il fit des préparatifs effrayans & assembla un million d'hommes pour porter la guerre chez ses ennemis déclarés & secrets ; mais les revenus de

l'Etat, quelqu'immenses qu'ils fussent, ne suffisant point pour les dépenses de cette expédition, il eut recours aux rapines, aux vexations, aux confiscations, dont l'usage n'est connu que dans les Etats despotiques. Les meubles d'or & d'argent, plus précieux encore par l'art & le travail, que par la matiere, furent mis en piéces, fondus & convertis en monnoie; enfin il mit la main sur les trésors d'Akebar, de Jehan-Guire, de la fameuse Nur-Jeham & de Cha-Jeham. Ces trésors, que chacun des Souverains se fait gloire d'accumuler, sont regardés chez les Mogols comme sacrés; & il n'est pas permis à leurs successeurs d'y toucher, à moins que l'Etat ne se trouve dans le plus grand danger: mais Oramgzeb, supérieur à la superstition, ne se fit pas scrupule de convertir à son usage des richesses inutiles; & il seroit à souhaiter qu'il n'eût point eu d'autre crime à se reprocher.

Jusqu'ici, tous les projets de conquête & d'agrandissement d'Oramgzeb avoient échoué avec autant de honte pour lui, que de dommage pour ses Sujets. Il n'avoit été heureux & vainqueur, que contre les Princes de son sang. Déjà il avoit près de soixante-quinze ans, & il sem-

bloit devoir consacrer au repos le reste d'une vie si agitée; mais jamais son ambition n'avoit été si inquiéte & si ardente, sa santé si robuste, son courage si invincible. Le péril qu'il venoit de courir sous des tentes, loin de le dégoûter de la vie militaire, n'avoit fait qu'enflammer son ardeur guerriere. Il fit vœu de ne point rentrer dans sa Capitale, qu'il n'eût conquis toutes les vastes Régions situées au midi de son Empire sur l'Ocean Indien; & la fortune, qu'on compare à une Courtisane qui réserve ses faveurs pour les jeunes gens, ne fut jamais si favorable à Oramgzeb, que dans sa vieillesse.

Il se mit donc en route, traînant avec lui presque tout le numéraire & l'élite de la Jeunesse de ses Etats. Il partagea ses nombreuses troupes en trois armées, dont il se réserva la plus considérable. Le Sambagi ne fut point étonné de l'orage qui fondoit sur lui. Il se défendit avec autant de courage & plus de férocité que son pere. Ne pouvant empêcher les Mogols de pénétrer dans son Royaume, il empoisonna toutes les eaux qui sont très-rares aux Indes. Cette horrible infraction du droit de la nature coûta la vie à plus de cent mille Mogols; mais ce vuide & celui que le fer de

l'ennemi fit dans les troupes d'Oramgzeb, étoient bientôt remplacés par les nombreuſes recrues qui arrivoient chaque jour de toutes les Provinces dans le camp de l'Empereur. Cependant la ſituation des Etats du Sambagi eſt telle, qu'Oramgzeb, avec toutes ſes forces, ne faiſoit que des progrès très-lents; mais l'impudicité, la cruauté & la tyrannie du Sambagi combattirent en faveur du Mogol. Les premiers Sujets du Sambagi, indignés de ſa conduite, conſpirerent contre lui & offrirent la couronne à Akebar. Le jeune Prince fut ébloui : ſon ambition parut flattée ; mais craignant que ce ne fût un piége du Roi Indien pour le perdre, Akebar lui découvrit le projet & lui nomma les conjurés. Le Sambagi les fit arrêter & exécuter au nombre de près de deux cens, & rendit ſa confiance à Akebar, qu'on avoit voulu lui rendre ſuſpect.

A la vue des cadavres de ces malheureux qu'il avoit trahis, le jeune Mogol déteſta ſes vaines terreurs & ſe repentit avec amertume de n'avoir pas eu le courage de riſquer ſa vie, pour ſe mettre une couronne ſur la tête. Oramgzeb, qui avoit des eſpions juſques ſous les tentes de ſon fils, fut bientôt inſtruit de ſes

dispositions secrettes ; & cette connoissance lui inspira un dessein, dont le succès devoit entraîner infailliblement la ruine du Sambagi. Il envoya à Akebar, sous l'habit d'un Faquir, le Précepteur qui l'avoit élevé, & pour lequel le Sultan avoit la plus grande amitié. Cet homme proposa à son éleve une amnistie, à condition qu'il accepteroit le plan de conjuration qu'Oramgzeb avoit formé pour perdre le Sambagi. Akebar hésite, balance, & se rend enfin, en stipulant toutes les sûretés qui pouvoient le mettre à l'abri de la vengeance de l'Empereur ; mais venant ensuite à réfléchir sur le caractere & les artifices de son pere, & à se rappeller le triste sort de son frere Mahamud, il ne put jamais croire que le plus impitoyable des Rois lui pardonnât son crime ; & cette idée fit tant d'impression sur lui, qu'à peine l'Envoyé secret d'Oramgzeb fut parti, qu'il révéla la conspiration à son hôte.

Le Sambagi fut enchanté de la franchise & de la confiance d'Akebar. Il résolut de tourner le piége qu'on avoit voulu lui dresser contre l'auteur du piége même. Akebar, par son conseil, écrivit à l'Empereur, qu'il ne pouvoit réussir à perdre le Roi Indien, qu'avec de gran-

des sommes d'argent, pour corrompre ses Généraux, & par le secours d'une armée pour le soûtenir. Oramgzeb, aveuglé par l'ardeur de la vengèance, envoya l'un & l'autre ; mais son argent entra dans les coffres du Sambagi, & son armée trahie fut passée au fil de l'épée.

Loin de se rebuter de tant de revers, Oramgzeb en sentit croître davantage son ressentiment contre son fils ; & il ne désespéra pas, malgré le funeste succès de tant d'entreprises, de le perdre bientôt avec son protecteur. C'est dans ce dessein, qu'il s'adressa à D. François de Tavora, Vice-Roi des Indes pour le Portugal. On pouvoit pénétrer facilement dans les Etats du Roi Indien par Goa ; & pour déterminer le Portugais à se liguer avec lui, il lui offrit de grandes sommes, & jura sur l'Alcoran de lui abandonner toutes les conquêtes qu'on feroit sur l'ennemi commun. L'avide Européen ébloui, entra avec ardeur dans l'alliance d'Oramgzeb ; mais il n'y trouva que la honte & le malheur. En effet, l'intrépide Sambagi tomba sur les Portugais, les battit, les dispersa & se présenta devant Goa, qui manqua de tomber entre ses mains. Oramgzeb parut sensible au malheur de ses nouveaux al-

liés. Il ſe hâta d'envoyer à leur ſecours une armée ſous les ordres de Cha - Halam ; mais en partant, il lui donna des ordres ſecrets de ſurprendre Goa ; & ce ne fut qu'à la modération du Prince, que la Capitale des Colonies Portugaiſes dut ſon ſalut. Cha-Halam ne profita du paſſage qu'on lui accorda, que pour pénétrer dans les Etats du Sambagi, moins dans le deſſein de ruiner ce Roi, que de ſe ſaiſir de la perſonne de ſon frere Akebar, dont il redoutoit le courage & les reſſources. En effet, il ne s'attacha qu'à la pourſuite de ſon rival. Il le ſuivit de poſte en poſte, le harcela & le réduiſit à ſe ſauver ſur les bords de la mer. Il l'auroit infailliblement pris, ſans le ſecours d'un Capitaine François, qui ſe trouva alors dans ces parages & qui reçut ſur ſon bord le Prince fugitif, qu'il jetta ſur les côtes de Perſe, d'où celui-ci gagna Iſpahan où il fut accueilli avec les honneurs dûs à ſon ſang. Le Sophi, appellé Cha-Soliman, ne pouvoit modérer les tranſports de ſa joie d'avoir en ſon pouvoir un inſtrument toujours prêt à troubler l'Empire d'Oramgzeb, dont l'ambition & les crimes ne lui étoient pas moins odieux qu'ils l'avoient été à Cha-Abas ſon pere.

Cependant Cha-Halam ayant appris l'évasion de sa proie, fit la guerre avec moins d'intérêt & plus de mollesse. L'injustice & l'avidité, qui portoient continuellement Oramgzeb à troubler le repos de ses voisins, lui avoient toujours paru détestables. A ce motif d'humanité se joignoit celui de la politique. Cha-Halam ne doutoit point qu'à la mort d'Oramgzeb, qu'il regardoit comme prochaine, puisque l'Empereur avoit alors plus de quatre-vingt ans, il n'eût sur les bras une guerre cruelle avec ses freres; & il vouloit mettre dans ses intérêts les Princes Indiens, qui d'ailleurs étoient portés d'inclination pour lui, tant par respect pour ses vertus, que parce que la Sultane, mere de ce Prince, étoit Indienne de Nation, & qu'on sçavoit qu'elle lui avoit inspiré beaucoup de vénération pour la Religion de Brama.

Au reste, le Sambagi parut très-sensible aux ménagemens de Cha-Halam. Il lui laissa traverser paisiblement dans sa retraite des montagnes impraticables, au milieu desquelles il ne tenoit qu'à lui de le faire périr avec son armée; mais les Mogols, que le fer des Indiens avoit épargnés, furent détruits par la famine & la peste. Chaque jour, il mouroit

plus de cinq cens de ces malheureux, & bientôt cette armée si nombreuse & si florissante fut réduite à quelques milliers d'hommes, auxquels on fut obligé d'accorder des quartiers de rafraîchissement.

Après avoir envoyé son fils à la poursuite d'Akebar & dn Sambagi, qu'il croyoit ne devoir pas lui échapper, Oramgzeb s'étoit attaché à la conquête du Royaume du Visapour. En vain le Roi, appellé Secandar, & Musulman de la secte que suivoit le Mogol, s'efforça-t-il d'attendrir son ennemi par les sentimens de la Religion qui leur étoit commune. En vain implora-t-il la protection du Chérif de la Mecque auprès de l'Empereur, Oramgzeb n'avoit d'égard à la Religion, qu'autant qu'elle étoit d'accord avec ses intérêts. Il demeura sourd & inexorable aux prieres & aux soumissions de Secandar. Ce malheureux Prince, abandonné de tous les Rois Indiens, opposa pourtant une armée de cinquante mille chevaux à Oramgzeb; mais elle ne put empêcher l'ennemi de pénétrer dans ses Etats & d'y faire des conquêtes importantes.

Cependant le Roi de Golconde ouvrit les yeux sur l'ambition d'Oramgzeb. Il

comprit que ce Prince, par la conquête du Visapour, se frayoit un chemin à l'invasion de son Royaume, bien plus capable de tenter l'avidité du Mogol, par les mines inestimables de diamans qu'il renferme dans son sein. Il résolut donc de secourir de toutes ses forces son voisin, pour éviter leur perte commune. Tel étoit ce Roi, qui devint dans la suite la victime déplorable de la cruauté d'Oramgzeb.

Il s'appelloit Abdulacen & descendoit des anciens Empereurs de Narsingue, qui, avant les conquêtes de Tamerlan dans les Indes, régnoient sur toute la presqu'Isle qui s'étend des côtes de Coromandel & de Malabar, jusqu'au Cap Comorin au midi, & au fleuve Naraad au septentrion. Les Maîtres de ce riche & vaste Empire étoient idolâtres : la mollesse, la volupté & l'inapplication, détruisent les Empires que la valeur, la force & la supériorité de génie ont fondés. Le dernier Empereur de Narsingue, foible, indolent, énervé par les plaisirs, se déchargea des soins du Gouvernement sur des Favoris Persans, Arabes & Tartares. Ceux-ci, devenus trop puissans, déchirerent, à la mort de leur Maître, l'Empire où ils avoient trouvé la grandeur & la for-

tune, & le partagerent. A l'un d'eux échut le Royaume de Visapour; à un autre, celui de Golconde; le Maduré, le Brampour, le Badanagar, le Doltabard, le Dekan, eurent chacun leur Roi: (ces quatre derniers Etats étoient devenus la proie des Mogols.) Il ne resta à la postérité de l'imbécille Empereur de Narsingue, que le Carnate, encore en avoit-elle été dépouillée par le Cevagi.

Mais depuis quelques années, cette Famille avoit recouvré le trône de Golconde, par l'extinction de la race de l'usurpateur de ce Royaume. Le Peuple, de lui-même, & par respect pour la mémoire de ses anciens Maîtres les Empereurs de Narsingue, avoit choisi pour son Roi Abdulacen, seul rejetton de cette illustre Maison. Ce Prince, pour plaire à ses Sujets, qui, dans le tems de la Révolution, avoient embrassé pour la plûpart l'Alcoran, que suivoient les auteurs du démembrement de l'Empire de Narsingue, se fit circoncire. A la splendeur de la naissance, ce Roi joignoit le courage, la grandeur d'ame, des vues élevées, beaucoup d'esprit: c'est lui qui osa mesurer ses armes avec celles du redoutable Oramgzeb, pour établir aux Indes un équilibre, à la faveur duquel,

lui & les autres Rois Indiens pussent conserver leur liberté.

Mais au moment même qu'il se fut déclaré & qu'il eut dégarni son Royaume de troupes, pour fortifier l'armée du Visapour, Oramgzeb donna ordre à son fils Cha-Halam de tomber sur lui & de ne lui pas donner de tems de respirer. On vit alors entre le pere & le fils une émulation de vaincre & de conquérir : le fils fut plus heureux. Ce n'est pas qu'Abdulacen se fût laissé prendre au dépourvu. Il avoit plus de forces qu'on ne devoit l'attendre d'un Roi, dont la puissance ne pouvoit se comparer à celle du Mogol; mais le Général à qui il les confia, étoit un Persan qui le trahit. Non-seulement il ne s'opposa point aux progrès de Cha-Halam ; mais le voyant avancé dans le cœur du Pays, il vint se rendre à lui avec toute son armée. Un coup si foudroyant n'abbattit point la constance d'Abdulacen. Il leva une nouvelle armée, mais elle fut vaincue & dissipée. Abdulacen, déterminé à défendre son Royaume jusqu'au dernier soupir, se jetta dans la forteresse de Golconde. Il y fut bientôt assiégé. Le vainqueur le ménagea par les mêmes vues qui lui avoient fait épargner

les Portugais & le Sambagi. Il fit dire ſecretement à Abdulacen de s'humilier & demander la paix. L'Indien obéit, & Cha-Halam écrivit à ſon pere, qu'il le conjuroit de pardonner à un ennemi accablé & ſuppliant.

A la nouvelle d'un ſuccès ſi brillant, Oramgzeb éprouva les mouvemens les plus oppoſés. Rien n'égaloit ſa joie de s'être vengé d'Abdulacen ; mais en même tems ſon cœur étoit déchiré par la jalouſie. Il ne pouvoit pardonner à ſon fils d'avoir été plus heureux que lui ; & ce fut par ce principe, qu'il conſentit que Cha-Halam accordât la paix au Roi de Golconde, à des conditions qui affoibliſſent & ruinaſſent le vaincu, bien déterminé à ſe réſerver la gloire de lui porter le dernier coup, dès qu'il auroit achevé d'abattre le Roi du Viſapour. L'infortuné Abdulacen ſe ſoumit à tout. Il livra ſes tréſors, ſes diamans, ſes éléphans, deux de ſes Miniſtres, auxquels Oramgzeb fit couper la tête ; enfin il s'engagea à ne jamais fournir de ſecours à ſes voiſins, qui ſeroient attaqués par les Mogols, & il fournit à ces derniers des troupes & des vivres.

Après une expédition ſi glorieuſe, 1691.
Cha-Halam vint joindre Oramgzeb,

dont les progrès devinrent alors plus rapides. De près de deux cens forteresses qu'on comptoit dans le Visapour, & toutes situées sur des montagnes de très-difficile accès, il n'y en eut aucune qui ne cédât aux efforts des Mogols. Le Roi du Visapour, après avoir soûtenu, dans la plus forte de ses Places, un siége de près de deux ans, se vit obligé de se rendre aux conditions les plus honteuses. Il consentit d'abdiquer le titre de Roi & d'abandoner ses Etats & ses trésors au vainqueur. Oramgzeb crut lui accorder une grace signalée, en lui laissant la vie. Ce Roi détrôné subsista de quelques petites pensions que lui accorda Cha-Halam.

Les Généraux & les Soldats d'Oramgzeb, fatigués de tant de guerres & de combats, ne respiroient plus que le repos: ses enfans étoit partagés de sentimens. L'aîné desiroit la paix avec ardeur, tant par la modération qui lui étoit naturelle, que par politique. Ce Prince comptoit autant d'amis qu'il y avoit de Rois & de Rajas dans les Indes. Il ne doutoit point qu'il n'emportât l'Empire sur ses freres, si la mort surprenoit Oramgzeb dans son Palais; mais il appréhendoit avec raison, que si l'Empe-

reur venoit à mourir dans ſon camp & au milieu des guerres éternelles qu'il faiſoit naître chaque jour, l'armée qui le ſuivoit, preſque toute composée de Muſulmans, ne ſe déclarât pour Azam-Cha qui lui étoit cher, parce qu'il paroiſſoit zélé pour l'Alcoran; & c'eſt par cette raiſon même, que le ſecond des fils d'Oramgzeb ſouhaitoit que ſon pere ne vécût plus que dans les camps & au milieu d'une armée dévouée à ſes volontés. Akebar, proſcrit & fugitif en Perſe, n'étoit plus cenſé au nombre des fils & des héritiers de l'Empereur; enfin le Sultan Kambach, né d'une mere Chrétienne, n'avoit d'appui ni chez les Indiens, preſque tous idolâtres, ni chez les Muſulmans; ainſi il n'avoit point de prétentions à l'Empire: toute ſon ambition ſe ſe réduiſoit à obtenir l'inveſtiture du Royaume de Viſapour & celle du Royaume de Golconde, qui lui formeroient un Etat puiſſant; auſſi n'oublioit-il rien pour déterminer Oramgzeb à achever de dépouiller Abdulacen.

Mais Oramgzeb, à qui rien n'échappoit, avoit pénétré les diſpoſitions ſecrettes de ſes enfans. Il étoit très-ferme dans la réſolution de ne plus habiter, le reſte de ſa vie, que des tentes. Il ne

s'étoit jamais senti tant de vigueur de corps & d'esprit : son ardeur pour les exercices militaires, les travaux, les conquêtes & la gloire, croissoit avec l'âge. Il convoqua pourtant un Conseil extraordinaire de ses Fils & de ses Généraux, moins pour demander leurs sentimens sur ses vues, que pour mieux lire dans le cœur des uns & des autres. Là, il parut sur un trône d'or, & dans toute la pompe qui suit les Empereurs des Indes; & il exposa avec beaucoup de majesté & d'un ton plein de vigueur & de force l'état de l'Empire. Il rappella les guerres civiles & étrangeres qu'il avoit entreprises & terminées avec gloire, ses voyages, ses travaux, ses exploits, ses victoires & les nouvelles conquêtes dont il venoit d'agrandir l'Indostan. Il appuya sur la nécessité de continuer la guerre, jusqu'à ce que l'Empire n'eût plus d'autres frontieres que la Chine; & il finit, en demandant de quel côté il devoit porter ses armes victorieuses.

Effrayé d'un discours qui confondoit toutes ses espérances; Cha-Halam se leva & opina pour la paix, dont il exagéra le besoin & les avantages. Il déplora avec une éloquence tendre & pathétique les malheurs des Peuples oppri-

més & dont la guerre avoit si fort diminué le nombre. L'Empereur eut besoin de toute sa dissimulation, pour contenir la colere qu'excita dans son ame la hardiesse de Cha-Halam, & il écouta avec un plaisir incroyable Sultan Azam-Cha, qui combattit avec beaucoup de force le sentiment de son aîné. Les louanges, dont il assaisonna ses raisons, firent sur l'esprit de l'Empereur une impression qui se peignit vivement sur son visage : *Oui*, dit l'adroit Sultan, *un Roi actif, insatigable, conquérant à un âge où les autres mortels cessent d'être comptés au nombre des hommes ; voilà le prodige de notre siécle. C'est ton courage, Seigneur, qui anime le sang dans tes veines : l'inaction en arrêteroit la circulation & nous priveroit du plus grand Roi qu'ait vu l'Univers depuis Alexandre : un camp, des armes, des étendarts, l'appareil de la guerre, des Villes réduites en poudre, des Rois détrônés & implorans à tes genoux la clémence de leur vainqueur : tels sont les seuls spectacles dignes de ta grande ame. Agis donc, Seigneur, & que le mouvement prolonge tes jours au-delà des bornes que la nature impose à chaque mortel : c'est contre le Sambagi que tu dois tourner ton courage & tes*

forces. Est-il quelqu'un ici qui ignore à combien de titres il mérite la colere de l'Empereur.

Kambach se rangea à l'avis d'Azam-Cha ; mais, conformément à ses vues secrettes, il exhorta l'Empereur à se saisir du riche Royaume de Golconde, qui sépare les Etats du Sambagi en deux parties à-peu près égales ; ajoûtant que, par la conquête facile de Golconde, le Sambagi succomberoit infailliblement sous les coups qu'on lui préparoit.

Oramgzeb prit alors la parole & déc'ara qu'on se tint prêt à marcher contre Abdulacen. A ce mot, Cha-Halam ne put s'empêcher de faire éclater toute son indignation : *Où est l'équité*, s'écria-t-il ? *Quoi ! on veut accabler un Monarque qui se repose sur la foi des sermens de l'Empereur & des miens ? Que pensera de nous l'Asie, lorsqu'elle nous verra conclure des traités pour les rompre sans motif ? Seigneur*, ajoûta-t-il en se tournant vers l'Empereur, *si tu consens d'oublier le soin de ta gloire, épargne au moins celle d'un fils qui a si bien mérité de toi.*

Oramgzeb l'interrompit, en lui lançant un regard furieux : *Perfide*, lui dit-il, *depuis long-tems j'épie tes démar-*

ches; l'ambition criminelle, dont tu t'es laissé éblouir, n'a point échappé à mes regards : réponds ? Je t'ordonnai de surprendre Goa; d'où viens-as-tu épargné d'infideles Franguis contre les intérêts de la Religion & de l'Empire ? Pourquoi as-tu abandonné, au milieu de la victoire, & contre mes ordres, les Etats du Sambagi ? Le Roi de Golconde a-t-il été traité avec moins de faveur & d'indulgence ? N'est-ce pas ta jalousie qui a arrêté si long-tems le cours de mes conquêtes dans le Visapour ? Peu s'en est fallu que ce Roi n'ait échappé, par tes intrigues, à mon triomphe. Ingrat, tu te ménageois des protecteurs & des alliés parmi tous mes ennemis; mais, & c'est ce qui met à mes yeux le comble à tous tes crimes, tu m'as cru assez imbécille pour ne pas démêler tes vues secrettes, ton ambition démesurée. Vas; perds en un seul jour le fruit de dix années de service & d'obéissance, & qu'une prison éternelle ensevelisse un rival que j'abhorre.

L'Empereur parloit encore, que Sultan Mogedine, fils aîné de Cha-Halam, qui étoit auprès de l'Empereur, porte la main sur son sabre, dans le dessein d'en frapper Oramgzeb : *Arr te téméraire*, s'écria Cha-Halam, *ne donne point un*

exemple terrible & funeste à la postérité. Il est constant qu'Oramgzeb ne dut la vie qu'à la modération de Cha-Halam. Il en parut ému & adouci. A la priere des Omrhas, il lui pardonna & l'embrassa, sans témoigner s'être apperçu du mouvement de son fils ; mais le rusé vieillard ne dissimuloit sa vengeance, que pour la faire éclater plus sûrement quelques jours après.

Le camp étoit rempli de troupes affectionnées à Cha-Halam, & au milieu desquelles il eût été dangereux d'arrêter ce Prince. Oramgzeb, pour avoir un prétexte de les éloigner, fit publier dans l'armée, qu'après avoir réfléchi attentivement à l'opinion de Cha-Halam, il l'avoit trouvée la plus conforme au bonheur de ses Sujets & au sien même ; qu'il étoit, après tout, bien juste qu'à son âge, & rassasié de gloire & de fortune, il jouit d'une vie agréable & tranquille dans le Palais de ses peres, & qu'il étoit déterminé à retourner à Dehly. En conséquence, il donna ordre aux Corps les plus attachés à Cha-Halam de prendre les devants ; mais à peine étoient-ils éloignés de deux ou trois jours de marche du gros de l'armée, qu'Oramgzeb, sous prétexte de tenir un nouveau

Conſeil, fit appeller dans ſes tentes Cha-Halam & ſes enfans.

Le pere fut admis le premier dans la tente Impériale; mais Oramgzeb, ſans ſe laiſſer approcher, lui fit ſigne d'entrer dans la chambre du Conſeil, où il n'eût pas plutôt mis les pieds, qu'il ſe vit inveſti par les Officiers de la Garde, qui lui ôterent ſon ſabre & ſon poignard, & le chargerent de chaînes. Sultan Mogedine, ſon fils aîné, le ſuivit de près. Il fut reçu de l'Empereur avec la même froideur: en entrant dans la Salle, il apperçoit ſon pere enchaîné. A cette vue, il jette un cri perçant & tire ſon ſabre. Cha-Halam lui ordonna de le jetter & de ſe laiſſer arrêter. Amozedine, le ſecond de ſes fils, eut le même ſort: les deux autres, encore très-jeunes, furent gardés à vue dans le ſerrail. Trois éléphans reçurent Cha-Halam & ſes deux fils aînés, & les conduiſirent dans diverſes forterreſſes; mais Cha-Halam changeoit de priſon à meſure que l'Empereur changeoit de camp. Il étoit toujours tranſporté dans la forteresſe la plus voiſine de l'armée, parce que le défiant Oramgzeb ne vouloit ſe repoſer que ſur lui de la garde d'un priſonnier de cette importance.

Après avoir frappé un si grand coup, Oramgzeb disposa tout pour la conquête de Golconde. Le Roi Abdulacen n'entrevoyoit pas le nouvel orage qui déjà grondoit sur sa tête. Soit par la sécurité naturelle aux Indiens, soit plutôt pour dissiper les ombrages du soupçonneux Oramgzeb, il avoit licencié ses troupes; & il se livroit, autant peut-être par politique que par inclination, aux délices d'une vie voluptueuse.

Le vieil Empereur, qui n'avoit pas cessé d'avoir les yeux fixés sur sa proie, depuis qu'il avoit consenti par un traité frauduleux à laisser la couronne à Abdulacen, fut enchanté d'une conduite qui rendoit le succès de son entreprise infaillible. Cependant, malgré cet avantage, il résolut encore de joindre la ruse à la force. Il demanda donc passage au Roi de Golconde sur ses Terres, sous prétexte d'un pélerinage qu'il méditoit de faire à la Mosquée de Calbargué, le Temple le plus fameux du Mahométisme, après celui de la Mecque. Plus Abdulacen redoutoit la visite d'Oramgzeb, plus il affecta d'y consentir avec joie. Il lui envoya même un présent de cinq cent mille roupies (un million) afin qu'il ne se présentât pas les mains vuides à la Mosquée.

Mais Oramgzeb n'eut pas plutôt fait deux jours de marche dans les Etats du malheureux Abdulacen, qu'il se détourna du chemin de la Mosquée, pour prendre celui de la Capitale où il comptoit enlever le Roi & toute sa Famille. La terreur le précédoit : les Peuples fuyoient de la campagne, & venoient communiquer aux Villes leur frayeur. Tout ce que put faire le Général d'Abdulacen, fut de rassembler quelque Cavalerie, & de voler à l'ennemi, afin de donner le tems à son Maître de pourvoir la forteresse de Golconde de troupes & de vivres, & de s'y sauver. Cependant son zéle lui coûta la vie, & à presque tous les braves gens qui s'étoient sacrifiés avec lui. Oramgzeb les enveloppa & les tailla en piéces : de-là, il vint à Golconde dont il fit le siége. Abdulacen, déterminé à s'ensevelir sous les débris de son trône, fit une résistance incroyable. Il ne se passa point de jour, pendant un siége qui fut très-long, (on prétend qu'il dura sept ans) qu'il ne fit des sorties. Oramgzeb, de son côté, donna des marques d'une valeur, d'une intrépidité & d'une force qu'on ne devoit pas attendre d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans. Il manqua plusieurs fois d'être tué, en s'approchant

de trop près de la place. Un jour il fut couvert du ſang d'un de ſes Courtiſans, qui fut tué à ſes côtés d'un coup de feu : ſon cheval ſe cabra, mais Oramgzeb le releva avec toute la vigueur d'un jeune homme.

Cependant, malgré ſes efforts, voyant qu'il n'étoit pas encore prêt de ſe rendre maître d'une place qui paſſoit pour imprenable dans les Indes, il abandonna le ſoin du ſiége à Azam-Cha, & il vint camper à quelques lieues de-là dans une vallée délicieuſe. Azam-Cha ſe comporta dans l'expédition qui lui étoit confiée, avec toute la ſageſſe d'un vieux Général & l'audace d'un jeune Conquérant ; mais, malgré ſes talens & ſon application, on ne ſçauroit croire combien la priſe de Golconde coûta de ſang & de tréſors aux Mogols ; enfin, après des travaux étonnans, on parvint à combler les foſſés & à renverſer preſque tout le circuit des murs. On s'attendoit à une bataille déciſive ſur les bréches de la Ville ; mais Azam-Cha, invoquant le génie de ſon pere, eut recours à une ruſe qui prévint l'effuſion du ſang Muſulman, & qui fit enfin tomber le malheureux Abdulacen dans le précipice qu'on lui creuſoit depuis tant d'années. Il s'adreſſa

aux

aux Généraux de l'ennemi, & les corrompit, à force d'or & de présens. Ces lâches, regardant la perte de leur Prince comme infaillible, ne crurent pas se rendre coupable d'un grand crime, en l'avançant de quelques jours. Ils introduisent donc les Mogols dans la Ville, pendant la nuit : ceux-ci se répandent partout, comme un torrent, forcent le serrail & inondent les appartemens du sang des Femmes, des Enfans, des Officiers & des Eunuques qui se présentent à leurs yeux. Abdulacen, éveillé par les cris des vainqueurs & les plaintes des mourans, s'élance de son lit; & combat quelque tems; mais ayant reçu quelques blessures, il s'enfuit & se cache dans l'endroit le plus solitaire de son Palais; mais il est reconnu, arraché de sa retraite, chargé de fers & conduit à Azam-Cha.

Le Prince Mogol flétrit ses lauriers par le traitement indigne qu'il fit essuyer au Roi prisonnier. Il le laissa languir plus de six heures à la porte de sa tente, exposé aux rayons brûlans du soleil, couvert de sang, de sueur & de poussiere, & dévoré de soif, sans permettre qu'on lui donnât un verre d'eau. Le malheureux Abdulacen, admis enfin en présence du vainqueur assis sur un trône

d'or & environné de ses Généraux, fut forcé de se prosterner & de frapper trois fois la terre du front : il se releva enfin & adressa à son vainqueur un discours où respiroient la grandeur d'ame, le courage & la dignité. La jeunesse, la bonne mine, les malheurs & la constance d'Abdulacen, toucherent Azam-Cha. Il le fit asseoir à ses côtés, & le consola avec une sensibilité à laquelle le vaincu ne s'attendoit plus. En prenant congé du jeune Mogol, Abdulacen lui présenta une bourse remplie des plus beaux diamans de l'Univers.

Cependant Azam-Cha, craignant d'exciter quelque mouvement de jalousie dans le cœur de son pere, en retenant trop long-tems auprès de lui son prisonnier, l'envoya à Oramgzeb. A la vue d'une proie qu'il avoit été si long-tems à attirer dans ses piéges, l'ame du vieux & avide tyran fut enyvrée d'une joie barbare : *Où sont tes trésors*, lui dit-il sans autre préambule ; *Songes-tu à me les livrer ? Mes trésors, Seigneur*, lui dit Abdulacen, d'un air soumis, *j'en ai épuisé la meilleure partie par les présens que tu as exigés de moi ; le reste je l'ai employé à une défense juste & légitime. Ce sont tes plaisirs*, reprit l'insatia-

ble Oramgzeb , *qui les ont consumes ; mais ceux de tes prédéceſſeurs , où les as-tu cachés , & que mon eſclave confeſſe la vérité.* A ce mot d'eſclave, Abdulacen, percé juſqu'au fond du cœur, s'écria : *J'étois Roi, Seigneur, & je ne dois rendre compte qu'à Dieu de ma conduite.* La nobleſſe de cette réponſe irrita Oramgzeb : *Qu'on le frappe, qu'on le déchire de coups*, dit-il en ſe tournant vers ſes Gardes, *j'arracherai bien la vérité de ſa bouche par la violence de la douleur.* L'infortuné Abdulacen, devenu furieux, éclata contre le tyran, & le chargea d'imprécations & d'invectives ; mais Oramgzeb, également inſenſible aux cris, aux plaintes & aux injures d'un Roi traité comme le plus vil des hommes, le fit dépouiller nud, battre de verges & appliquer à la torture en ſa préſence ; mais les tourmens & la douleur n'arracherent de la bouche de l'intrépide Abdulacen, que les noms de ſcélérat & de parricide, qu'il prodigua à ſon bourreau. Oramgzeb ne le condamna point au dernier ſupplice, pour le faire ſouffrir plus long-tems : on le tranſporta briſé par la queſtion, & mourant, à la Citadelle de Doltabad. Ainſi finit en la perſonne d'Abdu-

lacen la famille la plus noble & la plus illuſtre des Indes ; & pour achever de le dégrader, ſon barbare deſtructeur n'eut point honte de donner les filles de ce Roi ſi malheureux à de vils eſclaves ; le Royaume de Golconde fut réduit en Province de l'Empire Mogol.

La réduction de Golconde amena d'autres victoires & d'autres conquêtes. Après avoir balancé s'il attaqueroit en même tems le Maduré, le ſeul des Royaumes qui ſubſiſtât des débris de l'Empire de Narſingue, & le Sambagi, il s'arrêta au deſſein de tourner uniquement tous ſes efforts contre ce dernier, qui, depuis vingt-un ans, occupoit une partie de ſes forces. On ne ſçauroit excuſer la conduite du Sambagi, qui fut aſſez imprudent pour ne pas ſecourir de tout ſon pouvoir les Rois de Viſapour & de Golconde, dont la deſtinée auroit dû le faire trembler. Content de recueillir les Indiens, Sujets de ces deux Princes, échappés au triſte nauffrage de leur Patrie, & d'en fortifier ſes armées, il reſta preſque toujours ſur ſes montagnes, où il ne fit la guerre que par des incurſions, des ſurpriſes & des coups de main ; enfin il fut funeſte aux malheureux habitans de la campagne, & point

du tout aux Soldats Mogols. Pour accabler par-tout un Prince si fin & si rusé, Oramgzeb partagea ses troupes en deux armées, dont il donna l'une à commander à son fils Azam-Cha, avec ordre de tomber sur le Carnate, séparé, par le Royaume de Golconde, du pays dont il se réservoit à lui-même la conquête. Le Sambagi confia la défense du Carnate au meilleur de ses Généraux. Pour lui, il s'en tint à l'ancien plan de guerre, qui avoit si bien réussi au Cevagi & à lui-même. Il évita les batailles; il fortifia de l'élite de ses troupes les défilés, & ne se réserva qu'un Corps de Cavalerie, à la tête duquel il fondoit comme la foudre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; & il ne revenoit jamais de ses courses, qu'après avoir enlevé des Convois, des Caravanes, des Corps détachés, & quelquefois des Généraux Mogols. Oramgzeb, malgré tous ses efforts, ne put jamais pénétrer dans les montagnes, au pied desquelles il fut obligé de camper, sans espérance d'en forcer les passages.

Le Sambagi, invincible contre les armes des Mogols, ne l'étoit point contre l'attrait de la volupté: son incontinence n'avoit point de bornes. Il avoit

porté le crime & la honte dans les principales familles de ses Etats : de si grands excès le conduisirent à la fin la plus tragique. Il avoit pour favori, pour Général & pour Ministre de ses plaisirs, un Indien appellé Cab-Calès. Sur la connoissance du caractere de Cab-Calès, Oramgzeb s'adressa à lui avec confiance, & lui promit des trésors immenses & une partie des Etats de son Maître, à condition de le trahir & de le lui livrer vif. Cab-Calès ne balança point. Il promit tout au Mogol & lui tint parole. Voici le piege qu'il tendit à son Roi.

Il lui écrivit qu'une Indienne, d'une beauté rare & touchante, devoit être conduite de la maison de son pere au serrail du Gouverneur d'une de ses Places frontieres. Sur la seule description des charmes de l'Indienne, le Sambagi brûlant de tous les feux de la volupté, veut tenter l'aventure en personne & l'enlever sur la route ; car ce Prince faisoit consister une partie de sa gloire à être brave dans ces sortes d'exploits ; & il se vantoit de n'avoir jamais trouvé ses plaisirs plus piquans, que lorsqu'ils lui avoient coûté plus de travaux & de dangers. Suivi d'une escorte médiocre, il se met en route ; mais ses Soldats ne

marchant pas assez vîte au gré de ses desirs, il prend les devants & tombe dans l'embuscade qu'Oramgzeb, averti de ses mouvemens, lui avoit placé dans un défilé. En vain cherche-t-il à se défendre en attendant le secours des siens. Il est investi, pris, chargé de fers & conduit au camp d'Oramgzeb. Quelques momens après, parut Cab-Calès; mais le traître se laissa battre & prendre, comme il en étoit convenu.

Quand Oramgzeb vit le Sambagi tomber à genoux & implorer sa clémence, il fit éclater sa joie & son triomphe par les mouvemens les plus vifs; mais ces transports firent bientôt place à ceux de la vengeance & de la férocité. Il commença par insulter au malheur de ce Prince. Il l'accabla de mépris, d'injures & de reproches. Puis se tournant vers Cap-Calès, qui s'attendoit à de grandes récompenses: *Qu'on arrache*, dit-il, *la langue à ce scelérat.* Etoit-ce pour donner à ses courtisans plus d'horreur de la trahison, ou pour cacher à l'Empire, qu'il ne s'étoit rendu maître du Sambagi, que par la fraude & l'artifice? Quoi qu'il en soit, immobile, saisi d'effroi, Cap-Calès n'eut pas la force de proférer un seul mot, & le

perfide vomit ſon ame criminelle avec ſon ſang. *Ainſi périſſe*, s'écria Oramgzeb, *tout Miniſtre qui favoriſe les débauches de ſon Maître.*

A la vue du cadavre étendu par terre, le Sambagi déplora amérement le ſort d'un Miniſtre dont il ignoroit l'horrible perfidie. Ne s'attendant plus lui-même qu'à la mort la plus cruelle, il ſe releve, ſecoue ſes chaînes, & prenant un air de fierté, qui ne convenoit plus à ſa fortune, il inſulte à ſon tour le vainqueur, lui rappelle tout le ſang qu'il a verſé & tous les maux qu'il a faits aux Mogols. *Donne-moi donc la mort*, ajouta-t-il ; *car le plus grand ſupplice que je puiſſe endurer, eſt celui d'être exposé aux regards farouches d'un monſtre & d'un parricide ?* *Ah !* s'écria Oramgzeb tranſporté de rage, *la mort que tu implore ſera précédée de l'infâmie & des plus cruels tourmens.* En même tems il ordonne qu'on amene un vieux chameau, ſur lequel il fit lier le Roi priſonnier avec des cordes : on le couvrit de haillons ; on lui mit ſur la tête un bonnet pointu, d'où étoient ſuſpendus des clochettes & des grelots. On le promena dans ce ridicule appareil, au milieu des cris, des huées, des imprécations & des

outrages de la soldatesque. *Amis*, s'écrioit l'infortuné Roi, quand il appercevoit quelques Rageputes, *n'y aura-t-il personne parmi vous assez généreux pour soustraire un Prince de votre Religion à tant d'insultes? Je vous en conjure par Brama; donnez-moi la mort?* Mais le plaisir de voir couler son sang étoit réservé à l'impitoyable Oramgzeb. On lui ramene donc sa victime; & après l'avoir fait long-tems déchirer de coups, il ordonne qu'on lui ouvre le côté, qu'on lui arrache le cœur & qu'on le jette aux chiens avec le corps. C'est ainsi que périt le plus grand Capitaine des Indes, destinée terrible, & qu'il avoit en quelque sorte méritée, par l'excessif débordement de ses mœurs & par sa cruauté.

Cependant la mort du Sambagi n'entraîna point la ruine de ses Etats, comme s'en étoit flatté Oramgzeb. Ils trouverent un illustre défenseur dans la Famille Royale. Ram-Raja, frere du Sambagi, avoit été autrefois appellé à la succession entiere des deux Royaumes fondés par le Cevagi leur pere commun, mais les Grands de la Nation, enchantés des talens militaires de l'aîné, avoient condamné le choix du Cevagi, & avoient reconnu, d'un concert unanime, le Sam-

bagi pour leur Roi. Celui-ci avoit fait arrêter Ram-Raja, & l'avoit fait enfermer dans la forteresse de Gingy, où il languissoit depuis plus de vingt ans entre la vie & la mort. C'est sur ce Prince que les Grands du Royaume des montagnes jetterent les yeux pour en faire leur Roi, préférablement aux enfans du Sambagi, qui étoient trop jeunes pour les défendre contre les Mogols. Quoique Gingy fût assiégé par Azam Cha, qui déjà avoit réduit presque tout le Carnate, le choix des Indiens pénétra dans le fond de la prison de Ram-Raja: ses fers tomberent; & il eut le courage & le bonheur de traverser les quartiers des deux armées Mogols en habit déguisé, & de se rendre dans le Royaume des montagnes dont il fut sur le champ proclamé Roi. Il prit aussi-tôt le nom de Cevagi, que son pere avoit tant illustré.

Cependant la Reine, veuve de Sambagi, lui opposa l'aîné de ses fils, sur lequel elle vouloit faire tomber la couronne; mais voyant les Grands également sourds à ses larmes, à ses prieres & à ses caresses, cette Princesse désespérée se jetta entre les mains du bourreau de son époux. Orangzeb la reçut

avec joie sous sa protection. Il lui promit de faire un de ses fils Roi ; & avec le secours de la Reine, il pénétra enfin dans les montagnes & vint mettre le siége devant la forteresse de Pamelaguer, la plus forte Place du Pays. Il en pressa le siege avec tant d'ardeur, que bientôt les assiégés se trouverent réduits aux plus déplorables extrémités. Ce Gouverneur déclara alors à Oramgzeb, qu'il ne rendroit la Place, qu'à la veuve du Sambagi. L'Empereur y envoya la Princesse avec ses enfans, excepté l'aîné qu'il retint auprès de lui. Mais au premier repas que le Gouverneur, qui étoit un des plus zélés partisans du nouveau Cevagi, donna à la Reine & à ses enfans, il les empoisonna & égorgea toute leur suite. Après cette affreuse exécution, il jetta une lettre du haut des remparts, par laquelle il annonçoit à Oramgzeb, qu'il étoit déterminé à s'ensevelir sous les ruines de Pamelaguer. Oramgzeb, honteux de s'être laissé tromper, recommença le siége avec une nouvelle ardeur, jurant tout haut de faire périr dans les plus affreux supplices le Gouverneur & sa garnison. Il étoit en effet prêt d'emporter la Place, lorsque le Cevagi, qu'on ne croyoit pas en état de tenir la

campagne, fort tout-à-coup de ses forêts, tombe sur les Mogols, les enfonce, les disperse & réduit le vieil Empereur à s'enfuir honteusement. Cet exploit brillant détruisit pour jamais les espérances d'Oramgzeb; & il renonça au dessein de s'emparer d'un Pays, dont la conquête étoit regardée comme impossible.

Azam-Cha, de son côté, avoit enfin réduit la forteresse de Gingy & conquis tout le Carnate, dont les dépouilles l'avoient prodigieusement enrichi. La gloire & la fortune du second de ses fils, & encore plus son ambition, parurent redoutable à Oramgzeb. Il n'étoit alors occupé que du soin de démentir l'Oracle qui l'avoit condamné à périr par les mains de l'un de ses enfans. Craignant donc de trouver en la personne d'Azam-Cha, adoré des Musulmans, brave & brillant de l'éclat de sa victoire, l'ennemi fatal dont il étoit menacé, il crut qu'il falloit lui opposer un rival, dont les forces & les espérances balanceroient les siennes, espérant trouver son salut dans la haine & la jalousie de deux adversaires également puissans.

Il y avoit déjà dix ans que Cha-Halam étoit enseveli dans une étroite prison. Il sembloit absolument oublié; mais

Oramgzed ſe rappellant la ſageſſe, la modération & la conduite de ce Prince ; crut que quelques inſtans de vivacité & d'emportement devoient avoir été expiés par une ſi longue détention. Quelque farouche qu'il étoit, il n'avoit pu s'empêcher d'être touché de la patience, de la grandeur d'ame & de la conſtance du Prince, qui, pendant tant d'années de contrainte & de rigueur, ne s'étoit laiſſé aller à aucun mouvement de plainte & d'impatience. Il réſolut donc de l'élargir & de lui rendre ſon rang, pour lui ſervir de rempart contre l'ambition & l'inquiétude d'Azam-Cha. Ces ſentimens, dictés par la nature & la politique, éclaterent à l'occaſion de la nouvelle qui ſe répandit dans l'Empire, que toute la Perſe étoit en mouvement pour faire monter ſur le trône de l'Indoſtan le Sultan Akebar.

Le Sophi Cha-Soliman avoit reçu, comme nous l'avons dit, le Prince Mogol avec tous les égards dûs à ſon rang, & lui avoit même promis de le ramener aux Indes avec une armée formidable ; mais, ſoit qu'il eût été détourné depuis de ce généreux deſſein, par la crainte qu'il avoit de la puiſſance d'Oramgzeb, ſoit plutôt qu'il ne pût conſentir à ſe pri-

ver des plaiſirs tranquilles de ſon ſerrail, il avoit paru oublier ſes promeſſes; & le Prince, auquel il les avoit prodiguées, languiſſoit à ſa Cour. Cependant Akebar n'avoit pas perdu l'eſpérance de rentrer dans les Indes, à la tête d'une armée Perſane. Ayant mis les principaux Miniſtres de Soliman dans ſes intérêts, il forme un plan d'invaſion, & le communique au Roi de Perſe. *Rien n'eſt plus facile, Seigneur*, lui dit-il, *que de renverſer le trône d'Oramgzeb. Parvenu à une extrême vieilleſſe, & incapable d'agir, il s'eſt confiné avec toutes ſes forces dans la preſqu'Iſle du Gange. Quelles Armées, quels Généraux pourra-t-il nous oppoſer? Les Peuples, las de gémir ſous ſa tyrannie, le déteſtent ſans le craindre. Ils reſpirent une révolution qui, au lieu d'un vieillard cruel, avare, timide, hypocrite, leur donne pour Maître un Prince plein de force & de valeur. Ses fils commencent à le mépriſer, & ne ſongent qu'à le dépouiller. Mon ſort eſt entre tes mains; il ne dépend que de toi d'acquérir une gloire égale à celle de tes plus fameux prédéceſſeurs, en mettant la couronne des Indes ſur la tête de ton ami & de ton hôte.* Soliman, déjà prévenu par ſes favoris, goûta le plan du

Mogol & lui promit de l'appuyer de toutes ses forces ; & pour gage de sa foi, il lui présenta une couronne d'or, enrichie de diamans. Akebar, de son côté, s'engagea à céder à la Perse les Royaumes de Cabul, du Synde & le Pays des Patanes jusqu'à l'Indus, qui devoit servir de barriere aux deux Empires ; mais le voluptueux Soliman, qui d'abord avoit promis de marcher en personne à cette expédition, n'eut pas la force de s'arracher aux délices de son serrail. Il laissa partir Akebar avec une armée formidable, composée de Persans & de Tartares.

C'est cette guerre, dont Oramgzeb appréhendoit les suites, qui fit précipiter la résolution qu'il tenoit secrette de rendre la liberté à Cha-Halam ; car il n'osoit charger du soin de la défense de l'Empire Azam-Cha, dans la crainte qu'il ne se servît de l'armée, dont il lui conferoit le commandement, pour se faire proclamer Roi. Kambach, son second fils, n'avoit ni assez de crédit, ni peut-être assez de talens, pour se reposer sur lui d'une guerre si importante. Pour Oramgzeb, son âge ne lui permettoit point de se rendre d'une extrémité des Indes à l'autre. Son fils aîné lui pa-

roit le ſeul homme capable de repouſſer l'ennemi, tant parce qu'il comptoit beaucoup ſur ſa ſageſſe & ſon expérience, que parce qu'il ne doutoit point que les Rageputes, dont ce Prince étoit adoré, ne vinſſent ſe ranger en foule ſous ſes étendarts, & ne lui formaſſent bientôt une puiſſante armée. D'ailleurs, il croyoit n'avoir rien à craindre de la part d'un fils dont il connoiſſoit la modération. Il ſe rendit donc un matin à la priſon de Cha-Halam, & l'emmena à une Moſquée voiſine : de-là, il le conduiſit aux portes du camp & lui remit les Lettres-Patentes qui le conſtituoient Vice-Roi du Cabuliſtan & Général de l'armée contre les Perſans. Les fils de Cha-Halam furent élargis, & le ſecond fut fait Vice-Roi de Bengale.

Azam-Cha, déſeſpéré de ce coup imprévu, tenta de ſoulever l'armée qui n'étoit preſque compoſée que de Muſulmans ; mais Oramgzeb, qui avoit prévu ſa douleur & ſon reſſentiment, avoit pris des meſures ſi ſages, que tous les efforts de ſon fils furent inutiles. L'Empereur porta la précaution juſqu'à l'éloigner de ſa perſonne. Il lui donna le Gouvernement du Delkan & du Guzurate. Plus il vieilliſſoit, plus il affectoit de ſe

relâcher de son ancienne rigueur, afin de ne pas s'attirer de nouveaux ennemis. Kambach fut déclaré en même tems Vice-Roi de Golconde & du Visapour. Oramgzeb resta toujours campé aux pieds des montagnes, plus attentifs à contenir quatre fils ambitieux, qu'à pousser la guerre contre le Cevagi.

Cependant Cha-Halam sauvoit l'Empire, non par des victoires éclatantes, mais par une conduite sage & éclairée. Il s'abstint, avec beaucoup de prudence, d'en venir à une bataille avec le fougueux Akebar, qui déjà inondoit le Multan de ses troupes. Bientôt, par des marches sçavantes & par une manœuvre adroite, il le resserra en des lieux incultes & déserts. Akebar, dénué de vivres, ne pouvant ni combattre ni avancer, eut la douleur de voir son armée s'anéantir par les maladies & la disette: tout ce qu'il put faire, fut de se sauver lui même en Perse avec une partie de sa Cavalerie, abandonnant au vainqueur son artillerie, ses bagages & le reste de son armée. Le regret & le désespoir le conduisirent quelque tems après au tombeau.

Azemudine, le second de ses fils, se signaloit par des succès aussi éclatans dans le Bengale. Il vainquit en bataille

rangée Rajah Sambacing, qui affectoit la même indépendance que le Cevagi. Ce Roi Indien s'humilia & demanda humblement la paix, qui ne lui fut accordée qu'à condition qu'il payeroit un tribut plus considérable.

Autant Oramgzeb avoit lieu de s'applaudir de la conduite de la branche aînée de sa maison, autant il étoit mécontent de celle d'Azam-Cha & de Kambach. Ces deux Princes ne s'occupoient, dans leurs Gouvernemens, qu'à amasser, par toutes sortes de voies, des troupes & de l'argent. L'Empereur appréhendoit qu'ils n'attendissent pas sa mort, pour faire éclater la guerre civile. Kambach, l'objet de la haine des Mogols & des Indiens, parce qu'il avoit reçu le jour d'une mere Chrétienne, se fortifioit de l'alliance des Colonies Chrétiennes, établies sur les côtes des Indes, & de celle du Cevagi, avec lequel il entretenoit des liaisons secrettes. Azam-Cha avoit déjà rassemblé une armée & des trésors capables de se faire redouter. Pour couper cours aux maux qu'il prévoyoit, Oramgzeb prit le parti de les rappeller tous les deux auprès de lui; & telle étoit la terreur que ce Prince,

âgé de plus de cent ans, ſçavoit inſpirer à ſes enfans, qu'aucun n'oſa déſobéir à ſes ordres.

Cependant, malgré la vigueur qui éclatoit dans les actions & dans les diſcours de l'Empereur, ſa ſanté s'affoibliſſoit. Quoiqu'il donnât lui-même l'ordre tous les jours à ſon armée, avec une préſence d'eſprit admirable; quoiqu'il opinât toujours dans le conſeil pour les entrepriſes les plus hardies, & pour celles, ſur-tout, qui pouvoient attirer l'attention de toute l'Aſie, on s'appercevoit qu'il n'y avoit plus que le courage qui ſoutînt la machine: une humeur froide s'étoit répandue ſur ſes paupieres & en empêchoit le mouvement: deux Officiers n'avoient auprès de lui d'autre fonction que celle de les ouvrir ou de les baiſſer ſelon ſes ordres. On dit que, lorſque ſes yeux étoient ouverts, on y appercevoit encore quelque choſe de vif & de terrible, qui inſpiroit le reſpect & la frayeur. Dans ce triſte état Oramgzeb ne ſe ſoutenoit que par ſon extrême ſobriété: tous ſes ſoins conſiſtoient à chercher les moyens de prolonger ſa vie. Il n'avoit plus d'autre plaiſir que celui de s'entretenir de ſes campagnes avec le

grand Visir Acet-Cam, aussi âgé que lui: ce Ministre & les Médecins avoient toute sa confiance; eux seuls régloient le destin de l'Empire. On dit qu'ils lui inspirerent le dessein de partager ses Etats entre ses trois fils.

Cette idée plut à l'ambitieux Oramgzeb: c'étoit le moyen de passer dans la postérité pour le plus grand Monarque qui eût régné aux Indes. En rendant public ce dessein, il le voila du motif de prévenir les guerres civiles & l'effusion du sang Musulman; motif dont il plaisantoit en particulier avec ses confidens.

Par son testament, il léguoit à Azam-Cha les Royaumes de Dekan & de Guzurate; à Kambach, ceux de Golconde & du Visapour; enfin il laissoit l'Empire à l'aîné.

Quelques jours après cette disposition, il tomba dans une défaillance qu'on crut mortelle: le bruit de sa mort se répand dans le camp; l'armée se partage en deux factions: l'une se déclara pour Azam-Cha, l'autre, moins puissante, pour Kambach. On étoit prêt d'en venir aux mains, lorsqu'on apprit qu'Oramgzeb étoit revenu à la vie. A cette nouvelle, tout rentra dans l'ordre. Oramgzeb ayant

ſçu par le grand Viſir, que ſes fils avoient excité de grands mouvemens dans le camp, les condamna tous les deux à l'exil. Kambach ſe hâta d'obéir; mais Azam-Cha, qui ne perdoit point de vue le projet de faire déclarer l'armée entiere en ſa faveur, demeura. L'Empereur, outré de ſa déſobéiſſance, jura ſur l'Alcoran, que ſi le Sultan ne ſortoit du camp dans le jour, il lui arracheroit la vie : l'ambitieux Sultan ſe vit obligé de s'éloigner. Il ſe retira à petites journées; mais il n'eut pas fait douze lieues, qu'il revint ſeul & déguiſé. Il ſe cacha dans la tente d'un de ſes partiſans, en attendant la mort d'Oramgzeb : ſon impatience & ſes deſirs furent bientôt ſatisfaits. L'Eſtomac uſé d'Oramgzeb ne faiſant plus de fonction, ce Prince expira le quatre Mars mil ſept cent ſept, âgé de cent un ans.

Ainſi mourut, comblé de gloire & d'années, l'un des Monarques les plus célébres de ce ſiécle. Voici quelques traits qui ſerviront à le faire connoître encore plus particulierement. La nature lui avoit refuſé le port noble & majeſtueux, dont les Peuples de l'Orient ſont aujourd'hui, comme autrefois, très-jaloux dans leurs

Rois. Il avoit plutôt l'air d'un Faquir que d'un Roi. Malgré ces grands désavantages, sa physionomie, animée par les yeux les plus vifs & les plus perçans, annonçoit un génie supérieur. Il y peignoit à son gré tous les mouvemens dont il étoit affecté, & qu'il feignoit de ressentir; car jamais personne ne connut mieux l'art de se contrefaire & d'en imposer : ce n'étoit point, au reste, sous un maintien grave, mystérieux & composé, qu'il renfermoit la dissimulation & l'artifice, mais sous une apparence de candeur, de franchise & de vérité. Il lutta long-tems contre le penchant qui l'entraînoit à la volupté; mais la victoire pénible qu'il remporta sur la mollesse, la Divinité de tous les Souverains de l'Asie, fut la source de son bonheur, de sa gloire & de sa conservation. C'est par la sobriété, qu'il jouit de la vigueur du corps & de l'esprit, jusqu'à l'âge le plus avancé : c'est au milieu des camps & des travaux de la guerre qu'il trouva sa sûreté & sa grandeur. Au reste, ses vices & ses vertus eurent leur principe dans son ambition. On dit que ce Monarque si terrible, si cruel, étoit né avec le plus grand fond de dou-

ceur & d'humanité, & qu'il ne put s'empêcher de pleurer souvent sur le sort des malheureux qu'il immoloit à sa vengeance & à ses soupçons. Au reste, la zèle qu'il témoignoit pour l'Alcoran, sa prétendue piété, n'étoit qu'hypocrisie, comme on en jugera par ce trait. Il s'entretenoit sur les différentes Religions qui partagent l'Univers, avec un Juif très-sçavant. *A laquelle*, lui dit Oramgzeb, *doit-on donner la préférence ou de la Chrétienne, ou de la Musulmane, ou de celle de Moïse ? Seigneur*, répondit le Juif qui craignoit les suites d'un pareil entretien, *un pere de famille avoit un diamant d'un prix inestimable; chacun de ses fils, au nombre de trois, souhaitoit avec passion d'avoir pour partage le diamant. Pour prévenir les querelles après sa mort, le pere de famille fit tailler deux autres diamans avec tant d'art & si semblables au premier, que, quoiqu'ils fussent faux, il étoit impossible de ne pas s'y méprendre. Il les distribua tous les trois à ses fils: chacun d'eux crut avoir le véritable. Seigneur*, continua le Juif, *le Créateur de l'Univers a donné à ses enfans les trois loix principales; que deux soient fausses; qu'il n'y*

en ait qu'une de vraie, c'est un problême difficile à résoudre. Dieu exigera-t-il des hommes qu'ils démêlent ce qu'il leur a caché avec tant de soin? Je pense comme toi, dit Oramgzeb : *pourvu qu'on adore le vrai Dieu, vas, il importe peu par quel culte.*

Fin du Tome IX.





